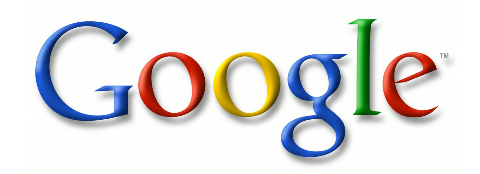
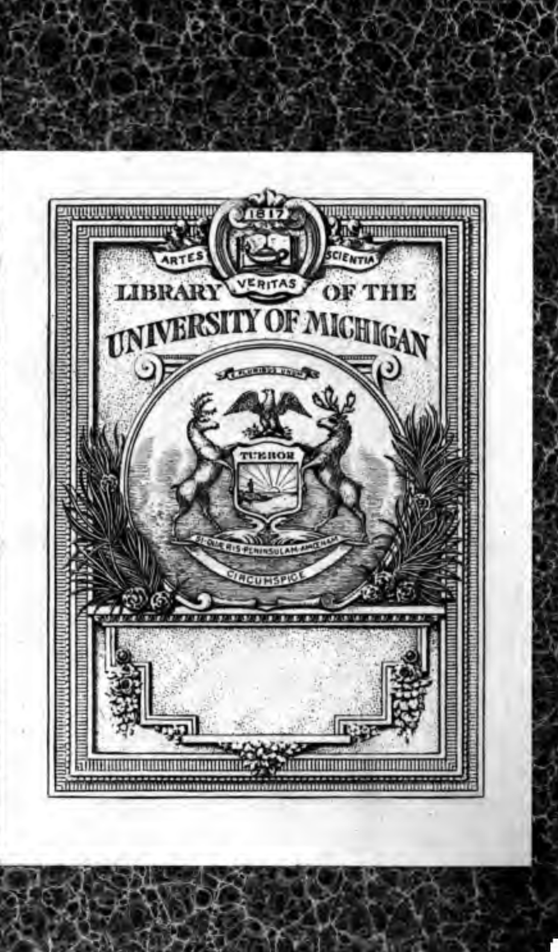
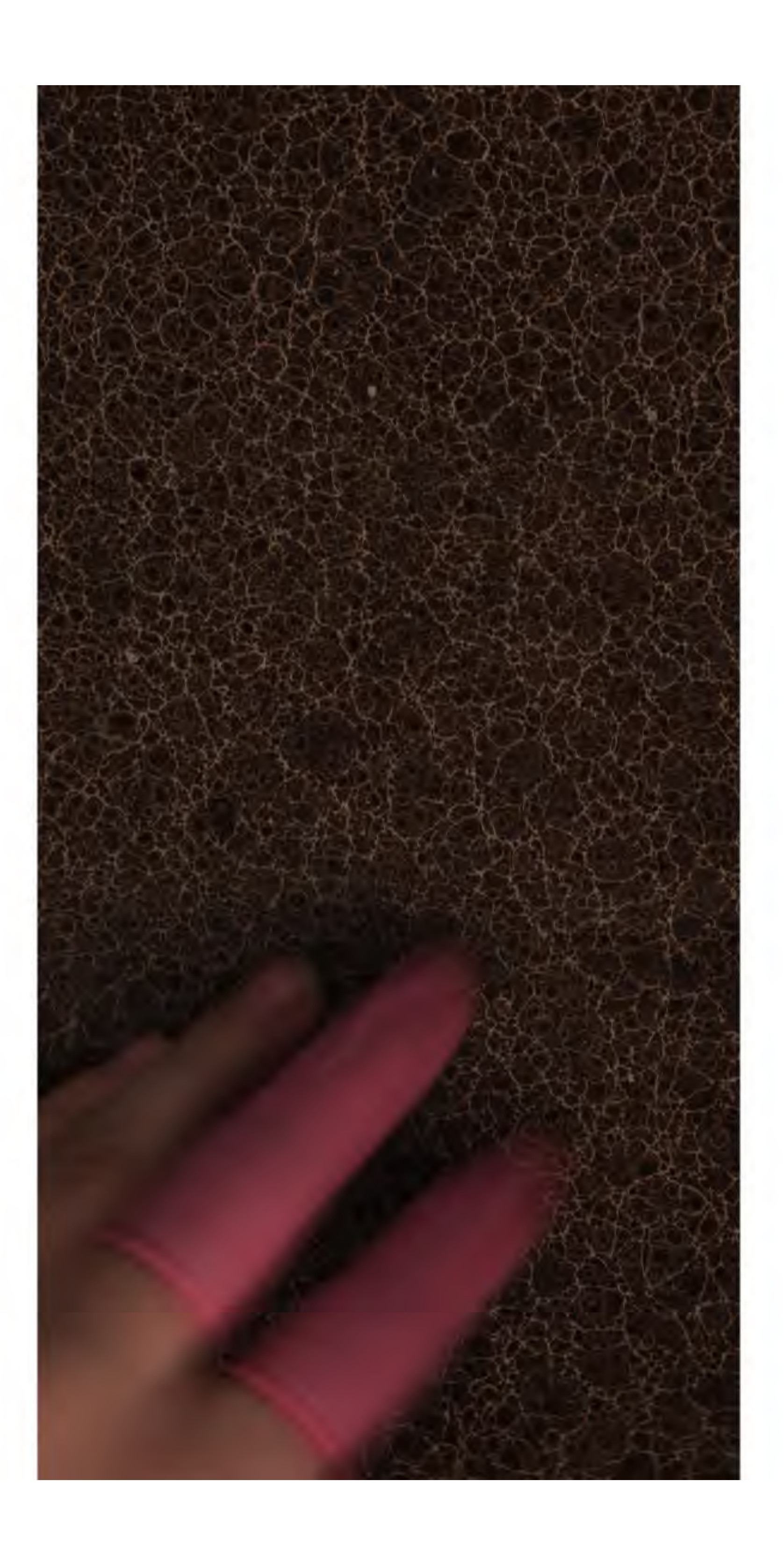





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



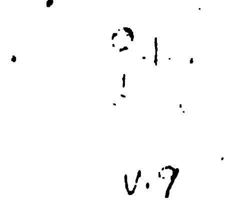






CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE.

TOME IX.



CORRESPONDANCE

LITTERAIRE.

1776.

MARS.

Paris, mars 1776.

L'ART DE LA TOILETTE, *ouvrage imité de l'anglais de milord Chesterfield.*

« LES Romains employaient souvent un proverbe dont on ne saurait assez admirer le sens profond, *ex pede Herculem*, on reconnaît Hercule à son pied. Les Grecs (que de ressources n'offre point une grande érudition!), les Grecs disaient, ἱμάτιον ἀνὴρ, l'habit, c'est l'homme. En effet, c'est dans les petites choses et surtout dans le choix des habits que le caractère des hommes se montre à découvert. Toutes les fois qu'il s'agit d'affaires importantes, on use d'une circonspection extrême. Le grand intérêt que l'on a presque toujours à se déguiser fait que l'on y réussit; mais sur les choses qui semblent à peu près indifférentes, comme l'habillement, on se permet de laiser aller l'imagination à son gré, et c'est alors qu'on trahit souvent ce qu'on aurait voulu cacher avec le plus de soin. Il en résulte sans doute les désordres les plus funestes. Pour les prévenir, essayons d'établir des maximes si lumineuses, que tout le monde

sache désormais à quoi s'en tenir, et laissons aussi peu de doutes sur cet important objet que l'acte d'Édouard III sur les crimes de lèse-majesté.

« L'habillement doit se rapporter à la personne, comme le style au sujet. De ce principe dérivent toutes les règles de l'art que nous nous proposons d'enseigner. Il est clair, par exemple, que le luxe des habits doit être en raison du rang et de la fortune; tant qu'il suit cette proportion, c'est un faste utile qui soutient l'industrie du pauvre aux dépens du riche, et tout est dans l'ordre. Une femme de condition mise comme la femme de mon fermier, ou la femme de mon fermier mise comme une femme de condition, seraient aussi ridicules qu'une pensée sublime en bouts rimés, ou le refrain d'un vaudeville en vers alexandrins.

« Nous recommandons aux femmes qui tiennent le premier rang par leur naissance et par leur beauté le goût d'une simplicité élégante. Un sujet qui se suffit à lui-même n'a pas besoin d'ornemens étrangers. L'art peut défigurer la plus belle nature; il ne peut guère espérer de l'embellir. Or une belle femme étant le plus beau chef-d'œuvre de la belle nature, sa manière de s'habiller doit être entièrement épique, mais épique comme la muse de Virgile, noble, modeste et sans aucun mélange de clinquant. Nous lui interdisons en conséquence, et sous telles peines qu'il appartiendra, toute espèce de chiffons, de pomponnage, et en un mot tout ce qui peut ressembler aux *concetti* de la littérature moderne. Nous l'exhortons à se souvenir qu'il en est de l'habillement comme de l'expression, la plus simple est la seule qui ne fasse rien perdre au sublime de la pensée, la plus heureuse est celle qui se confond avec la pensée et ne

permet pas même qu'on l'aperçoive. Il ne faut jamais rien avoir à dire de la toilette d'une très-belle femme, si ce n'est que l'on ne conçoit pas comment elle eût pu être autrement. Nous devons même ici rendre cette justice aux plus célèbres beautés que nous ayons vues en France et en Angleterre, c'est que de toutes les personnes de leur sexe, ce sont celles dont l'habillement nous a toujours paru le plus exempt de ridicule et de recherche. Le bon sens de Délie se montre jusque dans sa parure; elle ne paraît ni négligée ni soignée, mais simple et décente, dans ce juste milieu qui s'écarte également des exagérations de la mode, et de cette singularité qui cherche à se faire remarquer, ou de cette négligence dédaigneuse qui annonce une beauté trop fière de ses avantages.

« Nos préceptes seront moins sévères pour les femmes qui ne sont que jolies, pour celles dont les charmes naissent plutôt d'un certain air, d'un je ne sais quoi répandu sur toute leur personne que de la régularité de leurs traits ou de la dignité de leur figure. Nous leur abandonnons toutes les ressources de l'art, nous leur pardonnons même les inconséquences que peut se permettre une imagination vive et riante. Ce sont des sujets de fantaisie susceptibles de tous les agrémens que peuvent donner la magie du style et la variété des tons. Qu'elles imitent donc dans leur ajustement tantôt le goût du sonnet, tantôt celui du madrigal ou du rondeau, toutes les grâces du petit genre! On peut leur offrir pour modèle la jeune Flavia, le soin de sa toilette n'est pas le premier soin qui l'occupe, mais c'est le plus doux de ses amusemens. Quelque brillant que soit l'éclat de sa parure, on n'y trouve rien de trop; le caractère de ses

traits supporte tout le faste dont elle s'environne. Si elle doit à ses atours quelque lustre qu'elle n'aurait point eu sans eux, on dirait aussi qu'elle leur prête en revanche une grace qu'ils auraient cherchée vainement partout ailleurs. »

Observations du Traducteur.

Si la France a surpassé toutes les autres nations de l'univers dans l'art sublime de la toilette, c'est, n'en doutez point, parce que la classe des femmes dont on vient de parler est plus nombreuse en France que partout ailleurs. L'ancienne coiffure grecque conviendrait sûrement mieux aux beautés régulières que nos coiffures modernes; mais je n'imagine pas qu'il y en ait jamais eu qui fût généralement plus avantageuse aux femmes qui ne sont que jolies que les coiffures françaises. J'avoue que celles du jour, qui ont tous les défauts d'un style gigantesque, ampoulé, semblent faites pour ôter la physionomie aux visages qui en ont, ou pour en faire de vraies caricatures; mais il n'en est pas moins sûr qu'elles donnent au moins une apparence de physionomie aux visages qui n'en ont point du tout. Il est aussi très-certain que ces coiffures diminuent les traits, et que, ménagées avec un peu d'art, elles donnent plus de rondeur aux formes carrées, formes beaucoup plus communes dans nos climats que la forme ovale. Ce n'est pas le pays des beautés régulières, c'est le pays des figures susceptibles d'agrémens où l'art de la toilette a dû atteindre le plus haut degré de perfection. Une belle femme est toujours belle; une jolie femme a besoin d'imaginer sans cesse de nouveaux moyens de varier et de multiplier sa manière d'être, sûre que celle qu'elle reçut de la nature

ne saurait plaire long-temps par elle-même. Il faut qu'elle s'étudie continuellement à dérober avec adresse ce qui pourrait déparer ses charmes, à faire deviner ceux dont elle est pourvue, mais qu'il est essentiel de cacher comme les autres. Il faut enfin qu'elle se souvienne toujours que ce qui n'est que joli a besoin de l'attrait de la nouveauté pour être piquant; et c'est de ce besoin que naît l'industrie prodigieuse avec laquelle nos modes se varient, se détruisent et se renouvellent sans cesse. Les modes les plus ingénieuses, les plus agréables, sont, après un certain temps, comme ces expressions originales qui, répandues dans la société, deviennent familières, n'ont plus rien de piquant, et finissent même par perdre le caractère qui leur était propre. Ce n'est qu'en France qu'on a senti toute l'importance d'une observation si juste et si nécessaire au bonheur de l'espèce humaine, et notre commerce lui doit peut-être une partie de la supériorité dont il jouit depuis tant de siècles. Je reviens à mon auteur.

« Il est un troisième ordre de femmes que je demanderai la permission de distinguer par le nom de visages neutres; ce sont les femmes qui ne sont ni belles ni laides, et dont le seul mérite est une petite figure chiffonnée, avec des yeux vifs et sémillans. Tout ce que je puis faire pour elles, c'est de permettre qu'elles imitent dans leur habillement cette tournure concise, vive et naturelle qui doit caractériser l'épigramme, et rien de plus.

« Après avoir déterminé ainsi ce qui convient aux trois classes de mes concitoyennes auxquelles il peut être permis de se parer, savoir, aux belles, aux jolies et à

celles qui tiennent un certain milieu entre la laideur et la beauté, j'ajoute que ce privilège est limité par le sens commun à un certain nombre d'années, passé lequel terme il doit être regardé comme nul. Arrivé à ce degré de latitude, l'on ne rencontre plus de vents favorables; il est temps de gagner le premier port et de baisser les voiles. »

Observations du Traducteur.

Quelque solennellement que milord se soit engagé à donner toute l'évidence possible à ses principes, nous craignons beaucoup que ce passage ne laisse des doutes dans l'esprit de plus d'un lecteur. A Dieu ne plaise cependant que nous le soupçonnions d'astuce ou de mauvaise foi pour n'avoir pas déterminé avec plus de précision l'époque fatale où la beauté doit renoncer à ses droits : cette époque varie nécessairement pour chaque individu. On ne citera point ici les exemples célèbres des Maintenon et des Ninon, qui sûrement ont été plus que belles dans un âge fort avancé; nous nous bornerons seulement à demander très-respectueusement à notre illustre auteur le tort que peut avoir, par exemple, mademoiselle *** de conserver si bien et depuis tant d'années le même air qu'elle eut dans sa jeunesse, et de s'habiller en conséquence. On prétend qu'elle a toujours devant sa toilette le portrait qu'elle fit faire d'elle à vingt ans, et qu'elle ne quitte jamais son miroir qu'il ne lui offre une image semblable à ce portrait. Ce qu'il y a de certain, c'est que si l'illusion n'est pas parfaite pour elle-même, il s'en faut peu qu'elle ne le soit pour ceux qui ne la voient qu'au théâtre. Lorsque Guimard paraît sur

la scène, entourée d'un nuage d'argent ou de roses, car ce n'est point un vêtement qui la couvre, c'est une nuée légère et brillante que le souffle amoureux des zéphyrs vient de répandre autour d'elle, n'est-ce pas Hébé elle-même? Et depuis quinze ans, n'est-ce pas toujours la même Hébé? Tant que l'art peut prolonger le moment heureux de la jeunesse, pourquoi se refuser à ses doux prestiges? Tout ce que la prudence peut exiger sur ce point, c'est d'étudier les bornes de ce pouvoir magique, et de ne point essayer vainement de les passer.

« Je touche à l'article le plus triste, et je tremble que la liberté avec laquelle je dirai mon avis ne déplaise. Puis-je m'empêcher cependant de parler, et de parler sans égards pour les conséquences qui en peuvent résulter? Mon sujet m'entraîne, et ne me permet pas de rien dissimuler. Il s'agit, puisqu'il faut trancher le mot, de la classe des femmes laides, classe, je suis désolé de le dire, si nombreuse, et que je suis forcé de traiter avec une sorte de rigueur, pour lui épargner non-seulement le mépris du public, mais encore son indignation, et, ce qui paraîtra cent fois plus terrible encore, des ridicules sans nombre.

« Défenses soient donc faites à toute femme laide de sortir du caractère humble de la prose, et de la prose la plus unie, tous les efforts qu'elle ferait dans un autre genre ne pouvant aller au-delà du burlesque et d'une parodie parfaitement maussade ou parfaitement risible.

« Une femme laide doit éviter soigneusement tout ce qui peut attirer sur elle des yeux qui lui en sauront toujours mauvais gré. Si, à force de parure, elle veut forcer le public à supporter sa difformité, qu'elle s'attende qu'il en fera

justice, et que, nouvelle Méduse, en faisant siffler ses serpens pour pétrifier ceux qui la regardent, elle trouvera quelque Persée qui lui emportera la tête et ce qui s'ensuit. Les femmes laides, qu'il serait plus sage de regarder comme un troisième sexe que comme une partie du beau, devraient bien faire une renonciation solennelle de tous les soins dont il leur est impossible de jouir; elles devraient tourner leurs vues d'un autre côté, travailler à devenir de bons gentilshommes campagnards, s'amuser de la chasse, et ne plus chanter que des rondes et des chansons à boire; si même elles pouvaient obtenir entrée au Parlement, du moins, quant à moi, je n'y trouverais rien que de très-convenable. On me demandera peut-être comment une femme peut savoir qu'elle est laide, pour prendre ses mesures en conséquence. Je réponds qu'elle en doit croire ses oreilles plutôt que ses yeux; comptez bien, Madame, que si votre oreille n'est point accoutumée au langage de la galanterie ou de la passion, ce n'est pas l'austérité qui a pu vous sauver d'un piège si dangereux.

« Il est encore un ordre de femmes qui méritent la censure la plus forte, leur conduite étant une insulte perpétuelle au sens commun. On peut les regarder comme des criminels endurcis. Ce sont les femmes sexagénaires ou au-delà, qui, pour avoir été belles ou non dans le siècle passé, n'en sont pas moins tenues de prendre un habit grave dans celui-ci. On les voit à tous les spectacles déployer ce que la parure et l'art peuvent imaginer de plus ingénieux pour se rendre complètement ridicules. J'ai connu quelques-unes de ces trisaïeules qui croyaient briller de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, tandis qu'elles ne ressemblaient qu'au ver-à-soie mourant

au milieu de ses propres filets. J'en ai vu d'autres qui étalaient encore avec le faste le plus insolent (a beau mentir qui vient de loin) ces charmes qu'aucune autre main que la main froide du temps n'avait été tentée d'envahir depuis quarante années. Le seul soin que nous puissions permettre à cet âge, c'est celui d'une extrême propreté. Si l'on ne peut renoncer entièrement à la parure, qu'elle se borne du moins au goût de l'élégie, du drame, ou tout au plus de l'héroïde; encore le goût de ce dernier genre devrait-il être réservé pour les deuils de cour... »

Observations du Traducteur.

Si milord Chesterfield avait connu madame Geoffrin, il l'eût citée ici comme un modèle du genre de toilette que peut supporter encore une belle vieillesse. Sa parure est noble à force de simplicité, agréable par son égalité même, et ne laisse apercevoir d'autre recherche que l'attention scrupuleuse de dérober aux yeux tout ce qui pourrait les blesser; et c'est de fort bonne heure qu'elle a su adopter cette manière qui lui est absolument propre. « Toutes les femmes, » disait M. le duc de la R***, « se mettent comme la veille; il n'y a que madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain. »

Ce qui a été dit d'un sexe peut être appliqué à l'autre, mais avec des restrictions plus sévères, les inconséquences de cette nature étant moins pardonnables aux hommes qu'aux femmes. Quoiqu'il fût aisé d'étendre les principes que nous venons de développer, nous croyons devoir nous arrêter ici pour ne pas lasser l'attention de nos lecteurs sur un sujet si grave et si profondément abstrait.

On vient de voir deux nouvelles débutantes au théâtre de la Comédie Française, mademoiselle Contat (1) et mademoiselle Vadé, la fille du poète de ce nom. La première est une élève de madame Préville; elle a paru infiniment médiocre dans la tragédie; mais elle a donné un peu plus d'espérance dans les rôles de Célimène et d'Agathe. Sa figure est agréable et spirituelle, sa voix faible et maniérée. Si son jeu ne prouve jusqu'à présent qu'une mémoire assez facile et de la disposition à copier ses modèles, elle est d'un âge qui ne permet pas qu'on la juge avec trop de sévérité. Sa rivale a la tête moins jolie, mais un caractère de physionomie aimable, malgré les vices de sa prononciation, un son de voix qui intéresse, une taille très-fine et très-élégante. Elle a joué en province, et a reçu ici quelques leçons de mademoiselle Dumesnil. On est tenté de lui soupçonner une sensibilité assez vive, mais elle manque de noblesse et de goût. Le caractère de ses traits et celui de son jeu rappellent trop souvent le genre de poésie où son père eut la gloire d'exceller. Madame Suin, qui est entrée à la Comédie depuis sept ou huit mois, et qui se destine aussi à l'emploi de madame Préville, serait sans doute infiniment supérieure à ces débutantes, si elle était moins vieille ou moins laide (2).

(1) Louise Contat débuta le 3 février 1776 par le rôle d'Atalide dans *Bajazet*, fut reçue à la clôture de 1777, se retira en 1809, et parut pour la dernière fois le 6 mars de la même année. Née le 17 juin 1760, cette célèbre actrice est morte en 1813. Grimm, comme on le voit, ne devinait pas l'avenir de mademoiselle Contat.

(2) Madame Suin débuta le 23 mars 1775 par les rôles d'Elmire dans *le Tartuffe* et de madame de Clainville dans *la Gageure imprévue*. Elle fut reçue en 1776, se retira en l'an XII, et joua pour la dernière fois le 9 floréal de la même année.



Cent chevaliers français s'étaient réunis..... — Pour servir la patrie? — Non. — La beauté? — Non. — La religion? — Encore moins. Toutes ces divinités du vieux temps sont un peu négligées de nos jours. Le but de ces messieurs se bornait à donner une fête digne de nos mœurs douces, et pour laquelle ils avaient fait une souscription de cinq louis chacun. Cette fête devait consister dans une représentation de *la Colonie*, où mesdemoiselles Duthé et d'Hervieux, nos plus célèbres courtisanes, s'étaient chargées des premiers rôles. Ce spectacle devait être suivi de quelques pièces du Théâtre de Collé, d'un ballet d'un grand souper où serait admise l'élite la plus brillante de nos jeunes nymphes. Mademoiselle Guimard avait bien voulu prêter le temple qu'elle habite pour y célébrer cette délicieuse orgie. Tous les préparatifs étaient faits. On avait dressé quatre tables dans son jardin d'hiver, et, par un excès de décence, une cinquième destinée aux mères et aux tantes et à quelques abbés de leurs amis. Depuis huit jours on ne cessait de parler d'une soirée dont on se promettait tant de plaisir. Plusieurs de nos princes y étaient attendus (1). Nos faiseurs de calembours ne manquèrent pas d'appeler messieurs les souscripteurs *les nouveaux chevaliers de* [illegible] *louis*, et d'observer en même temps que *cinq* [illegible] *compris n'était pas trop cher*. On se riait des [illegible] et du bruit impuissant de la haine et de l'[illegible] leur cabale en instruisit malheureusement [illegible] gneur l'archevêque, et la défense de [illegible] fête fut reçue le jour même où elle [illegible]

(1) Les *Mémoires de Bachaumont*, au [illegible] scripteurs MM. le comte d'Artois et le [illegible] *secrète*, t. III, p. 2, rapporte des [illegible]

société qui en avait formé le projet, forcée d'y renoncer, se vengea de cette disgrace par un trait de piété qu'on ne saurait assez louer; mademoiselle d'Hervieux écrivit sur-le-champ une lettre infiniment respectueuse à M. le curé de Saint-Roch pour le supplier de vouloir bien faire distribuer aux pauvres de sa paroisse les apprêts du souper que des ordres supérieurs venaient d'interdire.

Ah! que c'est bête! par M. Timbré. — Quand Jean Bête est mort, il a laissé bien des héritiers. — A Berne, de l'imprimerie des Frères Calembourdiers, à la Barbe bleue; 10007006016. Brochure en papier puce (1). Il en est de ce titre comme du nom du prince Tarare, qu'on ne pouvait entendre sans en devenir l'écho. Jamais titre ne fut plus scrupuleusement rempli. C'est une polissonnerie dans le goût de la brochure de M. le marquis de Bièvre sur l'histoire de *la Comtesse-Tation* qui fit beaucoup de bruit il y a quelques années (2). Nous ignorons le nom de l'auteur à qui nous devons ce nouveau chef-d'œuvre; mais on nous a assuré, pour l'honneur des lettres et du goût du siècle, que c'était encore l'ouvrage d'un homme de condition.

Le Philosophe sans prétention, ou l'Homme rare, ouvrage physique, chimique, politique, moral (par M. de La Folie, de Rouen), un volume in-8°. La moitié de ce titre ne dément-elle pas l'autre? La prétention que l'auteur a eue d'égayer un sujet peu susceptible par lui-même d'agrémens n'a servi qu'à donner à son style une

(1) In-8°; par le marquis de Saint-Chamond. Barbier dit que madame Riccoboni a eu quelque part à cette bagatelle.

(2) Voir tome VI, p. 396.

affectation très-précieuse et souvent très-ridicule. On convient cependant qu'il a répandu dans ce petit ouvrage quelques vues de chimie et d'histoire naturelle, dont un meilleur esprit que le sien eût pu tirer parti.

FABLE ORIENTALE.

Le jeune Scha-Abbas aimait son peuple et s'amusait à faire des questions. Ayant rencontré un jour dans une allée solitaire de ses jardins le philosophe Sadi, « Vous connaissez, lui dit-il, les deux ministres qui ont gouverné l'empire depuis que j'occupe le trône du monde; on ne vit jamais des principes plus opposés, une conduite plus différente. Comment mon peuple trouve-t-il toujours également à se plaindre? —Sire, lui répondit le sage, on peut faire le mal si bien et le bien si mal! Il n'est qu'une manière d'être heureux; il est cent mille manières de ne l'être pas. »

On a donné, le 6 mars, à la Comédie Française, la première représentation d'*Abdolonyme*, pastorale héroïque, en trois actes et en vers, par M. Collet, qui ne ressemble que de nom à M. Collé, auteur de *la Partie de Chasse de Henri IV*, du *Théâtre de Société*, et des meilleures chansons que l'on ait faites dans ce siècle. M. Collet a eu l'honneur d'être attaché à feu madame la duchesse de Parme, et n'est connu au théâtre que par une petite comédie en un acte, intitulée *l'Ile déserte* (1). Il faut encore le distinguer de M. Collet, de Messine, qui fit, il y a deux ou trois ans, pour le théâtre de la Comédie Italienne, *Sara Th., ou la Fermière écossaise*, comédie

(1) Voir tome II, p. 284.

en deux actes, mêlée d'ariettes (1). *Abdolonyme, ou le Roi pasteur*, n'est qu'une copie très-servile et très-fade du *Il Re pastore* de Métastase; nous nous dispenserons donc d'en retracer ici le plan. On ne sera point surpris qu'un sujet fait pour réussir à l'Opéra ait échoué sur un théâtre où l'on demande des situations mieux préparées, un intérêt plus soutenu, une action plus suivie et des caractères plus fortement prononcés. L'Alexandre de M. Collet n'a paru qu'un pédant hérissé de maximes et d'inconséquences, son Abdolonyme un roi plus mouton que pasteur, et son Élise une petite fille fort mal élevée. A quelques platitudes près, la pièce est assez naturellement écrite; mais ce style facile n'est pas un grand mérite lorsqu'il ne tient qu'à la faiblesse des images ou à une suite de pensées et de tournures également communes. On ne saurait rendre avec plus de vérité l'effet de cette comédie qu'en disant qu'elle a paru aussi parfaitement ennuyeuse que le serait, bien entendu pour des oreilles françaises, un opéra sans musique.

Shakspeare, traduit de l'anglais, dédié au Roi, avec cette épigraphe: *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Terence. In-8°. Les gravures, dessinées par M. Moreau et exécutées par MM. Le Bas, Alliamet, Saint-Aubin, Lemire, Prévôt, Choffart, de Launay, se distribueront séparément et indépendamment de l'ouvrage.

On attendait avec impatience ce nouveau Théâtre qui avait été annoncé par souscription dès le commencement de l'année dernière. Les auteurs de cette grande entreprise sont le comte de Catuélan, M. Le Tourneur, le tra-

(1) Représentée pour la première fois le 8 mai 1773. Cette pièce était tirée du roman de Saint-Lambert du même titre.

ducteur d'Yong, et M. Fontaine-Malherbe. Les deux premiers volumes de la traduction de Shakspeare contiennent la liste nombreuse des souscripteurs, une Épître dédicatoire au roi, d'assez mauvais goût, un petit catalogue des bévues qu'a faites M. Marmontel en parlant du théâtre anglais, le Jubilé de Shakspeare, ou la Fête célébrée en l'honneur de ce grand homme, l'Histoire de sa vie, et un Discours extrait des différentes préfaces que les éditeurs de Shakspeare ont mises à la tête de leurs éditions, un Avis de MM. les Traducteurs, *Othello*, *ou le More de Venise*, *la Tempête* et *Jules César*.

Le bien et le mal qu'on dit d'un livre nouveau prouvent également le degré de sensation qu'il a pu faire, et celui que nous avons l'honneur de vous annoncer en est un exemple. Il y a long-temps que nous n'avons vu paraître aucun ouvrage qui ait mérité plus de critique et plus d'éloges, sur lequel on ait disputé plus vivement, sur lequel enfin l'opinion publique ait été plus partagée et plus incertaine. Ceux qui, nourris dès l'enfance dans la crainte et dans le respect de nos grands modèles, leur rendent ce culte exclusif et superstitieux qui ne diffère en rien de l'intolérance théologique, ont regardé les traducteurs de Shakspeare comme des sacrilèges qui voulaient introduire au sein de la patrie des divinités monstreuses et barbares. Les dévots de Ferney n'ont pu voir sans beaucoup d'humeur un ouvrage qui allait instruire la France de l'adresse admirable avec laquelle M. de Voltaire a su s'approprier les beautés de Shakspeare, et de la mauvaise foi moins admirable avec laquelle il s'est permis ensuite de le traduire. Ceux qui ont voulu conserver un air d'impartialité ont rendu au plus beau génie de l'Angleterre la justice qui lui était due, mais s'en sont

vengés sur les traducteurs. Les Anglais les plus jaloux de la gloire de leur théâtre se sont plaints de ce qu'on l'avait traduit trop littéralement; d'autres ont trouvé que la traduction, très-exacte à certains égards, était très-infidèle à d'autres; le plus grand nombre eût desiré qu'elle fût au moins plus française. M. Marmontel a dit assez plaisamment que le Shakspeare de ces messieurs ressemblait à un sauvage à qui l'on aurait mis des dentelles, quelques broderies, un plumet, et que l'on aurait laissé d'ailleurs dans son costume naturel, sans coiffure et sans culottes. Cette traduction n'a vraiment réussi qu'auprès de ceux qui ne connaissaient point le poète et qui brûlaient de le connaître, qui l'ont lu, qui l'ont dévoré, sans se mettre en peine s'ils lisaient de l'anglais ou du français. C'est ainsi, par exemple, que l'a lu M. Sedaine, et il en a été plusieurs jours dans une espèce d'ivresse qu'il est difficile de rendre, mais qu'il est aisé d'imaginer, pour peu que l'on connaisse sa tournure et ses ouvrages. « Vos transports, lui ai-je dit, ne m'étonnent point, c'est la joie d'un fils qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu. » Ce mot a été répété avec tant de complaisance par les amis de M. Sedaine, que l'on voudra bien me pardonner le ridicule d'oser le citer ici moi-même.

De Shakspeare.

Il ne s'agit plus sans doute aujourd'hui d'examiner si Shakspeare mérite en effet toute la gloire dont il jouit depuis deux siècles; et quand la question ne serait point décidée encore, serait-ce en France et sur une simple traduction qu'elle pourrait être jugée? Il est possible de voir usurper quelque temps, sans aucun titre légitime, une grande réputation; mais celle qui résiste aux efforts

du temps, celle qui s'affermit et qui s'accroît à mesure que la nation s'éclaire et se perfectionne, doit être fondée sur les titres les plus incontestables ; et le théâtre de Shakspeare ne serait pas encore de nos jours l'orgueil et l'admiration de sa patrie, s'il n'était pas rempli de ces beautés sublimes qui sont de tous les âges.

Serait-ce avec plus de justice que l'on entreprendrait de discuter ici la préférence que les Anglais donnent à leur théâtre sur tous les autres? C'est une supériorité que la France ne reconnaîtra sans doute jamais. Mais peut-elle être juge dans sa propre cause? Si le procès était porté au tribunal des différentes nations de l'Europe, il y a tout lieu de présumer que nous le perdrions en Espagne et en Allemagne. Nous pourrions nous en consoler dans l'espérance de le gagner en Italie et surtout dans l'ancienne Grèce. Mais des jugemens si contradictoires n'annonceraient-ils pas encore le même esprit de partialité qui eût fait prononcer ainsi chaque peuple....

S'il était possible de se dépouiller de tout esprit de parti, de toute espèce de prévention nationale, ne dirait-on pas : pour savoir qui mérite plus d'admiration de Shakspeare, ou de Corneille ou de Racine, il faudrait voir d'abord quel est le point d'où ces génies sont partis? Et peut-être sentirait-on, après un examen approfondi, que la distance qu'il y a d'un certain degré de perfection au dernier terme que l'art peut atteindre est en effet plus immense, plus incommensurable que la distance qui paraît si sensible entre la naissance de l'art et les premiers degrés de son accroissement. Il faudrait examiner encore les moyens et les secours que chacun a pu trouver dans la carrière qu'il avait à remplir; et peut-être reconnaî-

trait-on alors que ces moyens et ces secours qui semblent favoriser le génie en répriment souvent les élans, et, pour le sauver de quelques erreurs, lui font perdre une partie de ses forces et de son énergie. L'homme de génie qui parle à une nation encore barbare lui commande et dispose pour ainsi dire de tous ses goûts et de toutes ses affections. Pour peu qu'un peuple commence à être policé, les mœurs, les usages, les préventions de ce peuple sont autant de liens que l'homme de génie est forcé de respecter, et qui rendent nécessairement sa marche moins libre et moins hardie.

Le juge qui comparerait avec impartialité le théâtre des deux nations ne trouverait-il pas que si les plans de Shakspeare sont plus vastes et plus variées, ceux de Corneille et de Racine ont une simplicité plus noble, une conduite plus soutenue et plus régulière? Mais n'avouerait-il pas aussi que les premiers, dans leur plus grand désordre, sont d'un effet plus théâtral et plus attachant? Comment le nier, lorsque M. de Voltaire en est convenu lui-même? « Il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages; j'ai vu jouer le *César* de Shakspeare, et j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité, et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait. » Et dans un autre endroit: « Shakspeare est de tous les auteurs tragiques celui où l'on trouve le moins de ces scènes de pure conversation; il y a presque toujours quelque chose de nouveau dans chacune de ses

scènes ; c'est à la vérité aux dépens des règles et de la bienséance ; mais enfin il attache. »

En reconnaissant qu'il y a dans l'ensemble et dans le détail des pièces de Shakspeare une touche plus vigoureuse et plus originale, on ne refusera point sans doute aux chefs-d'œuvre de la scène française le mérite d'une exécution plus pure et plus finie. Si l'on peut reprocher à nos poètes de s'être écartés de la vérité de la nature en s'efforçant de l'embellir, ne reprochera-t-on pas aussi aux Anglais de l'avoir perdue de vue en se permettant de l'exagérer ? Si le style de nos ouvrages dramatiques est souvent froid et monotone, celui du théâtre anglais n'est-il pas souvent très-gigantesque, très-ampoulé, et ne pèche-t-il pas surtout par un mélange de tons que le goût ne saurait avouer ? Il est assez ridicule sans doute de faire parler les valets comme les héros ; mais il est beaucoup plus ridicule encore de faire parler aux héros le langage du peuple. Il y a certainement une nuance très-marquée entre le ton que doit avoir un roi et celui qui convient à son confident ; mais il n'est ni vrai ni naturel qu'ils parlent une langue absolument différente, parce que ceux qui approchent leur maître doivent parler à peu près la même langue que lui. Il y a quelque chose de plus ; dans tous les arts, point de perfection sans harmonie. Plus les figures et les couleurs d'un tableau seront variées, plus le tableau sera sublime ; mais si ces figures, ces couleurs, ne sont pas liées par des rapports heureux et faciles, si leur diversité peut interrompre l'accord général de toutes les parties, il n'en résultera jamais un ensemble parfaitement beau. L'ouvrage pourra exciter un grand intérêt, de très-grands mouvemens

d'admiration, mais il laissera toujours infiniment à désirer au goût des vrais artistes.

S'il m'était permis d'exprimer par une comparaison l'impression que m'ont faite Shakspeare et Racine, je dirais que je vois l'un comme une statue colossale dont l'idée est imposante et terrible, mais dont l'exécution tantôt brute, tantôt négligée, et tantôt du travail le plus précieux, m'inspire encore plus d'étonnement que d'admiration. L'autre, comme une statue aussi régulière dans ses proportions que l'Apollon du Belvédère, dont l'ensemble est plus céleste que la nature même, et qui, malgré quelques détails faibles et languissans, me charme au moins toujours par la noblesse, l'élégance et la pureté de son style.

Le plus grand mal que pourrait produire en France la traduction de Shakspeare, ce serait de détourner nos jeunes gens de l'étude des seuls modèles dont l'imitation soit sans danger; ce serait de les inviter à s'essayer vainement dans un genre qui ne pourra jamais convenir ni aux mœurs ni à l'esprit de la nation. Il est sans doute beaucoup plus aisé de violer toutes les règles de l'art que d'en observer une seule. Il n'est pas difficile sans doute d'entasser une foule d'événemens les uns sur les autres; de mêler le grotesque et le terrible, de passer d'un cabaret à un champ de bataille, et d'un cimetière à un trône. Il y a bien moins de difficulté à rendre la nature telle qu'elle se présente aux yeux, qu'à la choisir toujours avec ce discernement heureux qui suppose le goût le plus sûr et le plus délicat. Enfin l'on parvient avec bien moins de peine à exagérer la nature qu'à l'embellir; et si rien n'est plus aisé que d'apercevoir les défauts qui

déparent les plus belles productions de Shakspeare ; il ne le serait pas moins de les imiter ; mais appartient-il à d'autre qu'à ce génie tout-puissant d'être sublime, même en se mettant au-dessus de toutes les règles, et de faire supporter, à force de verve et d'imagination, ce qu'il y a dans ses pièces de plus invraisemblable et de plus monstrueux ? Quel autre que lui peut espérer de conserver dans les compositions les plus vastes et les plus compliquées cette lumière merveilleuse qui ne cesse d'en éclairer la marche, et qui se répand, pour ainsi dire, d'elle-même sur toutes les parties de son sujet ? Qui peut jamais se flatter de soutenir ce grand fonds d'intérêt qu'il semble interrompre lui-même volontairement, et qu'il est toujours sûr de relever avec la même énergie ? Quel génie a pénétré jamais plus profondément dans tous les caractères et dans toutes les passions de la nature humaine ? Il est évident, par ses ouvrages même, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement l'antiquité ; s'il en eût bien connu les grands modèles, l'ordonnance de ses pièces y eût gagné sans doute ; mais quand il aurait étudié les anciens avec autant de soin que nos plus grands maîtres, quand il aurait vécu familièrement avec les héros qu'il s'est attaché à peindre, eût-il pu rendre leur caractère avec plus d'exactitude et de vérité ? Son *Jules César* est aussi plein de Plutarque que *Britannicus* l'est de Tacite ; et s'il n'a pas appris l'histoire mieux que personne, il faut dire qu'il l'a devinée, au moins quant aux caractères, mieux que personne ne l'a jamais sue.

Il sera toujours dangereux de vouloir transporter dans une autre langue et chez un autre peuple les beautés qui caractérisent le théâtre d'une nation quelconque ; mais l'entreprise sera plus ou moins hasardeuse selon le

plus ou moins de rapport qu'il y aura entre les deux nations; et j'en vois infiniment peu entre les Français et les Anglais, surtout entre les Français du siècle de Corneille et de Racine et les Anglais du siècle de Shakspeare. Je ne sais si les choses ont beaucoup changé depuis nos courses de chevaux dans la plaine de Neuilly, mais je sais bien que l'objet du théâtre anglais m'a paru différer jusqu'ici totalement de l'objet que semble s'être proposé le nôtre. Tout l'effort de l'un paraît tendre à exciter les affections les plus vives; tout l'effort de l'autre à les rappeler doucement et à les rendre à leur pente naturelle. L'un ne paraît occupé qu'à renforcer le caractère et les mœurs de la nation, l'autre à les adoucir. L'un suppose une sorte d'inertie dans l'imagination qui a besoin de secousses extraordinaires et violentes, l'autre une grande souplesse, une grande facilité à recevoir toutes les impressions qui lui viennent du dehors, des ames naturellement sympathiques, et par conséquent fort disposées à imiter tout ce qui les frappe vivement. Si ces différences étaient aussi sensibles qu'elles nous le paraissent, comment le théâtre d'une nation pourrait-il convenir à l'autre. Je dirai plus; ces mêmes tableaux que l'une a pu voir sans aucun risque, quelque terrible et quelque effrayante qu'en soit la vérité, n'y aurait-il pas un très-grand inconvénient à les montrer à l'autre, et n'en pourrait-il pas même résulter des effets très-contraires au but moral de la scène?

L'observation que nous venons de hasarder ne nous empêche pas de sentir quelles ressources un génie vraiment dramatique peut tirer du théâtre anglais pour enrichir le nôtre. M. de Voltaire en a donné l'exemple, et il n'a point donné d'exemples qui ne soient des modèles.

On ne peut douter que les plus grandes beautés répandues dans sa *Mort de César* ne soient empruntées de Shakspeare; on ne peut pas douter non plus que le germe d'Orosmane ne soit dans Othello.

Si cet article ne passait pas déjà les bornes que nous nous sommes prescrites, nous pourrions citer ici plusieurs morceaux de *Zaïre*, qui paraissent clairement imités du poète anglais. Et pourquoi M. de Voltaire ne se serait-il pas permis ce qu'ont osé Corneille et Racine? S'il a dit ensuite tant de mal du même ouvrage dont il avait si bien profité, c'est sans doute pour empêcher les autres de faire ce qu'ils n'auraient pas su faire aussi adroitement que lui; et c'est peut-être encore une très-bonne œuvre.

AVRIL.

Paris, avril 1776.

Dans la foule des brochures qu'ont fait éclore les nouveaux projets de l'administration, il y a un *Mémoire à consulter sur l'existence actuelle des six corps et la conservation de leurs privilèges*, qui mérite d'être distingué. Si ce Mémoire, signé De La Croix, est en effet de M. Linguet, comme plusieurs personnes le lui ont attribué, il faut convenir que c'est peut-être l'ouvrage le plus sagement écrit qui soit jamais sorti de sa plume (1).

(1) Ce mémoire n'était pas de Linguet, qui ne publia sur cette question que ses *Réflexions des six corps de la ville de Paris sur la suppression des Jurandes*, 1776. L'avocat De La Croix fit, suivant les *Mémoires secrets* (22 février 1776), paraître un Supplément à son *Mémoire* annoncé ici par Grimm. Ces différens écrits et plusieurs autres également sur les Jurandes furent supprimés par arrêt du parlement du 22 février.

On y discute avec beaucoup d'impartialité les principes économistes de feu M. le président Bigot de Sainte-Croix, auteur de l'*Essai sur l'abus des privilèges exclusifs et sur la liberté du commerce et de l'industrie*, livre classique, livre avoué par la secte et consacré solennellement dans les *Éphémérides* de M. l'abbé Baudeau. La doctrine de feu M. le président nous avait déjà été annoncée par M. l'abbé Coyer, dans son *Chin-ki, histoire cochinchinoise*, mais sous une forme plus ingénieuse, plus séduisante, et par-là même moins convenable à la dignité magistrale des Frères de l'Ordre par excellence.

M. de Sainte-Croix envisage la liberté du commerce sous un double point de vue. Le premier, qui est relatif aux agens du commerce et de l'industrie, est, dit-il, la faculté de se livrer au genre de travail ou de trafic qui convient à leur goût et à leurs talens; de le borner, de l'étendre, d'en changer à leur gré; d'en réunir plusieurs analogues ou contraires; d'exercer, en un mot, tel négoce qu'il leur plaît et comme il leur plaît, sans avoir d'autre loi que leur intérêt, et sans que personne puisse les y troubler.

Le second, qui a rapport aux propriétaires et aux consommateurs, est le droit d'acheter et de vendre à leur gré, de faire usage des denrées et marchandises qui leur conviennent, d'avoir le choix libre de ceux qu'ils veulent employer et mettre en œuvre dans quelque genre de travail que ce soit, sans qu'aucun réglement prohibitif puisse les empêcher de suivre leur volonté propre dans l'emploi des choses et des personnes.

On reconnaît dans le Mémoire que ces deux définitions sont exactes; mais on observe que la condition du marchand qui s'est attaché au commerce qui conve-

e mieux à sa fortune et à ses goûts, que celle de ier qui exerce le métier qu'il a choisi lui-même, nt point malheureuses et qu'elles ne sont point con-s à la liberté; tous deux suivant leur état sans con-te, tous deux étant même les maîtres d'en changer, espèrent d'être plus heureux ou plus riches dans un e. On ajoute encore que la liberté illimitée que l'on t donner à l'ouvrier de réunir plusieurs métiers ana-ues ou contraires ferait si peu pour son bonheur, qu'il très-douteux qu'il en usât quand elle lui serait ac-dée. On insiste ensuite sur les conséquences qui ré-tent nécessairement d'un système qui tendrait à in-oduire la confusion et le mélange dans tous les états. Dispensez, » dit notre auteur, « dispensez les artisans e l'apprentissage; laissez l'ignorance, la maladresse, pé-étrer dans les manufactures; rendez l'apprenti l'égal du ompagnon, et le compagnon l'égal du maître; enfin, evez les petits obstacles qui arrêtent la grossièreté vil-ageoise à l'entrée des villes et l'empêchent de s'y fixer, vous verrez bientôt une foule de cultivateurs qui aban-donneront leurs pénibles travaux pour venir se livrer à d'autres, moins utiles à l'humanité. » Il est de la sagesse et de l'intérêt de gouvernement de diminuer le nombre des artisans, et de conduire l'industrie à sa perfection. Le système de M. de Sainte-Croix sur le commerce tend à rendre la classe des habitans des villes plus nom-breuse, et ce ne doit pas être le but d'un économiste. Il produirait confusion et imperfection dans les arts et métiers, et ce ne peut être là le désir d'un citoyen éclairé, etc.

« Le corps des marchands et les communautés d'arts et métiers sont, continue M. de Sainte-Croix, de ve-

ritables privilèges exclusifs d'autant plus funestes, qu'ils sont autorisés par la loi. »

Où, répond l'avocat des maîtrises, où ce mot (de privilège exclusif) ne pourra-t-il pas se placer? Celui qui, avec de l'argent, a acheté une portion de terre, n'a-t-il pas le privilège exclusif de la cultiver, de l'affermer, d'en recevoir le prix, s'il la vend? Suffirait-il de dire au propriétaire, pour s'emparer légitimement de son domaine : Cette terre que vous cultivez, je la labourerais, je l'ensemencerais comme vous; il doit donc m'être également permis de la cultiver et d'en recueillir les fruits?...

M. de Sainte-Croix prétend que les corps de jurandes arrêtent dans tout le royaume les progrès de l'industrie, ruinent les particuliers, exercent sur le public un monopole odieux, et enlèvent à l'État des branches de commerce utiles.

On lui demande quelles sont ces branches de commerce que les jurandes enlèvent à l'État; on lui demande pourquoi, l'industrie ayant fait si peu de progrès en France, l'étranger marque tant d'empressement pour se procurer nos soieries, nos draperies, nos bijoux de toute espèce, nos galons, nos glaces, nos modes, etc.; on le prie enfin d'expliquer pourquoi c'est précisément dans les villes où les jurandes exercent le plus d'empire que les manufactures sont plus florissantes et que le commerce a plus d'activité, comme à Lyon, à Bordeaux, à Dieppe, à Rouen, à Paris, etc.

M. de Sainte-Croix regarde son système comme favorable aux ouvriers et aux commerçans; et, si l'on en excepte quelques gens sans aveu, non-seulement tous les maîtres et marchands, mais encore ceux qui aspirent à

le devenir, le rejettent pour eux et pour leurs enfans; tous disent qu'ils aiment mieux un état stable avec lequel leurs pères ont existé honnêtement, dans lequel ils se flattent de passer à leur exemple une vie paisible, où ils pourront remplir leurs devoirs de pères de famille, aider le souverain qui les protège, honorer les magistrats qui les jugent, que d'errer dans un vide immense, confondus avec une foule d'intrigans, d'usuriers, d'hommes serviles et sans honneur.

L'esprit de système, comme l'observe notre auteur, n'est arrêté par rien. M. de Sainte-Croix a senti que la liberté illimitée accordée aux arts et métiers pouvait multiplier les très-mauvais ouvrages, et que ce serait tant pis pour l'acquéreur. Mais une pareille difficulté ne l'embarrasse point. L'ouvrier, selon lui, doit avoir la liberté de mal faire, et si cette mal-façon produisait des ventes multipliées, il est d'une bonne administration de l'autoriser et de la soutenir.

« Autoriser la mal-façon, parce qu'elle produirait des ventes multipliées! Il n'est pas possible de proposer une idée plus contraire à toute raison, à toute justice, au progrès des arts, plus faite pour dégoûter des paradoxes si fréquens dans un siècle qui devrait être celui de la vérité... »

Le reste du Mémoire contient l'application des principes que l'on vient d'exposer à l'état actuel de six corps établis à Paris, et l'histoire intéressante de leurs privilèges sous Henri III, sous Henri IV, et sous le ministère du grand Colbert.

L'erreur la plus commune aux philosophes qui ont écrit sur l'administration, c'est de vouloir transporter des idées abstraites, des vérités métaphysiques, dans un

ordre de choses qui en change absolument tous les rapports. Si les lois de la société ne sont pas opposées à celles de la nature, elles n'en sont pas moins très-différentes. Les idées qui tiennent à la propriété se concilieront toujours difficilement avec celles de l'ordre primitif où tous les biens étaient en commun. Toute idée d'obligation blessera toujours plus ou moins l'idée que nous avons de la liberté naturelle. L'inégalité des conditions étonnera toujours le sentiment qui nous dit que nous naissons tous égaux. Il est évident que, dans l'état social, ce qui conviendrait le mieux à l'individu n'est pas toujours ce qui convient le mieux à l'État. La législation la plus heureuse serait sans doute celle où chacun jouirait sans réserve de tous les avantages qu'il peut désirer; mais cette législation n'est qu'une belle chimère; il faut la trouver assez juste, lorsque, pour défendre le plus petit nombre du plus grand, elle ne sacrifie pas la multitude à ceux qui doivent naturellement la dominer; il faut la trouver assez juste, lorsqu'elle offre des dédommagemens proportionnés au joug qu'elle impose, et qu'en échange de sa liberté elle assure du moins à chacun le fruit de son industrie et de son travail.

En conséquence de ces principes, les seuls qu'on puisse admettre dans l'état actuel des choses, ne faut-il pas convenir que tout réglement utile au bien général de la société, dût-il gêner un grand nombre de particuliers, n'en est pas moins juste et désirable? Que les jurandes et les maîtrises soient des obstacles à l'établissement d'une multitude d'ouvriers, s'il est prouvé qu'elles servent au progrès et à la perfection de l'industrie, par conséquent à la richesse et au bonheur de la nation, en

est-il moins de l'intérêt public que les jurandes et les maîtrises soient conservées ?

Favoriser tous ceux qui pourraient se destiner aux arts et aux métiers, les favoriser aux dépens de la nation entière, n'est-ce pas accorder un privilège très-exclusif en affectant de les détruire tous ? Accorder au contraire à une société quelconque, si vous voulez même à un seul homme, tel privilège exclusif qui pourra nuire à un grand nombre de particuliers, mais qui sera d'une utilité sensible pour toute la nation, n'est-ce pas faire le bien général, quoiqu'on puisse être accusé de n'avoir fait que le bonheur d'un seul, et de l'avoir fait même aux dépens de plusieurs ?

Si l'on réfléchissait sur la nature du cœur humain, sur la marche habituelle de nos idées et de nos passions, on verrait bien que c'est faire peu de chose en faveur des arts et de l'industrie que de leur accorder la liberté la plus illimitée.

L'homme naît paresseux ; l'abandonner à lui-même, c'est le dévouer à l'insouciance et à l'oisiveté. Pour l'engager à sortir de son inertie naturelle, il faut l'exciter par des distinctions, par des récompenses, l'irriter par les obstacles et lui donner des difficultés à vaincre. Au lieu de détruire les ressorts de l'émulation, ne devrait-on pas s'occuper sans cesse à les rétablir, à les multiplier, à leur donner plus de force et plus de jeu ? Il n'y a presque aucune institution sociale où l'on ne reconnaisse l'esprit de ces maximes, si simples et si naturelles qu'on les a regardées partout comme la première base de l'éducation. Les rangs, les titres, les prix établis dans toutes nos pensions et dans tous nos colléges, sont les premiers motifs qui invitent notre enfance à s'instruire.

Ne sommes-nous pas déterminés à travailler dans un âge plus avancé par des motifs qui, pour avoir des noms plus graves et plus pompeux, n'en sont pas moins de la même nature? Les ordres militaires, les honneurs du Louvre, les cordons, les titres de toute espèce, ont-ils un autre objet? Pourquoi la classe des arts et des métiers, de toutes les classes de la société celle qui a peut-être le plus grand besoin d'encouragement, en serait-elle seule privée? Pourquoi lui envier l'honneur de former un corps et d'y attacher des droits, des avantages, des distinctions particulières? Les difficultés qui ne permettent pas à tout le monde de jouir des mêmes droits sont sans doute le seul moyen de leur conserver une valeur réelle et de les faire désirer avec empressement; mais où est le mal, pourvu que ces difficultés ne soient pas insurmontables, pourvu qu'on puisse les vaincre à force d'intelligence, de talent et d'activité? *Conamur in vetitum*. Plus une chose est difficile, pénible, coûteuse, plus les hommes l'aiment, s'y attachent, en raffolent. « Les ordres religieux, » nous dit l'abbé Galiani dans une de ses dernières lettres, » les ordres religieux les plus austères sont ceux qui ont plus de grands hommes. Rendez les règles des Pères de Saint-Maur ou des Jésuites aisées, commodes, leur ordre est détruit. Ainsi, je suis persuadé que le système des Frères économistes a porté le coup fatal aux manufactures de la France. Les habiles artistes en partie sortiront, d'autres se négligeront, et, au lieu d'établir l'émulation, on aura cassé tous les ressorts vrais du cœur de l'homme (1). »

(1) C'est un passage d'une lettre de l'abbé Galiani à madame d'Épinay du 13 avril 1776. Mais Grimm a substitué les mots *le système des Frères économistes*, à *le système de M. Turgot*, qui se trouve dans Galiani.

Les avances en argent qu'exigent les jurandes des ouvriers qui aspirent à la maîtrise, pourvu qu'elles soient proportionnées aux bénéfices qu'on en peut espérer, semblent être encore une barrière utile pour éloigner du commerce et des arts des gens sans aveu qui, n'ayant rien à perdre, seraient tentés dans mille occasions d'abuser de la confiance publique. L'artisan qui dépose une partie de ses fonds pour acquérir le droit d'exercer un métier quelconque, donne pour ainsi dire au public un gage de son talent et de sa probité; il garantit, autant qu'il est possible, tous les engagemens qu'on pourra contracter avec lui.

Peut-être nous sommes-nous déjà trop étendu sur une question qui ne tient pas infiniment à la littérature; qu'il nous soit permis d'ajouter une seule remarque : c'est que tout ce qu'on vient de dire pourrait être fort juste relativement au pays où il ne s'agit que de maintenir l'industrie et d'en perfectionner les progrès, sans pouvoir être appliqué à tel pays où l'industrie et les arts ne feraient que naître. Quoique l'homme soit partout le même, il n'est point de circonstance qui ne modifie et ses ressources et ses besoins.

Si le public s'est trompé dans le jugement qu'il a porté de l'opéra d'*Alceste* (1), c'est bien la faute du public. M. Le Bailli du Rollet lui avait dit très-nettement ce qu'il en fallait penser, dans sa préface. Voici ses propres termes : « La musique de cet opéra est la plus passionnée, la plus énergique, la plus théâtrale qu'on ait entendue sur aucun théâtre de l'Europe depuis la renaissance de ce bel art. » Ce qui nous étonne, c'est que M. Le Bailli ait dai-

(1) Représenté le 23 avril 1776.

gné appuyer une décision, si imposante par elle-même, de l'autorité du chevalier Planelli. « I colori di Rafaello e la musica di Gluck, » dit cet illustre connaisseur, que nous ne connaissons guère à Paris, « quelli e questa destinate a servire all' espressione, vanno esaminati nell' azione. Solo allora si può giudicare se più diletti una boussola ben tinta che una tela animata dal penello d'Urbino. »

Mais avant de parler de la musique d'*Alceste*, arrêtons-nous au poëme dont le plan appartient en partie à M. Calzabigi, mais dont l'exécution est due tout entière aux rares talens de M. Le Bailli du Rollet. Quelque long que soit l'opéra, la fable en est fort courte, et cette extrême simplicité est sans doute un mérite tout nouveau sur un théâtre où l'on a cru jusqu'à présent qu'on ne pouvait plaire que par la succession rapide des situations les plus merveilleuses et les plus variées.

Ce poëme est conduit avec tant d'adresse, que l'intérêt diminue dans la progression la plus admirable depuis la première scène jusqu'à la dernière. Admète est si plat, si ridicule au second acte, qu'on se sait presque mauvais gré de s'être intéressé pour lui au premier ; et tout le troisième acte n'est qu'une froide répétition du second. Quelle différence de ce poëme à celui de Quinault, qui, plein de chaleur, de mouvement et d'action, malgré quelques scènes épisodiques peu dignes d'un si beau sujet, entraîne, intéresse autant que celui-ci ennuie et fatigue ! Est-il rien de plus sublime et de plus théâtral que le moyen par lequel Admète apprend qu'Alceste s'est dévouée pour lui ? Apollon a promis une gloire immortelle au cœur généreux qui se dévouera pour son roi. Il veut que, pour en conserver la mé-

moire, les arts lui élèvent un pompeux monument. Admète, rappelé à la lumière, demande au dieu des arts de remplir sa promesse, et de récompenser le courage héroïque qui sauva ses jours. A l'instant l'autel s'ouvre; il en voit sortir l'image d'Alceste qui se perce le sein. Il suffirait sans doute de ce seul trait de génie pour prouver combien Quinault fut poète.

La plus grande difficulté du sujet d'*Alceste* était de rendre le rôle d'Admète supportable, Quinault est parvenu à la rendre intéressant; c'est pour sauver Alceste qu'il meurt; pour la rendre à la vie, il consent à faire le sacrifice de son amour; et lorsqu'elle se dévoue pour lui, il l'ignore; il est dans l'impossibilité d'y mettre obstacle.

Le combat d'Hercule et de la Mort amène, il est vrai, une situation des plus touchantes dans Euripide; mais la manière dont Quinault fait descendre Hercule aux enfers est pour le moins aussi conforme à l'esprit de la mythologie, et ce moyen est plus vraisemblable, plus naturel, sans compter qu'il en résulte encore un spectacle infiniment plus riche et plus pompeux. Il suffit de connaître l'esprit de l'antiquité, et d'avoir accoutumé son ame et son goût à se transporter dans les mœurs de ces temps héroïques pour sentir combien le motif qui fait agir Hercule dans Euripide est intéressant et vrai; mais celui qu'a trouvé Quinault, plus propre à notre manière de voir, ne se lie-t-il pas encore plus heureusement à toutes les parties de l'action, et n'en soutient-il pas mieux l'intérêt?

L'*Alceste* de M. du Rollet a fait encore revivre l'*Alceste* de Quinault. On se propose de remettre l'hiver prochain ce chef-d'œuvre de notre ancien théâtre. M. de Saint-Marc s'est permis d'y faire quelques changemens,

mais qui prouvent tous le profond respect qu'il a pour le premier de nos poètes lyriques. Si quelque bon compositeur veut bien travailler sur un fonds si riche, cet *Alceste* fera rentrer sans doute à jamais celui de M. Le Bailli dans le néant d'où l'avait fait sortir quelques momens la réputation de M. le chevalier Gluck.

Toute la soumission que devaient inspirer les oracles de M. du Rollet et de son chevalier Planelli n'a pas empêché que les avis ne fussent encore fort partagés sur la musique du nouvel opéra. On préfère généralement celle d'*Iphigénie* et d'*Orphée*. Les partisans de M. Gluck prétendent que c'est l'imbécillité de nos oreilles qui en est cause; ceux de l'ancien opéra se plaignent, et peut-être n'est-ce pas sans quelque raison, que, sous le prétexte de perfectionner notre musique, on se permet de corrompre notre langue, dont il semble que l'on méconnaisse entièrement le caractère et la prosodie. Les oreilles accoutumées aux accens mélodieux des Sacchini, des Fraetta, des Piccini, conviennent qu'il y a, dans la composition de M. Gluck, de grands et beaux morceaux d'harmonie; mais son chant leur paraît triste et monotone, barbare ou commun. Nous ne déciderons point de si fameuses querelles; mais il nous paraît difficile de faire une musique bien variée sur un poëme où les mêmes situations, les mêmes mouvemens reviennent sans cesse, où le chœur est continuellement sur la scène pour redire les mêmes choses et pour psalmodier éternellement sur le ton le plus funeste et le plus lugubre.

Mademoiselle Rosalie, aujourd'hui mademoiselle Le Vasseur a rempli le rôle d'Alceste avec beaucoup d'intelligence. Quoique le caractère de sa figure et l'habitude naturelle de ses traits soient peu favorables à l'expression

dominante de ce rôle, elle a trouvé moyen d'y suppléer à force d'art et d'intérêt. On a même osé douter que mademoiselle Arnould l'eût joué mieux; on peut croire au moins qu'elle ne l'eût pas chanté avec autant de justesse. Il paraît que mademoiselle Le Vasseur a fait une étude toute particulière de ce nouveau genre de musique, et qu'elle en a parfaitement bien saisi la tournure et le goût.

OEuvres diverses de M. le comte de Tressan, lieutenant-général des armées du roi, des Académies des Sciences de Paris, de Londres, etc., un volume in-8°. Il y a, dans ce volume, beaucoup de prose et peu de vers; on eût désiré tout le contraire. Les poésies de M. de Tressan ont une touche infiniment agréable, une tournure légère et facile; c'est la fleur d'un esprit fin et délicat. La prose n'a pas, à beaucoup près, le même mérite. Ce sont des discours académiques, un Éloge de Stanislas, et de longues dissertations sur l'esprit, sur les différentes modifications dont il est susceptible, et sur le meilleur usage qu'on en peut faire pour son propre bonheur et pour celui de la société. L'objet de ces dissertations est sans doute fort intéressant; mais le fonds en est usé; ce sont des idées qui ont été si fort rebattues depuis le livre d'Helvétius et celui de Duclos, qu'il n'est pas aisé aujourd'hui de leur prêter une grace nouvelle; et le style de M. de Tressan, plein de goût dans les vers, en manque souvent dans la prose; il n'a même aucun caractère, aucune couleur décidée; ce n'est ni le style d'un homme du monde, ni celui d'un homme de lettres. Ses *Réflexions sur l'Esprit* sont adressées à ses enfans. Vous y trouverez tantôt des déclamations de rhéteur,

tantôt de vaines subtilités, et le plus souvent des observations aussi superficielles que communes : aussi tout ce gros volume a-t-il fait peu de sensation. La prose a écrasé les vers. Quoique les poésies fugitives rassemblées dans ce recueil soient en assez grand nombre, il s'en faut bien que l'auteur y ait versé tout son porte-feuille ; on n'y retrouve pas même les pièces de société qui ont contribué le plus à sa réputation. L'épigramme contre M. de La Trimouille, que nous avons citée dans une de nos dernières feuilles (1), est peut-être une des plus agréables choses que M. de Tressan ait faites. On imagine bien qu'il n'a pas osé la conserver dans une édition de ses Œuvres qu'il voulait avouer. Les mêmes motifs l'ont obligé de rejeter une infinité de pièces du même genre, qui nous auraient paru beaucoup plus amusantes que ses dissertations si longues et si paternelles. Tout le monde se souvient encore de la jolie chanson sur madame de Boufflers, aujourd'hui madame la maréchale de Luxembourg :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'Amour ;
. . . .
Et chacun l'avait à son tour.

Madame la maréchale la rappelait l'autre jour elle-même à M. de Tressan avec cette grace que n'effacent point les années. « Je me rappelle bien, monsieur le comte, la jolie chanson que vous avez faite pour moi :

Quand Boufflers parut à cour,
On crut voir la mère d'Amour ;

J'ai oublié le reste. »

(1) Nous n'avons pas vu Grimm la citer précédemment, et elle ne se trouve pas dans les *Œuvres de Tressan*, 10 vol. in-8°, publiées en 1823.

Lettre à l'éditeur des LETTRES DE CLÉMENT XIV, *sur la crainte qu'on a que ce pontife n'en soit pas l'auteur, avec la Réponse de l'éditeur;* petite brochure in-12 (1). La Lettre et la Réponse pourraient bien être du même auteur. Il me semble qu'on y prouve d'une manière assez convaincante qu'une partie des Lettres attribuées au pape Ganganelli sont véritablement de lui; mais que toutes soient originales, c'est une autre question, et les incrédules penseront au moins qu'elle n'est pas encore décidée.

Lettres chinoises, indiennes et tartares à M. Paw, par un Bénédictin, avec plusieurs autres Pièces intéressantes. Un volume in-8°. Sous quelque habit qu'il plaise au Patriarche de Ferney de se montrer, il n'est pas difficile de le reconnaître. On a bien dit depuis quelques jours qu'il s'était fait moine, mais non pas dans l'ordre de Saint-Benoît; c'est dans celui de Cluny qu'on le soupçonne depuis la retraite de M. Turgot. Tout cela est fort indifférent aux *Recherches sur les Chinois* et *sur les Indiens.* Si l'on trouve dans les Lettres du Bénédictin beaucoup d'idées qu'on avait déjà vues ailleurs, dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, dans le *Dictionnaire Philosophique*, et surtout dans la *Philosophie de l'Histoire*, de l'abbé Bazin, on sait que ce n'est pas sans intention que l'auteur répète si souvent les mêmes choses. Il est persuadé que certaines vérités ne sauraient être trop répé-

(1) Paris, Boudet, 1776. Par le chevalier de Béthune. Les *Lettres intéressantes de Clément XIV* avaient été publiées en 1775, 2 vol. in-12, 1776, 3 vol. même format. Elles paraissaient si supérieures à tous les ouvrages de Caraccioli qu'on ne pouvait se résoudre à les lui attribuer. On le somma de produire ses originaux. Il les fit imprimer en 1777. Mais on s'aperçut facilement que ce n'était qu'une traduction italienne de l'original français.

tées, et il prend la liberté de regarder le genre humain comme un enfant à qui il faut faire mâcher et remâcher souvent la même leçon pour qu'il en profite.

C'est le poëme de l'empereur Kien-Long qui fait le sujet de la première Lettre. Ce poëme, intitulé *Moukden,* a été traduit par le révérend père Amyot, de la Compagnie de Jésus. On avoue que ce beau poëme est fort ennuyeux, mais on soutient qu'il n'en est pas moins admirable, Kien-Long le Tartaro-Chinois étant le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Ce qui paraît plus merveilleux encore, c'est la modestie singulière avec laquelle il s'exprime sur ses vers dans le prologue du *Moukden:* « L'Empire, dit-il, page 34, m'ayant été transmis, je ne dois rien oublier pour tâcher de faire revivre la vertu de mes ancêtres; mais je crains avec raison de ne pouvoir jamais les égaler. »

On réfute dans la seconde Lettre d'une manière triomphante les doutes que pouvait faire naître la généalogie de l'empereur Kien-Long qui descend en droite ligne d'une vierge céleste, sœur cadette de Dieu, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. On montre que cette aventure étant d'une vérité incontestable à la Chine, elle doit être vraie partout ailleurs. « Car enfin, dit-on, qui peut être mieux informé de l'histoire de cette dame (la grand'mère de Kien-Long) que son petit-fils? L'Empereur ne peut être ni trompé ni trompeur. Son poëme est entièrement dépourvu d'imagination; il est clair qu'il n'a rien inventé. Tout ce qu'il dit sur la ville de Moukden est purement véridique; donc ce qu'il dit de sa famille est véridique aussi, etc. »

La troisième Lettre adressée à M. Paw prouve que les lettrés de la Chine ne sont pas plus athées que les nôtres.

« Ce qui fait, dit l'auteur, que j'admire Kien-Long et Confucius, c'est que l'un, gouvernant son royaume, ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, et que l'autre, étant théologien, ne dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romorantin et à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres, je suis en extase... Vous souviendrez-vous, Monsieur, de celui qui écrivait : *Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort, les autres qu'il est vivant, et moi je ne crois ni l'un ni l'autre?* Je pourrais vous dire, je ne crois ni que les Chinois admettent un Dieu, ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous beaucoup d'esprit, et que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre. » Rien ne le prouve mieux sans doute que le passage que l'on cite ensuite de la préface de l'Empereur. « J'ai toujours ouï dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres, l'union régnera dans toutes les familles; et si on conforme son cœur aux cœurs du ciel et de la terre, l'univers jouira d'une paix profonde. Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel et la terre à l'équinoxe et au solstice, et qui a l'intelligence de ces rites, peut gouverner un empire aussi facilement qu'on regarde dans sa main. De tels hommes doivent attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux. » Bourdaloue n'a jamais rien dit de plus orthodoxe que ces dernières paroles, et le père Amyot jure qu'il les a traduites à la lettre, etc. »

On discute dans la quatrième Lettre les preuves que l'on a forgées pour nous faire croire que l'ancien christianisme n'a pas manqué de fleurir à la Chine. On exa-

mine surtout ce monument antique fait en 1625, cette tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins et d'autres lettres inconnues, qui fut trouvée sous terre par le révérend père Ricci, par le Jésuite Semedo et par le révérend père Trigaud, qui bâtissaient une maison et une église auprès de la ville de Sigan-Fou. Il est à remarquer que cette tablette est toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre saint Thomas sur la côte du Malabar.

La cinquième Lettre est un éloge pompeux des lois et des mœurs de la Chine. On en pourra juger par ce début. « Quand je contemple cent cinquante millions d'hommes gouvernés par treize mille six cents magistrats divisés en différentes cours toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême, cela me donne je ne sais quelle idée des neuf chœurs des Anges de saint Thomas d'Aquin. Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'Empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais, voilà le peuple le plus juste et le plus humain de l'univers. »

L'auteur cite plusieurs sentences de Confucius. Qu'il nous soit permis d'en rapporter ici quelques-unes. — «Le sage craint quand le ciel est serein; dans la tempête il marcherait sur les flots et sur les vents.—Voulez-vous minuter un grand projet, écrivez-le sur la poussière, afin qu'au moindre scrupule il n'en reste rien. — Un riche montrait ses bijoux à un sage; «Je vous remercie des bi-

« joux que vous me donnez, dit le sage. —-Vraiment, je « ne vous les donne pas, repartit le riche. — Je vous de-« mande pardon, répliqua le sage, vous me les donnez, car « vous les voyez et je les vois ; j'en jouis comme vous, etc.»

Lettre sixième sur les disputes des révérends pères Jésuites à la Chine. « Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles, mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des Cassini et des Newton? il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme; voyez ce qu'ont fait de nos jours Pierre Ier et Catherine II. »

Lettre septième sur la fantaisie qu'ont eue quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Égyptiens.

Lettre huitième sur les dix anciennes tribus qu'on dit être à la Chine.

Lettre neuvième sur un livre des Brachmanes, le plus ancien qui soit au monde. On nous apprend à distinguer le sacré *Schasta-Bad*, écrit il y a cinq mille années, du *Veïdam*, qui est de quinze siècles plus moderne. Ce *Veïdam* n'est qu'un fatras très-ennuyeux, comparable à *la Légende dorée*, aux *Conformités de saint François*, etc. L'*Ezour-Veïdam* est tout autre chose; c'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des Brachmanes de son temps. Cet *Ezour-Veïdam* fut écrit quelque temps avant l'invasion d'Alexandre. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne. « Mais je parie, dit l'auteur, que l'*Ezour-Veïdam* n'a aucun crédit dans le pays, et que le *Veïdam* y passe pour un livre céleste. »

Voici le commencement du *Schasta-Bad*. « Dieu est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commen-

cement, sans fin. Dieu gouverne toute la création par une providence générale résultante de ses éternels desseins..... L'Éternel voulut, dans la plénitude du temps, communiquer de son essence et de sa splendeur à des êtres capables de les sentir. Ils n'étaient pas encore, l'Éternel voulut, et ils furent. »

Lettre dixième sur le paradis terrestre de l'Inde.

Lettre onzième sur le grand Lama et la métempsycose. C'est de toutes ces Lettres celle qui nous a paru la plus instructive et la plus intéressante. On y trouve la meilleure explication possible de l'opiniâtreté religieuse avec laquelle les peuples les plus instruits ont conservé tant de dogmes absurdes. « Informez, dit notre sage Bénédictin, informez un Chinois homme d'esprit, ou un Tartare du Thibet, de certaines opinions qui ont cours dans une grande partie de l'Europe, ils nous prendront tous pour ces bossus qui n'ont qu'un œil et une jambe, pour des singes manqués, tels qu'ils figuraient autrefois aux quatre coins des cartes géographiques chinoises tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres, à Rome ou à Paris, ils nous respecteront, ils nous étudieront, ils verront que, dans toutes les sociétés d'hommes, il vient un temps où l'esprit, les arts et les mœurs se perfectionnent. La raison arrive tard, elle trouve la place prise par la sottise; elle ne chasse pas l'ancienne maîtresse de la maison, mais elle vit avec elle en la supportant, et peu à peu s'attire toute la considération et tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même; les hommes d'État savent s'y plier à tout, et laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. »

Lettre onzième sur Le Dante et sur un pauvre homme

nommé Martinelli. On se divertit beaucoup dans cette Lettre aux dépens du signor Martinelli, qui, dans sa préface de la nouvelle édition qu'il a donnée du Dante, s'est permis de dire que Bayle était un ignorant, sans esprit, et qu'un autre Cioso, homme de lettres, pour donner à ses compatriotes français une idée des poëtes italiens et anglais en avait traduit quelques morceaux librement et sottement en vers d'un style de polichinelle. Une pareille impudence est relevée comme elle méritait de l'être. Ce qui paraîtra moins équitable, c'est que le divin Dante essuie une partie des traits dont on accable son triste commentateur.

Ces Lettres sont suivies d'un *Dialogue de Maxime de Madaure*, que l'on peut regarder comme la profession de foi de l'auteur. Sa philosophie ressemble beaucoup à celle de Cicéron. Ses preuves en faveur de l'immortalité de l'ame sont d'un esprit qui doute, et les doutes qu'il propose sur cette grande question sont d'une ame toute disposée à croire. Le morceau qui termine ce charmant ouvrage est de l'éloquence la plus sublime et la plus touchante.

« J'aime donc la vérité quand Dieu me la fait connaître. Je l'aime lui qui en est la source, je m'anéantis devant lui qui m'a fait si voisin du néant. Résignons-nous ensemble à ses lois universelles, irrévocables, et disons comme Épictète : O Dieu ! je n'ai jamais accusé votre providence. J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu, et je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu, et j'ai été content de ma pauvreté. J'ai été dans la bassesse, parce que vous l'avez voulu, et je n'ai jamais désiré de m'élever. Vous voulez que je sorte de ce spectacle magnifique, j'en sors, et je vous

rends mille très-humbles graces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour me faire voir tous vos ouvrages et pour étaler à mes yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet univers. »

Le reste du volume contient une nouvelle édition des *Lettres de M. le chevalier de Boufflers* pendant son voyage en Suisse, une des plus agréables choses qu'on ait jamais écrites dans notre langue (1), quelques lettres de M. de Voltaire à l'abbé d'Olivet que l'on connaissait depuis long-temps, et plusieurs autres pièces fugitives de différens auteurs, en vers et en prose. Nous transcrirons ici la seule qui n'ait point paru dans d'autres recueils.

Romance par M. Sedaine.

Dans le sein de l'innocence
Je voyais couler mes jours,
Et la sage indifférence
En éternisait le cours.
Mes yeux fuyaient la présence
Et les regards des bergers;
Mais les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Au fond d'un sombre bocage
Qu'à peine éclairait le jour,
Je rêvais à l'esclavage
De ceux que soumet l'Amour;
Je pensais à l'inconstance

(1) Imprimées dès 1770, in-8°. — M. de Saint-Germain avait mis M. le chevalier de Boufflers sur la liste des colonels. Le roi l'a rayé de sa propre main, en disant qu'il n'aimait ni les épigrammes ni les vers. Quoiqu'il y en ait beaucoup dans ces Lettres, si M. de Boufflers n'en eût jamais fait, ou si on ne lui en eût jamais attribué d'autres, il n'aurait sûrement pas eu le malheur de déplaire à Sa Majesté. (*Note de Grimm.*)

De nos volages bergers.
Ah ! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Des bergers de nos campagnes
Un seul me semblait parfait.
Est-il avec mes compagnes,
Il est rêveur et distrait.
On lui doit la préférence,
Disais-je, sur les bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Voyez avec la jeunesse
Comme il est vif et pressant !
Près de la lente vieillesse
Il est doux et complaisant.
Comme il chante ! Ah ! comme il danse !
Ah ! mieux que tous nos bergers.
Les bois, l'ombre et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

Ainsi je rêvais aux charmes
De ce berger séduisant,
Quand, pour combler mes alarmes,
Il paraît au même instant.
D'Amour je sens la puissance,
Nos deux cœurs sont engagés.
Ah ! les bois et le silence
Pour les cœurs sont des dangers.

On a remarqué que le jubilé avait été célébré à Paris avec une dévotion et avec une régularité capable d'étonner des temps moins corrompus que le nôtre. Cette effervescence religieuse prouverait-elle que la philosophie n'a pas encore fait tout le progrès dont on s'était flatté?

Peut être. Il ne serait pas impossible aussi que la piété eût eu moins de part à ces éclats de zèle que l'humeur dont on s'est pris depuis quelque temps contre le parti des philosophes, qui ne veut point reconnaître d'autres dieux que la liberté et le produit net. On a remarqué plus d'une fois que, dans les intérêts de l'Église comme dans ceux du monde et de la cour, on faisait bien plus de choses par haine contre ceux que l'on désirait de perdre que par attachement pour ceux à qui on voulait le plus de bien. Il serait assez plaisant que la philosophie eût contribué ainsi, sans le vouloir, à réchauffer la foi de son siècle. « Ce jubilé, disait un de nos philosophes, a retardé l'empire de la raison de plus de vingt ans. N'importe, nous avons abattu une forêt immense de préjugés. — Et voilà donc, Monsieur, lui répondit une femme, d'où nous viennent tant de fagots (1)? » Le calembour n'est pas nouveau, je crois; mais il a été remis avec trop de succès pour nous dispenser d'en faire mention.

Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur Louis-Nicolas-Victor de Félix, comte du Muy, maréchal de France, chevalier des ordres du roi, ministre et secrétaire d'État au département de la guerre, etc., prononcé dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, le 24 avril 1776, par messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais, évêque de Senez. Brochure. On trouve dans ce discours, comme dans l'*Oraison funèbre de Louis XV*, de grandes inégalités de style, des répéti-

(1) Madame Du Deffand dit à Horace Walpole dans une lettre du 3 avril 1768 qu'on lui attribue ce bon mot, dont elle ne se souvient pas, mais qu'elle adopte volontiers. (B). — La *Correspondance secrète* (de Mettra) t. III, p. 77, et les *Mémoires de Bachaumont* (26 mai 1776.) l'attribuent à la marquise de Fleury.

tions et des longueurs; mais on y trouve aussi la même verve, la même abondance, beaucoup de chaleur et d'onction. Voici un trait qui mérite une attention particulière par l'anecdote qu'il renferme. « Que ce siècle écoute avec respect un témoignage de cette vertueuse amitié, bien éloignée sans doute de nos nouvelles mœurs, mais qui n'en est que plus digne d'admiration. O piété! ô foi antique! Dans les momens où le Dauphin méditait devant Dieu sur ses devoirs et ses hautes destinées, écoutez, Messieurs, la prière qu'il adressait au protecteur des rois, car elle s'est trouvée parmi les écrits précieux de ce prince; sa main auguste en avait tracé elle-même les caractères. « Mon Dieu! protégez votre fidèle serviteur le comte du Muy, afin que, si vous m'obligez à porter le pesant fardeau de la couronne auquel ma naissance me destine, il puisse me soutenir par ses vertus, ses conseils et ses exemples. »

M. Rigoley de Juvigny et M. Imbert ont fait des brochures et des volumes pour nous prouver que Piron était un des plus grands hommes que la France eût jamais produits; M. de La Harpe a écrit quelques pages pour nous faire voir que cette prétention était tant soit peu exagérée, et M. de La Harpe avait bien ses raisons pour cela. Mais aucun de ces messieurs ne nous a expliqué la distance prodigieuse qu'il y a de *la Métromanie* à tous les autres ouvrages de Piron, et cette disparate singulière méritait bien quelque attention. Une anecdote que nous venons d'apprendre ces jours passés pourra bien contribuer à l'éclaircir. Des personnes très à portée de connaître l'histoire secrète du théâtre nous ont assuré que *la Métromanie* était dans l'origine fort différente de ce

qu'elle est aujourd'hui, et que, lorsqu'elle fut refusée par les Comédiens, elle méritait à tous égards de l'être. Tout informe qu'était l'ouvrage alors, mademoiselle Quinault et son frère, qui avaient infiniment de connaissances et de goût, y découvrirent le germe des plus grandes beautés. On engagea le poète à corriger sa pièce, à la refondre tout entière, et il a y telle scène qu'on lui fit recommencer vingt fois. Mademoiselle Quinault avait pris le plus grand ascendant sur son esprit, et à force d'adresse et de soins, elle sut obtenir de lui tous les sacrifices qu'exigeait la perfection de l'ouvrage. Quoique les anecdotes de ce genre soient toujours un peu suspectes, celle qu'on vient de rapporter semble au moins justifiée par toutes les circonstances; elle est d'autant plus vraisemblable que ce qui met surtout une si grande différence entre *la Métromanie* et les autres pièces de Piron, c'est que toutes les autres pèchent essentiellement par le défaut de convenance et de goût, défaut que les conseils d'une amitié éclairée peuvent seuls réparer.

Le Rat et la Statue, traduit de l'anglais de milord Chesterfield, par M. Maty. Ce morceau est tiré d'un ouvrage périodique intitulé *le Sens commun;* la feuille est datée du 14 mai 1737. M. Maty, chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, et fils du docteur Maty, connu par plusieurs excellens journaux, se propose de nous donner une traduction complète de tous les ouvrages de milord Chesterfield, avec une Histoire de sa vie, dont nous avons déjà eu l'honneur de vous envoyer le précis (1).

(1) Maty n'a point exécuté le dessein qu'il avait de traduire en français tous les ouvrages de Chesterfield. Le docteur Maty, son père, a été l'éditeur

Je viens de lire une relation de la Chine, faite par le père du Halde (1), dans laquelle j'ai trouvé plusieurs maximes de morale et de politique dont les nations les plus policées de l'Europe pourraient se faire honneur. La plupart de ces maximes, présentées, à la manière orientale, sous le voile d'une fable ou d'une allégorie, n'en sont que plus frappantes, parce que des vérités abstraites, liées avec des images familières, se gravent plus profondément dans la mémoire. En voici une qui m'a paru singulièrement remarquable.

Hoeh-Kong demandait à son ministre Koan-Tchong ce qui était le plus à craindre dans un gouvernement. Koan-Tchong lui répondit : « A mon avis, Sire, il n'y a rien qui soit aussi terrible que ce qu'on appelle *le Rat dans la Statue.* » L'empereur ne comprenant pas trop bien l'allégorie, Koan-Tchong la lui expliqua ainsi : « Vous savez, Sire, qu'on est dans l'usage d'élever des statues au Génie du lieu : ces statues sont de bois; elles sont ornées et peintes au dehors. Si par malheur un rat y entre, on ne sait comment s'y prendre pour l'en faire sortir : on ne peut pas se servir de feu, crainte de brûler le bois; on n'ose employer l'eau, pour ne pas gâter les couleurs; et enfin le rat reste à sa place, grace aux

en 1777 des *OEuvres diverses* du célèbre moraliste anglais. Un anonyme de Hollande nous avait donné, en 1776, la traduction des lettres du même auteur à son fils, dont le recueil avait paru en anglais, dès 1774, en 2 vol. in-4°. Nous possédions aussi, dès 1757, la traduction d'un ouvrage périodique intitulé *le Monde*, auquel Chesterfield avait coopéré. C'est tout ce qui a paru en français des ouvrages de ce philosophe. On a tort de lui attribuer l'*Économie de la vie humaine;* cet excellent cours de morale, dont il existe environ quinze traductions françaises, est de Robert Dodsley, libraire de Londres très-connu. (B).

(1) Voir tome I, p. 381, note.

égards qu'on a pour la statue. Tels sont, Sire, dans tout gouvernement ceux qui, dépourvus de talens et de probité, ont cependant réussi à gagner la faveur du prince. Ils ruinent l'État; on le voit, on s'en désole, mais on ne sait comment faire pour y remédier. »

J'approuve la morale de cette fable, et je suis très-fort de l'avis de Koan-Tchong, qu'il n'y a rien de plus terrible dans un gouvernement que *le Rat dans la Statue;* mais ce que je ne conçois pas si bien, c'est comment lui-même a pu être de cet avis, car l'histoire porte qu'il était ministre, et par conséquent de l'espèce *rat*. Comme on ne dit pas précisément qu'il fût le premier ou le seul ministre de l'empereur, nous présumons qu'il était seulement du nombre de ceux qui ont le titre et la paie de ministre, sans aucun pouvoir, auquel cas on pourrait croire qu'il aura été fort aise de donner quelque coup de patte en passant à un confrère qu'il n'aurait pas osé attaquer ouvertement.

Après ce que je viens de dire de la morale, je reviens à l'allégorie même, qui n'est pas précisément aussi parfaite que je l'aurais attendu d'un peuple si accoutumé à ce genre d'instruction. Le parallèle entre l'empereur et une statue de bois est, par exemple, si peu respectueux, que j'aurais bien voulu que l'auteur nous eût dit comment le prince prit la comparaison, en supposant du moins qu'il en eût senti toute la force; car, entre nous, il n'était question de rien moins que d'établir le rapport d'une tête sacrée à une tête de bois. Il est très-possible qu'un vrai rat pénètre dans une vraie statue sans en être aperçu ni senti; mais l'est-il également qu'un ministre tel qu'on nous le représente sans talens, sans probité, aille *grignotant* jusqu'à la plus haute faveur, sans que

le prince intérieurement ne s'écrie : *Je sens un rat* (1) ? Cela ne peut pas être, et la seule supposition d'une telle absurdité était des plus injurieuses à la sagesse et à la pénétration royale de Hoeh-Kong. Je sens bien qu'on peut dire en faveur de Koan-Tchong que les princes de l'Orient n'ont pas le degré d'esprit et de lumières qui distingue si avantageusement ceux de l'Europe ; il se peut même qu'assoupis dans les bras de leurs maîtresses ou menés par des femmes impérieuses et intrigantes, ils n'aient pas les mêmes facilités pour découvrir les artifices d'un ministre ambitieux ; mais après tout, lorsque le mal est venu au point où semble le porter Koan-Tchong, il est impossible que le cri universel, les plaintes et la désolation d'un peuple ruiné, opprimé, ne parviennent jusqu'au trône, et ne réveillent enfin le prince, à moins qu'il ne soit en effet que d'un degré au-dessus de la statue. Dans ce cas-là, il faudrait en convenir, l'allégorie du bois peint pourrait être juste, et la tête du monarque ne serait plus, à proprement parler, que l'enseigne du gouvernement.

Mais malheureusement la conclusion que Koan-Tchong tire de son allégorie n'est pas moins fausse et moins absurde ; car, dit-il, lorsque le rat est entré dans la statue, on ne sait pas comment l'en tirer ; on n'ose faire du feu, crainte de brûler le bois ; on ne peut se servir de l'eau, de peur de gâter les couleurs ; il faut absolument que le rat reste dans son gîte, par respect pour la statue. Tous ces égards si polis, ceci soit dit avec la soumission due à Koan-Tchong, iraient beaucoup mieux à un courtisan irlandais qu'à un courtisan chinois ; car qu'est-ce autre

(1) *Je sens un rat* est une expression proverbiale et qui veut dire soupçonner du danger. (*Note de Grimm.*)

chose, sinon de dire en très-bon hibernois que, par respect pour la statue, on la laissera dévorer entièrement, et cela de peur de l'endommager un peu, tandis que la vraie manière de lui montrer de l'affection serait de l'arracher à un danger manifeste, dût-il même lui en coûter un membre ou deux; extrémité à laquelle on se trouve parfois réduit dans certaines crises? Ce n'est pas, après tout, que je ne rende justice à Koan-Tchong, en n'attribuant pas son manque de raison à son manque d'esprit, mais plutôt à une logique ministérielle, qui n'est pas moins d'usage dans d'autres pays qu'à la Chine. Le fait est que le ministre perce ici, et non-seulement le ministre, mais le ministre qui ne fait aucun cas de la judiciaire de son prince, comme il paraît par le raisonnement sophistique dont il se sert vis-à-vis de lui, et qu'il n'aurait certainement pas employé dans sa société ordinaire. Ce raisonnement consiste à lier si étroitement le rat et la statue, le roi et le ministre, qu'ils ne forment plus pour ainsi dire qu'une seule et même chair, et qu'on serait tenté d'imaginer qu'ils croissent ensemble, comme les deux Hongroises qu'on montrait il y a quelques années à la Foire. Or il s'ensuivrait de là que quiconque attaquerait le rat, en d'autres termes le ministre, serait l'ennemi de la statue, en d'autres termes celui du roi, et que, par la même raison, les amis du rat ministre seraient regardés comme les amis de la statue roi.

J'avoue bien que cette idée d'union, indissoluble entre la statue et le rat, serait très-favorable au ministre, s'il pouvait se trouver un roi assez imbécile ou une nation assez sotte pour l'adopter; mais on ne me fera jamais croire qu'un peuple aussi sensé qu'on nous représente le peuple chinois ait jamais pu être la dupe d'une grossiè-

reté si absurde, du moins n'aura-t-elle pas fait fortune hors de l'enceinte du palais.

Examinons actuellement le sens littéral de l'allégorie. Ces images peintes sont consacrées, à ce que l'on dit, au Génie du lieu; objets de la superstition publique, elles sont vraisemblablement l'ouvrage des bonzes, qui leur impriment le caractère sacré dont elles sont revêtues, et les présentent ensuite au peuple comme des images de la Divinité; mais ces images divines étant malheureusement de bois, des rats sacrilèges y pénètrent et menacent de ruine leur fragile existence. Quel parti prendre dans une extrémité pareille? Les laisser dévorer impunément, de peur que la statue n'en éprouve quelque légère atteinte, comme s'il n'y avait pas cent mille moyens de faire déguerpir le rat sans faire le moindre mal à la statue, par exemple en la secouant bien, n'est-il pas vraisemblable que l'animal en serait tellement effrayé qu'il quitterait bientôt son gîte, crainte d'un plus grand malheur.

Il y aurait encore un autre expédient, ce serait de mettre un chat aux trousses du rat; mais ce moyen-là ne serait pas absolument sans risque : le chat tuerait infailliblement le rat; mais il pourrait fort bien arriver que, se trouvant si bien à sa place, il n'en voudrait plus sortir. Est-il possible, après tout, qu'un art aussi utile que celui d'attraper les rats soit inconnu au peuple le plus ingénieux de l'Asie? Si cela était ainsi, je conseillerais fort à notre Compagnie des Indes de charger deux ou trois chasseurs de rats sur les premiers vaisseaux qui partiront; on pourrait sans doute en espérer des retours et des avantages aussi considérables que ceux que Whilltgton retira jadis de son chat : tous les gens instruits

savent son histoire (1). Il est vrai que ce noble art est bien tombé parmi nous depuis quelques années, et que, si l'on me faisait l'honneur de me consulter, j'aurais beaucoup de peine à trouver un seul chasseur suffisamment éclairé, suffisamment honnête.

Mais peut-on s'imaginer dans le vrai que la religion et la piété des bonzes leur permettent jamais de demeurer spectateurs tranquilles de tels outrages, ou que ceux qui se vantent de chasser le diable ne puissent pas venir à bout d'un rat? à moins qu'on n'ait assez peu de charité pour croire que, par une espèce de commutation, les bonzes permettent aux rats d'entrer dans leurs statues pour s'en délivrer eux-mêmes, cédant ainsi leurs dieux afin de sauver leur lard.

Revenons à l'allégorie de Koan-Tchong. Un ministre sans talens, sans mérite, réussit à gagner la faveur de son prince; il perd tout, on le voit, on s'en désole, mais on ne sait pas comment y remédier. Le remède est cependant bien facile: ôtez-lui le ministre, et prévenez ainsi sa ruine et celle de la patrie. Je ne doute nullement, comme le dit Koan, que pendant l'opération le ministre ne s'écrie: Vous attaquez le roi, vous coupez le visage au roi, c'est le roi que vous blessez en ma personne; je ne doute point, dis-je, qu'il ne se serve du roi comme chez nous les femmes grosses qu'on condamne à la mort se servent du fruit qu'elles portent dans leur sein pour suspendre l'exécution qui les menace; je n'en doute nullement, mais je suis aussi persuadé qu'en nommant des jurés experts, ils trouveraient, en faisant la visite, que ces messieurs ne sont point dans les termes de la loi, que le rat et la statue sont deux corps distincts

(1) Sotte légende. (*Note de Grimm.*)

qu'on peut fort bien détacher l'un de l'autre sans faire le moindre mal à celui que l'on a envie de conserver.

Je conclus de toute cette discussion qu'il faut adopter une partie de l'allégorie; c'est qu'il n'y a rien de plus pernicieux au bien de l'État qu'un ministre qui parvient sans mérite et sans vertu à gagner la faveur du prince; mais j'en rejette absolument la suite, qu'on le voit, qu'on s'en désole, et que, par égard pour le prince, on ne sait comment y remédier, puisque le respect même qu'on doit au prince doit engager dans cette entreprise, et qu'un bon sens ordinaire, aidé d'une vertu commune, est sûr d'y réussir.

SUR L'AMOUR-PROPRE,

Par M. l'abbé PORQUET (1).

De son esprit, dit-on, chacun pense trop bien;
C'est le commun avis : pour moi, je n'en crois rien.
Notre esprit a sa consistence;
De sa faiblesse on ne fait point l'aveu :
Mais on la sent; on est juste en silence
Sur ce point délicat, bien qu'on en souffre un peu;
Les plus sévères yeux sont peut-être les nôtres;
On ne se trompe point, on veut tromper les autres.
Surprendre leur estime est un larcin permis,
Et nos dupes toujours sont nos meilleurs amis.

(1) Grimm ne rapportait là rien de bien neuf à ses correspondans, car cette pièce se trouve dans l'*Almanach des Muses*, qui avait paru au 1er janvier 1776.

L'abbé Porquet était le précepteur du chevalier de Boufflers auquel celui-ci adressa la lettre rapportée par Grimm, t. IV. p. 168. Le *Magasin encyclopédique*, 1807, t. LXVIII, p. 241 et t. LXIX, p. 322, renferme des détails sur ce petit abbé qui fut trouvé mort dans son lit, le 22 novembre 1796, à Paris. Il était né à Vire le 12 janvier 1728.

*Chanson sur ce que Larrivée a reçu vingt-cinq louis pour ne plus chanter dans l'opéra d'*Adèle (1).

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Voulez-vous savoir comme,
Et fort en raccourci,
L'ambassadeur qu'on nomme
Le comte de Mercy
Vient de faire un beau coup qui prouve de la tête,
Un fat, un sot, une catin
Étant venus un beau matin
Lui présenter requête?

Vous me direz peut-être
Qu'un bon historien,
Pour écrire à la lettre,
Ne doit omettre rien.
Mais de vous rien cacher je n'eus jamais l'envie :
Le fat, c'est monsieur Le Bailly (2),
Le sot, monsieur de Margenci,
La catin Rosalie (3).

Cette reine impudente
Des plus sales catins
De sa bouche méchante
Tira ces mots malins :
On peut laisser Arnould, on ne l'aime plus guère;
On peut laisser Le Gros brailler;
Mais Larrivée il faut l'ôter,
C'est l'ami du parterre.

Le fat jusques à terre
Baissant son dos voûté,

(1) *Adèle de Ponthieu.*
(2) M. Le Bailli du Rollet.
(3) Actrice de l'Opéra.

Dit : Hélas ! je n'espère
Que dans votre bonté.
Secourez, Monseigneur, de Gluck la rapsodie;
Si l'on aime un bon opéra,
Dites-moi ce que deviendra
Ma pauvre *Iphigénie*.

Le sot prit la parole
Pour confirmer cela,
Mais à ce pauvre drôle
Deux fois la voix rata;
Enfin, s'écria-t-il, faites que Larrivée
Laisse son rôle au plat Durand,
Et vous verrez dans cet instant
Adèle abandonnée.

Un discours aussi bête
Charma l'ambassadeur.
Çà, dit-il, qu'on s'apprête
A payer cet acteur;
Quoiqu'il chante bien faux et soit même un peu grêle,
Allons, qu'on ne m'en parle plus,
Qu'on lui donne deux cents écus,
Et qu'il nous quitte *Adèle*.

Aussitôt Larrivée
Six cents francs a reçu.
Depuis cette journée
On ne l'a plus revu.
Tout cela n'y fait rien, la tragédie est belle;
Malgré le fat, le sot, l'acteur,
La catin et l'ambassadeur,
Le public aime *Adèle*.

MAI.

Paris, mai 1776.

L'École des Mœurs, comédie en cinq actes et en vers, enterrée assez paisiblement au théâtre de la Comédie Française, le lundi 13 mai, est de M. Fenouillot de Falbaire de Quingey. Sans avoir autant de célébrité que de nom, il y a long-temps que M. de Quingey a fait ses preuves dans la carrière dramatique par *l'Honnête Criminel*, que l'on joue en province avec une sorte de succès; par *les Deux Avares*, que la charmante musique de Grétry a fait réussir à l'Opéra-Comique; enfin par la fameuse banqueroute du *Fabricant de Londres*, pièce plus mal reçue encore que ne l'a été *l'École des Mœurs*. Ceux qui connaissent personnellement notre poète trouvent qu'il porte sur son front la triste empreinte de ses catastrophes littéraires. Il est difficile d'imaginer une physionomie plus imbécile, plus pitoyablement pleureuse. Le sourire ne vient qu'à regret sur ses lèvres, et sa démarche gauche et languissante est tout-à-fait celle d'un drame qui chancelle et va tomber.

Quelque faible que soit le plan d'un ouvrage, quelque lourde qu'en soit la conduite, quelque impuissante qu'en soit même l'exécution, il peut s'y trouver encore un assez grand fonds d'intérêt; c'est ce que prouvent toutes les pièces de M. de Quingey, et celle que nous avons l'honneur de vous annoncer, malgré son mauvais succès, le prouve peut-être mieux qu'aucune autre. L'objet de cette

comédie est parfaitement moral; la fable en est assez bien conçue, et pouvait produire plusieurs situations nouvelles et des scènes infiniment touchantes. L'auteur n'a rien fait de tout cela, parce qu'il n'a aucune adresse, aucune grace dans l'esprit; parce que, sans verve et sans chaleur, il n'a pas même le talent qui semble y suppléer quelquefois, le talent d'écrire; enfin parce qu'il ne connaît ni le langage ni le ton des sociétés qu'il a voulu peindre.

Chaque genre a des machines et des moyens qui lui sont propres. Il faut des urnes, des lampes, des poignards à la tragédie, des diables, des tonnerres à l'opéra; la comédie sérieuse ne saurait se passer d'un métier de tapisserie, d'un jeu de trictrac ou d'une table à thé; aussi cette table à thé est-elle la première chose qui se présente à nos yeux dans *l'École des Mœurs*. Pour varier une circonstance si intéressante, on a bien imaginé quelquefois de prendre du vin de Rota, comme dans *Lucile;* mais cet ordre de beautés n'est pas inépuisable, et l'on ne trouve pas tous les jours des idées nouvelles.

Quelque ennuyeuses qu'aient pu paraître et *l'École des Mœurs* et l'esquisse que nous venons d'en donner(1), nous avons la modestie de croire que c'est bien plus la faute de M. de Falbaire, ou la nôtre, que celle de notre sujet. On l'eût traité peut-être avec plus de succès dans un roman que dans une pièce dramatique; mais il n'en est pas moins vrai qu'avec un pareil fond il ne fallait que du génie et du talent pour faire l'ouvrage du monde le plus instructif et le plus intéressant. Il est clair que M. de Falbaire n'en eut jamais, puisqu'il en a fait une si mauvaise chose.

(1) Grimm avait donné l'analyse de cette pièce. Elle a été retranchée par les précédens éditeurs, comme toutes celles des pièces imprimées.

Les caractères de son drame ne sont que grossièrement indiqués; on n'y trouve pas une seule scène qui soit du ton dont elle devrait être, pas une dont l'objet soit rempli, dont le style soit seulement supportable. « Comment, dit la reine en sortant à Le Kain, comment est-il possible que l'on ait reçu une si détestable pièce? — C'est, Madame, répondit l'acteur avec la confusion la plus respectueuse, c'est le secret de la comédie. » L'auteur s'est plaint publiquement de l'injustice des Comédiens qui, après avoir estropié sa pièce le premier jour, lui refusaient encore de réparer leurs torts par une seconde représentation. Il est convaincu que ce n'est qu'à leur mauvaise volonté et à la corruption des mœurs publiques qu'il faut attribuer la chute de son ouvrage. A la bonne heure; tout cela n'est-il pas dans la règle?

Le vieux Robbé, si honteusement fameux par les déréglemens d'une imagination vraiment cynique, mais souvent originale et forte, moins connu, cependant, par la singularité de ses écrits que par celle de son caractère, après n'avoir offert long-temps qu'un mélange monstrueux du libertinage le plus dégoûtant, de l'impiété la plus déterminée et de la dévotion la plus superstitieuse, s'est jeté enfin dans la réforme; et pour preuve de sa parfaite conversion, il a fini par être l'ami intime du pieux Fréron, et l'ennemi déclaré de tous les philosophes. Il vient de publier en conséquence une longue Satire où il en veut à toute la littérature (1). Ce riche recueil de rimes et d'injures est dédié à M. le comte de Bissy, contre qui il avait fait une épigramme, et qui ne s'en est vengé qu'en lui donnant à dîner, trait de généro-

(1) *Satire, au comte de ****, par M. Robbé de Beauveset, 1776, in-8°.

sité mémorable et digne, à son gré, d'être gravé en lettres d'or au temple de Mémoire. Quoique cette *Satire* soit en tout une très-mauvaise chose, on y trouve encore par-ci par-là des traits assez piquans, et même quelques vers heureux. On en jugera par le portrait de M. Dorat et par celui de M. de Voltaire, deux morceaux qui sont un peu moins négligés que le reste :

Léger poète, il est fort à ma guise.
Trop faiblement maniant le burin,
Son Apollon n'est pas double de rein;
Mais dans ses vers Dorat retient captives
En ce temps-ci les Graces fugitives.
Souple, badin, délicat dans ses traits,
D'une toilette il fait bien les apprêts,
Et le mignon d'une main assez sûre
Sait à Vénus attacher la ceinture.
C'est, si l'on veut, un joli papillon
Bariolé d'azur, de vermillon,
Batifolant autour de la ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque belle.
A l'œil du sexe il est tout plein d'appas.
Mais, mon ami, pour Dieu ne chaussez pas
Le brodequin; la chaussure comique
Grimacerait sur votre jambe étique.
. . . .
— L'ambitieux du château de Ferney
Crut que pour tout Dieu l'avait façonné.
Le voilà donc qui vous lève boutique
Universelle : ode, drame, critique,
Philosophie, histoire, beaux romans,
Factums, discours, opéra, vers charmans,
Complet Théâtre où la muse riante
Va contrastant avec la larmoyante;
Satire, épître, ouvrages mélangés
De prose et vers se trouvent arrangés

Sur son comptoir. A tout genre il se guinde ;
C'est le mercier le mieux fourni du Pinde.
Du géomètre il emprunte le ton
A d'Alembert, calcule avec Newton ;
Du grand Homère en épique s'accoste,
Et court en fou les champs de l'Arioste.
Rendons-lui gloire : en traitant chaque objet
Il n'est jamais au-dessous du sujet,
Mais il n'est pas ce qu'il imagine être,
Original ; partout il a son maître.

Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France; ouvrage dans lequel on développe les constitutions fondamentales de la nation française dans ces anciens temps; par M. Dumont, auteur de la *Théorie du Luxe* et de plusieurs autres ouvrages relatifs au commerce de l'Angleterre; un volume in-8°. C'est l'ouvrage qui a remporté le prix proposé par l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres en 1771. Le sujet de ce prix avait été énoncé ainsi : *Pourquoi les descendans de Charlemagne, princes ambitieux et guerriers, ne purent se maintenir aussi long-temps sur le trône des Français que les faibles successeurs de Clovis?* Pour trouver le germe des événemens qui conduisirent la race carlovingienne à sa perte, et rendre raison du peu de durée de son règne, l'auteur a cru devoir remonter jusqu'aux premiers temps de la monarchie. C'est dans les opinions, les usages, les lois, les coutumes établies dès-lors, qu'il découvre le principe qui renversa du trône les Carlovingiens. On voit qu'il n'a pu développer ce sysème sans examiner les constitutions de la France sous les deux premières races. Ce plan est vaste; et, quoiqu'il ne lui

ait pas donné toute l'étendue dont il était susceptible, son livre suppose des recherches immenses, des combinaisons fort ingénieuses, une critique très-éclairée et très-savante.

L'hérédité des bénéfices, l'accroissement prodigieux de la puissance des seigneurs est, selon M. Dumont, la première cause de l'affaiblissement de l'autorité royale. Dès l'année 588, les seigneurs obligèrent Gontran et Childebert II de leur accorder, à titre de propriété, la possession irrévocable des concessions qui leur avaient été faites par les derniers souverains, ou qui pourraient leur être faites désormais par ceux qui tiendraient le sceptre. L'usage de la *recommandation* et la grandeur des *prérogatives* attachées à la dignité de *maire* achevèrent de ruiner la famille de Clovis, parce que ces deux circonstances rompirent l'espèce d'équilibre qu'il y avait eu entre les seigneurs. Tous luttant jusqu'alors incessamment ensemble, ils s'étaient contenus respectivement.

Par l'usage de la *recommandation*, les seigneurs et même les hommes libres pouvaient recevoir le dévouement de ceux qui se recommandaient à eux, et porter eux-mêmes leur propre hommage à un seigneur plus puissant. Ceux qui s'étaient une fois recommandés, étaient tenus par honneur et par la religion du serment, de servir leur seigneur fidèlement et de toute l'étendue de leurs forces, au péril de leur vie et de leur fortune. Le *maire* du Palais, en vertu des prérogatives de sa charge, avait presque tous les détails du gouvernement. Il exerçait de droit l'autorité souveraine durant les interrègnes, les minorités, etc.; il disposait des places. L'assemblée des seigneurs l'élisait, et il ne pouvait être destitué qu'avec le consentement d'une pareille assemblée. De ces

deux institutions coexistantes, et jointes aux autres institutions dont on vient de parler, il résultait naturellement qu'il devait en peu de temps se former au sein de la nation un petit nombre de maisons très-puissantes. Quelques-unes de ces maisons s'unissant et se fondant en une par des mariages ou des contrats d'alliance, la maison qui réunissait ainsi la puissance de plusieurs autres dut bientôt s'emparer de toute l'autorité, d'autant plus aisément que les rois étaient isolés, sans famille, et qu'ayant perdu peu à peu leurs domaines propres, et diminué l'étendue de leur pouvoir par des concessions de toutes natures, ils n'avaient à la fin, pour se soutenir, que la justice de leurs droits.

Après avoir montré comment la puissance des seigneurs parvint à renverser les Mérovingiens, et comment leur chute totale ne fut retardée que parce que cette puissance avait eu des progrès moins prompts en Neustrie qu'en Austrasie, notre auteur fait voir, dans la seconde partie de son ouvrage, que la plupart des constitutions politiques dont l'influence arracha la couronne aux successeurs de Clovis subsistèrent encore sous les descendans de Charlemagne. Il en conclut que si l'énergie de ce principe, arrivée dès lors à un haut point, dut augmenter encore d'intensité par sa nature et par les circonstances qui, loin de la contre-balancer, l'ont au contraire favorisée, on a, dans la plus grande activité de ce principe, la raison de ce que les Carlovingiens, quoique ambitieux et guerriers, ne se sont pas maintenus aussi long-temps sur le trône que les faibles descendans de Mérouée.

Rien ne prouve mieux combien les prétentions et les prérogatives de la haute noblesse s'accrurent sous la se-

conde race, que le grand nombre d'alliances qu'on lui vit contracter avec des maisons souveraines. Ce fut presque toujours dans la famille des seigneurs français que les empereurs, les rois, les princes du sang de Pépin, prirent leurs épouses, et que les princesses de la famille royale choisirent à leur tour des époux. Dans l'épitaphe de Fastrade, une des épouses de Charlemagne, on parle de sa noblesse comme d'une noblesse égale à celle de ce souverain: Fastrade n'était cependant que la fille de Raoul, seigneur franc, comte de Franconie. On voit dans les chroniques du temps que plusieurs de ces seigneurs avaient, comme le roi, une maison nombreuse, un porte-étendard, de grands officiers de toute dénomination, et des nobles pour domestiques.

Quoique les temps soient bien changés, quoique la politique et les mœurs actuelles aient diminué considérablement l'influence et les honneurs des familles les plus illustres, l'esprit de la noblesse française n'a pas encore perdu ses prétentions. Ce que dit il y a quelques mois la duchesse de Fleury, dans une assemblée nombreuse, ne tient-il pas de la fierté de ces anciens temps? Elle parlait avec beaucoup de vivacité de la manière dont M. Turgot se permettait d'attaquer les premiers droits de la noblesse. Madame de Laval soutint que l'on ne pouvait se plaindre d'une chose que le roi n'exigeait qu'après en avoir donné lui-même l'exemple, lui dont la noblesse tenait tout son lustre et toute son existence. « Vous m'étonnez, lui répondit la jeune duchesse : quelque respect que j'aie pour le roi, je n'ai jamais cru lui devoir ce que je suis. Je sais que les nobles ont fait quelquefois des souverains; mais, quoique vous ayez autant d'esprit que de naissance, je vous défie, Madame, de me dire le roi

qui nous a faits nobles. » Cela vaut bien l'*al menos* du page espagnol.

Aux causes générales tirées de la constitution du gouvernement français auxquelles on doit attribuer principalement la chute des Carlovingiens, il convient de joindre deux causes accessoires qui purent bien influer sur cette révolution, en favorisant le prompt développement des effets qui la produisirent. Premièrement, Charlemagne ayant conquis la Lombardie, moins par la force de ses armes que par la défection des seigneurs lombards, conserva au pays ses lois et ses usages. Les ducs et gouverneurs, en Lombardie, quoique subordonnés au roi, étaient de véritables souverains dans leur district. Les seigneurs français qui avaient de semblables emplois dans les autres parties de l'État ambitionnèrent d'être sur le même pied, et tendirent incessamment à ce but. Secondement, la dignité impériale que Charlemagne avait recherchée avec empressement, cette dignité que ses descendans ambitionnèrent comme lui, fut cause que ceux-ci reçurent une infinité de mauvais services de la part des papes, qui aspiraient à l'indépendance plus vivement encore qu'aucun des vassaux de l'Empire.

Je ne sais si notre auteur ne méprise point trop les atteintes que l'ignorance et la superstition ont pu porter à l'autorité royale. Il croit qu'il n'y a jamais que le gros du peuple sur qui le clergé puisse prendre un grand ascendant, et que la tête du corps politique n'en reçoit pas l'impression ; il croit qu'avec le seul appui de la multitude on ne peut pas opérer des révolutions dans un grand empire, ni même y entretenir des troubles d'une certaine importance. Mais comment ne voit-il pas que

la superstition, arrivée à son dernier terme, gagne les chefs mêmes de l'État, les intimide et les subjugue? Comment ne voit-il pas qu'en augmentant la puissance temporelle des papes et de tout le clergé, Charlemagne et ses descendans donnèrent à la superstition une force réelle, et qui put contribuer beaucoup à fomenter les troubles et les divisions qui déchirèrent leur règne? Des évêques même se virent en état d'être chefs de parti, ou de fournir du moins aux seigneurs qui se liguaient avec eux des secours très-propres à faire respecter les excommunications, les anathèmes et tous les foudres de l'Église.

M. Marmontel a changé le dénouement de *la Fausse Magie*. Il a supprimé le grand chœur des Bohémiens, le miroir magique et tout ce qui s'ensuit. A ce grand appareil, qui avait paru à la fois puéril et recherché, il a substitué assez heureusement l'idée de *la Mandragore*. On prédit au vieux Dalin le sort de l'amant le plus fortuné; mais l'instant d'après on lui annonce que ces jours de fête vont se changer en jours de deuil. Il est écrit dans le livre des destins que le premier époux de Lucette doit mourir le lendemain de ses noces. Quel parti prendre? La Bohémienne lui conseille de faire épouser sa jeune pupille au vieux Dorimon : il en fera la folie. Cette idée le révolte : c'est son meilleur ami. — Eh bien, à Linval son neveu. — Non, il ne peut consentir à le perdre. Pour l'y déterminer, on lui raconte l'intrigue de ces jeunes amans qui le trompent et qui abusent depuis long-temps de sa confiance. Il se laisse enfin gagner; mais après avoir donné son aveu à cet hymen funeste, lorsqu'il reçoit de Lucette et de son amant les plus tendres

protestations d'un attachement et d'une reconnaissance éternelle, il est si touché, qu'il s'écrie avec un attendrissement vraiment comique : *Non, tu ne l'épouseras pas.* On a beau déclarer à Linval le sort qui le menace, il n'en persiste pas moins dans ses vœux. « Et si j'étais forcé de renoncer à ce que j'aime, ne faudrait-il pas également en mourir? » Le contrat signé, on instruit le pauvre vieillard du piège qui lui a été tendu, il s'en console, et la pièce finit par un grand chœur. Quoique ce dénouement ait beaucoup mieux réussi que le premier, l'opéra n'a pas eu tout le succès qu'il semblait promettre : on ne l'a donné que trois ou quatre fois. Il faut convenir que les morceaux de musique que l'on a été obligé de refaire pour ce nouveau dénouement sont assez faibles; il n'est pas moins vrai que toute la musique du second acte est très-inférieure à celle du premier, qui est peut-être le chef-d'œuvre de Grétry.

La clôture des spectacles n'a rien eu de fort remarquable. On a remis pour l'Académie royale de Musique l'opéra d'*Iphigénie*, qui n'a pas fait le même plaisir que dans sa nouveauté, soit que l'exécution en ait été plus négligée, soit que nos oreilles soient devenues un peu plus difficiles depuis le succès de *la Colonie*. Les Comédiens Français ont fini par *Gustave*. Le sieur Larive a été chargé du compliment de clôture; quoiqu'il n'y eût dans son discours que les formes d'usage, il a été infiniment applaudi et méritait de l'être. Depuis que je suis le théâtre, et malheureusement pour moi il n'y a que huit ou neuf ans, je n'ai jamais rien entendu réciter avec plus de grace et d'une manière plus séduisante. Le compliment de clôture de la Comédie Italienne a été plus facétieux que de coutume. Le sieur Trial a paru d'abord

sur la scène en habit noir, et a commencé à haranguer le parterre du ton le plus digne et le plus pathétique. A la troisième phrase, on a entendu une voix sortir de l'orchestre et dire avec beaucoup d'humeur : « Est-il permis d'ennuyer ainsi le public! » L'orateur a eu l'air d'être fort déconcerté et de chercher d'où pouvait lui venir une apostrophe si singulière; il s'est plaint, en avouant qu'il ne savait plus où il en était, mais qu'on n'avait jamais interrompu ainsi un acteur sur la scène; il a reproché à la sentinelle de ne pas faire son devoir. Tout ce bruit n'a point intimidé la voix de l'orchestre, qui n'a fait que crier plus fort. La dispute s'est échauffée, et les spectateurs n'ont été bien sûrs du lazzi que lorsque l'homme de l'orchestre s'est offert lui-même à monter sur les planches pour apprendre audit sieur Trial comment il fallait s'y prendre pour faire un compliment. C'était le sieur Thomassin. Grand brouhaha. Nouvelle dispute entre ces deux acteurs à qui parlerait le premier. Le reste de la troupe n'a pas manqué d'y venir prendre part; et, pour terminer la querelle, on a décidé que chacun chanterait son couplet à son tour. Tous ces couplets, parodiés sur les airs les plus goûtés du public, ont paru délicieux pour le moment; mais M. Anseaume, qui en est l'auteur, est bien persuadé lui-même qu'il n'y en a pas un seul qui mérite d'être retenu. Il faut donc l'en croire.

Dissertation sur les attributs de Vénus, qui a obtenu l'accessit, au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance publique du mois de novembre 1775; par M. de La Chau, bibliothécaire, secrétaire-interprète et garde du cabinet des pierres gra-

vées de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans. A Paris, de l'imprimerie de Prault; brochure in-4°, enrichie d'un grand nombre de vignettes, culs-de-lampe, etc., et surtout d'une très-belle estampe de la Vénus Anadyomène, gravée, d'après un tableau original du Titien, par Auguste de Saint-Aubin. Le sujet proposé par l'Académie consistait à examiner quels furent les noms et les attributs divers de Vénus chez les différens peuples de la Grèce et de l'Italie; quelles furent l'origine et les raisons de ces attributs; quel a été son culte. L'Académie désirait surtout que tous ces objets fussent considérés sous le point de vue dont M. l'abbé de La Chau ne paraît pas s'être occupé suffisamment. Il n'a fait que rassembler avec assez de confusion une multitude prodigieuse de passages grecs et latins pour expliquer les différens noms donnés à Vénus. Il prouve, par exemple, très-savamment que l'épithète de Πόρνη *la courtisane*, et celle d'Ἀνδροφόνος *l'homicide*, ne lui ont été attribuées que par des raisons purement locales; la première, parce qu'une courtisane ayant adroitement délivré la ville d'Abide, livrée au pouvoir des ennemis, on avait élevé à la déesse un temple, sous le titre de Πόρνη, pour perpétuer le souvenir de l'avantage procuré par une personne de cet état; la seconde, parce que ce fut dans le temple de Vénus que Laïs fut tuée par les femmes de Thessalie, jalouses de sa beauté, etc.

De toute l'érudition que M. l'abbé de La Chau a prodiguée dans ses recherches, il résulte que Vénus est la nature modifiée sous une infinité de formes, et indiquée par mille caractères différens. Il rapproche de ce principe les idées qui en sont le plus éloignées en apparence; et avec une méthode plus simple et des vues plus philoso-

phiques, son système eût paru de la dernière évidence. M. l'abbé de La Chau nous annonce dans sa préface qu'il travaille de concert avec M. l'abbé Le Blond à la description des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans, et qu'il se propose de faire paraître incessamment un choix des morceaux les plus intéressans de cette riche collection.

Voici le charmant badinage dont le Patriarche de Ferney a bien voulu honorer l'auteur :

« Monsieur, après avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa, Venus, diù
Tandem bella moves; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum hiemes flectere mollibus,
Heu durum, imperiis !

« Je vous rends mille actions de graces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum.*

« Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire contre la décence établie chez une nation. Le *Phallus* et le *Kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que partout les fêtes, les processions nocturnes dégénèrent en parties de plaisir. On voit, dans Plaute, un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez nous on fait l'amour à la messe et à vêpres; mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées. Les prêtresses de Bacchus faisaient vœu de chasteté. Si les jeunes filles dans Rome se mon-

traient toutes nues devant la statue de Vénus dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leurs corps aux maris qu'elles allaient prendre.

« Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé les b...... tolérés comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'Opéra de Babylone d'avec les femmes et les filles des Satrapes.

« Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable; je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre Vénus émergente est admirable, et pour votre callipyge :

En voyant cette estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cul,
Que ce n'est pas un cul-de-lampe.

« Vos recherches, à l'occasion du temple d'Erycine, sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la déesse autant que M. le duc d'Orléans (1). »

Instruction pastorale de monseigneur l'archevêque de Lyon (Antoine Malvin de Montazet), sur les sources de l'Incrédulité et les fondemens de la Religion; un volume in-8°. Des gens mal intentionnés ont prétendu que cette division des sources de l'incrédulité et des fondemens de la religion était assez maladroite, et que les deux parties pourraient bien n'en faire qu'une. Quoique ce mandement n'offre aucune nouvelle preuve en faveur de la foi chrétienne, il en développe quelques-unes avec

(1) Cette lettre comprise dans la *Correspondance* de Voltaire y porte la date du 21 mars 1776.

beaucoup d'onction. Tout l'ouvrage nous a paru très-édifiant par l'esprit de tolérance et de charité qu'il respire à chaque page; sous ce rapport, c'est vraiment l'œuvre d'un saint, et l'on peut dire que M. de Montazet a rempli le plus sérieusement du monde la tâche qui lui avait été prescrite autrefois dans une épigramme assez méchante pour que la malignité s'en souvienne encore:

Sur l'air de Joconde.

Pour la stérile Élisabeth (1)
Dieu remplit les oracles.
Vous nous rappelez, Montazet,
Le siècle des miracles.
Par vous, aujourd'hui Mazarin
Est mise au rang des mères;
Vous n'avez qu'à devenir saint
Pour être un des saints pères.

Van-Brock, ou le Petit Roland, poëme héroï-comique en huit chants. *Qui pellunt muscas Alcidæ laurea poscunt.* A Birmingham, et se trouve à Bruxelles. Ce petit chef-d'œuvre nous vient de Lille en Flandre. Nous en sommes redevables aux rares talens de M. Alexis-Maton, qui nous a déjà prouvé tout ce qu'on pouvait attendre de l'heureuse fécondité de son génie par sa tra-

(1) Madame la duchesse de Mazarin. (*Note de Grimm.*) — L'anecdote suivante, racontée par Chamfort, fera mieux comprendre encore le sens de ce couplet: « Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siége, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes et, entre autres, de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta: « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement l'enfant est de vous. »

gédie héroï-comique des *Innocens*, par son conte de *Mikou et Mezi*, etc. Nous ne dirons rien du plan de *Van-Brock*, et par plusieurs raisons; la première, c'est que nous n'y avons rien compris. On nous fera grace des autres. Quant au style, nous pensons ce que l'auteur en dit lui-même dans sa préface. « On s'est bien proposé *le Lutrin* pour modèle; mais il serait téméraire de vouloir y atteindre; on a pris le parti de se livrer à son propre génie. » Pas toujours cependant; car le seul joli vers que nous ayons remarqué dans ces huit chants est de Benserade.

Si tout n'est pas à moi, tout est à mes regards.

Le Nouveau Spectateur, *ou Examen des nouvelles Pièces de Théâtre*, servant de Répertoire universel des Spectacles; par une Société d'amateurs et de gens de lettres les plus distingués (rédigé par M. Le Fuel de Méricourt, auteur des plates *Lettres de M. Le Hic à madame Le Hoc*, etc.). Cet ouvrage sera composé de vingt-quatre cahiers de quatre feuilles chacun, in-8°. Il paraîtra régulièrement le 15 et le dernier de chaque mois. L'abonnement sera de 18 livres pour Paris, et de 24 livres franc de port pour toute la France, et rendu aux frontières pour la commodité des pays étrangers. L'idée de ce nouveau Journal serait admirable si elle était bien exécutée; mais c'est peut-être l'ouvrage qui demanderait le discernement le plus fin, le goût le plus exercé, l'esprit le plus délicat. M. de Crébillon, le censeur de cette nouvelle feuille, y trouve tout le goût, toute l'impartialité imaginable. Le public n'y a vu jusqu'à présent que du barbouillage, des plaisanteries du plus mauvais ton, quelques sarcasmes, quelques anec-

dotes, qui traînent les rues, beaucoup d'injures et un style souvent barbare. Nous ignorons qui a pu permettre aux auteurs d'insérer dans leur premier numéro la lettre dont un souverain aussi digne d'encourager les talens que les vertus vient d'honorer M. Sedaine; mais un monument si honorable pour les lettres devait être consacré dans des fastes plus dignes des regards de la postérité que ceux de M. Le Fuel de Méricourt.

Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre, par madame la marquise de T. et madame E. D. B.; un volume in-8°. Madame la marquise de Tencin, auteur du *Siège de Calais* et du *Comte de Comminge*, a écrit les deux premières parties de ce roman, qui, à sa mort, ont été trouvées dans ses papiers; et madame Élie de Beaumont, auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, a bien voulu se charger de finir l'ouvrage, « sans avoir d'autre guide dans ce travail que l'Histoire d'Angleterre et sa propre imagination; » ainsi dit l'éditeur. On pourrait ajouter qu'elle n'a guère eu besoin du premier de ces guides, et qu'elle a bien ménagé l'autre. Il n'y a rien dans ces Anecdotes qui distingue les mœurs de la cour et du règne d'Édouard, des mœurs de toutes les cours et de tous les siècles. L'intrigue qui y domine est froide, et si l'on y aperçoit quelques détails qui semblaient susceptibles d'un plus grand intérêt, ces détails manquent de force et de développement. Ce n'est que par la grace et la simplicité du style que cet ouvrage peut paraître encore digne de la réputation de madame de Tencin; mais sur ce point on ne saurait refuser à madame de Beaumont le mérite d'avoir assez bien suivi son modèle.

Impromptu de Voltaire

A une femme qui lui souhaitait encore quatre-vingts ans de vie (1).

Vous voulez retenir mon ame fugitive,
Ah! Madame, je le crois bien :
De tout ce que l'on a l'on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

Alceste, sans attirer autant de monde qu'*Iphigénie* et *Orphée*, se soutient encore avec assez de succès. On a changé plusieurs fois le dénouement du poëme. De pareils raccommodages ne réussissent guère; pour quelques absurdités supprimées, il a fallu en admettre de nouvelles, et l'on ne gagne pas infiniment au change: Apollon avait d'abord été chargé seul du soin de rappeler Alceste à la vie et au bonheur; aujourd'hui c'est Hercule qui prend sur lui ce qu'il y avait de plus difficile dans cette entreprise. Quoiqu'il n'arrive pas comme les dieux sur un nuage, on peut bien dire qu'il n'en tombe pas moins des nues au commencement du troisième acte. Le chœur l'instruit en pleurant du malheur d'Admète; il promet de consoler tout le monde, et l'opéra reprend son ancienne marche. Hercule ensuite venait l'interrompre au moment où les Furies se disposent à enlever Alceste; quelques coups de massue en l'air ou sur les planches faisaient rentrer les Furies dans leurs gouffres et décidaient lestement cette grande aventure : ce lazzi ayant paru tout-à-fait ridicule, on a permis aux Furies de s'emparer de leur victime; on la voit descendre aux sombres bords, mais elle n'y demeure qu'un instant. Admète, désespéré, veut se précipiter pour la suivre; Hercule ne lui en donne pas le temps; il revient triomphant du

(1) Madame de Florian.

fond des enfers, et ramène Alceste dans ses bras. Le blond Phébus, qui n'a pas voulu renoncer à son rôle, paraît toujours avec le même empressement, débite de belles ariettes du haut de son char, et finit par un compliment pour le chevalier Hercule, à qui il promet, comme de raison, un brevet d'immortalité, etc.

Si l'on est assez généralement d'accord sur le poëme d'*Alceste*, il s'en faut bien qu'on le soit aussi sur la musique. De tous les écrits où l'on a traité ce grave sujet, il n'en est point qui nous ait paru aussi agréablement fait que *la Soirée perdue* de M. l'abbé Arnaud (1); mais nous n'avons vu ni Lullistes ni Sacchinistes convertis par sa doctrine. On convient, M. l'Abbé, qu'un de vos interlocuteurs paraît avoir tout l'esprit du monde; mais on trouve qu'il n'a pas de grands frais à faire pour cela, graces à l'attention que vous avez eue de l'entourer de gens qui ne lui disent que des bêtises ou qui n'ont jamais rien à lui répondre. On prétend que, sans être ni fanatique ni barbare, on aurait pu représenter au panégyriste du chevalier Gluck que la musique n'est point une langue à faire, que c'est une langue toute faite et peut-être aussi perfectionnée qu'elle le sera jamais; que la première obligation d'un grand compositeur est de parler cette langue avec pureté, et de lui conserver, jusque dans les mouvemens les plus hardis, toute l'élégance et toute la noblesse dont elle était susceptible. En partant de ce principe, on aurait pu observer que ce n'est pas assez d'avoir l'intelligence du théâtre et des grands mouvemens de la scène, qu'il faut encore donner quelque attention aux détails, les écrire avec soin et en varier le plus qu'il est possible la forme et l'expression; qu'il en

(1) *La Soirée perdue à l'Opéra*, 1776, in-8°.

est du style dans la musique comme dans la poésie; que ce style, adapté aux sentimens et aux idées, en fait le charme; qu'il en est un propre à chaque genre, dont il est essentiel de saisir le ton; qu'enfin c'est surtout par ce talent du style que le grand artiste et le grand poète se distinguent de l'homme vulgaire, que Racine est supérieur à Pradon et Sacchini à Dezède. Lorsque l'art est parvenu à un certain degré de perfection, il ne suffit plus d'imaginer quelques combinaisons d'un grand effet, il faut que l'ensemble de l'ouvrage nous enchante et nous attache, il faut savoir déchirer le cœur sans blesser l'oreille et le goût. Si quelques cris heureux devaient seuls décider du prix d'un ouvrage dramatique, il n'est peut-être aucune pièce de M. Sedaine qui ne dût l'emporter sur tous les chefs-d'œuvre de Voltaire et de Racine. Pourquoi ne pas suivre, en appréciant les talens des musiciens, la même logique que l'on suivrait infailliblement si l'on voulait apprécier ceux du poète? On ne demande point à M. Gluck des cadences, des ports de voix, des roulades et tous ces petits agrémens que le bon goût dédaigne; mais on se plaint de ce qu'il ne développe pas assez ses idées, de ce qu'il ne soutient pas et de ce qu'il ne varie point assez ses modulations; on se plaint de ce qu'il confond souvent des genres tout-à-fait opposés; on lui reproche enfin de manquer d'élégance, de noblesse, et de donner à notre langue un accent tout-à-fait tudesque et sauvage.

Quoique mademoiselle de L'Espinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature (1), et ne doit pas être

(1) Née en 1732, mademoiselle de L'Espinasse mourut le 23 mai 1776.

oubliée dans ces Mémoires. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son cercle se renouvelait tous les jours, depuis cinq heures jusqu'à neuf du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église, de la cour, des militaires, les étrangers et les gens de lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec qui mademoiselle de L'Espinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'ame et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'Académie. Pourquoi les femmes, qui décident de tout en France, ne décideraient-elles pas aussi des honneurs de la littérature? Est-il plus difficile de faire un académicien qu'un ministre ou qu'un général d'armée? Et comment refuser son admiration à la femme isolée qui ne doit son pouvoir et sa faveur qu'à l'adresse et aux ressources de son esprit? M. Dorat, qui a cru avoir à s'en plaindre, s'est permis de s'en venger dans une pièce intitulée *les Prôneurs*. Cet ouvrage n'aurait pas fait moins de bruit que la comédie des *Philosophes*; mais il est resté jusqu'à présent dans le porte-feuille de

l'auteur. Plusieurs personnes cependant en ont entendu la lecture, et y ont trouvé plus d'invention et plus de gaieté que M. Dorat n'en a mis dans ses autres comédies. C'est un jeune homme que l'on veut initier dans les mystères de la philosophie moderne, et que l'on instruit en conséquence des moyens qui peuvent assurer le plus promptement une grande célébrité. M. d'Alembert et mademoiselle de L'Espinasse y jouent les premiers rôles. Un de leurs plus zélés admirateurs est un vieux courtisan qui a l'oreille fort dure, devant qui on lit le plan d'une tragédie nouvelle, et qui, voyant tout le monde s'extasier, crie encore plus fort que les autres : *La voilà la bonne comédie*, etc. ! Comme M. Dorat n'a pas donné sa pièce du vivant de mademoiselle de L'Espinasse, il est à présumer qu'il ne la donnera pas du tout, et qu'il en fera généreusement le sacrifice à sa mémoire, du moins tant qu'il conservera encore quelque prétention à l'Académie.

Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandus sur le compte de mademoiselle de L'Espinasse n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus de talent pour la société; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés; sans qu'elle y parût prendre la moindre peine, d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres; politique, religion, philosophie,

contes, nouvelles, rien n'était exclu de ses entretiens, et, grace à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait le plus naturellement du monde la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais, et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos; mais le génie de mademoiselle de L'Espinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et une grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde: c'est ce que mademoiselle de L'Espinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de madame la marquise du Deffand dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie; peut-être même n'eut-elle le malheur de se brouiller avec madame du Deffand que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est qu'en général mademoiselle de L'Espinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talens et toutes les vertus à la fois ?

Le nom qu'avait pris mademoiselle de L'Espinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert,

l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse : c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie; et puis voyez s'il y a plus de sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grace et ses directeurs!

Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M. d'Alembert, des boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de découvrir que madame Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune.

Les Égaremens de l'Amour, ou Lettres de Fanelli et de Milfort, par M. Imbert; deux volumes in-8°. Dans tous ces Égaremens, je n'ai vu que ceux de l'auteur, qui m'ont paru manquer d'intérêt et de vraisemblance. Son héros est un amant beaucoup plus opiniâtre que passionné, d'une gaucherie et d'une dureté révoltante. Très-occupé, très-épris de sa femme qui l'adore, Milfort rencontre au bal paré une certaine Sophie qui lui semble un prodige de beauté et de vertu; un regard qu'il jette sur elle change tout son être. Il parvient, sans beaucoup de difficulté, à obtenir la permission de la voir. Il lui inspire bientôt tous les sentimens dont son cœur est embrasé; mais dans un transport d'amour, au moment où il allait être heureux, par une distraction des plus étranges et qui n'est nullement préparée, l'infortuné découvre à Sophie quel

est son sort. « Je vous jure, lui dit-il, un amour éternel ; je le puis. Je suis maître de mon cœur ; que ne le suis-je de ma main ! » Ce mot est un coup de foudre. Sophie ne veut plus le voir. Milfort, désespéré, oblige sa femme de se retirer dans une de ses terres. Quelque temps après il répand la nouvelle de sa mort, et la force de se prêter à tout ce qui peut servir à confirmer ce bruit. On la transporte dans une espèce de bière, du château où elle avait été exilée d'abord, dans une terre plus éloignée, où elle n'est connue de personne, et où on la garde à vue. C'est à la faveur d'un si beau stratagème qu'il épouse Sophie ; mais à peine a-t-il accompli son crime qu'il est dévoré de remords, et qu'il tombe dans un état de langueur. Des circonstances très-romanesques réunissent enfin Sophie et sa rivale. Cette catastrophe précipite la fin malheureuse de Milfort et celle du roman. Si la conduite de cet ouvrage est bizarre et peu vraisemblable, on voit pourtant qu'il en pouvait résulter plusieurs situations intéressantes et même assez neuves ; mais l'exécution en est si froide et si commune, qu'elles produisent peu d'effet. L'auteur n'écrit jamais dans le ton du sujet. Son style est toujours au-dessus ou au-dessous de la passion qu'il veut exprimer. On dirait qu'il parle une langue qui n'est pas la sienne, et qu'il a été obligé d'en consulter à tout moment le dictionnaire pour trouver l'expression dont il avait besoin.

Histoire naturelle de la Parole, ou Précis de l'origine du Langage et de la Grammaire universelle, par M. Court de Gébelin. Extrait du *Monde primitif*, un volume in-8°. Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, et peut-être un peu moins de charlatanisme que dans *le Monde pri-*

mitif. Cependant, quant à la partie philosophique, M. de Gébelin ne nous apprend rien que Dumarsais et le président Desbrosses ne nous aient dit avant lui. Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans ses recherches étymologiques, ne le doit-il pas à Bochart et à Péarson?

L'Esprit des Voyages, des Mœurs et des Coutumes des différens peuples, par M. de Meunier, auteur de la Traduction du *Voyage de Malte et de Sicile, etc.;* trois volumes in-8°. C'est une compilation faite avec assez de critique et de goût, mais qui ne remplit que très-imparfaitement l'objet que l'auteur semble s'être proposé.

JUIN.

Paris, juin 1776.

M. DE LA HARPE vient de recevoir enfin la palme due à ses triomphes, et le jour où il a paru pour la première fois dans le fauteuil de l'immortalité a été, sous plus d'un rapport, un des jours les plus mémorables de sa vie. J'ai vu peu de séances de l'Académie aussi nombreuses, aussi brillantes (1); j'y ai entendu peu de discours qui aient excité une sensation plus vive, et je ne pense pas que la fureur du panégyrique qui préside, comme l'on sait, à toutes ces assemblées, ait jamais causé

(1) La Harpe fut reçu le 20 juin 1776, à la place de Colardeau, né le 12 octobre 1732, mort le 7 avril 1776. Ce dernier était mort avant d'être reçu, de sorte que La Harpe avait également à louer le duc de Saint-Aignan, né en 1684, mort le 22 janvier 1776, prédécesseur de Colardeau, et membre de l'Académie depuis 1727.

moins d'impatience et moins d'ennui. Ce n'est pourtant pas le discours de M. le récipiendaire qui a réussi le plus; quoique très-bien écrit, on l'a trouvé long et monotone, le fonds en a paru assez commun, et la manière froide et compassée. On y prouve, aussi-bien qu'on aurait pu le faire dans aucun thême de l'Université, qu'il n'est point pour un homme de lettres de société préférable à celle de ses confrères. Le morceau de ce discours qui a fait le plus de plaisir, et que l'on peut comparer aux belles pages des *Éloges de Racine* et *de Fénélon*, c'est le tableau qui en fait pour ainsi dire l'exorde, et le voici :

« Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme de lettres? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité, pour y recueillir sur des traces souvent presque effacées l'ame et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour embellir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses

favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des ames tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'ame des tyrans; c'est à lui que s'adressait Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la vertu. Pour lui, toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance, etc. »

Après ce tableau, M. de La Harpe disserte assez longuement sur les avantages et sur les inconvéniens qu'un homme de lettres peut trouver dans la retraite ou dans le monde. Il conclut que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres; mais toute cette discussion offre peu d'idées, de traits à retenir; en voici un, cependant, que l'on serait fâché d'oublier: « Il en est, s'il est permis de le dire, il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi. » Un mot plus ingénieux encore est celui qui termine l'éloge que le nouvel Académicien fait de M. Colardeau, son prédécesseur, mort peu de temps après son élection, sans avoir pu être reçu: « Son nom, inscrit dans vos fastes, était donc tout ce qui devait vous rester de lui!..... Il avait traduit quelques chants du Tasse. Y avait-il une fatalité attachée à ce nom? Et faut-il que, pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au Capitole? »

Si, pendant tout le discours de M. de La Harpe, le public a eu le tort d'être beaucoup trop froid, on doit

lui rendre justice, il s'est singulièrement réchauffé à la Réponse de M. Marmontel. Les portraits des deux académiciens à qui M. de La Harpe succède, si vous en exceptez quelques antithèses que le bon goût eût peut-être dédaignées, ont paru d'une touche noble et sensible, l'apothéose du récipiendaire infiniment originale et gaie; mais il est essentiel de suivre l'ordre du discours.

Notre orateur jette d'abord les yeux sur l'heureuse destinée de M. le duc de Saint-Aignan, qui n'a terminé sa carrière que dans son dix-neuvième lustre, et qui, comblé de dignités, de richesses et de tous les biens que l'ambition peut désirer, a joui jusqu'au tombeau d'une sérénité inaltérable. Il y a cinquante ans que l'Académie s'honorait de le posséder. Sa vie et celle de son père ont embrassé l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événemens et les plus féconds en grands hommes. « Quelle ample moisson de sagesse entre un père né sous Henri IV et un fils mort sous Louis XVI, si l'un avait enrichi l'autre des fruits de son expérience! mais, âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le temps de le voir naître. L'héritage de ses lumières fut donc perdu pour cet enfant? Non; il lui fut transmis par un sage dépositaire, par le duc de Beauvilliers, son frère, né trente-deux ans avant lui, par ce Beauvilliers, l'ami de Fénélon, son émule en vertu et son digne collègue dans cette éducation fameuse dont le duc de Bourgogne fut le prodige, et qui sera long-temps le plus parfait modèle dans l'art de former les bons rois. Il fut souvent admis aux études que le duc de Bourgogne faisait sous les yeux de Fénélon, de ce génie bienfaisant à qui le ciel avait si éminemment accordé le don de rendre la vérité intéres-

sante, la sagesse aimable et la vertu facile... Soit à la cour où il s'était fait un port à l'abri des orages auprès de cette reine auguste dont l'estime lui tenait lieu de la plus brillante faveur, soit dans le monde que ses mœurs accusaient, mais que sa modestie et sa candeur aimable consolaient de cette censure, jamais il n'a connu de la prospérité ni les dégoûts ni l'amertume; et dans son rang il est peut-être le seul homme de tout un siècle qui, constamment heureux, sans trouble et impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre, etc.

« Mais qu'un jeune homme à qui le ciel n'avait donné que des talens, que dis-je? à qui le ciel avait vendu si cher ces talens de l'esprit, ces facultés de l'ame, cette organisation délicate, à laquelle il devait peut-être et la vivacité brillante de son imagination et la finesse exquise de son goût, et cette sensibilité qui de son cœur facile et tendre se répandait avec tant de charmes dans ses écrits; que ce jeune homme à qui les lettres tenaient lieu de tous les biens, même de la santé; qui suspendait ses douleurs comme Orphée, digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accens; qui n'avait d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, Messieurs, que de s'assurer du suffrage de la postérité en méritant le vôtre; qui demandait, comme la récompense de ses veilles si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous; qui tournait ses regards mourans vers cette place qui l'attendait, et dont vous l'aviez jugé digne; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette

d'y pénétrer, c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il était encore sans exemple. »

En appréciant avec autant de justice que d'intérêt les différens ouvrages de M. Colardeau, notre orateur continue d'employer les couleurs les plus douces à peindre son caractère et ses mœurs. « Son aménité, dit-il, sa candeur, dirai-je cette faiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, et qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple et docile aux mouvemens de la bonté, son caractère enfin nous attirait vers lui..... L'art d'imiter était le sien par excellence... Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young, ni le coloris déjà si pur et si brillant de la prose de Montesquieu, ni le charme que les vers de Quinault avaient substitué au prestige des vers du Tasse dans la peinture de l'*Armide*, rien ne l'intimidait. Il avait fait une étude si assidue et si profonde des ressources de notre langue et des moyens de lui donner de la souplesse et de la grace dans ses mouvemens variés, que les difficultés à vaincre étaient pour lui un nouvel avantage, et que ce qui aurait fait le désespoir d'un autre ne présentait qu'un attrait de plus à son émulation. Rien sans doute n'en était plus digne que le poëme de la *Jérusalem délivrée*, qu'il avait le dessein de traduire en vers. Il en avait déjà tracé les premiers livres lorsqu'il apprit que l'un de nous (M. Watelet) s'occupait du même travail; dès ce moment il y renonça. L'homme de lettres à qui il donnait cette marque de déférence eut beau vouloir s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité... Il n'avait pas encore brûlé ce qu'il avait écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui l'em-

pressement à recueillir tous les fruits de ses veilles ne fît oublier sa résolution : l'homme du monde qui se livrait le plus volontiers à ses amis et avec le moins de réserve s'en est défié pour la première fois ; il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits serait au-dessus de leurs forces, et qu'il n'était réservé qu'à lui seul ; il s'est levé mourant, et, comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, et de ses défaillantes mains saisissant le papier, il a consommé son sacrifice... Le génie de M. Colardeau était ami du calme ; il se plaisait dans la solitude ; mais il voulait qu'elle fût riante ou doucement mélancolique. Le chant des oiseaux était pour lui une harmonie délicieuse, il passait les nuits à l'entendre. « Écoute, » disait-il à son ami qui veillait avec lui, « écoute : que la voix du rossignol est pure ! que ses accens sont mélodieux ! ainsi devraient être mes vers ! » Le chantre du printemps était le seul rival dont il se permît d'être envieux..... « La critique, » disait-il, « me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne. »

Quelque vivement qu'aient été sentis tous les traits d'un tableau si rare et si touchant, on eût dit en vérité que l'assemblée entière avait réservé tous les applaudissemens pour la transition précieuse par laquelle M. Marmontel s'avisa de préparer l'éloge de M. de La Harpe. Rien n'était pourtant plus simple : *Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres un caractère intéressant.* Que ne peut l'à-propos du moment ! Ce mot si simple fut applaudi avec transport et à cinq ou six reprises, comme si c'eût été la meilleure épigramme qu'on eût jamais faite. Il est vrai qu'il y avait au moins trois ou quatre cents complices qui en firent les honneurs. Ce qu'il y eut de plus

désagréable dans cette aventure pour M. de La Harpe, c'est qu'à la suite des louanges qui lui furent données par son illustre confrère, ces mêmes applaudissemens se renouvelèrent encore souvent, toujours avec la même chaleur, et, puisqu'il faut le dire, avec les mêmes éclats de rire. On arrêta plusieurs fois l'orateur au milieu de sa phrase, et c'est avec une patience et une résignation tout-à-fait méritoires que l'orateur se laissait interrompre. Avant de faire remarquer le mérite qui distingue les différentes productions de M. de La Harpe, il rappelle avec une douce indignation les critiques qui s'étaient élevées contre lui. Eh bien! c'est à cette première partie de la période que l'on bat des mains. Lorsqu'il reproche à la vanité des petits talens d'accuser M. de La Harpe, quoiqu'elle ne le trouvât rien moins que séduisant, d'avoir séduit l'Académie, c'est ce malheureux hémistiche de *rien moins que séduisant* sur lequel on appuie et qu'on ne se lasse point d'applaudir. On laisse passer légèrement ce que dit M. Marmontel du courage avec lequel notre jeune académicien défendit toujours la cause du bon goût, et l'on éclate en transports lorsque son panégyriste avoue que, dans les disputes littéraires, on lui avait souhaité quelquefois plus de modération, le sel du goût n'ayant pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire, etc.

Tout ce détail est peut-être assez insipide à raconter, mais il ne fut que trop plaisant pour les intéressés. Jamais éloge ne fit un effet plus contraire à celui qu'on en devait naturellement attendre; jamais on ne fit plus cruellement justice des torts qu'un homme de lettres peut avoir eus avec ses rivaux, et je connais peu de scènes de comédie plus piquantes que ne le fut ce singu-

lier persiflage; il eût été sans doute beaucoup plus original, si celui qui en fut l'objet s'était mis à dialoguer avec le public, comme il a dit depuis qu'il en avait été tenté.

On a beaucoup disputé dans le monde sur l'intention que pouvait avoir eue M. Marmontel en faisant un pareil discours. Il est difficile de croire qu'elle fût très-favorable à M. de La Harpe; mais il est plus impossible encore de supposer qu'il ait prévu toute la sensation que ferait la naïveté de ses éloges. Quelque opposés que fussent les caractères de M. Colardeau et de son successeur, il a prétendu les mettre en parallèle et les louer l'un et l'autre, en leur rendant toute la justice qui leur était due; mais c'était un tour de force dont l'exécution a bien pu l'embarrasser un peu. S'il n'a point eu d'autre projet que celui de louer, il faut convenir qu'il n'y a pas mis toute l'adresse imaginable; s'il n'a voulu que persifler, convenons encore qu'il eût pu le faire avec plus de franchise et de légèreté. Mais reposons-nous sur l'exactitude de M. de La Harpe; tout cela se retrouvera un jour ou l'autre, et tant mieux pour la galerie.

Ce qui a pu réparer un peu le froid accueil que l'on avait fait au premier discours, et l'extrême gaieté qu'avait inspirée la fin du second, c'est le succès de la lecture que M. de La Harpe fit ensuite du septième livre de *la Pharsale*, qu'il se propose de traduire tout entière. Lucain est sans doute de tous les écrivains de l'antiquité celui qui peut perdre le moins à une traduction. Les beautés dont son poëme étincelle tiennent beaucoup plus aux idées qu'au style, et, pour l'embellir, c'est beaucoup de savoir l'abréger. On peut dire de lui ce qu'on disait de je ne sais plus quel roi d'Espagne : « Plus on

lui ôte, plus il est grand. » Il y a sûrement dans la traduction, ou plutôt dans l'imitation de M. de La Harpe, de très-belles choses et des vers superbes ; mais quand il y en aurait de fort négligés, le prestige de sa lecture permettrait difficilement qu'on s'en aperçût. Les morceaux qui ont frappé le plus sont la comparaison de la guerre des Géans et la peinture du bruit de l'armée qui s'apprête à combattre. Nous n'avons pu retenir que les deux premiers vers, et ce ne sont pas ceux que nous aurions choisis de préférence,

Le Dieu qui sur le monde épanche sa lumière
Jamais d'un pas plus lent n'entra dans la carrière.

Ce début, en comparaison de l'original, est faible et languissant. Lucain dit :

Segnior Oceano quam lex æterna vocabat
Luctificus Titan numquam magis æthera contra
Egit equos, currumque polo rapiente retorsit.

Pour varier davantage les différentes scènes de cette illustre séance, M. d'Alembert nous a lu l'*Éloge de M. de Sacy*, moins connu par sa traduction des *Lettres de Pline* et par le *Traité sur l'Amitié*, que par l'amabilité de son caractère et par ses liaisons intimes avec madame la marquise de Lambert. Il s'est attaché à peindre les charmes d'une société si douce, et la douleur qui suivit leur séparation. Jamais M. d'Alembert n'a rien écrit avec plus d'ame et de sensibilité. Quoiqu'il ne lui soit pas échappé un seul mot sur sa propre situation, tout le monde a reconnu le sentiment qui lui dictait des plaintes si tendres, et tout le monde a paru les partager (1). Il faut bien que cette manière indirecte de faire

(1) Il venait, comme on l'a vu, de perdre mademoiselle de L'Espinasse.

participer le public à ses regrets ait été infiniment délicate pour ne point blesser; elle a même attendri, et la philosophie et l'amitié ne pouvaient rendre, ce me semble, à la mémoire de mademoiselle de l'Espinasse un hommage plus flatteur et plus sensible.

Des vingt tragédies qui sont sur le tableau de la Comédie Française on se disposait au moins à nous en donner une, *Zuma*, de M. Le Fèvre, lorsque l'éclipse forcée de mademoiselle Raucourt, qui devait jouer un des principaux rôles de la pièce, en a fait interrompre tout à coup les répétitions. Quelque subite qu'ait été cette catastrophe, elle a causé peu de surprise. Après avoir fait dans son début les délices et l'admiration de tout Paris, mademoiselle Raucourt était parvenue à se faire huer sur la scène, et à scandaliser dans le monde les personnes même les moins susceptibles de scandale. Jamais idole ne fut encensée avec plus d'ivresse, jamais idole ne fut brisée avec plus de mépris. Il faut rendre justice à toute sorte de talens : elle a eu celui d'étonner dans l'espace de peu de mois la ville et la cour par l'excès de ses déréglemens comme par les rares prodiges de son innocence. Avec mille écus de rente elle a trouvé le moyen, depuis quatre ans qu'elle était à la Comédie, de faire pour plus de cent mille écus de dettes. Elle avait dix ou douze chevaux dans son écurie, deux ou trois petites maisons, une quinzaine de domestiques choisis avec beaucoup de recherche, et une garde-robe des plus riches pour femme et pour homme. Aussi disait-elle souvent, à propos des embarras qui l'ont forcée enfin à s'éloigner de Paris, qu'elle ne s'étonnait plus que les femmes ruinassent tous nos jeunes gens, et que sa propre

expérience lui avait trop bien appris que c'était de tous les goûts du monde le plus ruineux. Dans ce genre de gloire on peut dire qu'elle ne le céda guère aux plus grands hommes de l'antiquité, et mérita souvent le double myrte que la flatterie crut devoir mêler aux lauriers du héros qui vainquit Rome et Pompée. Le sort, qui se joue des plus brillantes destinées, n'a point voulu que notre héroïne poursuivît plus long-temps la carrière où elle avait débuté avec tant d'éclat. Ses créanciers ont ouvert enfin les yeux sur le danger auquel les exposait leur folle confiance, mais trop tard. Les mesures qu'ils ont voulu prendre pour leur sûreté ont déterminé la jeune nymphe à disparaître, et l'on a su depuis qu'elle était partie à franc étrier avec un petit uniforme de dragon, et que sous ce costume elle était demeurée cachée plusieurs jours chez un fermier des environs de Paris, à qui elle avait persuadé qu'une affaire d'honneur l'obligeait de fuir et de chercher un asile qui pût la sauver des premières poursuites, etc. On la croit actuellement à Bruxelles ou à Spa. En attendant, on n'a rien eu de plus pressé que de la faire rayer du tableau de la Comédie, et de mettre en séquestre le peu de fonds qu'elle y pouvait avoir. Quoique sa mauvaise conduite eût influé sur ses talens, quoique, loin de faire aucun progrès dans son art, elle se fût négligée au point d'oublier même ses premières études, on ne peut s'empêcher de regretter les superbes dispositions que la nature lui avait prodiguées, la beauté la plus théâtrale qu'on eût vue depuis long-temps, l'organe le plus sonore, une mémoire étonnante, et cette intelligence facile qui souvent lui faisait deviner sans effort ce qu'on aurait tenté de prendre pour

le résultat d'une réflexion suivie, et qui ne pouvait être chez elle que l'aperçu d'un instinct heureux.

Jézennemours, roman dramatique. (Par M. Mercier le dramaturge.) Deux volumes in-8°. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tout ce que nous avons vu de M. Mercier, des pensées et des situations originales et bizarres, de la candeur, de l'honnêteté, de la force et de la chaleur, un plan broché à la hâte, des peintures triviales et des détails de mauvais goût. L'idée de *Jézennemours* semble avoir été prise de l'*Agathon* de M. Wieland; c'est au moins le même fonds, plus grossièrement ébauché et rhabillé à la moderne. *Agathon* débute par la description d'une fête de Bacchus, *Jézennemours* par celle d'une orgie chez un fermier général. Agathon résiste aux systèmes séduisans du philosophe Hippias, et se laisse corrompre par les enchantemens de la belle Danaé. Jézennemours est révolté de la philosophie de Monval, dont on a fait une espèce d'athée fort riche et fort humain; mais il ne peut se défendre long-temps des séductions de l'aimable Florimonde. Après quelque temps d'ivresse, il se souvient d'une petite Suzanne, sa première passion, comme Agathon se souvient de sa petite Psyché. Si l'un a été élevé au temple de Delphes par des prêtres fourbes ou fanatiques, l'autre le fut à Strasbourg chez les Jésuites, etc., etc. Le premier volume de *Jézennemours*, où l'on trouve les conversations du jeune homme avec le philosophe de la ferme générale, le tableau de ses premières amours, et surtout les détails de son éducation chez un curé de campagne et chez les Frères de Saint-Ignace, tout ce volume a du caractère,

de l'intérêt; et la marche en est assez rapide; mais il s'en faut beaucoup que la seconde partie ait le même mérite. Jézennemours et Monval ne font plus rien de ce qu'ils devraient faire; leur caractère change absolument; et si l'auteur fatigué arrive enfin au terme de sa carrière, c'est à la faveur des reconnaissances les plus romanesques et de mille événemens précipités sans motif et sans vraisemblance. Il est à remarquer que c'est à l'époque où il semble avoir voulu s'éloigner de son guide qu'il commence à s'égarer. Quoique l'ouvrage de M. Wieland nous ait surtout intéressé par l'idée ingénieuse qu'il nous donne de la philosophie, des arts et des mœurs de l'ancienne Grèce, nous croyons qu'on en aurait pu faire une imitation très-utile et très-heureuse en substituant à ce costume antique celui de notre siècle. Mais pourquoi ne pas donner à la copie toute l'étendue de l'original? Pourquoi ne pas varier davantage le lieu de la scène? Pourquoi ne pas montrer Jézennemours dans les différentes situations où l'on voit Agathon chez les prêtres, chez les philosophes, chez les femmes, à la cour, dans la faveur et dans l'exil? Pourquoi ?....... Voilà beaucoup de questions fort ridicules ou du moins fort indiscrètes. M. Mercier sait mieux que nous ce qu'il pouvait faire; et s'il n'a pas su peindre avec plus de finesse et de vérité le cercle étroit dans lequel il a bien voulu se renfermer, comment eût-il rendu le reste du tableau?

L'École des Pères, par M. E. Rétif de La Bretorne, avec cette épigraphe : « Forme ton fils comme ta femme voudrait qu'on t'eût formé; élève ta fille comme tu voudrais qu'on eût élevé ta femme »; en France; trois gros

volumes in-8°. Ce roman ne mérite et n'aura pas le succès du *Paysan perverti ;* mais il vaut mieux, à beaucoup d'égards, que la plupart des autres ouvrages du même auteur. On peut regarder M. Rétif comme un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. Il n'a certainement ni l'éloquence, ni le goût du philosophe genevois, mais il en a quelquefois la force et l'originalité; il paraît surtout en avoir épousé les principes et la philosophie. Cette nouvelle production de sa plume infatigable est une espèce de caricature d'*Émile*, à l'usage des fermiers et des marchands de la rue Saint-Denis ; cependant, au milieu d'un fatras de vues mal dirigées et de situations communes et triviales, vous trouverez des idées fortes, des peintures neuves, et surtout des détails de la plus grande vérité. Toute la conduite de ce roman est extravagante, absurde; mais, au moment où vous êtes prêt à jeter le livre, vous rencontrez une page heureuse et des morceaux de dialogue d'un naturel et d'une simplicité rares. On ne se fait point l'idée d'une tête plus singulièrement organisée, d'un mélange plus étonnant de platitude et de génie, d'ignorance et d'instruction, de sagesse et de folie. *L'École des Pères* ne respire à la vérité que l'innocence et la vertu; mais ce genre n'est pas celui qui réussit le mieux à M. Rétif de La Bretonne; c'est un champ trop uni, trop resserré pour la bizarrerie de son imagination. Il n'a pu se tirer d'embarras qu'en exagérant les exagérations mêmes de Rousseau, et en développant tout ce que ses paradoxes vertueux offrent de plus chimérique et de plus étrange. Il fait un grand éloge de l'institution morave du comte de Zinzendorf, dont il estropie le nom; il voudrait établir une communauté fondée à peu près sur les mêmes prin-

cipes. Son livre finit par une petite Encyclopédie rustique aussi curieuse que tout le reste.

Lettre de madame d'Épinay à M. l'abbé Galiani.

29 juin 1776.

C'est certainement, mon cher charmant abbé, une correspondance unique que la nôtre. Nous nous écrivons toutes les semaines des lettres de trois ou quatre pages, dans lesquelles on ne trouve autre chose, sinon, je me porte bien, je suis malade, je suis gaie, je suis triste, il fait chaud, il fait froid, un tel est parti, un autre arrive, etc.; et nous sommes contens de nous comme des rois, nous nous trouvons de l'esprit comme quatre. Si par hasard un courrier manque, voilà des plaintes, des cris; il semble que tout soit perdu. Savez-vous que je commence à penser que nous sommes bien plus heureux que nous ne le croyons? Puisque vous l'êtes de ma meilleure santé, je vous dirai qu'elle chemine vers la *robusticité;* et, pour vous donner du nouveau, j'ajouterai que je me remets non à travailler, mais à penser, et si ce bon état dure, je ne désespère pas de pouvoir continuer mes Dialogues sur l'Éducation (1). Il faut que je vous communique quelques-unes des idées qui, tout en rêvant, m'ont passé par la tête. Je me suis demandé pourquoi les animaux, qui jusqu'à présent sont bien nos très-humbles serviteurs, s'avisent de naître avec le degré de perfectibilité qui leur est propre, tandis que l'espèce humaine travaille depuis la naissance jusqu'à la mort pour n'atteindre qu'au degré qui lui est propre; et puis je me suis

(1) Voir tome VIII, page 349 et note.

demandé si l'avantage était pour eux ou pour nous. Avant de vous dire ma réponse, il faut que vous sachiez que j'ai fait mes deux questions à un homme d'esprit, à un savant, qui, au lieu de résoudre le problème, m'a dit: « Lisez un livre de Bordeu qui vient de paraître. »

Lire! moi lire! ai-je dit. Jamais. Des faits tant qu'on voudra; mais en fait de raisonnement je ne lis que dans ma tête. J'ai deviné tout ce que je sais, et je devinerai ce que je ne sais pas... En vérité, l'abbé, il y a des momens où je suis assez folle, assez vaine pour croire que j'ai deviné le monde. Je n'ai pourtant pas tout-à-fait deviné à moi toute seule la réponse à ma première question. J'ai bien dit, c'est que chaque espèce d'animaux n'est occupée que de ce qui lui est propre; mais cela ne me satisfait pas. J'en ai parlé au philosophe (1) (à qui, par parenthèse, vous devez toujours une réponse); il m'a dit: J'y ai rêvé plus d'un jour. C'est que chaque espèce d'animaux a son organe prédominant qui la subjugue, et que l'homme a tous les siens dans un degré de faculté combinée, dont le centre est la tête et la pensée. Il m'apporta un exemple, mais je ne puis pas vous le dire, vous le devinerez. Il naquit trois enfans jumeaux, il y a vingt ans, à Amsterdam, je crois; ils étaient imbéciles, féroces, sauvages; un seul de leurs organes, dès l'âge de dix ans, était à son point de perfection et d'une perfection monstrueuse. Et quel organe? devinez, car c'est précisément ce que je ne dirai pas. Eh bien, ces trois enfans n'étaient absolument propres qu'à une seule chose, et il n'y eut point de puissance humaine qui pût les empêcher de remplir leur vocation. Ils moururent épuisés avant l'âge, etc. Vraiment, lui ai-je dit, cela me

(1) Nom donné à Diderot dans sa société intime.

fait résoudre un autre problème, c'est de trouver pourquoi les gens de génie sont si bêtes...

Quant à savoir de quel côté est l'avantage, je décide pour les animaux; ils n'ont ni la peur de mourir, ni l'amour des richesses; ils n'en ont pas même le besoin...

POURQUOI L'HOMME NE NAÎT PAS, COMME LES ANIMAUX, AVEC LE DEGRÉ DE PERFECTION QUI LUI EST PROPRE ?

Ce problème est si peu de pure curiosité, que de sa solution dépendent peut-être toute la psychologie et toute la morale. Quelque envie qu'ait eue Jean-Jacques de ramener les hommes au doux état de quadrupèdes, il a été forcé de convenir que la faculté de se perfectionner établissait une différence spécifique de l'homme à l'animal; et c'est dans cette faculté qu'il a trouvé la source funeste de toutes nos erreurs, de toutes nos peines et de toute notre dépravation. Le plus sublime rêveur du siècle dernier, Pascal, n'a fondé son système que sur cette qualité distinctive de l'homme. « Nous naissons, dit-il, dans la misère et dans la faiblesse; c'est la preuve du péché originel. Nous naissons avec le désir et les moyens de nous perfectionner; c'est la preuve du bonheur auquel nous étions destinés, et que nous devons retrouver dans une autre vie... »

Avant de chercher à résoudre la question, essayons de la bien déterminer. Est-il absolument vrai que les animaux naissent tous avec le degré de perfectibilité qui leur est propre? N'est-il pas évident d'abord qu'il faut en excepter ceux qui ont été assez mal avisés pour s'associer avec nous? Ceux à qui nous faisons habituellement la guerre n'acquièrent-ils pas un degré de prévoyance

qu'ils n'auraient point eu d'ailleurs? Ceux qui ont besoin de ruse ou d'adresse pour se procurer leur subsistance ou pour veiller à leur sûreté ne deviennent-ils pas, à force d'expérience, plus ingénieux et plus habiles? Enfin, à bien examiner les choses, ne trouverait-on pas qu'il en est de cette perfectibilité comme de toutes les autres facultés de notre espèce, sur lesquelles nous ne différons des autres animaux que du moins au plus, ou du plus au moins? Qui nous assurera même que les fourmis, les abeilles, les castors aient toujours vécu en société comme nous les voyons vivre aujourd'hui?

Il est évident que l'homme est infiniment supérieur à tous les autres animaux, et par le système général de son organisation, et par l'usage heureux que l'expérience et la société lui ont appris à faire de ses forces et de ses lumières; mais à quoi tient donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir exclusivement, du moins sous deux rapports frappans? Le premier, c'est que le terme de ce progrès est à la fois plus vague et plus éloigné; l'autre, que la marche en est plus lente et plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroissement de l'homme et celui de tous les autres animaux ne suffirait-elle pas seule pour expliquer l'énigme? De tous les êtres organisés l'homme est sans doute celui dont les forces croissent et se développent avec le plus de lenteur. Il passe à naître la moitié du temps destiné à remplir le cercle borné de son existence, et l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut espérer d'atteindre, sans pouvoir être déterminé avec la dernière précision, l'est jusqu'à un certain point pour l'espèce comme pour l'individu, et, parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné

à déchoir. Qu'en conclurons-nous? que l'homme est de toutes les combinaisons organiques la plus ingénieuse, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même aussi la plus lente à se former, la plus subtile et la plus frêle. La grande souplesse que conservent ses fibres durant une si longue enfance, la progression graduelle, mais insensible et lente de son accroissement, le rendent plus propre sans doute qu'aucun autre animal à recevoir les différentes formes et les différentes modifications dont sa nature peut être susceptible; elles le rendent donc plus propre qu'aucun autre à participer aux avantages et aux inconvéniens de l'éducation et de la société.

Je pense, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les subjugue et qui détermine exclusivement leur instinct; mais je ne crois pas la règle sans exception, et je ne sais pas non plus si la plupart des hommes ne ressembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils fussent demeurés isolés dans les forêts : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui même, tout dénaturés que nous sommes par nos institutions sociales, nous rencontrons encore assez souvent des hommes qui paraissent déterminés par un ascendant invincible à s'appliquer à une seule chose, et seraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Il y a cent mille à parier contre un que si La Fontaine n'avait pas fait des fables et Gessner des idylles, jamais ni l'un ni l'autre n'eussent rien fait.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la perfection idéale de l'homme ne consiste que dans la plus exacte proportion de toutes ses forces et de tous ses rapports, dans l'usage le plus constant et le plus varié de toutes

les facultés qu'il a reçues de la nature, ou qu'il a pu acquérir à force de génie et de travail. C'est là du moins l'homme social, l'homme citoyen de Platon. Quinconque, pour se dévouer à un seul objet, néglige tous les autres, est une espèce de monstre en morale, et peut devenir un être fort pernicieux à la société. Ne vous étonnez donc plus si le premier des législateurs bannit de sa république les artistes et les poètes.

On peut avouer que les hommes qui se sont appliqués toute leur vie au bel esprit ou à tout autre art quelconque se trouvent rarement être propres à autre chose. Madame de Tencin, en appelant les gens de lettres de sa société ses bêtes, se servait donc d'une expression beaucoup plus simple, beaucoup plus philosophique qu'on ne serait tenté de le croire, surtout lorsqu'on se souvient qu'elle parlait des Fontenelle, des La Motte et des Mairan...

Ceci me rappelle un trait de M. de Montesquieu, qu'on n'eût guère attendu de sa philosophie, et que son ami l'abbé Quesnel m'a raconté vingt fois. Il l'avait prié, en partant pour sa terre, de vouloir bien veiller sur l'éducation de son fils, qu'il venait de mettre au collège d'Harcourt. Revenu à Paris, il n'eut rien de plus pressé que d'aller demander des nouvelles du jeune homme au digne ecclésiastique à qui il l'avait recommandé pendant son absence. Ses mœurs? — Ne laissent rien à désirer. — Son caractère? — Doux et liant; tous ses camarades le chérissent. — Jusque-là sa tendresse paternelle semblait jouir de la satisfaction la plus entière. L'abbé crut y ajouter encore en lui apprenant que ses maîtres étaient infiniment contens de son application, qu'il avait beaucoup de goût pour les sciences, et surtout pour l'histoire

naturelle, où il avait déjà fait des progrès étonnans à son âge. A ce mot, M. de Montesquieu pâlit, se jeta dans un fauteuil avec toutes les marques du plus profond désespoir. « Ah! mon ami, vous me tuez : voilà donc toutes mes espérances perdues! Vous savez quel projet j'avais formé pour cet enfant, la charge que je lui destinais; c'en est fait, il ne sera jamais qu'un homme de lettres, un original comme moi, et nous n'en ferons jamais autre chose. » La moitié de la prédiction s'est accomplie : M. le baron de Montesquieu vit obscurément dans ses terres, occupé d'insectes, de messes et de papillons; car à son goût pour l'histoire naturelle s'est jointe encore une dévotion très-outrée et très-minutieuse.

Il serait temps sans doute de revenir à notre sujet; mais, après l'écart que nous venons de faire, il vaut bien mieux attendre la réponse de l'abbé Galiani.

Couplets de M. le duc de Nivernais.

Air de la romance du Barbier de Séville.

D'aimer jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous tes lois
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille,
Trop de fadeur suit de près la beauté;
Yeux languissans peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrais sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas;
Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas
Ajoute encore un prix à la nature.

Je la voudrais n'ayant point d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

COUPLET DE M. LEMIERRE

A Madame Seguier pour le jour de sa fête.

Sur l'air précédent.

De Marguerite on connaît la disgrace,
On la bannit de l'Olympe chrétien.
Votre triomphe est plus sûr que le sien,
Dans tous les cœurs vous gardez votre place.

IMPROMPTU A MADAME LA VICOMTESSE DE BELSUNCE,

Qui distribuait à sa société des cordons de montre, talismans qu'elle avait imaginés, disait-elle, pour se faire des amis.

Qui reçoit ce cordon, ainsi le dit l'oracle,
A l'instant devient votre ami.
J'admire, je bénis, Églé, ce doux miracle,
Et j'y crois plus qu'à ceux de saint Remi.
Le prodige eût paru moins croyable, et pour cause,
S'il pouvait empêcher qu'en voyant vos appas,
Cet air si fin qui plaît et qui n'y songe pas,
Ce sourire enchanteur et ces lèvres de rose,
L'ami bientôt, Églé, ne devînt autre chose.

NOUVEAU DIALOGUE DES MORTS.

Érasme et Luther.

Luther. A vous une statue, à vous (1)!

Érasme. A moi. La reine du monde pouvait-elle faire moins pour son panégyriste?

(1) La ville de Rotterdam, la patrie d'Erasme, lui fit ériger une statue après sa mort. (*Note de Grimm.*)

Luther. Oui, la Folie, la reine du monde. Ne voilà-t-il pas une de ces vieilles impertinences dont vous avez rempli tous vos ouvrages?

Érasme. Et dont le monde où nous sommes ne m'a pas encore désabusé.

Luther. Eh bien, moi, je pense avoir prouvé que la sagesse, lorsqu'un homme de courage, un homme tel que Martin Luther fait valoir ses droits, en impose non-seulement à la Folie, mais à toutes les puissances du ciel et de la terre.

Érasme. Sans vouloir vous disputer vos succès, vous pardonnerez à l'ami de la Folie de croire que, si vous aviez été moins des nôtres, vous n'auriez jamais pu faire de si grandes et de si belles choses. Vous lui pardonnerez d'oser vous dire que l'histoire, ce riche tableau des extravagances humaines, n'en offre peut-être aucune qui nous ait coûté aussi cher que vos sages leçons.

Luther. Est-ce ma faute à moi si l'ambition des grands s'est mêlée mal à propos de mes projets?

Érasme. Non; mais avouez aussi que c'est cette malheureuse ambition qui les a fait réussir; qu'ainsi, pour les affaires de la religion comme pour toutes les autres, on ne parvient à rien dans le monde sans le secours de la Folie, pas même à faire de la raison.

Luther. Savez-vous bien, monsieur le railleur, qu'avec tout votre bel esprit il n'aurait tenu qu'à moi de vous faire griller en place publique? savez-vous bien que ce pauvre Michel Servet le mérita beaucoup moins que vous (1)?

Érasme. D'accord; mais à présent je ne vous en dirai pas moins les mêmes choses.

(1) Michel Servet, fameux anti-trinitaire, dénoncé par Calvin, et brûlé vif à Genève le 27 octobre 1553. Il était né en 1509 à Villanova, en Aragon.

Luther. Ame de glace, à votre gré la vérité n'est donc qu'un jeu? à votre gré l'homme de bien, assez heureux pour la connaître, n'est donc pas obligé de l'annoncer à quelque prix que ce soit?

Érasme. J'admirerai, si vous voulez, votre zèle. Il n'en faut pas moins pour devenir martyr ou chef de secte; mais ce sont deux genres de gloire que je n'eus jamais la fantaisie de désirer. Je vous dirai même entre nous que cette vérité dont on parle tant, que je respecte fort, ne me paraît pas avoir été jusqu'ici d'un grand usage à l'humanité.

Luther. Qu'osez-vous dire? vous confondez apparemment les vaines découvertes de la physique et de la géométrie avec les sublimes vérités que nous enseignent la théologie et la morale.

Érasme. Je serais bien fâché de les confondre. Les connaissances que vous affectez de dédaigner ont étendu la sphère des arts, ont augmenté sensiblement la somme de nos jouissances; et si elles n'ont pas servi à nous rendre meilleurs, elles ont servi du moins à nous rendre plus heureux. C'est bien quelque chose.

Luther. Plus je vous écoute, et moins je vous entends.

Érasme. Si votre théologie, votre métaphysique, votre morale, étaient plus claires qu'elles ne le sont, nous nous entendrions mieux. Je conviens qu'il est peu de vérités dont la connaissance ne puisse devenir utile; mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup dont la recherche est vaine, et, qui plus est, infiniment dangereuse.

Luther. Il y a dans ce que vous venez de dire quelque chose d'assez juste; mais ne me suis-je pas arrêté à propos? n'ai-je pas fixé des limites convenables?

Érasme. Ce que vous avez fait serait trop long à discuter ; mais il est certain qu'on ne s'est point arrêté avec vous, et que, par la même raison qui vous a fait franchir les anciennes bornes, on a osé franchir celles que vous aviez posées avec tant de confiance.

Luther. Hélas ! je l'ai appris depuis que nous sommes ici. Si je l'avais prévu de mon vivant ! mais c'est précisément là l'œuvre du diable.

Érasme. Eh ! non ; c'est une suite naturelle de ce que vous avez fait, de ce que feront toujours ceux qui, comme vous, auront la manie des révolutions. Vous oubliez que le monde est ce qu'il est depuis plusieurs milliers de siècles, et vous vous imaginez qu'en soufflant un peu la poussière qui couvre le petit point que vous occupez, vous pourrez changer tout le mouvement, tous les ressorts de cette machine immense.

Luther. Mais n'ai-je pas fait changer en effet la face de l'Europe entière ?

Érasme. Oui, vous avez opéré des choses prodigieuses ; mais ne comptez-vous pour rien le goût des arts que l'Italie emprunta une seconde fois de la Grèce, la découverte d'un nouveau monde, l'agrandissement de deux ou trois puissances, la poudre à canon, l'imprimerie et les lettres de change ?

Luther. Vous reconnaissez du moins, sophiste opiniâtre, que l'espèce humaine s'est perfectionnée à beaucoup d'égards.

Érasme. Un peu ; mais aux préjugés que vous avez pu détruire n'en avez-vous pas substitué d'autres? n'avez-vous pas prétendu accorder aux hommes la liberté de penser, et la leur refuser ensuite selon vos convenances? Les grands et les philosophes n'ont-ils pas été beaucoup

plus loin que vous n'auriez voulu? et ne s'est-on pas moqué de vous et de vos inconséquences, comme vous vous étiez moqué vous-même du pape et de ses bulles?

Luther. Tant pis pour les grands et pour les philosophes; le peuple cependant est devenu moins ignorant, moins malheureux.

Érasme. Ah! croyez qu'il a gagné bien plus au progrès sensible du commerce, du luxe et des arts, qu'au progrès trop douteux de la religion et de la morale. De quelle instruction le commun des hommes peut-il être susceptible? Nous ne saisissons, nous ne saisirons jamais que les idées que nos sens et notre imagination peuvent atteindre. Les meilleurs esprits, en tâchant de s'élever à des idées plus abstraites, ne parviennent, à force de génie et de travail, qu'à reconnaître l'incertitude de tous les principes et de toutes les notions reçues. Le doute et l'indifférence sont le triste fruit de leurs peines et de leurs veilles. Comment imaginer, après cela, que la recherche de la vérité puisse convenir à l'homme, qui, pour être heureux, a besoin de croire, d'espérer et de craindre, qui en a tellement besoin, que, lorsqu'il cesse de croire, d'espérer et de craindre, il cesse aussi d'agir, et ne traîne plus qu'une existence parfaitement apathique, celle du vrai philosophe, le plus inutile et peut-être le plus infortuné de tous les êtres?

Luther. Voilà vraiment un fort beau discours; mais je ne m'attendais guère à me voir confondu ainsi avec messieurs les philosophes. N'allez-vous pas me faire tout à l'heure encyclopédiste?

Érasme. Cela serait beaucoup moins difficile que vous ne pensez; il y a même à parier que sans vous et vos confrères jamais l'*Encyclopédie* ne se fût avisée de paraître.

Luther. Je vous connais, et je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire; mais, de bonne foi, prétendriez-vous me prouver que j'ai rendu un mauvais service à l'humanité en combattant de toute ma puissance les préjugés destructeurs du fanatisme et de la superstition?

Érasme. Je ne dis point cela: j'ai seulement la vanité de croire que j'ai fait mieux que vous.

Luther. Fort bien: en vous moquant de tout le monde?

Érasme. Peut-être. J'ai osé combattre les mêmes préjugés que vous; mais je ne les ai guère attaqués qu'avec l'arme du ridicule, et cette arme est à la fois la plus douce et la plus sûre. J'ai tâché de miner le pouvoir du despotisme religieux sans le heurter de front; et si vous aviez su vous contenter de la même gloire, je présume que nous aurions préparé insensiblement la révolution qui s'est faite dans les idées, et que nous l'aurions excitée ainsi sans aucune secousse violente, sans aucune fermentation fâcheuse; peut-être même les esprits se seraient-ils contenus alors dans les bornes où vous désireriez de les voir aujourd'hui. Il existe actuellement (1) un sage au pied du mont Jura (2), qui, en suivant cette méthode, mais avec cent fois plus d'esprit que nous n'en avions tous ensemble, est parvenu à détruire lui seul plus de préjugés, plus d'erreurs, que les théologiens et les philosophes de plusieurs siècles n'en avaient pu imaginer.

Luther. Je n'entends et ne veux rien entendre à ces distinctions frivoles, à ces ménagemens pusillanimes. Si ce que nous savons de la vérité est peu de chose, nous n'en sommes pas moins obligés à dire ce peu que nous

(1) Ce Dialogue a été écrit en 1776. (*Note de Grimm.*) (2) Voltaire.

savons, avec toute la franchise et toute la fermeté d'une ame intrépide.

Érasme. Je penserai comme vous lorsque je serai bien convaincu que ce peu de vérité intéresse essentiellement le repos et la félicité des hommes. Jusque-là je persisterai à garder le silence ou à me réjouir de leurs ridicules. Ce que nous appelons du beau nom de philosophie ne sert le plus souvent qu'à remplir notre ame d'inquiétude et d'ennui. Le préjugé le plus absurde, pourvu qu'il repose doucement ma pensée, me détermine à contracter de bonnes habitudes, et me rend ainsi mon bonheur et mes devoirs plus faciles, me paraît préférable à toute l'orgueilleuse sagesse des prétendus penseurs, et je ne mets aucune comparaison entre l'homme de génie qui trouvera le secret d'établir un préjugé vraiment utile, et celui qui fera les plus savantes découvertes qu'il soit possible de faire en théologie, en métaphysique et en morale. Le talent du premier, n'en doutez pas, suppose non-seulement plus de calculs et de vues, mais encore un plus grand caractère et des efforts infiniment plus rares. Je soupçonne fort que nous avons traité assez injustement les premiers inventeurs de plusieurs opinions religieuses, opinions devenues ridicules aujourd'hui, mais qui, dans l'origine, n'en étaient pas moins des ressorts utiles pour porter les hommes au bien ou les détourner du mal. Ces ressorts ont pu être altérés par la suite des temps, et l'on a eu de la peine à découvrir leur véritable objet; la première idée pouvait n'en être pas moins heureuse. Il est fort naturel, par exemple, que la religion d'un peuple barbare révolte des peuples plus éclairés; mais cette religion était cependant la seule qui pût convenir, la seule qui pût servir de frein à ses passions, la seule peut-être

qui pût le disposer un jour à prendre des mœurs moins farouches, un caractère moins barbare.

Luther. A merveille! Mon ami, allez écrire tout ceci; c'est un chapitre profond qui manquait à votre *Éloge de la Folie.*

LA TENTATION, *Conte*,

Par M. le marquis de SAINT-MARC.

Soit médisance ou calomnie,
On a toujours eu la manie
De mal parler du froc. J'en veux parler aussi,
Et sans prévention et fort en raccourci.
Le moine dont je vais raconter l'aventure
Sans doute aura des partisans;
Mais combien de nos jeunes gens
Qui s'écrieront, La sotte créature!
Ne prononçons point sur cela,
Car dans le monde, comme il va,
Rien n'est ou bien ou mal que suivant l'auditoire.
Dépêchons donc ce conte ou plutôt cette histoire,
Sans penser même à ce qu'on en dira.

Une princesse jeune et belle
Parcourait les détours d'un bois,
Où, dans l'espoir flatteur d'une gloire éternelle,
Loge un essaim barbu des fils de saint François.
Elle en trouve un cité pour sa vie exemplaire.
Il la voit, il s'éloigne..... « Ah! dit-elle, il me craint.
« Je veux essayer de lui plaire;
« Tournons, pour m'amuser, une tête de saint. »
Comme on le pense bien, par sa suite applaudie,
Elle va seule à lui, l'aborde et s'étudie
A déployer, en lui parlant,
Tout ce que la coquetterie

gneurs s'avisent d'apprécier fort légèrement le mérite de Molière.

LE COMTE.

Térence est plus sage.

LE MARQUIS.

Scarron plus plaisant.

LA THORILIÈRE.

Ah! Messieurs, Messieurs; Scarron, est-il possible!...

CHAPELLE.

Ah! je prends le parti de mon ami. La Thorilière a raison de se récrier. De la justice; Molière vaut mieux que Scarron.

L'originalité de ce jugement nous rappelle le trait peu connu qui fut la véritable cause de la disgrace de Racine. A un de ces soupers de Louis XIV et de madame de Maintenon, où ce poète avait souvent l'honneur d'être admis, la conversation tomba sur le théâtre de Molière, et l'on observa que ses premières pièces étaient remplies de scènes indécentes et du plus mauvais ton. Tout courtisan qu'il était, Racine eut peut-être, la première fois de sa vie, un moment de distraction, et dit avec beaucoup de vivacité : « Sans doute, c'est ce misérable, ce fiacre de Scarron qui l'avait gâté. » Ce mot échappé fit une impression que la favorite ne put jamais lui pardonner, et qui le rendit mille fois plus odieux que ses Mémoires et son jansénisme. Nous devons cette anecdote à madame du Deffand, qui la tient de la première main.

Mémoires turcs, par un auteur turc, de toutes les Académies mahométanes, licencié en droit turc, et maître ès-arts de l'Université de Constantinople (c'est-à-dire par M. d'Aucour, fermier-général, auteur de *la*

Pariséide (1) et de plusieurs autres ouvrages du même genre, très-fâché de n'avoir pas encore obtenu le fauteuil académique, qu'il croit avoir mérité à plus d'un titre.) Nouvelle édition. Deux petits volumes in-8°. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette nouvelle édition, c'est une épître dédicatoire à mademoiselle Duthé, la plus célèbre courtisane du jour, épître où l'on a prétendu faire une critique, aussi légère qu'ingénieuse, des vices du siècle. Pour être un bon roman, il ne manque à ces *Mémoires* que des caractères, de la vraisemblance et des mœurs; pour être un joli conte de fées, rien que du génie et de l'invention.

Depuis plusieurs années on voyait régner entre la France et l'Angleterre l'accord le plus parfait, l'union la plus touchante; il n'y eut jamais entre deux nations voisines et rivales un commerce de ridicules, de modes et de goûts mieux établi. Si nos épées, nos voitures, nos jardins sont à l'anglaise, toute la Grande-Bretagne ne raffole pas moins de nos plumes, de nos pompons, de nos colifichets de toute espèce. Ces sages insulaires n'estiment guère moins nos cuisiniers que nous n'estimons leurs philosophes. Ils traduisent nos drames, nos brochures, comme nous traduisons leurs romans, leurs voyages. Si leurs jeunes lords viennent se ruiner en France pour des princesses d'Opéra, nos jeunes ducs à leur tour vont se ruiner en Angleterre pour des chevaux de course; et c'est ainsi qu'on oublie les vieilles haines, et c'est ainsi que disparaissent peu à peu ces préjugés barbares qui empêchaient les nations de s'instruire et de se civiliser réciproquement.

(1) Poëme dont Grimm a rendu compte tome VIII, p. 148.

Nous voyons avec beaucoup d'amertume et de douleur qu'une harmonie si désirée et si précieuse risque fort d'être troublée, et de l'être par une circonstance qui semblait faite pour l'augmenter encore; c'est la malheureuse traduction de Shakspeare qui vient de susciter cet orage. M. de Voltaire, quoiqu'il eût sans doute plus de raisons que personne d'aimer la gloire de ce grand homme, n'a pu apprendre sans indignation que des Français avaient eu la lâcheté de sacrifier à cette idole étrangère les couronnes immortelles de Corneille et de Racine. Son ressentiment patriotique a déjà éclaté de la manière la plus vive dans une lettre à M. le comte d'Argental, que nous avons eu l'honneur de vous envoyer le mois passé (1). Il n'a point cru devoir, dans une affaire de cette importance, s'en rapporter uniquement au zèle trop pacifique de son *cher ange* (2); il vient d'en appeler à l'autorité même de l'Académie Française. Ne doit-on pas regarder cette démarche comme une déclaration de guerre en forme? Il est difficile de prévoir quelles en seront les suites; mais elles ne peuvent qu'être infiniment graves. On sait le culte idolâtre que toute la nation anglaise rend au génie de Shakspeare. Permettra-t-elle à l'Académie Française de discuter tranquillement les titres de ce culte? Reconnaîtra-t-elle la compétence de ces juges étrangers? Ne cherchera-t-elle pas à se faire un parti au sein même de notre littérature? A-t-on oublié combien les querelles de ce genre, et pour des objets beaucoup moins intéressans, ont produit de haines,

(1) Cette lettre ne se trouve, ni dans le mois précédent, ni dans la *Correspondance* de Voltaire; mais c'est sans doute la lettre sans suscription rapportée par La Harpe dans sa *Correspondance littéraire*, édit. Verdière, t. I, p. 343-4.

(2) Nom donné par Voltaire à M. d'Argental.

de sectes et de fureurs? Tous les esprits sont déjà dans une grande fermentation. D'un côté, l'on se prépare à traduire l'*Apologie de Shakspeare* par madame de Montague; d'un autre côté, M. de La Harpe, toujours inspiré par le même zèle, travaille à un examen critique d'*Othello*, et non-seulement de la conduite de la pièce, mais encore du style de l'original et de la traduction, quoiqu'il ne sache pas un mot d'anglais. Qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on disputait, il y a cinquante ou soixante ans, sur Homère, les gens qui avaient alors le plus d'esprit, et qui avaient pris parti contre le poète grec savaient-ils mieux sa langue? L'esprit supplée à tout. Voici cependant l'extrait de la lettre que M. de Volaire a envoyée à M. d'Alembert, pour être lue à la première séance publique de l'Académie (1).

« Messieurs, le cardinal de Richelieu, le grand Corneille, et George Scudéry (qui osait se croire son rival) soumirent à votre jugement *le Cid*, tiré du théâtre espagnol. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale à l'occasion de quelques tragédies dédiées au roi votre protecteur....

« Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien-poète Shakspeare, et a fondé ce qu'elle appelle un *Jubilé* en son honneur. Quelques Français ont *tâché* d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de Shakspeare, comme quelques autres imitateurs ont érigé

(1) Voir dans les *Mélanges littéraires* du Patriarche les *Lettres de M. de Voltaire à l'Académie Française, lues dans cette Académie, à la solennité de la Saint-Louis le 25 Auguste 1776*, imprimées avec quelques différences. Bien que le morceau rapporté par Grimm ne soit donné que comme un extrait, il s'y trouve plusieurs passages, notamment vers la fin, qui ne sont pas dans les *Œuvres de Voltaire*.

depuis peu à Paris un Wauxhall, et comme d'autres se promènent en *frac* les matins, oubliant que le mot *frac* vient du français, comme en viennent tant de mots de la langue anglaise.

« La cour de Louis XIV avait poli autrefois celle de Charles II; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

« Enfin donc, Messieurs, on vous annonce une traduction de Shakspeare, et on vous instruit, ce sont les termes du programme, qu'*il fut le dieu créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence et la perfection.*

« Les traducteurs ajoutent que Shakspeare est vraiment *inconnu en France, ou plutôt défiguré.* Les choses sont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorsqu'un homme, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaise, le premier qui fit connaître Shakspeare, qui en traduisit librement quelques morceaux en vers (ainsi qu'il faut traduire les poètes), qui fit connaître Pope, Dryden, Milton, le premier même qui osa expliquer la philosophie du grand Newton, et qui osa rendre justice à la sagesse profonde de Locke....

« Non-seulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de Milton, mais il engagea M. Dupré de Saint-Maur à traduire Milton, du moins en prose.

« Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise, avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières de cette nation

savante et philosophe. On regarda en France cette entreprise comme un crime de haute trahison. Ce déchaînement ne discontinua point, et l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

« Au milieu de ce déchaînement contre la littérature et la philosophie des Anglais, elles s'accréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous leurs livres; on passa d'une extrémité à l'autre : on ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires (qui sont des marchands de modes) vendaient des romans anglais, comme on vend des rubans et des dentelles de point sous le nom d'*Angleterre*.

« Le même qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé, en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand Corneille, et vous consulta assiduement sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de *Cinna* une traduction du *Jules César* de Shakspeare, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de Brutus et de Cassius contre César, avec la manière dont Corneille a traité, assez différemment, la conspiration de Cinna et d'Émilie contre Auguste.

« Jamais traduction ne fut si fidèle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose, tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés; quelquefois le style est d'une élévation incroyable : c'est César qui dit qu'il ressemble à l'*étoile polaire et à l'Olympe*. Dans un autre endroit il s'écrie : « Le danger sait bien que je suis plus dangereux « que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée « et le même jour, mais je suis l'aîné et le plus terrible. » Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est

la lie du peuple qui parle son langage : c'est un savetier qui propose à un sénateur de le *ressemeler*. Le commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette grande variété. Non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose, mais il rendit figure pour figure. Il opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté et même la bassesse à tout ce qui est naïf et bas dans l'original : c'était la seule manière de faire connaître Shakspeare. Il s'agissait d'une question de littérature et non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

« Quand les traducteurs de Shakspeare reprochent à la France de n'avoir aucune traduction exacte de ce poète, ils devaient donc traduire exactement; ils ne devaient pas, dès la première scène de *Jules César*, mutiler eux-mêmes leur dieu de la tragédie. Ils copient fidèlement leur modèle, je l'avoue, en introduisant sur le théâtre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des savetiers avec des sénateurs romains; mais ils suppriment tous les quolibets de ce savetier qui parle au sénateur, ils ne traduisent pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie *ame*, et sur le mot qui signifie *semelle de soulier*. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilège envers leur dieu?

« Quel a été leur dessein quand, dans la tragédie de l'*Othello*, tirée de l'ancien théâtre de Milan, ils ne font rien dire au scélérat Iago et à son compagnon Roderigo de ce que Shakspeare leur fait dire? « Morbleu! vous « êtes volé : cela est honteux, vous dis-je. Mettez votre « robe où crève votre cœur. Vous avez perdu la moitié « de votre ame..... Morbleu! vous êtes un de ceux qui « ne serviraient pas Dieu si le diable vous le comman-

« dait. Vous avez dans ce moment pour gendre un che-
« val de Barbarie. Vous entendrez hennir vos petits-
« fils(1), vous aurez des chevaux de course pour cousins-
« germains, et des chevaux de manège pour beaux-
« frères. » On supprime ici plusieurs traits par respect pour cette assemblée. On ne peut pas prononcer au Louvre ce que Shakspeare prononçait si familièrement devant la reine Élisabeth.

« ...... Il ne s'agit pas ici de savoir si Shakspeare fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aisément qu'il l'emportait sur tous ses contemporains; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième siècle. On avait commencé longtemps auparavant par jouer la Passion en Calabre dans les églises, on l'y joue même encore. Mais avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On représenta de vraies comédies du temps même du Dante, et c'est pourquoi Le Dante intitula *comédies* son *Enfer*, son *Purgatoire* et son *Paradis*. Riccoboni nous apprend que la *Floriana* fut alors représentée à Florence.

« Les Espagnols et les Français ont toujours imité l'Italie. Ils commencèrent malheureusement par jouer en plein air la Passion, les Mystères, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ces facéties scandaleuses ont duré jusqu'à nos jours en Espagne. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air au quatorzième et au quinzième

(1) Au lieu de ce qui précède il y a dans l'anglais et dans les *Mélanges littéraires* de Voltaire : « Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval « de Barbarie; vous entendrez hennir vos petits-fils, etc. »

siècles. Voici ce qu'en rapporte la *Chronique de Metz*, composée par le curé de Saint-Eucher.

« L'an 1437 fut fait le jeu de la Passion de notre « Seigneur en la plaine de Veximel, et fut Dieu un sire « appelé seigneur Nicole dom Neufchastel, curé de « Saint-Victour de Metz, lequel fut presque mort en « croix s'il ne fût été secouru; et convint qu'un autre « prêtre fût mis à la croix pour parfaire le personnage « de crucifiement pour ce jour, et le lendemain ledit « curé de Saint-Victour parfit la résurrection et fit très- « hautement son personnage, et dura ledit jeu jusqu'à « nuit. Et autre prêtre qui s'appelait maître Jean de « Nicey, qui était chapelain de Metrange, fut Judas, « lequel fut presque mort en pendant, car le cœur lui « faillit, et fut bien hâtivement dépendu et porté en « voye. Et était la gueule d'enfer très-bien faite avec « deux gros culs d'acier, et elle ouvrait et clouait quand « les diables y voulaient entrer et sortir. »

« Dès le temps de Henri VII il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui subsiste encore. Il était très en vogue dans la jeunesse de Shakspeare, puisque dans son Éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte. Il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, Messieurs, qui connaissez *Polyeucte* et *Athalie*, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné.

« Les traducteurs de Shakspeare s'efforcent d'immoler la France à l'Angleterre dans un ouvrage qu'ils dédient au roi de France. Aucun de nos compatriotes, dont les pièces sont traduites et représentées chez toutes les nations de l'Europe et chez les Anglais même, n'est cité

dans leur préface de cent trente pages; le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule fois.

« Pourquoi veulent-ils humilier leur patrie? Pourquoi disent-ils que « de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakspeare? qu'il n'a jamais été ni traduit ni connu en France; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations et des arts sont reçus sans examen, et parviennent, à force d'échos, à former une opinion? »

« Rymer, en 1593, dans un livre dédié au fameux comte Dorset, sur l'excellence et la corruption de la tragédie, pousse l'âcreté de sa critique jusqu'à dire que « il n'y a point de singe en Afrique, point de babouin « qui n'ait plus de goût que Shakspeare. » Permettez-moi, Messieurs, de prendre un milieu entre Rymer et les traducteurs de Shakspeare, et de ne regarder ce poète ni comme un dieu ni comme un singe.

« J'ai exposé fidèlement à votre tribunal le sujet de la querelle entre la France et ces traducteurs. Personne assurément ne respecte plus que moi les grands hommes que l'Angleterre a produits, et j'en ai donné assez de preuves. La vérité, qu'on ne peut déguiser devant vous, m'ordonne de vous avouer que ce Shakspeare si sauvage avait du génie. Oui, Messieurs, dans ce chaos obscur, composé de meurtres et de bouffonneries, d'héroïsme et de bassesse, de discours des halles et de grands intérêts, il y a des traits naturels et sublimes. C'était ainsi que la tragédie était traitée en Espagne sous Philippe II, du vivant de Shakspeare. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe et jusque dans l'Italie. Lopez de Véga en est un grand exemple.

« Il était précisément ce que fut Shakspeare en Angle-

terre, un composé de grandeur et d'extravagance; quelquefois digne modèle de Corneille, souvent travaillant pour les Petites-Maisons, et s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien et l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés. Ses contemporains et encore plus ses prédécesseurs firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théâtres de Milan et de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre. Elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant Shakspeare. Le lord Bukurst, l'un des ancêtres du lord Dorset, avait composé la tragédie de *Gorboduc*. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine. Ils partageaient, dès le premier acte, leur royaume entre leurs deux enfans, qui se querellaient pour ce partage. Le cadet donnait à l'aîné un soufflet au second acte; l'aîné, au troisième acte, tuait le cadet; la mère, au quatrième acte, tuait l'aîné; le roi, au cinquième acte, tuait la reine Gorboduc, et le peuple soulevé tuait le roi Gorboduc, de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

« Ces essais sauvages ne purent parvenir en France. Ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices et les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts et les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France, le poignard dans une main et le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de Philippe II n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de Richelieu pour former un Corneille, et

ceux de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

« Mais tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'État, les membres de la Société royale, tant d'hommes si instruits et si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités et de bizarreries si contraires au goût que l'Italie et la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *Autos sacramentales?* Me trompé-je en remarquant que partout, et principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? partout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple. Il aime à voir des changemens de scène, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des sorciers, des cérémonies de mariage, des enterremens; il y court en foule, il y entraîne la bonne compagnie, qui pardonne à ces énormes défauts pour peu qu'ils soient ornés par des traits naturels et hardis. Shakspeare a beaucoup de ces traits. L'amour de la gloire nationale se joint au plaisir que font ces beautés. On finit par aimer jusqu'aux défauts qui les défigurent; on les défend contre le reste de l'Europe.

« Il est si vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point, qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de Shakspeare. Lisez ces pièces, Messieurs, et la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs se découvrira bientôt à votre discernement. Il en est de cette espèce de tragédie comme il en était, il n'y a pas long-temps, de notre musique; elle ne plaisait qu'à nous. J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation, mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. Apelle

et Phidias forcèrent les différens États de la Grèce et tout l'Empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transylvain, le Hongrois, le Courlandais, se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de Virgile et d'Horace, quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'Horace et de Virgile.

« Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'Auguste soient *au-dessous des singes et des babouins.* Sans doute, Pantalabus et Crispinus écrivirent contre Horace de son vivant, et Virgile essuya les critiques de Bavius; mais, après leur mort, ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel? Il y a donc un bon et un mauvais goût.

« On souhaite avec justice que ceux de messieurs les Académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théâtre veuillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit *Iphigénie* et *Athalie* doit les abandonner, pour voir des hommes et des femmes qu'on étrangle, des échafauds, des sorciers et des bouffons.

M. de La Reynière, l'un de nos soixante rois plébéiens (1), célèbre par le faste de sa maison et par le mérite inestimable d'avoir formé le premier cuisinier de France, est encore fort connu par une infinité de petits ridicules qui ne contribuent qu'à le rendre plus aimable, tant leur bonhomie et leur gaieté sont de bonne compagnie. Les seuls travers que la société a de la peine à lui pardonner sont ceux de faire quelquefois de mauvais vers

(1) Fermier-général, père de l'auteur de l'*Almanach des Gourmands.*

et de vouloir peindre absolument toute sa maison à l'huile. Une autre faiblesse, mais qui n'a d'inconvénient que pour lui-même, est de craindre excessivemeut le tonnerre. Mademoiselle Quinault, dont la scène française conserve encore un souvenir précieux, et madame d'Étanville, sœur de La Reynière, ont imaginé, en conséquence, de lui donner pour le jour de sa fête, la première un baril d'huile, et l'autre un tambour. Quoique les chansons qu'on a faites à cette occasion ne soient qu'une plaisanterie de société, elles nous ont paru assez originales pour les conserver dans nos annales secrètes.

CHANSON

Par M. le comte D'ALBARET.

Sur l'air *des Lampons*.

De Laurent vantez le nom.
Ah! quel maître de maison!
Cour, salon et péristyle,
Il veut que tout soit à l'huile.
Lampon, camarade Lampon (1).

Chantons de ce beau seigneur
L'esprit ainsi que le cœur;
L'un est doux, l'autre est utile,
Tous les deux comme de l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Quand il compose des vers,
Quelques-uns sont de travers;
Mais nous aimons tous son style,
Il est coulant comme l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

(1) Nous aurons occasion d'expliquer au mois d'octobre suivant, ce que c'était que les *Lampons*.

Écrire d'un style pur,
C'est tirer l'huile du mur;
Ce seigneur est plus habile,
C'est sur le mur qu'il met l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Pour bouquet à Monseigneur
Nous n'offrons point une fleur;
Ce présent serait futile,
Il lui faut un baril d'huile.
Lampon, camarade Lampon.

Que dira-t-il de ceci?
Il répondra grand merci,
Nous chantons dans cet asile
Un grand Monseigneur à l'huile.
Lampon, camarade Lampon.

AUTRE

Par M. l'abbé ARNAUD, de l'Académie Française.

Air : *Lison dormait dans un bocage, etc.*

Mon cher Laurent, pour votre fête,
Je viens vous offrir mon présent,
Présent utile et fort honnête,
Bien qu'il ne soit plein que de vent.
Joujou de l'espèce enfantine,
Il peut prétendre à votre amour:
C'est un tambour, c'est un tambour,
N'allez pas lui faire la mine;
C'est un tambour, c'est un tambour,
Il vous servira plus d'un jour.

Si l'on entrevoit qu'un nuage
Obscurcisse notre horizon,

Et que de loin un gros orage
Fasse entendre son carrillon,
Au lieu de vous mettre sous terre
Ou de vous blottir dans un four,
Vite au tambour, vite au tambour;
Devenez rival du tonnerre:
Vite au tambour, vite au tambour;
Battez jusqu'à vous rendre sourd.

Si jamais on vous importune
Au pharaon, au biribis,
Et que l'appât de la fortune
Tente un peu trop fort vos amis,
Voulez-vous bientôt les confondre?
Le moyen est facile et court.
Vite au tambour, vite au tambour,
C'est le moyen de leur répondre;
Vite au tambour, vite au tambour,
Vous voilà quitte pour le jour.

Bref, mon bouquet pour chaque peine
Est un antidote excellent;
Je n'excepte que la migraine,
Oui, la migraine seulement.
S'étourdir, c'est philosophie;
En tout point, surtout en amour,
Vite au tambour, vite au tambour;
Faire du bruit, voilà la vie.
Vite au tambour, vite au tambour,
Sinon la nuit, du moins le jour.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La religion chrétienne, universelle dans ses principes, est par-là même peu susceptible d'une grande influence sur l'intérêt dominant de la société politique; elle est

bien plus propre au philosophe qu'au citoyen. Nos prêtres cependant se sont efforcés de lui donner toute l'énergie d'une religion nationale; ils ont voulu lui subordonner tous les ressorts de l'État, en faire le mobile de tout. Lorsqu'on veut forcer les hommes ou les opinions à prendre un caractère qui n'est pas le leur, ce n'est qu'en les jetant dans l'extrême qu'on y parvient, et c'est le parti qu'ont pris les chefs de notre Église. Sans avoir eu les avantages d'une religion nationale, le christianisme en a eu toutes les prétentions, toutes les fureurs, et les a même infiniment exagérées. On pardonnait en Grèce à un Persan de n'être pas de la religion grecque, comme on lui pardonnait d'être Persan; mais, puisqu'il est décidé que tous les hommes doivent être chrétiens, comment ne pas persécuter tous ceux qui ne le sont pas?

« Il y a, disait le philosophe Anaximène, une forte objection contre l'existence de Dieu, c'est l'existence du monde; il y a une forte objection contre l'immortalité, c'est la mort. » Il y a une forte objection contre la politique et la morale, c'est l'histoire des passions, histoire qui comprend à peu près celle de tous les gouvernemens de la terre.

Les chevaliers errans furent, du moins dans les premiers temps, ce qu'étaient Hercule et Thésée, les destructeurs des tyrans, les vengeurs du monde. La Grèce les eût adorés comme des demi-dieux; nous en avons fait des objets de ridicule. Quand il n'y a plus de lois, ou quand les lois sont devenues barbares, la nature permet qu'il s'élève des hommes assez sublimes pour y suppléer par leurs lumières, ou pour s'élever au-dessus d'elles par la force.

C'est dans le calme qui succède à l'orage, dans ce recueillement qui naît à la suite d'une vive inquiétude, que notre ame s'ouvre à de nouvelles lumières, et se décide sur des lueurs qui jusqu'alors l'avaient laissée incertaine.

Le dogme de la nécessité, du *Fatum*, n'a jamais été l'opinion dominante, qu'on n'y ait ajouté quelques modifications qui en détruisaient la force. Ce n'est qu'à ce prix que nous adoptons tous les principes qui blessent nos illusions habituelles.

De tous les prêtres du monde, ce sont les juifs, les turcs et les protestans qui ont eu le moins d'égards pour les femmes; ils ne leur ont laissé aucune part aux honneurs de la religion. L'Église de Rome a mieux connu ses intérêts. Charlemagne obligea les Saxons à rendre à la sainte Vierge tous les respects qu'ils avaient rendus jusqu'alors à la déesse Herthu. On a délibéré, dans une assemblée infiniment vénérable, si l'on ne ferait pas de la Mère de notre Seigneur la quatrième personne de la Divinité. Après la bataille de Sempach, les Suisses firent une loi qui honore trop leur galanterie pour être oubliée. Cette loi défendait de violer les captives, et le défendait uniquement par respect pour la mémoire de la très-sainte Vierge.

Chaque lieu, chaque homme peut avoir son dieu tutélaire; à la bonne heure; mais, pour être solidement établi, le culte doit être au moins national. Les opinions religieuses que ce culte suppose n'acquièrent le crédit dont elles ont besoin qu'à force de s'étendre et de se communiquer. Ce n'est qu'autant que notre foi peut s'appuyer sur la foi des autres qu'elle devient ferme et puissante.

Cette observation explique peut-être la manie des persécutions, mais ne la justifie pas.

Le paradis des Rabbius brille par ses repas gigantesques; on croit y reconnaître l'*idéal* de leur pâque. Le ciel des chrétiens ressemble beaucoup à une église. L'élysée des Grecs et des Romains est un parc délicieux; leurs forêts sacrées en ont pu fournir le modèle. La plupart de nos paradis ne sont que l'image exaltée des cérémonies religieuses par lesquelles on nous prépare à la vie à venir. Celui de Mahomet, le paradis par excellence, enivre, enchante tous les goûts de la sensualité la plus commune et la plus recherchée. C'est un conte digne des *Mille et une Nuits*; mais, soutenu de l'appareil imposant de la religion, il a subjugué la moitié de l'Asie et de l'Afrique; il a fait supporter aux peuples les plus indomptables le joug le plus affreux et le plus humiliant.

L'amour et l'espérance attachent une ame tendre et sensible à la croyance du plus sublime des êtres. Il n'en est pas de même des hommes vulgaires. Le même intérêt qui les attache à leurs tyrans les attache à leurs dieux, la crainte ou le mépris des lois, le besoin de l'impunité. C'est le désir insensé, la folle espérance d'étendre leur empire sur la nature même, qui a fait imaginer aux hommes des dieux, des fées et des génies. En élevant ces êtres fantastiques au-dessus de la nature, ils se flattèrent, dans leur démence, qu'à la faveur de cette protection chimérique ils échapperaient sans peine aux arrêts du sort, ou les changeraient même au gré de leurs vœux et de leurs prières.

Combien de choses que les hommes n'auraient jamais ni conçues ni exécutées sans en avoir eu quelque présage

en songe! Notre imagination, livrée à elle-même, redouble d'activité. Il semble qu'elle ose davantage à l'ombre propice des rêves que sous la garde des sens qui l'observent ou la distraient. Voilà le principe des songes prophétiques employés si souvent par les poètes; et c'est ainsi que les plus ingénieuses fictions de l'art se retrouvent toutes dans la nature la plus commune.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu que deux espèces d'hommes sur la terre, les ames fortes et les ames faibles. Les unes ne peuvent être remuées que par la force du raisonnement ou par l'énergie des passions; les autres demeurent continuellement sous le charme de l'imagination et de la sensibilité.

Avec de l'esprit et quelque intérêt dans la vie il serait bien difficile de ne pas devenir méchant si la nature n'y avait pas heureusement pourvu, en nous donnant je ne sais quelle ame qui nous rend toujours bêtes à propos.

L'imagination est au bon sens ce que la lumière des lampions est à la clarté du jour. Comme toute la vie ne se passe guère qu'en décorations, jugez si le grand jour est ce qui convient le mieux au bonheur.

L'art, n'ayant point les ressources de la nature, doit y suppléer par celles qui sont en son pouvoir. La nature a plus de richesses, l'art plus de choix. Si la nature est plus libre et plus variée dans ses mouvemens, l'art a plus d'élégance et de précision. Il existe au fond de notre ame un modèle de perfection qui nous est propre, et ce modèle est supérieur à tout ce que nous voyons dans la nature. C'est pour cette raison seule que la jouissance anéantit le prestige et les douces illusions du désir.

L'intéressante découverte qu'on a faite dans ce siècle, que les couleurs n'étaient pas dans les objets mêmes, ni le bien et le mal dans nos actions, mais dans la manière de les voir ou de les faire!

ELPHIRE ET MÉLAZONE,

Ou Portraits des deux cousines (1),

Par M. le marquis DE PEZAY.

Prenez Elphire pour modèle,
Si vous peignez la Volupté.
Voulez-vous peindre la Gaîté?
C'est Elphire, c'est encore elle.
Je crois même que j'oserais,
Sans vouloir lui faire injustice,
Emprunter quelqu'un de ses traits
Pour le portrait de la Malice;
Et je ne serais point surpris
Que par l'art de l'enchanteresse
Le même tableau ne fût pris
Pour l'emblême de la Tendresse.
Elle est piquante avec candeur,
Ingénieuse à la fois et naïve ;
Elle est touchante sans langueur,
Et sans pétulance elle est vive.
Son entretien séduit, et son silence plaît;
Sa façon d'écouter vaut celle de bien dire;
La grace est tout ce qu'elle fait;
Et le goût, c'est l'instinct d'Elphire.
En elle on peut voir tour à tour,
Ou l'enfant qui folâtre, ou la femme qui pense.
Son défaut est l'indifférence,
Mais elle y donne encore un faux air de l'amour.

(1) Madame la comtesse de Stroganof et madame la princesse de Bariatinski. (*Note de Grimm.*)

Quand on a répété « Que Mélazone est belle ! »
On croit l'avoir louée, on n'a rien fait pour elle.
Que l'on ôte à ses traits leur régularité,
A son sein la fraîcheur, à sa peau la finesse;
Seulement à ses yeux qu'on laisse leur tendresse,
Et l'on verra combien la sensibilité.
A des charmes puissans plus sûrs que la beauté.
On la croirait souvent plus sensible qu'heureuse;
Alors on s'attendrit et l'on en veut aux Dieux.
Elle est belle, elle est tendre, elle est même rêveuse;
Et je ne connais rien de si doux sous les cieux
Qu'un sentiment rêveur qu'expriment deux beaux yeux.
Mélazone une nuit m'apparut dans un songe:
Dans ce rêve charmant tout ne fut pas mensonge.
Mélazone y gardait son air timide et doux;
Mélazone y berçait l'Amour sur ses genoux.
Elle parait son front de guirlandes nouvelles,
Jetait un œil craintif sur ses flèches cruelles,
Et tout bas répétait cent fois en l'embrassant:
« Aimable dieu! cruel enfant!
Combien je t'aimerais si tu n'avais point d'ailes! »
Je croirais volontiers que ce fut en ce jour
Que, pour la rendre plus parfaite,
Ce vrai dieu, ce fripon d'Amour
Sut nous la rendre un peu coquette.
Mais ce n'est point pour nos tourmens
Que le désir de plaire réveille Mélazone.
Elle veut plaire à tous et n'afflige personne,
Aime à parler d'amour, à faire des romans;
Mais paie en amitié tous les soins des amans.
Des plus doux entretiens de la galanterie
Elle aime le piquant, veut en cueillir la fleur,
Sait en ôter l'épine, et la coquetterie
S'épure en passant par son cœur.

Lettre sur J.-J. Rousseau,

Adressée à un prince d'Allemagne.

« Le nom de Rousseau est célèbre dans l'Europe, mais à Paris sa vie est obscure. On se souvient à peine qu'il y soit. Il a voulu fuir les hommes, et les hommes l'ont oublié; aussi personne n'a été plus trompé que lui, car il fuyait pour être recherché. Rousseau a mal connu le public de Paris; ici, pour attirer la curiosité, il faut la réveiller sans cesse et mettre souvent sa personne ou ses ouvrages sous les yeux des spectateurs, et surtout de ceux qui sont les trompettes de la Renommée; je veux dire les gens de lettres et les grands. Quiconque veut qu'on s'occupe de lui doit agir sans cesse et se reproduire sous toutes les formes. C'est là le principe de l'activité de Voltaire et le secret de son ambition. A cent lieues de la capitale il n'existe que pour elle, et dans elle. Tous les huit jours il envoie à Paris une brochure par la poste, et il attend sa destinée de la poste suivante. Soixante ans de gloire ne le rassurent pas assez pour lui permettre un jour de repos. Ce n'est pas assez pour lui d'être le héros du siècle, il veut être la nouvelle du jour, parce qu'il sait que la nouvelle du jour fait souvent oublier le héros du siècle, et que, pour la foule oisive, dédaigneuse et inquiète, qui remplit cette grande ville composée d'écrivains et de lecteurs, le présent est tout, et le passé n'est rien. Jugez si Rousseau, qui, depuis dix ans, vit dans la retraite et dans le silence, peut attirer l'attention sur ce théâtre mouvant de notre littérature, qui présente sans cesse de nouvelles scènes et de nouveaux acteurs. En arrivant à Paris, il s'est montré plu-

rs fois dans un café, et il y avait foule pour le voir. ısserait aujourd'hui dans la grande allée des Tuileries ır les boulevards à l'heure de la promenade, qu'on ne apercevrait pas.

On vous a trompé lorsqu'on vous a dit qu'il était bi- thécaire de Choisy; il n'en a pas été question.

Vous me demandez peut-être si cette indifférence r sa personne s'est étendue jusqu'à ses ouvrages; non, les lit toujours avec plaisir, et je crois qu'on les lira jours. L'enthousiasme qu'ils ont excité d'abord a fait ce au jugement tranquille des hommes éclairés : on erçoit de ce qui lui manque, mais on sentira toujours beautés. Il n'a ni la raison profonde et piquante de ntesquieu, ni la charmante naïveté de Montaigne que ırtant il cherche à imiter, ni la facilité brillante et rapide e goût sûr de Voltaire à qui l'on n'a pas dû le comparer; is il a souvent une chaleur naturelle et entraînante, ne énergie de mouvemens et d'expressions qui n'est à lui. Il est souvent inégal et diffus; mais, en général, ondance de son style nourrit l'ame et l'esprit, et ne fatigue point. Il se joue souvent de la vérité et de son eur, et ses systèmes et ses plans, pris en général, sont sque toujours des erreurs brillantes; mais il amène jours à la suite d'un faux principe une foule de véri- particulières qui lui font pardonner. En le lisant, il t s'embarrasser peu du fond de la question, et saisir tes les beautés qui se présentent à l'entour; et c'est lre comme il a écrit. Quoiqu'on ait beaucoup accusé conduite, il est certain que la morale de ses écrits est le, touchante, et qu'elle porte au fond du cœur le timent et le respect de la vertu. C'est que les ima- ations vives se passionnent toujours pour le sujet

qu'elles traitent, et emploient, pour peindre le beau et l'honnête, cette même énergie qui sert quelquefois à les en écarter. Si nous considérons chacun de ses écrits séparément, on trouvera que l'ouvrage qui commença sa réputation est celui qui en méritait le moins. Son Discours, couronné à Dijon, n'est guère qu'une déclamation élégante sur un sujet qui n'était lui-même qu'un sophisme. Il ne fallait point demander si les sciences et les lettres corrompaient les mœurs; cet énoncé seul révolte le bon sens: il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son ame en cultivant sa raison. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé; mais, quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus, à peu près comme les bons alimens donnent la force et la vie à l'homme sain, et tuent le malade. Il fallait donc prouver que la corruption est toujours venue à la suite de la puissance et les lettres en même temps, parce qu'il est de la nature de l'homme, et surtout de l'homme en société, d'user de la force en tout sens. La prospérité et le pouvoir ont dû multiplier à la fois les moyens de connaissance et de corruption, comme la chaleur, qui fait circuler la sève, forme en même temps les vapeurs qui vont produire les orages. Ce sujet, ainsi considéré, aurait pu être très-philosophique; mais l'auteur du Discours ne voulait être que singulier. C'était le conseil que lui avait donné Diderot. « Quel parti prendrez-vous, » dit-il au Genevois, qui allait composer pour l'Académie de Dijon? — « Celui des lettres, dit Jean-Jacques. « — C'est le pont aux ânes, reprit Diderot; prenez le parti « contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez. »

« L'ouvrage en fit beaucoup en effet. La thèse eut

d'autant plus d'éclat, qu'elle fut d'abord mal combattue : le Genevois battit avec l'arme du ridicule des adversaires qui avaient raison de mauvaise grace; d'ailleurs la discussion valait mieux que le discours, et Rousseau se trouvait dans son élément, qui est la dispute. Il vint pourtant un dernier ennemi (M. Bordes de Lyon) qui écrivit avec beaucoup d'esprit et d'éloquence; mais la querelle commençait à vieillir. Le public fit peu d'accueil à ce nouveau champion, et Rousseau ne répondit plus.

« Cependant tel fut l'effet de la dispute, que cette opinion, qui n'était pas la sienne et qu'il n'avait embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivaient; il avait déjà contre eux un levain de jalousie et d'aigreur. Ce premier succès, plus grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait sentir sa force, qui se développait après avoir été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la misère. Ces vingt ans passés à n'être rien tourmentaient alors son orgueil dans ses premières jouissances. Il se souvenait que, étant commis chez M. Dupin, il ne dîna pas à table le jour que les gens de lettres s'y rassemblaient (1), et il entrait dans le champ de la littérature, comme Marius rentrait dans Rome, respirant la vengeance, et se souvenant des marais de Minturne.

« Ces dispositions firent naître le *Discours sur l'Inégalité*, plus fort de choses et de style que celui de Dijon, mais tout aussi paradoxal et inspiré par la haine des

(1) Cette assertion de Grimm est au moins invraisemblable. La manière dont Rousseau était traité chez madame Dupin prouve assez que s'il est vrai qu'il ne dînait pas chez elle le jour où s'y réunissaient les hommes de lettres, c'est que cela ne lui convenait pas.

lettres et tendant à prouver que tout homme qui pense est un animal dépravé. Ces absurdités ne peuvent pas plaire aux bons esprits; mais sa verve satirique émeut et attache : c'est la conversation d'un sauvage qui amuse les hommes policés en leur disant des injures bizarres.

« Ce goût pour la satire eut encore une occasion de se signaler dans la querelle des bouffons que produisit la *Lettre sur la Musique*. Cet ouvrage, rempli de bons principes, n'a d'autre défaut que de les pousser trop loin. En général, Rousseau rappelle souvent ce que dit Tacite, que c'est un talent bien rare de donner des bornes à la vérité et à la sagesse, *tenere in sapientia modum*. Il prouve très-bien les défauts de notre musique; mais il ajoute que nous ne saurions en avoir une. Il donnait en même temps *le Devin du Village*, morceau plein de grace et de mélodie; et depuis, les compositions de Duni, de Philidor, de Monsigny, et les chefs-d'œuvre de Grétry, chantés dans toute l'Europe, où l'on ne connaissait encore que nos airs de danse, ont pleinement réfuté Rousseau, qui peut-être n'a pas encore changé d'avis.

« Après avoir proscrit l'Opéra, il s'éleva contre le Théâtre Français, et voulut nous prouver que si l'un n'était bon qu'à nous ennuyer, l'autre ne pouvait servir qu'à nous corrompre. Deux écrivains très-distingués furent les défenseurs de la scène française, d'Alembert et Marmontel. Leurs apologies sont bonnes, mais on aimerait mieux avoir tort comme Rousseau.

« Enfin, après ces différentes excursions, il entra dans une nouvelle carrière, et voulut rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours, dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman. *La Nouvelle Héloïse* parut, fut lue ou plutôt dévorée avec une incroyable

avidité. Les femmes passaient à le lire les nuits qu'elles ne pouvaient pas mieux employer, et fondaient en larmes. C'est là qu'il ose ce que jamais nul romancier n'aurait imaginé, rendre deux amans heureux avant la fin du premier volume, lorsqu'il en reste trois, dont tout autre n'aurait su que faire; il est pourtant très-vrai que l'ouvrage, malgré les longueurs, les déclamations, les invraisemblances, les hors-d'œuvre, conduisait le lecteur jusqu'à la fin; mais il n'est pas possible de dissimuler qu'à une seconde lecture, il ne peut rester de tout cet amas indigeste que quelques morceaux supérieurs, pleins de passion et de philosophie. Le reste ne peut plaire qu'aux jeunes têtes et aux femmes, pour qui tout est bon dès qu'il est question d'amour. On ne peut nier que l'action ne languisse dès le second volume, que quantité de lettres ne soient ou très-médiocres ou de très-mauvais goût; que le mariage de l'héroïne ne soit révoltant; que le caractère d'Édouard ne soit une caricature, et ses amours en Italie une énigme; que Claire ne soit une faible copie de miss Howe; que les invectives de l'*Opéra Français* ne soient portées jusqu'à un emportement ridicule; que la satire des mœurs françaises ne soit pleine de faussetés ou d'exagération, et qu'en total *la Nouvelle Héloïse* ne soit un mauvais roman et un livre médiocre, où il y a de beaux traits.

« *Émile* est d'un ordre plus élevé. C'est l'ouvrage où Rousseau a mis le plus de véritable éloquence et de vraie philosophie. Quoique le plan d'éducation qu'il propose soit un excès, comme tout ce qu'il imagine en tout genre, il est impossible, en le réduisant, de n'en pas profiter beaucoup. Il emprunte les idées de Locke sur l'enfance; mais Locke n'avait fait que raisonner, et Rousseau per-

suade. Il a même fait à beaucoup d'égards une sorte de révolution; ce qui, en philosophie comme en matière de goût, est le plus grand triomphe. Ses caractères sont intéressans, et sa diction a du charme et de la douceur. Quiconque aura des enfans à élever gagnera toujours à lire *Émile*; et la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*, qui n'est pas tout-à-fait un bon traité de philosophie, est une belle leçon de tolérance.

« J'avoue que, dans le *Contrat Social*, l'étrange emploi des termes politiques détournés de leur sens ordinaire, l'affectation des calculs et des analyses géométriques, l'obscurité et la sécheresse, me paraissent étouffer ce qu'on peut y découvrir de vérités utiles. Ce n'est d'ailleurs qu'un commentaire assez embrouillé du *Gouvernement civil* de Locke.

« Les *Lettres de la Montagne* ne sont bonnes que pour Genève. Je ne parle pas de quelques morceaux peu importans, comme celui sur *l'Imitation théâtrale*, un autre sur *la Paix perpétuelle*, un fragment sur l'*Économie politique*, etc.

« Son ouvrage le mieux fait, le plus fini dans toutes ses parties, c'est la Réponse à l'archevêque de Paris; c'est de tout point un chef-d'œuvre; on peut le proposer comme un modèle de discussion, de bonne plaisanterie et d'éloquence; il y prend tous les tons et n'abuse d'aucun. Il est pressant dans sa dialectique, pathétique dans ses mouvemens, véhément sans être emporté, railleur sans sarcasme. Il n'a rien écrit de plus beau que le discours du Parvis de Surate, et peu de morceaux dans notre langue sont de la même beauté.

« On peut résumer que, n'ayant rien produit qui suppose ni une grande imagination, ni un plan vaste, ni

des vues profondes, il ne faut point le mettre en parallèle avec les deux plus grands hommes de ce siècle, Voltaire et Montesquieu, qui tous deux ont élevé ces grands monumens qui honorent à jamais une nation, et qu'ayant trop d'erreurs dans sa philosophie, et trop d'inégalité dans son style, c'est un homme de génie qui mérite d'être regardé comme le plus ingénieux des sophistes et le plus éloquent des rhéteurs.

« Il a écrit les Mémoires de sa vie, qui ne seront pas le moins curieux de ses ouvrages, ou comme histoire, ou comme roman. Ceux qui les ont entendus disent qu'il avoue de bonne foi ses travers et ses fautes, mais qu'il est toujours intéressant. En ce cas, son amour-propre est satisfait de toutes les manières. D'ailleurs Rousseau doit exceller en écrivant sur lui-même, s'il est vrai que, pour bien écrire, il faut surtout être plein de son sujet. »

Vous serez peut-être bien aise de connaître une lettre que Jean-Jacques écrivit, en 1761, à la bonne qui l'avait soigné dans son enfance, et qui était restée à Genève. Cette lettre a été copiée sur l'original, et n'a jamais été imprimée.

Montmorency, 22 juillet 1761.

Votre lettre, ma chère Jacqueline, est venue réjouir mon cœur dans un moment où je n'étais guère en état d'y répondre; je saisis un temps de relâche pour vous remercier de votre souvenir et de votre amitié qui me sera toujours chère; pour moi, je n'ai point cessé de penser à vous et de vous aimer. Souvent je me suis dit dans mes souffrances, que, si ma bonne Jacqueline n'eût pas pris tant de peine à me conserver étant petit, je n'aurais pas souffert tant de maux étant grand. Soyez

persuadée que je ne cesserai jamais de prendre le plus tendre intérêt à votre santé et à votre bonheur, et que ce sera toujours un vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles. Adieu, ma chère et bonne Jacqueline; je ne vous parle pas de ma santé pour ne pas vous affliger; que le bon Dieu conserve la vôtre, et vous comble de tous les biens que vous désirez.

Votre pauvre Jean-Jacques qui vous embrasse de tout son cœur.

ROUSSEAU.

JUILLET.

Paris, juillet 1776.

Il y a eu plusieurs débuts à la Comédie Française, mais aucun sur lequel on puisse fonder de grandes espérances, pas même le retour de mademoiselle Sainval cadette, quoiqu'elle ait été redemandée ici avec un empressement extrême, et que toute la ville de Lyon pleure encore son absence. Elle a reparu dans les rôles de Zaïre, de Chimène, d'Inès et d'Iphigénie. On a jugé que son talent avait contracté tous les défauts de la province, sans acquérir plus de maturité, ni même beaucoup plus d'habitude du théâtre. Il n'est guère possible d'avoir une figure plus ignoble dans l'expression de la tendresse comme dans celle de la douleur. Le son de sa voix, sans être agréable, a quelque chose de sensible et d'intéressant; mais sa bouche, surtout lorsqu'elle parle avec action, n'a pas même une forme humaine. Tous ses moyens sont faibles. Elle n'a pour elle qu'une sorte de chaleur dans le débit, qu'on prendrait volontiers pour de l'ame,

si elle ne l'employait pas à propos de tout et hors de tout propos. Dans Zaïre, par exemple, nous la lui avons vu prodiguer d'une manière si ridicule, que ce rôle, qui est l'ingénuité, la réserve, la modestie même, joué par elle, devenait une chose tout-à-fait indécente, et presque malhonnête.

Mademoiselle Sainval l'aînée, qui, depuis la retraite de mademoiselle Dumesnil, a été chargée de tout l'emploi de cette célèbre actrice, ne joue pas avec beaucoup plus d'esprit que sa sœur, mais avec infiniment plus de talent. Inégale comme son modèle, elle en a quelquefois l'abandon et les talens sublimes. Elle n'a point, comme mademoiselle Dumesnil, ce grand caractère qui supplée quelquefois à la noblesse; mais sa chaleur a peut-être plus d'éclat. Sa sensibilité, sans être plus profonde, est aussi vraie, et souvent plus vive et plus touchante. Sans avoir une idée précise de son rôle, elle en saisit le sentiment et la situation; elle les saisit avec une grande force, et s'y livre tout entière. Ce n'est point Clytemnestre, cette reine issue du sang de Jupiter, mais c'est du moins une mère, une mère tendre et passionnée, qui tremble pour les jours de sa fille, et qui ose tout entreprendre pour la sauver. La figure de mademoiselle Sainval l'aînée, toute laide qu'elle est, a du caractère et de l'expression. Ses traits sont assez prononcés, et leur ensemble a je ne sais quoi de tragique et de théâtral. Il n'y a point d'actrice aujourd'hui plus aimée du public; il n'y en a point qui soit reçue avec des applaudissemens plus vifs et plus universels.

La retraite de mademoiselle Dumesnil a fait peu de sensation (1). On ne l'a point regrettée, parce qu'on la

(1) Elle s'était retirée à la clôture de 1776. Elle ne reparut plus que dans

regrettait depuis long-temps, même en la voyant encore tous les jours. Le souvenir de cette actrice vivra cependant autant que la scène française; on ne verra jamais Mérope, Agrippine, Sémiramis, sans se rappeler combien elle fut admirable dans les rôles de ce genre. Elle a fort peu contribué au progrès de l'art du théâtre, mais elle l'a cultivé avec un caractère original. On a comparé souvent ses talens avec ceux de mademoiselle Clairon, que Melpomène pleurera sans doute encore long-temps, et dont elle n'espère plus de pouvoir jamais être consolée. Il me semble qu'on peut observer entre ces deux grandes actrices la même différence qu'un juge impartial trouverait peut-être entre Racine et Shakspeare. Si dans les ouvrages de l'un on rencontre des beautés hardies et saillantes, l'autre se distingue par un ensemble infiniment plus rare, par une perfection toujours soutenue. Ce sont les défauts mêmes du poète anglais, ses inégalités, ses familiarités triviales, ses disparates monstrueuses, qui font ressortir davantage les traits brillans dont ses compositions étincellent. C'est l'élégance, la perfection même des ouvrages de Racine, qui en rend quelquefois les beautés de détail moins sensibles, du moins aux yeux du vulgaire. L'un et l'autre naquirent peut-être avec la même force, avec la même élévation de génie; mais l'un s'est laissé aller à la fougue de son imagination, et l'autre a su la régler à force d'art et de culture. Le premier est inimitable jusque dans ses défauts, l'autre est le modèle le plus difficile à atteindre; mais en suivant ses traces, même de loin, on ne risque jamais de s'égarer. Si l'un enlève souvent les suffrages

une représentation donnée à son profit le 28 février 1777. Mademoiselle Dumesnil mourut en l'an XI, âgée de quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze ans.

de la multitude, sans les mériter, l'autre plaît toujours également à la multitude et à l'homme de génie. Ses leçons et son exemple sont l'admiration éternelle de tous les grands artistes.

La Bonne Femme ou le Phénix, parodie d'*Alceste*, en deux actes, en vers, mêlés de vaudevilles et de danses, a été représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie Italienne, le dimanche 7 juillet.

Cette bagatelle a eu beaucoup de succès; l'idée en est folle; et quoique l'exécution en soit fort négligée, on y a trouvé de la gaieté et quelques saillies assez heureuses.

M. de Mably, toujours occupé de réformer les empires, vient de publier un livre intitulé *De la Législation, ou Principes des Lois*, avec cette épigraphe : *Ad respublicas firmandas et ad stabiliendas vires, sanandos populos, omnis nostra pergit oratio.* Cic. Amsterdam, deux parties en un volume.

C'est une conversation entre un Suédois et un Anglais, où l'on cherche une méthode abrégée pour former de grands législateurs. Le lieu de la scène est chez madame la duchesse d'Enville, à la Roche-Guyon ; et ce qui donne lieu à ce docte entretien, ce sont les lois somptuaires de la Suède. Rien de plus simple que le système de M. l'abbé de Mably, du moins pour l'analyse. Dans l'exécution, on y trouverait, je pense, un peu plus de difficultés. Il établit d'abord pour premier principe que l'égalité dans la fortune et la *condition* des citoyens est une *condition* nécessaire à la prospérité des États. Il en conclut qu'on ne verra jamais de législation parfaite sans la communauté des biens. Ce n'est qu'après avoir employé un livre entier à développer ces grands principes, qu'il revient

sur ses pas, et qu'il avoue que des obstacles insurmontables s'opposent au rétablissement de l'égalité. Il ne voit qu'un moyen d'y suppléer, c'est d'empêcher les hommes d'être avares et ambitieux; ce qu'on ne pourra obtenir *qu'en diminuant les finances de l'État*, en proscrivant les arts, le commerce, l'industrie, et *nommément l'Académie de Peinture*. « Je demande, dit le gentilhomme suédois, à quoi peut nous être bonne une Académie de Peinture. Laissons croire aux Italiens que leurs babioles honorent les nations : qu'on vienne chercher chez nous des modèles de lois, de mœurs et de bonheur, et non pas de peinture. » Ce n'est pas tout : pour empêcher les citoyens de sa nouvelle république d'être avares et ambitieux, il exige encore deux petites circonstances qu'il n'est pas difficile assurément de lui accorder, c'est qu'ils aient des mœurs et de la religion. Il insiste avec beaucoup de chaleur sur ce dernier point. Il réfute au moins fort longuement l'opinion de Bayle, qui croyait une société d'athées possible. « Je ne sais quel empereur, dont je suis fâché d'avoir oublié le nom, voulait, dit-on, donner une île aux philosophes platoniciens, pour éprouver s'ils pourraient y fonder une république sur le plan que leur maître en a tracé. Pour moi, si j'étais prince, j'accorderais volontiers une de mes provinces à tous les athées du monde, pour y établir la merveilleuse république de Bayle. » Et là-dessus il tâche de s'égayer aux dépens de nos sages modernes. « Voilà d'abord de grands philosophes, les uns plaisans, les autres sérieux, qui ont tout vu, tout examiné, tout généralisé. Ils n'ignorent rien, et traînent après eux mille petits beaux-esprits qui se sont hâtés de dire quelque impiété triviale, pour tâcher de faire du bruit et sortir de leur obscurité. A leur

suite arrive pêle-mêle une foule de femmes galantes, plus ou moins philosophes, suivant qu'elles ont eu ou qu'elles ont plus ou moins d'amans. Voici de jeunes libertins, qui, pour ne rien craindre, voudraient apprendre à ne rien croire, etc. » Ce tableau, que M. l'abbé croit sans doute fort plaisant, est suivi d'un tableau d'un autre genre, où l'on expose la morale de l'athéisme sous les couleurs les plus noires; et l'on finit par s'écrier d'une manière triomphante : « Je vous demande, à mon tour, si une république qui pousserait l'absurdité jusqu'à vouloir faire de bons citoyens en jetant dans toutes les ames des semences de scélératesse, pourrait subsister, etc.? » Non. Mais quelque disposés que nous soyons par d'autres raisons, à la vérité, que les vôtres, à croire qu'il n'y aura jamais sur la terre aucune société d'athées, nous vous demandons, à notre tour, pourquoi vous attribuez si gratuitement à ces pauvres athées des principes que leurs écrivains n'ont jamais avoués. Lisez, s'il vous plaît, le *Système social* et la *Morale universelle* (1); vous verrez que si l'on a quelque reproche à faire à ces auteurs, ce n'est assurément pas celui d'admettre des maximes trop relâchés; vous verrez, au contraire, que leur seul tort est peut-être d'affecter comme vous trop d'austérité, et de n'avoir pas calculé leurs principes sur la nature même du cœur humain, et sur les résultats nécessaires de l'institution sociale.

Il faut être juste : malgré ses mauvaises plaisanteries contre les philosophes, M. l'abbé de Mably n'est pas aussi difficile ni aussi intolérant qu'on pourrait bien le croire. Il s'arrange tout aussi bien de la religion païenne que du christianisme; pourvu qu'il y ait un culte, une

(1) Ouvrages du baron d'Holbach.

foi quelconque, il n'y regarde pas de si près ; et quant aux incrédules, il ne veut pas non plus qu'on les persécute avec trop de rigueur, ni qu'on les brûle ; quelques mois de prison lui paraissent suffisans pour leur instruction. Tout cela est d'un bon homme.

Le livre *De la Législation* peut être regardé comme une suite des *Entretiens de Phocion* (1) ; ce sont les mêmes vues, avec un degré de naïveté qui en augmente le prix. Il y a trois ou quatre mille ans que cet ouvrage eût pu paraître instructif, et peut-être y a-t-il encore aujourd'hui tel canton en Suisse, ou dans le fond de l'Amérique, qui pourra le trouver lumineux et profond il réussira plus difficilement en France. On dit que l'auteur est allé en Pologne pour y proposer ses lois à la grande diète, mais qu'il vient d'y gagner la gale, ce qui pourrait bien nuire au succès de son entreprise. Hélas! qu'est devenu le temps, l'heureux temps où il ne songeait pas encore aux honneurs de la législation, et où il gagnait........?

C'est M. de La Harpe qui s'est chargé de la partie littéraire du *Journal politique et de littérature*. M. de Fontanelle, auteur de *Lorédan* et de la *Gazette des Deux-Ponts*, continuera de faire la partie politique que M. Linguet lui avait déjà cédée depuis quelque temps. Les gens qui trouvent mauvais que M. de La Harpe ait daigné prendre la dépouille de son ennemi, ne savent pas qu'il n'a pu s'en dispenser, des personnes auxquelles il n'avait rien à refuser l'ayant sollicité vivement de se charger d'un travail dont son caractère et ses talens pouvaient soutenir seuls l'utile succès. Il s'est trouvé dans

(1) Autre ouvrage de Mably, 1763, in-12.

le même cas que M. de Marsillac, qui ne voulait point accepter le gouvernement de Berri qu'avait M. de Lauzun, parce qu'il n'était pas l'ami de M. de Lauzun. Louis XIV lui répondit : « Vous êtes trop scrupuleux ; j'en sais autant qu'un autre là-dessus, mais vous n'en devez faire aucune difficulté. » Aussi M. de La Harpe s'est-il rendu enfin à ces considérations et aux deux mille écus de rente que ce journal ajoute à sa fortune.

Nous avons négligé jusqu'ici de parler de la *Bibliothèque universelle des Romans*, qui a commencé à paraître au mois de juillet 1775, et nous avouerons franchement que l'opinion où nous étions que M. de Bastide en était le principal éditeur, nous avait laissé dans une grande indifférence à ce sujet. Nous avons été mieux instruits de l'objet de ce travail, et nous nous empressons à lui rendre toute la justice qu'il mérite. On y donne une analyse raisonnée de tous les romans anciens et modernes, français ou traduits dans notre langue ; on y joint des anecdotes et des notices historiques et critiques concernant les auteurs ou leurs ouvrages, ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières et relatives, et les personnages connus, déguisés ou emblématiques. Ce recueil, composé de seize volumes par année, paraît périodiquement, comme le *Mercure*, le 1er et le 15 du mois. M. le marquis de Paulmy et M. le comte de Tressan ont beaucoup plus de part à ce travail que M. de Bastide (1). Ils ont divisé tous les romans en huit classes. La première comprend

(1) Poinsinet de Sivry, Cardonne, Mayer, Coupé, Legrand D'Aussy, Couchu, Imbert et autres, prirent aussi successivement part à la rédaction de ce recueil, qui parut de 1775 à 1789 et forme cent douze volumes in-12.

les anciens romans grecs et latins; la seconde, les romans de chevalerie; la troisième, les romans historiques; la quatrième, les romans d'amour; la cinquième, ceux de spiritualité, de morale et de politique; la sixième, les romans satiriques, comiques et bourgeois; la septième, les nouvelles et les contes; la huitième, les romans merveilleux. Toutes les parties d'un ouvrage aussi considérable ne peuvent pas être également intéressantes; mais il y règne en général un excellent choix, un goût très-sage et une variété infiniment agréable. La plupart des extraits sont parfaitement bien écrits, d'un style simple et rapide, et l'on trouve dans les notices historiques qui les précèdent une érudition très-curieuse.

Il vient de paraître un poëme en six chants, dont nous n'osons pas même annoncer le titre : c'est l'ouvrage d'un vrai maniaque, l'opprobre de la langue et du siècle (1). On n'avait pas encore porté en France l'effronterie à cet excès, quoiqu'on eût pu s'autoriser de l'exemple de l'empereur Auguste, à qui ce sujet a fourni une épigramme si célèbre et si obscène. Les noms les plus chers et les plus sacrés à l'Europe n'y sont pas plus respectés que la décence et les mœurs. Nous ignorons l'auteur qui a pu prostituer ses talens à une débauche d'esprit aussi sale et aussi grossière (2). Quoiqu'on y trouve une sorte de verve et quelques vers assez bien tournés, l'ensemble du poëme est aussi dépourvu d'art et d'imagination que de modestie et de pudeur. N'est-ce pas à ces deux sentimens que l'art doit ses plus heureuses pensées, et l'imagination ses plus doux prestiges?

(1) *La F..... manie*, Sardanapalis, 1775, in-8°.

(2) On attribue ce poëme libertin à M. Senac de Meilhan.

(*Note de la première édition.*)

AOUT.

Paris, août 1776.

On a donné, ce mercredi 14, la première représentation de *Caïus Marcius Coriolan*, tragédie en quatre actes (1), de M. Gudin de la Brenellerie, à qui nous devons déjà *le Royaume mis en interdit* (2), tragédie qui n'a jamais été représentée, mais qui a eu l'honneur d'être brûlée à Rome, sur la place de Minerve, à la grande satisfaction de l'auteur. Il a fait encore un grand poëme héroï-comique, dans le goût de l'Arioste, très-digne d'être brûlé, *la Conquête de Naples, ou l'Expédition de Charles VIII* (3); mais ce poëme, quoique fort connu par les lectures qu'il en a faites dans plusieurs maisons, n'a point paru, et probablement ne paraîtra pas encore de long-temps. La médisance l'accuse d'être occupé dans ce moment à refaire *l'Esprit des Lois*. Son *Coriolan*, comme ses autres ouvrages, annonce assurément de l'esprit, des connaissances, de l'imagination, et même une sorte de verve : ce qui paraît lui manquer, c'est la faculté d'embrasser fortement l'ensemble d'un objet, faculté

(1) *Caius Marcus Coriolan, ou le Danger d'offenser un grand homme;* Paris, Ruault, 1776, in-8o.

(2) *Lothaire et Valrade, ou le Royaume mis en interdit,* tragédie en 5 actes et en vers; Genève, 1767, in-8°. Cette pièce, qui n'a jamais été représentée, fut brûlée en 1768, à Rome, par décret de l'Inquisition. L'auteur la fit réimprimer avec une préface; Rome, de l'imprimerie du Vatican (Genève) 1777, in-8°, et enfin, Paris, 1801. Cette dernière édition fut enlevée à l'instant tout entière sans que l'auteur ait jamais su par quelle voie elle s'était écoulée.

(3) Voir tome IV, page 403.

sans laquelle les conceptions les plus heureuses demeurent toujours imparfaites; le goût qui choisit les détails et leur donne de l'élégance, cette attention soutenue qui les achève, et plus encore cette chaleur d'ame et de tête qui, répandant la lumière et la vie sur toutes les beautés d'un ouvrage, en fait oublier tous les défauts.

Il n'y a pas de théâtre en Europe où l'on n'ait trouvé souvent le sujet de Coriolan; mais de tous les *Coriolan* qui ont paru sur la scène française, depuis celui d'Alexandre Hardy, en 1601, jusqu'à celui de M. Gudin inclusivement, nous n'en connaissons aucun qui ait réussi (1). Est-ce la faute du sujet, des poètes qui ont osé l'entreprendre, ou des convenances trop rigoureuses de notre théâtre? C'est ce que nous n'examinerons point ici. Corneille et Racine ont travaillé sur des sujets qui, avant d'être exécutés par eux, nous eussent paru peut-être infiniment plus difficiles et plus ingrats. Il n'est point d'obstacle que le génie ne surmonte, et sa toute-puissance suffit et supplée à tout. Le caractère de Coriolan et celui de Véturie, sa mère, sont pleins de grandeur, de mouvement et d'action. L'histoire en offre peu dont la trempe soit plus forte et plus vigoureuse, dont les passions soient susceptibles d'une couleur plus brillante et plus théâtrale. La situation de ce héros, qui, banni injustement de sa patrie, ne respire plus que vengeance contre elle, et qui, au moment de la satisfaire, après avoir résisté aux soumissions les plus flatteuses

(1) Celle de M. de La Harpe, qui est restée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1784. (*Note de la première édition.*)

On imprima également en 1776 un *Coriolan*, tragédie en cinq actes, par M. Balze; Avignon, et Paris, in-8°.

pour son orgueil, se laisse enfin fléchir par les larmes d'une mère; cette situation, telle qu'elle est dans Tite-Live et dans Plutarque, présente sans doute une des plus superbes scènes qu'il soit possible d'imaginer. Mais comment préparer cette scène sans l'affaiblir, et comment se soutenir après? Voilà l'écueil qu'aucun de nos poètes n'a su éviter jusqu'à présent. Ceux qui ont voulu mêler à ce sujet une action plus compliquée en ont détruit le caractère et l'intérêt; ceux qui l'ont laissé dans sa simplicité naturelle n'ont pas eu la force de le conduire jusqu'au terme de la carrière; et les uns et les autres ont toujours paru au-dessous du modèle que leur fournissait l'histoire. Ce qui donne un si grand effet au moment pathétique où Coriolan immole tous ses ressentimens et tous ses triomphes à son respect pour sa mère, c'est la suite intéressante et variée des événemens qui le précèdent; mais la régularité de notre théâtre ne permet point d'accumuler tous ces événemens dans une seule pièce, et l'exposition la plus adroite ne saurait les rappeler assez vivement pour produire la même impression.

Il y a dans la tragédie de *Coriolan* d'assez beaux vers; mais le style dominant de l'ouvrage a paru faible, inégal et plein de négligences. Un des derniers vers qu'il prononce avant d'expirer, est on ne peut pas plus naturel dans sa bouche :

Et tout mortel sans doute a besoin d'indulgence.

Mais le parterre s'avise d'en faire l'application au poète, il oublie la scène en faveur de cette platitude, et la toile tombe avec beaucoup de huées et de grands éclats de rire. Il ne sera pas difficile à l'auteur de retrancher de sa pièce le petit nombre d'endroits qui ont excité l'hu-

sans laquelle les conceptions les plus heureuses demeurent toujours imparfaites; le goût qui choisit les détails et leur donne de l'élégance, cette attention soutenue qui les achève, et plus encore cette chaleur d'ame et de tête qui, répandant la lumière et la vie sur toutes les beautés d'un ouvrage, en fait oublier tous les défauts.

Il n'y a pas de théâtre en Europe où l'on n'ait trouvé souvent le sujet de Coriolan; mais de tous les *Coriolan* qui ont paru sur la scène française, depuis celui d'Alexandre Hardy, en 1601, jusqu'à celui de M. Gudin inclusivement, nous n'en connaissons aucun qui ait réussi (1). Est-ce la faute du sujet, des poètes qui ont osé l'entreprendre, ou des convenances trop rigoureuses de notre théâtre? C'est ce que nous n'examinerons point ici. Corneille et Racine ont travaillé sur des sujets qui, avant d'être exécutés par eux, nous eussent paru peut-être infiniment plus difficiles et plus ingrats. Il n'est point d'obstacle que le génie ne surmonte, et sa toute-puissance suffit et supplée à tout. Le caractère de Coriolan et celui de Véturie, sa mère, sont pleins de grandeur, de mouvement et d'action. L'histoire en offre peu dont la trempe soit plus forte et plus vigoureuse, dont les passions soient susceptibles d'une couleur plus brillante et plus théâtrale. La situation de ce héros, qui, banni injustement de sa patrie, ne respire plus que vengeance contre elle, et qui, au moment de la satisfaire, après avoir résisté aux soumissions les plus flatteuses

(1) Celle de M. de La Harpe, qui est restée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1784. (*Note de la première édition.*)

On imprima également en 1776 un *Coriolan*, tragédie en cinq actes, par M. Balze; Avignon, et Paris, in-8°.

pour son orgueil, se laisse enfin fléchir par les larmes d'une mère; cette situation, telle qu'elle est dans Tite-Live et dans Plutarque, présente sans doute une des plus superbes scènes qu'il soit possible d'imaginer. Mais comment préparer cette scène sans l'affaiblir, et comment se soutenir après? Voilà l'écueil qu'aucun de nos poètes n'a su éviter jusqu'à présent. Ceux qui ont voulu mêler à ce sujet une action plus compliquée en ont détruit le caractère et l'intérêt; ceux qui l'ont laissé dans sa simplicité naturelle n'ont pas eu la force de le conduire jusqu'au terme de la carrière; et les uns et les autres ont toujours paru au-dessous du modèle que leur fournissait l'histoire. Ce qui donne un si grand effet au moment pathétique où Coriolan immole tous ses ressentimens et tous ses triomphes à son respect pour sa mère, c'est la suite intéressante et variée des événemens qui le précèdent; mais la régularité de notre théâtre ne permet point d'accumuler tous ces événemens dans une seule pièce, et l'exposition la plus adroite ne saurait les rappeler assez vivement pour produire la même impression.

Il y a dans la tragédie de *Coriolan* d'assez beaux vers; mais le style dominant de l'ouvrage a paru faible, inégal et plein de négligences. Un des derniers vers qu'il prononce avant d'expirer, est on ne peut pas plus naturel dans sa bouche :

Et tout mortel sans doute a besoin d'indulgence.

Mais le parterre s'avise d'en faire l'application au poète, il oublie la scène en faveur de cette platitude, et la toile tombe avec beaucoup de huées et de grands éclats de rire. Il ne sera pas difficile à l'auteur de retrancher de sa pièce le petit nombre d'endroits qui ont excité l'hu-

meur du parterre; mais ce qui lui sera plus difficile, c'est de donner à la marche de sa pièce plus de consistance et plus d'intérêt. A force d'annoncer, de préparer, de retarder et de morceler pour ainsi dire la belle scène de Véturie et de Coriolan, il a usé absolument le plus grand ressort de son sujet. Était-il possible de faire autrement? C'est ce que j'ignore; mais ce qu'il a fait n'est sûrement pas ce qu'il fallait faire. Molé a joué le rôle de Marcius en chevalier français beaucoup plus qu'en héros romain. Mademoiselle Sainval a mis de la chaleur dans celui de Véturie, mais sans trop savoir de quoi il était question. Le rôle le mieux rendu est peut-être celui de Valérius. Monvel y a déployé du moins une grande intelligence et beaucoup de sensibilité.

L'Académie royale de Musique, qui depuis trois mois n'avait cessé de donner *Alceste ou l'Union de l'Amour et des Arts* (1), a remis, ces jours passés, un ancien ballet héroïque du sieur de Bonneval, intitulé *les Romans*. Ce ballet, composé de trois actes, *la Bergerie*, *la Chevalerie* et *la Féerie*, eut une sorte de succès lorsqu'il parut la première fois en 1736, du vivant de l'auteur, qui était alors intendant des Menus, qui avait une excellente maison, beaucoup de prôneurs et toute l'Académie royale à sa disposition. Quelque brillans que soient les succès de ce genre, il est rare qu'ils survivent à l'auteur; et le sieur Cambini, qui s'est avisé de refaire la musique de ce triste poëme, vient d'en faire la malheureuse expérience. On a été obligé de retirer l'ouvrage après la troisième représentation. Les paroles qu'il avait

(1) C'était une reprise du ballet-héroïque de Lemonnier et Floquet, représenté pour la première fois le 7 septembre 1773; voir tome VIII, p. 226.

prétendu faire revivre ont paru d'une insipidité parfaite; sa composition, dont on avait pris une idée assez avantageuse sur les morceaux qu'on avait entendus de lui au Concert spirituel et au Concert des amateurs, n'a guère mieux réussi. On a trouvé la facture facile et passablement correcte, mais faible et froide, sans idées, sans génie, et d'un goût bien moins agréable que celle du sieur Floquet. Ce pauvre M. Cambini n'est pas né sous une étoile heureuse. Il a éprouvé, avant d'arriver dans ce pays-ci, des infortunes plus fâcheuses qu'une chute à l'Opéra. S'étant embarqué à Naples avec une jeune personne dont il était éperdument amoureux, et qu'il allait épouser, il fut pris par des corsaires et mené captif en Barbarie. Ce n'est pas encore le plus cruel de ses malheurs. Attaché au mât du vaisseau, il vit cette maîtresse, qu'il avait respectée jusqu'alors avec une timidité digne de l'amant de Sophronie, il la vit violer en sa présence par ces brigands, et fut le triste témoin des premières larmes que lui fit verser le plaisir, sans doute malgré elle. Quelle situation! M. Mercier en ferait un drame des plus pathétiques, et La Fontaine en eût fait peut-être un conte fort moral sur les dangers d'un amour trop discret. L'Académie royale de Musique, qui n'a rien su faire ni de la musique de notre héros, ni de son histoire, a repris, pour varier, *Alceste* et *l'Union*, en attendant *l'Olympiade* du sieur Sacchini, dont on a déjà fait quelques répétitions particulières.

Il était assez naturel de croire que les frères économistes seraient un peu dégoûtés de se mêler du salut du royaume; mais ces messieurs ont trop de zèle pour se laisser dégoûter aisément, et frère Baudeau et frère

Roubaud se disposaient à nous illuminer plus que jamais. Quel malheur pour le progrès de la science, que le ministère ait jugé qu'après toutes les peines et toutes les fatigues que ces messieurs s'étaient données depuis quelque temps, ils avaient absolument besoin de repos, et qu'en conséquence il les ait priés de vouloir bien ne plus s'occuper, dans leurs ouvrages, des affaires de l'administration! Frère Baudeau, qui n'a point pris ce conseil en bonne part, et qui a témoigné même une résolution assez déterminée de continuer sans relâche à se sacrifier au bien public, quoi qu'il en pût arriver, a reçu l'ordre de se transporter à Riom, et d'y prendre toutes les distractions que son état pouvait exiger, pour ne pas s'exposer aux suites d'un dérangement plus funeste. Avant cette catastrophe, il a joui d'un moment de gloire assez brillant, à l'occasion du procès qui lui a été intenté par les fermiers de la Caisse de Poissy, et dans lequel il a plaidé lui-même avec beaucoup d'avantage, quoique sa partie adverse eût pour avocat le célèbre Gerbier. Cette affaire ayant fait une très-grande sensation, du moins dans le parti du produit net et dans celui de la finanee, nous croyons devoir en donner ici le précis, tel qu'il nous a été communiqué par un homme fort instruit, et qui se croit aussi fort impartial.

M. l'abbé Baudeau avait composé, en 1768, un Mémoire sur les inconvéniens de la Caisse de Poissy. Ce Mémoire avait été imprimé alors contre son aveu, et ce n'est qu'en rendant compte de l'édit qui abolit cette Caisse, qu'il s'est permis de l'insérer dans un des derniers volumes de ses *Éphémérides*.

Il considère dans ce Mémoire la Caisse de Poissy sous deux points de vue : premièrement, comme une caisse

de prêt; secondement, comme un impôt. Il s'efforce de démontrer que sous les deux points de vue cette Caisse est un mauvais établissement; comme caisse de prêt, que les bouchers étaient loin d'y trouver leur compte, puisque l'intérêt qu'on leur faisait payer était de quatre-vingt-douze pour cent, et par conséquent très-usuraire; comme impôt, qu'il augmentait d'une manière exorbitante le prix des viandes, et qu'il en diminuait par conséquent la consommation; que les fermiers de ladite Caisse ne payaient au trésor royal que huit cent mille livres, et qu'il était prouvé que les bouchers et les consommateurs payaient au moins le double de cette somme, etc. Le préambule de l'édit du roi dit à peu près les mêmes choses, et les dit peut-être plus fortement. Messieurs les fermiers ne pouvant pas s'en prendre aux rédacteurs de l'édit, prirent le parti de dénoncer M. l'abbé Baudeau comme calomniateur. Leur Mémoire parut le lendemain de la disgrace de M. Turgot. On dit dans ce Mémoire, que c'est par modération qu'on n'accuse point l'abbé Baudeau au criminel. On demande qu'il soit obligé de convenir qu'il a calomnié les administrateurs de la Caisse, qu'il leur fasse une réparation publique, qu'il paie une amende, et qu'il imprime dans ses *Éphémérides* le jugement prononcé contre lui.

L'abbé Baudeau obtint la permission de défendre lui-même sa cause. Mº Gerbier exposa dans son premier plaidoyer les griefs de la partie adverse, et tâcha de prouver que la Caisse de Poissy avait été utile au public. L'abbé Baudeau partagea sa défense en trois points; et pour établir à son gré l'état de la question, il remonta à la première origine de la Caisse de Poissy.

Son plaidoyer dura pendant deux audiences, et fut

dire sans aucun espoir de réussir qu'il envoya sa pièce à l'Académie: aussi, quand M. d'Alembert, dont il sollicitait les bontés pour trouver quelque place où il pût suivre ses études, lui apprit que son ouvrage avait remporté le prix, il crut long-temps que sa félicité n'était qu'un songe; tout tremblant de crainte et de joie, il supplia dix fois M. d'Alembert, avec la modestie du monde la plus naïve et la plus intéressante, de vouloir bien lui dire s'il était bien sûr de ne pas se tromper; si c'était bien sa pièce qui eût eu tant de bonheur; enfin si ce jugement ne pouvait plus être changé. M. André de Murville, son émule, est déjà connu, ou se flatte du moins sûrement de l'être par quelques pièces insérées dans l'*Almanach des Muses;* par une Épître sur le bonheur des femmes de trente ans (1), qui concourut il y a deux ans; et par une autre Épître toute nouvelle d'Hermotime à Julie d'Étange (2), où l'on ne retrouve pas tout-à-fait l'éloquence et la chaleur de Saint-Preux, mais où l'on a remarqué cependant d'assez beaux vers dans le genre descriptif. La pièce qui a obtenu l'*accessit* est de M. Doigny du Ponceau (3). On a fait aussi une mention honorable de celle de M. de Saint-Ange (4), le traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide et des romans de M. Mackensie.

MM. Gruet et de Murville ont choisi tous deux le même sujet *les Adieux d'Andromaque et d'Hector*, au

(1) *Épître sur les avantages des femmes de trente ans;* Paris, Couturier, 1775, in-8°.

(2) *L'amant de Julie d'Étange, ou Épître d'Hermotime à son ami;* Paris, Esprit, 1776, in-8°.

(3) *Priam aux pieds d'Achille*, 1776, in-8°.

(4) *Commencement de l'*Iliade *traduit en vers et non imité*, 1776, in-8.

sixième livre de l'*Iliade*. Les vers de M. Gruet ont paru plus coulans, plus faciles et d'un coloris plus vif. Il y a dans ceux de M. de Murville plus d'incorrections, plus d'inégalités, mais quelques traits d'une touche plus forte. Ni l'un ni l'autre cependant ne donnent aucune idée de la manière large et sublime de l'original; et en rapprochant les morceaux même des deux pièces couronnées qui semblent mériter le plus d'éloges, on ne devinerait jamais sans doute que c'est là la copie d'un des plus beaux tableaux que nous ait laissés le premier poète de l'antiquité. La pièce de M. Doigny, intitulée *Priam aux pieds d'Achille*, n'est pas supérieure aux deux autres; mais peut-être a-t-elle un caractère d'élégance qui leur manque. Celle de M. de Saint-Ange, le *Commencement de l'Iliade*, est plus terne et plus faible; mais on y trouve une sorte d'exactitude et de simplicité qui, sans rendre l'esprit de l'original, en rappelle, du moins quelquefois, un souvenir éloigné.

Les pièces couronnées, dont M. de La Harpe fit la lecture, ne furent que médiocrement applaudies. « Je crains bien, disait une étrangère de beaucoup d'esprit (1), que l'Académie n'arrive de long-temps à son but. Voilà de jeunes poètes qui sentent bien faiblement le beau simple de l'antique; et voilà des juges et des auditeurs qui ne s'en soucient guère. Le peu de traits auxquels on applaudit sont précisément ceux qui s'éloignent le plus de la vérité de l'original. Homère n'aurait jamais eu l'es-

(1) Madame de Montague, l'auteur d'une Apologie de Shakspeare, contre M. de Voltaire. (*Note de Grimm.*)

Élisabeth Montague, dont l'ouvrage mentionné ici parut en 1769, n'est pas la même que lady Montague dont on a des *Lettres*.

prit de dire qu'Hector, en couvrant son fils de baisers et de larmes,

> Le berça mollement de ses robustes bras,
> Qu'à des emplois si doux Mars ne destinait pas.

Ce sont ces vers-là, et des bluettes de ce genre, qui enlèvent les suffrages de l'assemblée. » Quelque judicieuse que soit cette remarque, nous sommes loin de croire que les beautés d'Homère, et même les plus simples, bien rendues, ne fissent encore aujourd'hui la plus grande impression : mais il en est du vrai beau, dans la poésie, comme dans tous les arts et dans la nature même; copié d'une main faible ou grossière, il n'a plus rien de piquant; et ce qui n'est que fin ou joli, conserve, même dans une copie médiocre, plus de caractère et d'agrément.

Ce fut pour consoler les mânes d'Homère de l'outrage que lui faisait très-innocemment la maladresse de ses traducteurs, que le ciel inspira sans doute à M. l'abbé Arnaud le sublime morceau qu'il nous lut à la suite des pièces couronnées, sur les principaux traits qui distinguent le chantre immortel de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Nous sommes au désespoir de n'avoir pas pu obtenir la permission de transcrire ici ce morceau en entier (1); il est impossible d'en faire l'extrait, il n'est guère plus possible d'en donner une idée précise. Ce n'est point un discours, c'est un hymne à la louange de la nature et du poète, un hymne plein d'enthousiasme, dont le mouvement vif et rapide marche toujours en croissant; où,

(1) Il a été imprimé depuis dans la collection des *Œuvres de l'abbé Arnaud*. (*Note de la première édition.*)

sans détail pénible, sans discussion méthodique, les idées se suivent, se pressent, s'accumulent et se réunissent pour former une seule masse lumineuse et brillante. Tout y est sentiment ou tableau, et c'est presque toujours dans le poète même qu'il veut célébrer que l'orateur trouve l'idée première, le fond ou le coloris de toutes les images qu'il emploie, ce qui leur donne à la fois le caractère le plus imposant et l'intention la plus heureuse. La première partie de ce discours renferme plusieurs vues générales sur les principes communs à tous les arts dont la perfection ne tient pas, comme celle des sciences, à une longue suite de calculs et de réflexions, mais à un sentiment profond des beautés de la nature, à l'énergie des passions, et à cette faculté intuitive qui embrasse d'un coup d'œil toute l'étendue des objets, en recule ou en arrête les limites, s'élève et s'agrandit avec tout ce qu'elle contemple, et des matériaux épars autour d'elle forme des créations neuves et sublimes où l'esprit le plus exercé, l'analyse la plus laborieuse ne sauraient atteindre qu'à pas lents et tardifs. Ce n'est donc que dans le siècle le plus éclairé que l'esprit philosophique pourra parvenir au plus haut degré de perfection; mais le poète qui reçut le premier les fortes impressions d'une nature belle, grande et presque encore sauvage, dut remporter le prix de son art. Il est difficile même que des mœurs trop policées, une nature par conséquent plus cultivée et plus contrainte, n'affaiblissent pas l'essor du génie. En retraçant à grands traits les beautés qui caractérisent le plus particulièrement le génie d'Homère, on avoue qu'il est impossible de connaître ce dieu de la poésie et de lui rendre le culte qu'il mérite, sans le voir pour ainsi dire face à face, sans étudier sa langue, sans accoutumer son

oreille à sentir les accens si vrais, si doux et si variés du ramage harmonieux de ses vers, etc.

M. l'abbé Arnaul nous fait espérer qu'il publiera ce discours sur Homère, avec quelques autres morceaux du même genre, dont la suite formera un traité complet sur le génie appliqué aux arts. Nous désirons beaucoup qu'il puisse exécuter bientôt un projet si intéressant. Le succès qu'eut sa lecture à l'Académie est bien fait pour l'encourager. Jamais discours académique ne fut écouté avec plus d'attention, ne fut applaudi avec des transports plus vifs et plus universels. Assis sur le trépied, plein du Dieu dont sa bouche célébrait les louanges, l'orateur semblait enchaîner toutes les ames à la sienne, les remplir du même enthousiasme, et les élever insensiblement à la hauteur à laquelle il s'était élevé lui-même.

On fut beaucoup plus calme, mais on ne s'amusa pas moins, pendant la lecture que fit M. d'Alembert, de la Lettre adressée à l'Académie par M. de Voltaire, sur les disparates monstrueuses de Shakspeare, et sur l'insolente ineptie de ses traducteurs. Cette Lettre formait un contraste parfait avec le discours précédent. Comme nous avons eu l'honneur de vous en donner, le mois passé, une idée suffisante, nous observerons seulement ici, comme une preuve mémorable des dispositions pacifiques qui règnent aujourd'hui entre les nations rivales de l'Europe, que cette singulière diatribe fut écoutée patiemment d'un bout à l'autre par un très-grand nombre d'Anglais du rang le plus distingué, qui se trouvèrent présens à la séance, et nommément de M. l'ambassadeur, qui se permit même de sourire à tous les traits plaisans dont cet écrit fourmille. On nous a pour-

tant assuré que le roi avait su mauvais gré à l'Académie d'avoir osé risquer cette facétie, et que M. le garde-des-sceaux n'avait point voulu permettre qu'elle fût imprimée par l'imprimeur ordinaire de l'Académie, comme le désirait l'auteur, pour lui donner une publicité plus authentique. *Non nostrùm est tantas componere lites* (1).

M. d'Alembert termina une séance si agréablement variée par l'*Éloge de Néricault Destouches*, éloge plein de finesse et de profondeur, nourri des principes de la critique la plus saine et du goût le plus exquis, mais orné d'anecdotes piquantes et embelli de tous les charmes d'un style vif et naturel. On peut écrire avec plus de chaleur que M. d'Alembert, avec plus de force et d'abondance, mais on ne connaît que M. de Voltaire qui écrive avec autant de netteté, de grace et de précision. Le talent de faire ressortir la pensée, d'amener heureusement le trait, et de le faire jaillir avec éclat et sans affectation, lui paraît plus propre encore dans ses Éloges que dans ses autres ouvrages, et celui de Destouches nous a paru supérieur à tous ceux que nous avions déjà entendus. Ce sera sans doute un recueil infiniment précieux, que celui de ces Éloges; on y trouvera non-seulement ce que l'histoire littéraire de notre siècle offre de plus curieux, on y trouvera même, sous la forme la plus intéressante, la meilleure poétique que l'on ait peut-être encore faite de tous les genres de littérature connus.

Dans la première partie de cet Éloge, M. d'Alembert parcourt rapidement les principales époques de la vie de Néricault Destouches. Les persécutions qu'il essuya de la part de sa famille, à cause de son goût pour

(1) VIRGILE. Églogue 3.

les vers et pour le théâtre, la résolution désespérée qu'elles lui firent prendre de fuir la maison paternelle et de se faire comédien, et comédien de campagne dans une troupe qui courait alors les Treize-Cantons ; ses premiers succès dramatiques à Schafhouse et à Soleure; les mœurs sages et réglées qu'il conserva dans un état que l'on n'embrasse ordinairement que par libertinage; le bonheur qu'il eut d'attirer l'attention de M. de Puisieux, ambassadeur du roi en Suisse, qui s'intéressa vivement pour lui, le retira d'un métier qui convenait si peu à son caractère, le fit servir dans différentes négociations importantes, mais sans l'obliger cependant à renoncer à son goût pour la poésie, qu'il développa même par ses conseils, de sorte qu'il fut, à tous égards, le premier auteur de sa fortune; enfin, l'heureux emploi que le jeune Destouches fit de ses épargnes, qui se montaient à quarante mille francs, et qu'il envoya, sans se rien réserver, à son père, en le suppliant de vouloir bien oublier les premières erreurs de sa jeunesse.

Après ce détail intéressant, M. d'Alembert retrace l'histoire abrégée du théâtre de Destouches. Il s'arrête plus particulièrement au *Dissipateur*, pièce d'un genre nouveau, et qui eut le succès le plus brillant dans un temps où le parterre n'était pas encore, comme aujourd'hui, aux frais et aux ordres de MM. les auteurs; au *Glorieux*, dont il fut obligé de changer le dénouement par complaisance pour Dufresne, qui devait y jouer le premier rôle, et qui ne voulut jamais se charger de représenter le personnage d'un amant malheureux; ce qui obligea le poète de donner au rôle de Philinte une teinte de ridicule, et nuisit également à la vérité des caractères et au but moral de la pièce; à *la Fausse Agnès*

et au *Tambour nocturne*, de toutes les comédies de Destouches, celles qui respirent peut-être la gaieté la plus vive; au *Philosophe marié*, pièce dont il prit le sujet dans l'intérieur même de sa maison, et pour lequel sa belle-sœur lui fournit surtout un caractère si original et si vrai. Notre poète eut le plus grand soin de lui en garder le secret jusqu'à la première représentation. Elle y courut avec beaucoup d'empressement, et fut si désolée de s'y reconnaître, qu'elle ne manqua pas, après le spectacle, de lui en faire une scène très-digne d'être ajoutée à toutes celles qu'il venait d'employer si heureusement; et ce fut la seule crainte qu'il ne s'en avisât, qui put arrêter les éclats de sa mauvaise humeur.

Ces notices particulières, mêlées d'anecdotes et de réflexions également piquantes, sont suivies d'une discussion, plus intéressante encore, sur le genre dans lequel Destouches a travaillé. En lui rendant toute la justice qu'il mérite, on fait voir combien Molière lui fut supérieur par le choix des sujets, par la profondeur des caractères, par l'étendue variée des objets qu'il embrasse, par le fonds de philosophie qui règne dans toutes ses compositions, et surtout par la chaleur et l'énergie de son pinceau. Mais on loue Destouches d'avoir donné à la comédie un caractère de décence et d'honnêteté qu'elle n'eut point avant lui; on admire la sage ordonnance de ses plans, l'heureux mélange qu'il sut faire du comique et de l'intérêt, le naturel et la pureté de son style. On observe qu'en subordonnant, comme il a tenté de le faire, l'intérêt au comique, il s'est peut-être moins éloigné de la marche de la nature et des règles de l'art, que ceux qui ont essayé de subordonner le comique à l'intérêt; parce que toutes les fois que la partie comique n'est pas

la partie dominante d'un ouvrage de théâtre, elle ne sert qu'à faire disparate, ou ne produit que peu d'effet. On trouve, dans le théâtre de Destouches, des tableaux plus vrais et d'un faire plus mâle et plus nerveux que dans La Chaussée; on les trouve aussi plus généralement intéressans que dans Dufresny, quoique ce dernier ait infiniment plus de saillie et d'originalité. Destouches plaira davantage à toutes les nations; Dufresny a peut-être mieux saisi le goût de la sienne, il a plus de verve, plus de désordre; ses portraits, plus fins, plus spirituels, ont un costume plus comique, et leur ridicule a quelque chose de plus national et de plus gai. Après cela, faut-il s'étonner si Destouches refusait à Dufresny le sens commun; et si Dufresny lui refusait, à son tour, l'esprit?

M. d'Alembert se plaît à suivre Destouches jusque dans sa retraite. Il le peint retiré dans une petite campagne dont il préféra le tranquille séjour à toutes les places brillantes qui lui furent offertes, et particulièrement à l'honneur d'être chargé des affaires de la France à la cour de Russie. « Ce qui aurait pu tenter le philosophe, dit M. d'Alembert, dans une offre si flatteuse, ce n'est pas l'éclat dont brillait dès-lors la cour de ce vaste empire, c'était le spectacle vraiment rare qu'il offrait à des yeux éclairés, la lumière qui partout ailleurs est montée des sujets au monarque, descendant en Russie du monarque aux sujets. »

Il est à présumer que la solitude où notre poète s'était enfermé contribua beaucoup à augmenter son goût pour la dévotion. Il n'employa les dernières années de sa vie qu'à combattre les incrédules, en prose et en vers. Il ne remplit pas seulement tous les mois le *Mercure*, que l'on appelait alors le *Mercure Galant*, de ses dissertations

théologiques; il fit encore, pour la défense de la foi, une multitude prodigieuse d'épigrammes : on en trouva dans ses papiers un recueil qui n'en contenait que huit cents, et il avait intitulé ce recueil *Épigrammes choisies.* La piété la plus scrupuleuse et la plus exigeante lui eût fait grace sans doute à meilleur marché.

STANCES DE FEU M. DE FONTENELLE

A madame Geoffrin.

Tout mon souhait et ma plus forte envie
Aurait été d'être un nouveau Crésus.
Des riches dons d'Amérique et d'Asie
J'aurais tâché d'amasser tant et plus,
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! les aurais-je voulus?

D'être un héros j'aurais eu la manie;
Mars m'aurait vu suivre ses étendards.
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards;
L'espoir d'offrir les lauriers à ma mie,
Seul, m'eût frayé la route des Césars.

D'être un Apelle il m'aurait pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

Éterniser une flamme chérie
Aurait été de mes vœux le premier.
Le tendre Amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier :

qu'honorables; des administrateurs qui se sont servis de son crédit pour obtenir de la reine la préférence, soient capables de faire venir, sous main, un étranger qui vingt fois a tenté de s'impatroniser à l'Opéra sans y réussir? on ne connaissait pas alors l'injustice; pour déplacer qui? le maître de la reine, le maître des ballets de la cour, chéri du public, aimé de ses camarades, qui depuis six ans a fait les plus jolis ballets du monde! On se souvient encore de celui d'*Ernelinde*, mis par lui à la cour, qui représentait un siège. Madame la comtesse de Noailles me fit l'honneur de me dire que les maréchaux de France avaient demandé où Gardel avait appris la guerre; que M. le Dauphin en avait rêvé toute la nuit, et mille autres choses aussi agréables que gracieuses à ce sujet. Il se verra traiter en écolier! On a osé lui proposer la survivance du sieur Noverre, qui sera un bon modèle pour lui, qui lui donnera des avis, à Gardel, que l'on ne nomme en Angleterre et partout que le *fameux*, le *célèbre Gardel!* Mon fils est bon, humble, honnête, et il faut être charlatan pour en imposer.

« Ledit Noverre arrive avec une de ces lettres de recommandation que l'on donne comme une lettre de voiture, de l'impératrice à la reine, qui dit aux entrepreneurs qu'elle ne serait pas fâchée que l'homme en question fît des ballets, pourvu que cela ne fît aucune peine à son maître; paroles divines, dignes de la bonté et magnanimité de son ame! Sa Majesté peut ignorer, ainsi que l'impératrice, que la place de maître des ballets de l'Opéra de Paris est inamovible comme celle de premier président, héréditaire de premier à premier danseur. Un étranger n'y a aucun droit, à moins d'abdication, comme M. Dupré avait fait.

« Mais ici mon fils n'a point envie de renoncer à ses droits, de devenir d'évêque meunier, d'être subordonné à un maître de province et d'Allemagne. Ordinairement ces messieurs viennent à Paris pour se perfectionner, et non pour donner des leçons aux grands maîtres. Le petit Noverre a un peu trop d'ambition et de fatuité. Lorsqu'il vint se proposer, il y a trente ans, on le renvoya à la Foire donner ses ballets chinois. La favorite l'avait fait venir; cependant les sieurs Laval et Lani représentèrent leurs droits, et le roi et madame de Pompadour cédèrent à la justice de leur cause. Le petit homme, pour se dédommager, fut ruiner mademoiselle Destouches et le prince de Wirtemberg, et jeter feu et flammes dans ses ballets, qui ne se soutiennent que par le grand faste et la grande dépense; car pour de la danse il n'y en a pas, et ce n'est pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris, qui se lasserait bientôt de ces pantomimes où l'art serait négligé.

« Pardonnez-moi, monsieur le marquis, de vous ennuyer si long-temps; mais je me trouve soulagée. Les injustices m'outrent; car, que risque mon fils? de faire la fortune la plus brillante en peu d'années dans les cours étrangères, où on lui tend les bras. Sa danse, sa harpe, son violon, sa composition, son heureux caractère, le feront chérir partout. Tenez, Monsieur, je suis aussi humble que mon fils quand on me rend justice; mais lorsque je crois que l'on veut m'humilier, je m'élève comme un cèdre.

« Peut-on mieux dire que Gardel à ces messieurs? Que savez-vous ce que je sais faire? éprouvez-moi un an; et si je suis un âne, comme vous paraissez le croire; si je ne mets pas l'union, l'économie, et si le public est mé-

content, je cède, et je vais gagner et faire une fortune ailleurs. Mais avouez que votre procédé crie vengeance au ciel. Adieu, mon cher marquis; rappelons la souvenance du bon temps passé.

« Je suis, Monsieur, avec la plus parfaite considération, votre très-humble servante, GARDEL.

« Pardonnez mon gribouillage, je suis en colère. »

Les Comédiens Italiens ont donné, le jeudi 22, la première représentation de *Fleur-d'Épine*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. Le poëme est de feu M. l'abbé de Voisenon; la musique, de madame Louis, femme d'un de nos plus célèbres architectes. Le conte charmant qui a fourni l'idée de cette pièce est trop connu pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici le sujet.... et c'est peut-être ce qui a nui le plus au succès de l'ouvrage. Il y a des choses si bien comme elles sont, qu'il ne faudrait jamais y toucher. Le conte de *Fleur-d'Épine* était sans doute de ce nombre; c'est une grace, une fleur même que la main de l'abbé de Voisenon, toute légère qu'elle était, n'a pu essayer de cueillir sans la faner. La seule scène vraiment jolie qui se trouve dans sa pièce est celle qu'il n'a pas empruntée de son modèle; et voici comme elle est amenée. La fée Dentue a laissé Fleur-d'Épine seule avec le prince Dentillon: elle lui propose plusieurs moyens de s'amuser qui ne lui conviennent point. La musique l'endort, un bal lui paraît une assemblée de fous; les illuminations lui font mal aux yeux; les feux d'artifice lui font peur. « Vous me paraissez, lui dit la princesse, un petit homme bien facile à amuser. — Ah! ah! lui répond Dentillon, je ne suis pas grand seigneur pour rien. » Cependant Fleur-d'Épine profite de l'avis qu'il

a bien voulu lui donner, et pour l'endormir elle chante. A peine est-il endormi, que Tarare s'approche et parle à Fleur-d'Épine. Dentillon se réveille à moitié, et demande qui l'appelle. « — C'est l'écho, lui répond Fleur-d'Épine, — Ne voilà-t-il pas qui est bien curieux, des échos! on ne trouve que cela dans le monde; mais je suis tenté de le faire parler. » Il chante; et Tarare, caché derrière un feuillage, répond en écho.

DENTILLON.	TARARE.
Que Fleur-d'Épine est belle! . .	*belle.*
Lorsque j'aurai reçu sa foi,	
Qui des deux doit être infidèle?. . . .	*elle.*
Qui pourrait se jouer à moi?.	*moi.*
J'empêcherai qu'elle n'échappe.	
Le mariage, au lieu d'être un bonheur,	
Est donc une attrape?	*une attrape.*
Mais je la contiendrai par la terreur. . .	*erreur.*

Toutes ces réponses excèdent le prince Dentillon, qui trouve que l'écho n'a pas le sens commun.

Ce duo, dont l'idée est ingénieuse, et que la musique a fort bien rendu, a été extrêmement applaudi. On a trouvé encore quelques traits assez brillans dans une ariette chantée par madame Trial; mais l'ensemble de la pièce a paru froid, et les paroles et la musique ne promettent qu'un succès médiocre.

Un amateur du temple de Gnide vient de publier *les Heures de Cythère*, un volume in-8° avec vignettes et culs-de-lampe.

Ce singulier ouvrage est divisé comme un bréviaire, par heures, par textes, par appels, par hymnes et par leçons. Le titre seul de ces *Heures*, mêlées de vers et de

prose, pourra faire juger du goût qui y domine. La première, c'est la nécessité d'aimer; la seconde, l'imagination; la troisième, l'absence; la quatrième, la jalousie; la cinquième, le caprice; la sixième, les reprises; la septième, l'occasion, le mystère et les récoltes; la huitième, les glanes. Les trois dernières surtout sont d'une ferveur et d'une naïveté admirables. Tout l'ouvrage, quoique le style en soit à la fois monotone et maniéré, mystique et froid, métaphysique et vide d'idées, suppose cependant une ame assez vive, du moins cette disposition heureuse et douce qu'il convient souvent aux hommes de prendre pour de l'ame et de la sensibilité. Nous ne nous permettrons point de rapporter ici les morceaux les plus lumineux de ce catéchisme érotique; nous n'en citerons que quelques phrases pour donner une idée plus précise de la manière et du ton de l'auteur.

Une bouche brûlante appelle une autre bouche;
L'incendie est total à l'instant qu'on y touche.
Les sens sont avertis par *ce tocsin d'amour*.
. . . .
L'haleine est le parfum le plus cher aux amans:
On *pompe* une ame, et c'est multiplier ses sens.

Voici le début du portrait d'un véritable amant. « Une physionomie heureuse, un regard décidé, la taille souple, la poitrine avancée et les épaules à distance honnête; tel était Lucas, etc.

En amour. . . . .
On n'est à l'abri du naufrage
Que lorsqu'on a gagné le bord;
Et quand on peut mouiller au port,
Remettre au lendemain, ce n'est pas être sage.

Un tableau plus touchant et moins emblématique, c'est celui que fait Aglaure. « Qu'il est doux, ce calme où le plaisir nous conduit ! Nos sens, dans leur apparente inaction, ont encore une force sensible. Frémissement ! ton charme s'offre encore, et les accès convulsifs triomphent de ma lassitude. L'air est embaumé du parfum de l'amour. » Il n'est pas possible de continuer.

On n'est point d'accord sur l'auteur des *Heures de Cythère* (1) ; mais l'opinion la plus générale les attribue à madame la comtesse de Turpin, la meilleure amie de feu l'abbé de Voisenon. Elle-même, dit-on, les donne à un jeune homme qu'elle daigne protéger. Peut-être y aurait-il moyen de réunir les deux opinions (2). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans ces poésies une infinité de choses qu'il serait beaucoup plus naturel d'avoir faites en tête à tête que tout seul ou toute seule. Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que l'ouvrage perd à peu près tout ce qui peut le rendre intéressant, si ce n'est pas la confession de foi d'une jolie femme.

(1) On a publié, depuis, *la Messe de Gnide*, où toutes les cérémonies de la messe sont parodiées. On y trouve des vers bien faits. Mais ne faut-il pas aimer singulièrement la parodie pour choisir un semblable sujet ? (*Note de la précédente édition.*) — *La Messe de Gnide* est de Griffet Labaume ; imprimée d'abord à part, elle a été reproduite dans *les Fêtes et Courtisanes de la Grèce*. (*Note de M. Beuchot.*)

(2) Madame de Turpin a donné une assez faible idée de la susceptibilité de sa pudeur en se rendant éditeur des *Œuvres de Voisenon*, par conséquent des contes libertins qu'elles renferment, pour qu'on ne craigne pas de lui attribuer *les Heures de Cythère*. C'est elle qui publia, en cinq gros volumes in-8°, le léger bagage de l'abbé, ce qui faisait dire à La Harpe : « Il me semble voir un papillon écrasé dans un *in-folio*. » La *Correspondance secrète* t. III, p. 289, dit que le jeune collaborateur des travaux de madame de Turpin était Guillard, qui depuis donna de nombreux opéra.

Nous venons de recevoir de Ferney deux volumes charmans, qui prouvent bien que notre illustre Patriarche retombe plus que jamais en jeunesse, un *Commentaire historique sur les OEuvres de l'auteur de la Henriade, avec des pièces originales et les preuves*, et *la Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le roi de Prusse.* Nous aurons l'honneur de vous en rendre un compte plus détaillé l'ordinaire prochain.

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1776.

COMME Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, il paraît fort simple que M. de Voltaire n'ait voulu l'être que par lui-même; et pour faire oublier à jamais les impertinens croquis des La Baumelle, des Fréron, des Des Fontaines et de tant d'autres, sans en excepter les caricatures originales de M. Huber, notre illustre Patriarche n'a point vu de moyen plus sûr que d'écrire lui-même les Mémoires de sa vie. Son *Commentaire historique sur les OEuvres de l'auteur de la Henriade* ne renferme qu'une notice abrégée d'une partie de ses ouvrages, car il en est plusieurs dont il n'a pas même jugé à propos de faire mention; mais on y trouve en revanche une liste pompeuse de toutes ses liaisons avec les grandeurs et les puissances de la terre, une énumération très-édifiante de ses bonnes œuvres, et un recueil de pièces originales pour servir de preuves. Madame du Deffand, qui n'a pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nom-

mée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais, que c'est tout platement l'*inventaire de ses vieilles nippes*. Quelque rarement que ce malheur puisse arriver à madame du Deffand, il y a lieu de croire qu'elle restera seule de son avis. Le nouveau Commentaire est plein de détails charmans et d'une gaieté soutenue. On ne peut rien lire de plus légèrement pensé, de plus agréablement écrit, et l'on doute, en vérité, si le livre eût gagné à avoir été fait trente ans plus tôt.

Il n'y a qu'une manière de rendre compte des ouvrages de M. de Voltaire, c'est de les copier. Celui-ci étant trop étendu pour l'insérer en entier dans nos feuilles, nous ne pouvons résister du moins au plaisir d'en extraire les anecdotes les plus intéressantes.

M. de Voltaire ne cite que deux particularités de sa jeunesse : les vers qu'il composa, à l'âge d'environ douze ans, pour un invalide, et le legs que lui fit la célèbre Ninon de l'Enclos, qui avait entendu parler de ces vers, et qui avait désiré de voir un enfant dont le premier essai marquait déjà des talens si rares. Voici les vers :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour est notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des François,
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux !
On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance
Minerve la sagesse, Apollon la beauté ;
Mais un dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,

Voulut aussi me donner mes étrennes
En vous donnant la libéralité.

« La tragédie d'*OEdipe* ne fut représentée qu'en 1718, et encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, et ne s'embarrassait point que sa pièce réussît ou non; il badinait sur le théâtre, et s'avisa de porter la queue du grand-prêtre dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. »

Ce trait, sans doute, est de caractère, s'il en fut jamais; il annonce à la fois la souplesse de génie la plus étonnante, la supériorité d'esprit la plus singulière, et les plus heureuses dispositions du monde à se jouer de tout ce qui impose le plus aux hommes. Ce n'est point du tout ici le statuaire de la fable qui fait des dieux et qui tremble devant son propre ouvrage. Artiste et philosophe tour à tour, au talent de faire des dieux il réunit encore celui de persifler lui-même l'œuvre de ses mains ou de son imagination; et ce dernier effort n'est pas le moins rare sans doute.

« Il commença *la Henriade* à Saint-Ange, chez M. de Caumartin, avant qu'*OEdipe* fût joué. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de Maisons, son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président Hénault l'en retira avec peine. « Souvenez-vous, lui dit M. Hénault dans une de ses lettres, que c'est moi qui ai sauvé *la Henriade*, et qu'il m'en a coûté une belle paire de manchettes. » Ce poëme fut imprimé, avec beaucoup de lacunes, sous le titre de *la Ligue*. On engagea le cardinal de Bissy, alors président de l'assemblée du

clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu.

« Il donna la tragédie de *Marianne* en 1722. Marianne était empoisonnée par Hérode; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria *la reine boit*, et la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre *la Henriade*, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilège, ni protection. « Je n'ai pas le nez, dit-il dans une lettre à M. Dumas d'Aiguebere; je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays. » Il avait raison; le roi Georges I[er], et surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense. Ce fut le commencement de sa fortune...

« En 1730, il donna son *Brutus*, que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter *Mahomet*. Elle fut très-critiquée. J'étais, en 1732, à la première représentation de *Zaïre;* et, quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut sur le point d'être sifflée..... Un académicien l'ayant proposé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, M. de Boze (1) déclara que l'auteur de *Brutus* et de *Zaïre* ne pouvait jamais devenir un sujet académique.

« Il était lié alors avec l'illustre marquise du Châtelet, et ils étudiaient ensemble les principes de Newton et les systèmes de Leibnitz. Ils se retirèrent plusieurs années à Cirey en Champagne. M. de Voltaire y fit bâtir une galerie où l'on fit toutes les expériences sur la lumière

(1) C'est ce profond antiquaire qui prétendait prouver l'ignorance et l'ineptie des artistes en citant le mot sublime de Bouchardon sur Homère : « Lorsque j'ai lu ce poète, j'ai cru avoir vingt pieds de haut. » (*Note de Grimm.*)

Extrait d'une lettre de M. de Voltaire à M. d'Aiguebère, du 4 avril 1743.

« La *Mérope* n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse autant à la lecture qu'à la représentation... La séduction a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir; on m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la loge de madame la maréchale de Villars, où était sa belle-fille. Le parterre était fou; il a crié à la duchesse de Villars de me baiser, et il a tant fait de bruit, qu'elle a été obligée d'en passer par-là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai été baisé publiquement comme Alain Chartier par la princesse Marguerite d'Écosse; mais il dormait, et j'étais bien éveillé... »

« Le fameux comte de Bonneval lui écrivit de Constantinople, et fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. » M. de Voltaire rapporte ici un fragment très-curieux de ce commerce épistolaire, contenant les motifs qui déterminèrent le comte à embrasser la religion de Mahomet, et l'histoire de son abjuration. On lui épargna la cérémonie de la circoncision en faveur de son âge, etc.

« M. de Voltaire eut, sur la fin de 1744, un brevet d'historiographe de France. Il était déjà connu par son *Histoire de Charles XII;* cette histoire fut principalement composée en Angleterre, à la campagne, avec M. Fabrice, chambellan de Georges Ier, qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultawa. Cette Histoire fut très-louée pour le style et très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques et les incrédules cessèrent lorsque le roi Stanislas envoya à l'auteur une attestation authentique conçue en

ces termes : « M. de Voltaire n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonstance; tout est vrai, tout est dans son ordre. Il a parlé sur la Pologne et sur tous les événemens qui sont arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à Commercy, 11 juillet 1759. »

« En 1745, il fit *la Princesse de Navarre* pour les fêtes du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Madame d'Étiole, depuis la marquise de Pompadour, obtint alors pour lui le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. Voici le petit impromptu qu'il fit sur cette grace :

Mon *Henri Quatre* et ma *Zaïre*,
Et mon Américaine *Alzire*,
Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi.
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la Foire.

« L'histoire étant devenue un de ses devoirs, il commença quelque chose du *Siècle de Louis XIV*, mais il différa de le continuer; il écrivit la campagne de 1744 et la mémorable bataille de Fontenoy. » M. de Voltaire juge à propos de transcrire ici une longue lettre que M. le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères et frère aîné du secrétaire d'État de la guerre, lui écrivit du champ de bataille. Cette lettre donne presque toute la gloire de cette grande journée à M. le maréchal de Richelieu. Mais il est à remarquer que ce ministre haïssait personnellement M. le maréchal de Saxe, et c'est ce que M. de Voltaire oublie.

Il eût peut-être paru singulier que M. de Voltaire n'eût pas dit un mot sur la révolution de 1771, après l'avoir

célébrée dans le temps avec les plus grands éloges. Voici comme il touche cette corde délicate, à propos d'un passage des *Considérations sur le gouvernement*, de M. le marquis d'Argenson. « Ce passage important semble avoir annoncé de loin l'abolition de cette honteuse vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impossible. » En note : « Cette abolition n'a été que passagère. »

Le ministre citoyen (M. d'Argenson) employa l'homme de lettres (M. de Voltaire) dans plusieurs affaires considérables, pendant les années 1745, 1746 et 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années. Il fut chargé de faire le *Manifeste du roi de France en faveur du prince Charles Édouard.* « Ce fut l'infortuné comte de Lally qui avait fait le projet et le plan de cette descente, laquelle ne fut point effectuée.

« En 1746, M. de Voltaire entra à l'Académie Française, et fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. »

C'est en 1749, après la mort de madame la marquise du Châtelet, que le roi de Prusse appela M. de Voltaire auprès de lui. Tout le monde connaît la superbe lettre que ce monarque lui écrivit à ce sujet, et qui ne peut être comparée qu'à celle que M. d'Alembert vient de recevoir de la même main, à l'occasion de la mort de mademoiselle de L'Espinasse.

« Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, et vingt mille francs de pension. Cepen-

dant il ne quitta jamais sa maison de Paris, et j'ai vu, par les comptes de M. de Lalleu, notaire à Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par an. » Il ne fallait pas moins qu'un témoignage aussi authentique pour détruire tous les mauvais contes que l'on s'est plu à répandre sur les épargnes excessives de M. de Voltaire pendant son séjour en Allemagne.

« Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion... Il couchait au-dessous de son appartement, et ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie, et son favori cultivait en bas les mêmes arts et les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages... Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables... Le bonheur aurait été plus durable... sans une malheureuse dispute de physique mathématique élevée entre Maupertuis et Kœnig... La plaisanterie que fit M. de Voltaire sur les *Lettres philosophiques* fut regardée comme un manque de respect au monarque. Il s'en alla faire une visite à Son Altesse la duchesse de Gotha, qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit les *Annales de l'Empire*.

« Quand il fut à Francfort-sur-le-Mein, un bon Allemand, qui n'aimait ni les Français ni leurs vers, vint, le 1er juin, lui redemander les *OEuvres de poéshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *OEuvres de poésie* étaient à Leipsick avec ses autres effets. L'Allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, et qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les Œuvres seraient arrivées. M. de Voltaire lui remit sa clef de chambellan et sa croix, et promit de rendre ce qu'on

lui demandait; moyennant quoi le messager lui signa ce billet: « Monsieur, sitôt le gros ballot de Leipsick sera « ici, où est l'*OEuvre de poeshie* du roi mon maître, « vous pourrez partir où vous paraîtra bon. *A Francfort*, 1er juin 1753... » Le prisonnier signa au bas du billet: « Bon pour l'*OEuvre de poeshie* du roi votre maître. » Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du Bouc, pour ces lettres de change prétendues... Ces détails ne sont jamais sus des rois. Cette aventure fut bientôt oubliée de part et d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, et en renvoya bientôt de nouveaux et en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans. Les tracasseries de cour passent, mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-temps. »

M. de Voltaire rend compte ensuite de son établissement à Ferney, des fêtes qu'il y donna, des soupers de cent couverts, des bals, des spectacles, etc.; de la souscription qu'il fit pour mademoiselle Corneille; des secours qu'il donna à MM. de Crassi, persécutés par le supérieur de la maison des Jésuites d'Ornex, dont le véritable nom était *Fesse*, qu'il avait changé en celui de *Fessi*; de l'affaire des Calas, et de la part qu'il eut à la réhabilitation de cette famille infortunée; des services qu'il rendit aux Sirven; du commerce et des manufactures qu'il établit dans ses terres; de l'harmonie, plus admirable encore, qu'il sut maintenir entre les catholiques et les protestans dont sa nouvelle colonie se trouve composée, etc.

« Parmi les étrangers qui vinrent en foule à Ferney, on compta plus d'un prince souverain. Il fut honoré d'une

correspondance très-suivie avec plusieurs d'entre eux, dont les lettres sont encore entre mes mains. La moins interrompue fut celle de Sa Majesté le roi de Prusse et de madame la princesse Wilhelmine, margrave de Bareith, sa sœur.....

« L'impératrice de Russie envoya M. le prince de Koslouski présenter de sa part, à M. de Voltaire, les plus magnifiques pelisses, et une boîte tournée de sa main même, ornée de son portrait et de vingt diamans. On croirait que c'est l'histoire d'Aboulcassem, dans *les Mille et une nuits*. M. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de Moustapha dans une de ses victoires; et elle lui répondit « qu'avec de l'ordre on est toujours riche, et qu'elle ne manquerait, dans cette grande guerre, ni d'argent ni de soldats. » Elle a tenu parole.

« Cependant le fameux sculpteur, M. Pigalle, travaillait dans Paris à la statue du solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres, de lui faire cette galanterie..... Madame Necker, femme du résident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé, et d'un caractère supérieur, s'il se peut, à son esprit..... Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, et ayant assurément plus que personne droit à ce titre et à celui d'homme de génie, écrivit au célèbre M. d'Alembert, et voulut être des premiers à souscrire... Ce monarque fit plus : il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture de porcelaine, et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base : *Immortali.* M. de Voltaire écrivit au-dessous :

Vous êtes généreux. Vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présens ;
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

« Le solitaire étant malade et n'ayant rien à faire..., se comporta comme ceux qu'on appelait Jansénistes à Paris. Il fit signifier par un huissier à son curé, nommé *Gros*, bon ivrogne, qui s'est tué depuis à force de boire, que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre, au 1er avril, sans faute. Le curé vint, et lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, et qu'ensuite il lui donnerait les saintes huiles. Le malade accepta la proposition : il se fit apporter la communion dans sa chambre ; et là, en présence de témoins, il déclara par-devant notaire qu'il pardonnait à son calomniateur (un capelan qui avait écrit au roi de France, de couronne à couronne, pour le prier de chasser M. de Voltaire) qui avait tenté de le perdre, et qui n'avait pu y réussir. Le procès-verbal en fut dressé. Il dit après cette cérémonie : « J'ai eu la satisfaction de mourir « comme Gusman dans *Alzire*, et je m'en porte mieux. « Les plaisans de Paris croiront que c'est un poisson « d'avril. »

Le *Commentaire historique* est suivi de plusieurs lettres intéressantes à M. Torazzi, à M. le comte de Caylus, à M. le duc de La Vallière, à M. Linguet sur Montesquieu et Grotius, à M. Walpole sur la tragédie et sur l'histoire, à milord Chesterfield, à mademoiselle Clairon, à MM.... sur les Lettres prétendues du pape Ganganelli, à M. Bailly sur l'astronomie, etc.

Requête des Soldats Français a la reine,

Sur la discipline établie par les nouvelles ordonnances.

Cette pièce, telle quelle, a trop couru pour l'oublier dans nos feuilles : c'est apparemment l'ouvrage d'un jeune homme dont la tête, remplie de vers tragiques, s'échauffe aisément sur toutes sortes de sujets. On y trouvera quelques tirades que l'extrême sensibilité de notre parterre n'eût pas manqué d'applaudir au théâtre, mais pas un vers qui soit dans le ton de la chose. Quand Sa Majesté aurait condamné toute son armée à être pendue, il eût été difficile à notre poète de trouver un ton plus lamentable et plus désespéré. Comment une punition militaire, reçue dans tout le reste de l'Europe, peut-elle être regardée en France comme la flétrissure la plus humiliante. Sans discuter ici jusqu'à quel point les préjugés nationaux méritent d'être respectés, on remarquera seulement que ce n'est ni aux philosophes ni aux poètes à exagérer des préventions de ce genre. Le peuple français, avec la réputation d'être le plus souple et le plus volage de tous les peuples, est peut-être celui qui tient le plus à ses anciennes maximes, à ses vieilles opinions, à tous ses us et coutumes. Peut-être le ciel l'a-t-il voulu ainsi : d'un côté, pour suppléer à l'énergie qui lui manque; d'un autre, pour modérer imperceptiblement l'exercice d'une puissance trop absolue. De peur d'être aussi sérieux que notre poète, rapportons simplement comment la question qui fait le sujet de ces vers fut décidée un jour dans une assemblée d'officiers où on l'avait agitée avec beaucoup de feu. Chacun dit son mot; un seul de la compagnie s'obstinait à garder le silence. Après avoir écouté

le plus gravement du monde tout ce qu'on avait avancé pour et contre, il se leva au milieu du cercle, et, d'un très-grand sang-froid, leur dit : « Messieurs, vous penserez là-dessus comme il vous plaira. Pour moi, j'ai reçu beaucoup de coups de bâton, j'en ai fait donner beaucoup, et je m'en suis toujours bien trouvé. » C'était un officier de fortune qui avait acquis beaucoup d'expérience dans tous les grades par où il avait passé.

Reine, de vieux guerriers, d'intrépides soldats,
Honneur de leur pays, soutien de vos États,
Viennent de leurs malheurs vous retracer l'image.
Ils tombent à vos pieds... Votre plus beau partage,
Le plus grand de vos droits et le plus précieux,
Est d'essuyer les pleurs des sujets malheureux.
Nos sanglots étouffés ne peuvent se contraindre;
Nous ne murmurons pas, mais nous osons nous plaindre.
Oh! faut-il déclarer l'objet de nos ennuis?
Ah! faut-il prononcer? Nous sommes avilis:
Un ordre de Louis flétrit notre existence;
Lui-même a confirmé cette horrible sentence,
Il nous a condamnés. Fatal moment d'erreur!
Aux yeux des nations tu nous ravis l'honneur.
Quoi! ces mêmes héros, enfans de la victoire,
Que Bayard conduisit dans les champs de la gloire,
Ces soldats qui jadis, élevant leur pavois,
Jouissaient du bonheur de se créer des rois,
D'un déshonneur public éprouvent l'infamie!
L'univers est témoin de leur ignominie!
Le Français ne suit plus la voix de la valeur;
Par le frein de la crainte on veut guider son cœur,
Et pour comble de maux, dirons-nous d'injustice,
L'instrument de sa gloire est celui du supplice!
Si le ciel eût permis que vous eussiez pu voir
Sur nos fronts pâlissans les traits du désespoir
Le soldat consterné ne respirant qu'à peine,

La douleur de nos chefs, et leur voix incertaine
Nous lire en frémissant cet arrêt douloureux,
Votre cœur eût gémi sur tant de malheureux.
Dans quel moment encore un revers si funeste
De nos jours de douleur vient-il flétrir le reste?
Nous avions vu briller l'aurore du bonheur;
Tout semblait annoncer un règne de douceur:
Hélas! nos cœurs ouverts à la reconnaissance
D'un monarque chéri bénissaient la clémence;
Il venait d'abolir cette loi de rigueur
Qui livrait à la mort un soldat déserteur.
Nos camps retentissaient de nos cris d'allégresse;
Son nom parmi nos rangs se répétait sans cesse.
Quel silence effrayant succède à nos clameurs!
De longs gémissemens annoncent nos douleurs;
Si l'on entend des cris, ce sont des cris funèbres;
Nous recherchons la nuit et l'horreur des ténèbres.
Pourquoi des malheureux éloignez-vous la mort?
Ah! livrez-nous plutôt à la rigueur du sort;
A cette loi de sang rendez son existence;
Nous osons entrevoir la désobéissance.
Qui, parmi des soldats, osera le premier
Remplir d'un vil bourreau l'exécrable métier?
Quand la rigueur du sort les a jugés coupables,
Nous n'avons pas frémi d'immoler nos semblables.
Mais les déshonorer! Non, jamais des soldats
Ne prêteront leurs mains à de tels attentats:
Nous aimons mieux périr. Reine, le vrai courage
Peut survivre au malheur, mais non pas à l'outrage.

Et c'est toi, Saint-Germain!... Ah! quand sous nos drapeaux
Tu fixais la victoire et guidais nos travaux,
Tu n'as pas employé la voix de la menace;
Du sang de nos guerriers tu respectas l'audace.
Le temple de l'honneur par nous te fut ouvert;
Rougis-tu des lauriers dont nous t'avons couvert?
Va, le cœur des Français sera toujours le même;

Il suit avec ardeur un préjugé qu'il aime :
On n'a jamais besoin d'exciter sa valeur.
Ouvre nos cœurs sanglans, tu trouveras l'honneur.
Qu'aux habitans du Nord la discipline austère
Inflige un châtiment qu'elle a cru nécessaire ;
Esclaves plus long-temps, et plus tard policés,
Courbés dessous le joug, leurs cœurs sont affaissés.
Des fers de l'esclavage ils ont encor l'empreinte.
Des serfs peuvent sans honte obéir à la crainte.
Mais nous, le sentiment est notre unique loi ;
Librement un soldat se consacre à son roi :
C'est du trône français le plus bel apanage.
Pourquoi vouloir détruire un aussi noble usage ?
Rivaux de notre gloire, on a vu les Bourbons
Se disputer l'honneur d'être nos compagnons.
Et tu prétends flétrir ces titres respectables !
Que ferais-tu de plus si nous étions coupables ?
Pour connaître nos maux viens passer dans nos rangs,
Tu n'y trouveras plus que des soldats tremblans,
Calculant les instans qu'ils ont encore à suivre
Les drapeaux sous lesquels ils se plaisaient à vivre.
Nos regards languissans, ternis par nos malheurs,
S'élevant vers les cieux, laissent couler des pleurs.
Moins il est mérité, plus le mal est terrible :
A notre état cruel tout le monde est sensible.
Ces soldats vétérans que le malheur poursuit,
Qui de leur sang versé perdent l'unique fruit,
Invalides héros, bannis de leurs asiles,
Ne pleuraient que sur nous en passant dans nos villes.
Sur des chars entassés ces vieillards vertueux,
Pour plaindre notre sort, ne s'occupaient plus d'eux.
Ils aimaient à douter du sujet de nos peines ;
Ils rassuraient encor leurs ames incertaines ;
Mais quand de notre édit ils ont lu la rigueur,
Ils baisaient leur épée et frémissaient d'horreur.
A tant de malheureux soyez donc favorable,
Épouse de Louis ; votre main secourable

Sur le gouffre des maux peut nous servir d'appui :
Le roi, pour les calmer, doit n'écouter que lui :
Songez qu'en flétrissant les vrais soutiens du trône,
La honte du soldat jaillit sur la couronne.
Du sort qui nous menace éloignez la rigueur,
Et rendez-nous la vie en nous rendant l'honneur.

VERS DE M. DE VOLTAIRE,

Pour la fête donnée par Monsieur au roi et à la reine dans sa maison de Brunoy, et pour être récités par une Bohémienne ou par un Chasseur.

Aspirer au parfait bonheur
Est une parfaite chimère ;
Il est toujours bon qu'on l'espère,
C'est bien assez pour notre cœur.

A la chasse, dans les amours,
Le plaisir est dans la poursuite ;
On court après, il prend la fuite,
Il vous échappe tous les jours.

Mortels, si la félicité
N'est pas votre partage,
En ce lieu, du monde écarté,
Contemplez du moins son image.

Vous voyez l'aimable assemblage
De la vertu, de la beauté,
L'esprit, la grace, la gaîté,
Et tout cela dans le bel âge.

Qui pourrait en avoir autant,
Et dont le cœur serait sensible,
N'aurait pas tout le bien possible ;
Mais il devrait être content.

M. Germain-François Poulain de Saint-Foix, né à Rennes en 1703, historiographe de l'ordre du Saint-Esprit, est mort à Paris vers la fin du mois de juillet (1). Les lettres lui doivent plusieurs ouvrages estimables. Son *Théâtre*, quoique d'un genre fort inférieur à celui de nos grands maîtres, offre plusieurs tableaux d'une composition ingénieuse, d'un faire agréable et spirituel. *L'Oracle* et *les Graces* feront encore long-temps les délices de la scène française. Il y a dans les *Essais sur Paris* et dans l'*Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, une foule de recherches curieuses et d'anecdotes piquantes. Le style de M. de Saint-Foix est en général simple et pur, naturel et précis. C'est un mérite qu'on ne saurait trop apprécier depuis que l'affectation du bel esprit, le jargon métaphysique, et les petites prétentions à la chaleur et au génie, l'ont rendu si rare.

Le caractère de M. de Saint-Foix formait un contraste assez singulier avec celui de ses ouvrages. L'auteur des *Graces* était bien le mortel le plus sec et le plus bourru qu'il fût possible de rencontrer. Tout le monde sait son aventure avec le chevalier de Saint-Louis, comme il se battit pour une bavaroise, comme il reçut un grand coup d'épée, et comme il s'obstina toujours à dire qu'une bavaroise était un fichu dîner. Il eut vingt affaires dans sa vie pour des sujets de la même importance; et toujours malheureux, rien ne put le corriger d'une manie si étrange, et surtout si peu commune à messieurs les gens de lettres.

Si ses écrits étaient en opposition avec son caractère,

(1) On n'est pas d'accord sur l'époque de la naissance de Saint-Foix. La version qui semble la mieux fondée est celle qui le fait naître le 5 février 1698. Il mourut le 25 août 1776.

ils ne l'étaient guère moins avec ses goûts. M. de Saint-Foix n'a rien fait, du moins d'imagination, qui ne soit d'un genre facile et gracieux, et tous ses jugemens en littérature étaient d'une sévérité très-exclusive, pour ne pas dire très-injuste. Il n'estimait que les ouvrages d'une touche austère et vigoureuse. Corneille était son idole, Racine avait, à son gré, trop de mollesse et de douceur. Il avait pris, je ne sais pourquoi, l'aversion la plus décidée pour Henri IV; et une des dernières occupations de sa vieillesse fut de rassembler un grand nombre de matériaux qu'il prétendait employer à détruire l'enthousiasme avec lequel la France entière adore la mémoire de ce bon roi. Seraient-ce les opéra du citoyen de Toulouse (1) qui lui auraient donné cet excès de mauvaise humeur?

M. de Saint-Foix pensait fort librement sur la religion. Il détestait les prêtres, mais il n'aimait pas mieux les philosophes, et se plaisait souvent à raconter la leçon que lui fit un jour son père sur les dangers d'une philosophie trop hardie. Cet honnête vieillard avait appris que son fils, encore fort jeune, avait formé, avec quelques-uns de ses camarades, le projet d'attaquer ouvertement les objets les plus sacrés de notre culte. Il le fit venir, lui parla de cette entreprise avec beaucoup d'indulgence et de douceur, l'engagea même à lui faire confidence des motifs qui l'avaient déterminé à des mesures qu'il comptait prendre; et après l'avoir écouté avec beaucoup de patience: «Mon fils, lui dit-il, regardez ce crucifix: cet homme fut un juste; voyez comme on le traita, rentrez en vous-même....» Jamais l'aspect d'un crucifix n'avait opéré conversion plus subite et moins miraculeuse.

(1) Durozoi; voir t. VIII, p. 426-7.

A la première représentation des *Philosophes*, M. de Villemorin, l'un des tenans de la ferme générale, ayant trouvé M. de Saint-Foix au foyer, s'approcha de lui d'un air fort empressé, et lui dit : « Vous avez vu ces *Philosophes*, Monsieur, eh bien! cela n'est-il pas très-plaisant? » — « Pas tant, » lui répliqua notre gentilhomme breton avec cet accent brusque et lent qui lui était propre, « pas tant que *Turcaret*.... » On se souvient que messieurs les fermiers-généraux avaient offert cent mille francs à Lesage pour ne point faire jouer sa pièce; mais, quoiqu'il fût dans la misère, il préféra sa vengeance à sa fortune.

On vient de faire paraître, depuis la mort de M. de Saint-Foix, le sixième volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Ce nouveau volume contient, comme les derniers, quelques pensées détachées sur la conformité ou différence de nos mœurs, usages et coutumes, et des mœurs, usages et coutumes des autres nations; ses *Lettres turques*, un de ses premiers ouvrages, et le recueil de tout ce qu'il avait fait imprimer dans différens journaux, sur l'anecdote du prisonnier masqué. La première partie de ce volume n'a qu'une cinquantaine de pages; et parmi quelques traits assez curieux, on y trouve beaucoup de choses communes, et qui n'ont presque aucun rapport avec l'objet principal de l'ouvrage. On a revu avec plaisir les *Lettres turques*. Il y en a surtout une sur le duc régent, dont les détails pourront paraître assez piquans. Toutes ces discussions sur le prisonnier masqué sont fort ennuyeuses, parce qu'elles n'apprennent rien. M. de Saint-Foix prétend que ce prisonnier était le duc de Monmouth, fils de Charles II et de Lucie Valters, condamné à être décapité à Londres

le 15 juillet 1685. Cette opinion est fondée sur des conjectures assez frivoles, et l'on sait aujourd'hui, à n'en point douter, qu'elle est dénuée de tout fondement. M. de Voltaire, qui a parlé le premier de cette singulière anecdote, a fait entendre assez clairement, dans la dernière lettre qu'il a donnée à ce sujet, quel était le véritable mot de l'énigme. Ce qu'il avait pour ainsi dire deviné, lui a été confirmé depuis par une tradition fort respectable, et nous connaissons plusieurs personnes qui ont été à portée de puiser dans la même source, et qui pensent comme M. de Voltaire.

Le patriarche de Ferney s'est enfin décidé à nous donner *la Bible expliquée par les aumôniers de Sa Majesté le roi de Prusse.*

On nous a assuré que cet ouvrage était depuis longtemps dans le porte-feuille de M. de Voltaire, et que c'était le fruit des loisirs de Cirey, où on lisait tous les matins, pendant le déjeuner, un chapitre de l'Histoire Sainte, sur lequel chacun faisait ses réflexions à sa manière; et le chantre de *la Pucelle* s'était chargé d'en être le rédacteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouve guère, dans ce nouveau commentaire de la Bible, que les mêmes observations et les mêmes plaisanteries que M. de Voltaire s'est déjà permis de répandre dans le *Dictionnaire philosophique*, dans les *Questions sur l'Encyclopedie*, et dans d'autres ouvrages. Le Pentateuque et le prophète Ézéchiel occupent la plus grande partie du volume. On sait que le prophète Ézéchiel est le prophète favori de M. de Voltaire. Nous ne citerons ici que les premières lignes de la Genèse, qui prouvent bien l'extrême fidélité avec laquelle notre illustre pa-

triarche a toujours cru devoir traduire. « Au commencement, Dieu fit le soleil et la terre, et tout était *tohu bohu.* » *Tohu bohu* est le mot hébreu. Le traducteur a sans doute désespéré d'en trouver l'équivalent en français, il l'a conservé; et ce mot, emprunté du texte, donne à la phrase du monde la plus simple une grace tout-à-fait originale. S'il a traduit Shakspeare avec le même scrupule, il n'y a rien à dire.

La manière dont on se permet d'écrire aujourd'hui les Mémoires du barreau blesse peut-être un peu la décence, et n'est pas sans inconvénient pour la sûreté domestique; mais il faut convenir qu'elle peut servir merveilleusement à la connaissance du cœur humain, et que la malignité ne pouvait guère imaginer de ressource plus propre à suppléer aux libertés facétieuses de l'ancienne comédie.

Le Mémoire que Mᵉ Beau-Séjour vient de donner contre messire Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, premier apôtre de l'évangile du grand Quesnay, est, à la vérité, une des plus lourdes productions de ce siècle : on n'y trouve pas un trait d'esprit, pas une phrase éloquente; mais on y trouve bien mieux, des anecdotes d'une naïveté préc[illegible]euse, des pièces vraiment originales, et qui sans dou[illegible] été p[illegible] pour la postérité, si dame M[illegible] de V[illegible] ouse dudit messire de [illegible] lies avec soin, ou si s[illegible] u faire confidence à [illegible]

Que Mᵉ Beau-S[illegible] frère Mirabeau ét[illegible] père de famille le [illegible]

économe, le plus méchant calculateur, le fermier le plus ignorant; il n'eût excité que l'indignation et l'ennui. Tout bête que paraît notre auteur, il a mieux senti le parti qu'il pouvait tirer de son sujet. Il a fait parler lui-même son héros, il nous l'a montré en déshabillé dans l'intérieur de sa famille, dans l'intimité de son commerce épistolaire; et tous ces morceaux, où M. de Mirabeau peint si vivement son propre caractère, ses principes et ses plus secrets sentimens, sont d'un mérite inappréciable.

Pour répondre d'abord à l'indigne calomnie qui a souvent accusé l'Ami des hommes et ses disciples de préférer la richesse à la population, il suffira d'observer que messire Victor de Riquetti n'a pas seulement fait onze enfans à sa femme, mais qu'à la manière des anciens patriarches, il a encore entretenu chez lui plusieurs femmes étrangères, dans la vue d'augmenter le nombre de sa famille; qu'il y a réussi, mais que cette ardeur excessive l'a exposé plusieurs fois à des accidens très-fâcheux, que sa femme a eu le malheur de partager.

Si M. de Mirabeau manquait de piété, il faudrait avouer qu'il n'y a jamais eu de plus grand hypocrite; et c'est ce que nous sommes loin de supposer. Toutes ses lettres sont pleines de Dieu : « L'ordre, dit-il, est prescrit à tout ce qui est sorti de la main de Dieu ; l'homme seul peut s'en écarter en vertu du libre arbitre, qui n'a été donné qu'à lui, mais dont il rendra un terrible compte. » — « Si Dieu ne m'eût pas jugé propre, en faisant de mon mieux, à être à la tête d'une famille, il ne m'y aurait pas mis. Il sait bien que la vanité personnelle n'est pas ce qui me fait agir, que je ne m'en hausse ni ne m'en baisse, que je n'opprime point mes sujets, et que

triarche a toujours cru devoir traduire. « Au commencement, Dieu fit le soleil et la terre, et tout était *tohu bohu.* » *Tohu bohu* est le mot hébreu. Le traducteur a sans doute désespéré d'en trouver l'équivalent en français, il l'a conservé; et ce mot, emprunté du texte, donne à la phrase du monde la plus simple une grace tout-à-fait originale. S'il a traduit Shakspeare avec le même scrupule, il n'y a rien à dire.

La manière dont on se permet d'écrire aujourd'hui les Mémoires du barreau blesse peut-être un peu la décence, et n'est pas sans inconvénient pour la sûreté domestique; mais il faut convenir qu'elle peut servir merveilleusement à la connaissance du cœur humain, et que la malignité ne pouvait guère imaginer de ressource plus propre à suppléer aux libertés facétieuses de l'ancienne comédie.

Le Mémoire que Mᵉ Beau-Séjour vient de donner contre messire Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, premier apôtre de l'évangile du grand Quesnay, est, à la vérité, une des plus lourdes productions de ce siècle : on n'y trouve pas un trait d'esprit, pas une phrase éloquente; mais on y trouve bien mieux, des anecdotes d'une naïveté précieuse, des pièces vraiment originales, et qui sans doute eussent été perdues pour la postérité, si dame Marie-Geneviève de Vassan, épouse dudit messire de Mirabeau, ne les eût pas recueillies avec soin, ou si son avocat n'eût pas jugé à propos d'en faire confidence à tout Paris.

Que Mᵉ Beau-Séjour se fût contenté de prouver que frère Mirabeau était le plus mauvais mari du monde, le père de famille le plus dérangé, l'économiste le moins

et ce que je désirais que vous fissiez. Si vous êtes changée, vous aurez votre tâche dictée; je m'estime autant que les maris qui trouvent dans leurs femmes déférence et soumission; je veux être le chef du conseil de ma famille, d'autant plus que je saurai rendre à chacun ce qui lui est *due.* »

Une des choses les plus curieuses et les plus réjouissantes dans le Mémoire de Me Beau-Séjour, c'est l'extrait de toutes les lettres où M. de Mirabeau se livre sans ré-réserve aux doux transports que lui inspirent ses succès littéraires. Ces épanchemens d'amour-propre sont d'une franchise et d'une familiarité si neuves, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en rapporter au moins les traits les plus touchans.

« Au reste, vous saurez bientôt que mes preuves sont faites en face du public pour le bon cœur, et mes engagemens pris à cet égard pour un ouvrage qui a un tel succès, que grands et petits se font écrire à ma porte, et que je ne peux paraître en public de crainte de faire foule; ce n'est qu'un livre qui fait ce bruit prodigieux, qui m'attire les hommages, en visite et par écrit, de toute la terre, depuis les rois jusqu'aux goujats, qu'on traduit déjà en trois langues. (Sont-ce les goujats qu'on traduit?) La réputation ne manque pas dans notre famille. »

Dans une autre lettre il dit, en parlant de lui-même, « qu'il est l'homme que tout le monde *inconnu* vient voir par curiosité, l'honnête homme par excellence. Le bruit est grand qu'on me fait *soux*-gouverneur des Enfans de France. J'ai dit à ceux qui m'en ont parlé que je ne prendrais pas de *soux*, pas même de poste de *soux*-fermiers. »

Au sortir de Vincennes, où il avait été renfermé pour je ne sais quel ouvrage, il goûta le doux plaisir de voir « non-seulement que tout Égreville, mais encore tout Nemours était en haie double et triple aux fenêtres, sur les étaux et partout, pour le voir passer. J'ai trouvé autant d'empressement dans la capitale; mais ma conduite modeste fera tomber tout cela. »

Ce qui pourra paraître aujourd'hui plus admirable que la modestie de ce récit, c'est que, dans le fait, les détails n'en sont guère exagérés. *L'Ami des Hommes* eut un succès fou; les grands mots d'humanité, de vertu, de liberté, de propriété, qui s'y trouvent prodigués à chaque page, en imposèrent au plus grand nombre des lecteurs : le titre seul eût suffi pour les séduire. Il faut qu'un ouvrage qui parle en faveur du peuple, et qui s'élève ou directement ou indirectement contre les abus de l'administration actuelle; il faut, dis-je, qu'un tel ouvrage soit bien détestable pour ne pas faire la plus grande sensation. Il y a dans le livre de M. de Mirabeau quelques vérités respectables, une confusion d'idées extrême, mais une sorte de chaleur, et je ne sais quel jargon sensible, onctueux et mystique, qui a toujours été pour la multitude une merveilleuse amorce. On n'oublie point dans le Mémoire de rappeler l'anecdote du manuscrit anglais d'où l'on prétend que le marquis de Mirabeau a tiré la plus grande partie de son ouvrage; mais cette anecdote paraît fondée sur des conjectures assez vagues : et qui voudrait perdre son temps à les approfondir?

Il y a bien long-temps que Jean-Jacques n'avait fait parler de lui. Si le caractère qu'il a pris n'est pas celui du vrai philosophe, au moins est-il sûr que jamais phi-

losophe n'a mieux soutenu le sien. Renfermé au haut d'un cinquième étage, se dérobant perpétuellement au monde, et paraissant avoir renoncé à toute espèce de célébrité, il ne quitte sa retraite et le travail qui le fait vivre que pour se promener, ou seul ou avec sa douce moitié. Un accident qui vient de lui arriver dans une de ces promenades solitaires, l'a remis un moment sur la scène. Ayant été rencontré sur le chemin de Ménilmontant, par la voiture de M. de Saint-Fargeau, qui allait fort vite, il n'eut pas le temps de se ranger assez promptement; un grand chien danois, qui courait devant les chevaux, en le poussant sur le bord du chemin, sans respect pour la philosophie, le fit choir par terre. M. de Saint-Fargeau ne manqua pas de faire arrêter sur-le-champ son carrosse, et de voler au secours de la personne que son chien venait de renverser. Quand il eut reconnu l'auteur d'*Émile*, ses excuses et son empressement redoublèrent; il le pressa vivement de vouloir bien lui permettre de le ramener chez lui. Le philosophe fut inexorable et s'en retourna seul à pied, mais sans autre mal que quelques légères meurtrissures au visage. Le premier soin de M. de Saint-Fargeau fut d'envoyer le lendemain matin savoir des nouvelles de M. Rousseau. *Dites à votre maître qu'il enchaîne son chien;* ce fut toute sa réponse. Diogène eût-il mieux dit?

L'*Ode sur le Jubilé*, de M. Gilbert, vient d'être imprimée, mais avec une strophe au commencement, qui, en ôtant tout le scandale du début, en affaiblit infiniment la sublime hardiesse (1). L'auteur y a joint une

(1) Le poète avait commencé pas cette strophe :

Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ! etc. (*Note de Grimm.*)

Ode à Monsieur, frère du roi, sur son voyage en Piémont, et sa première *Ode sur le Jugement dernier*. On trouve dans ces trois ouvrages des strophes entières que J.-B. Rousseau n'eût pas désavouées. En voici une qu'on a fort louée et fort critiquée :

Ici Rome pourtant demande votre hommage ;
Rome, qui d'elle-même est une triste image,
Rome, où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde,
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

Une des plus belles images qu'on ait peut-être hasardées dans notre langue, est celle qui termine l'Ode sur le Jugement dernier.

L'Éternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

OCTOBRE.

Paris, octobre 1776.

Résultat d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société ;

PAR M. DIDEROT.

DANS l'état de nature tous les hommes sont nus, et je ne commence à les distinguer qu'au moment où je remarque dans quelques-uns ou des vertus qui leur conci-

lient mon estime, ou des vices qui leur attirent mon mépris, ou des défauts qui m'inspirent pour eux de l'aversion. Dans la société, c'est autre chose; je me trouve placé entre des citoyens distribués en différentes classes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et décorés de différens titres qui m'indiquent l'importance de leurs fonctions. Un homme n'est plus simplement un homme, c'est encore le ministre d'un roi, un général d'armée, un magistrat, un pontife; et quoique la personne puisse être, sous la plus auguste de ces dénominations, la créature la plus vile de son espèce, il est une sorte de respect que je dois à sa place; ce respect est même consacré par les lois, qui sévissent contre l'injure, non selon l'homme injurié, mais encore selon son état. La connaissance des égards attachés aux différentes conditions forme une partie essentielle de la bienséance et de l'usage du monde. L'ignorance ou l'oubli de ces égards ramène sous la peau d'ours et dans le fond de la forêt. C'est réclamer la prérogative du sauvage au centre d'une société civilisée.

J'ai été une fois menacé de la visite du roi de Suède actuellement régnant. S'il m'eût fait cet honneur, je ne l'aurais certainement pas attendu dans ma robe de chambre : au moment où son carrosse se serait arrêté à ma porte, je serais descendu de mon grenier pour le recevoir. Arrivé sous mes tuiles, il se serait assis, et je serais resté debout; je ne lui aurais fait aucune question; j'aurais répondu le plus simplement et le plus laconiquement à ses demandes. Si nous avions été d'avis différent, je me serais tu, à moins qu'il n'eût exigé que je m'expliquasse; alors j'aurais parlé sans opiniâtreté et sans chaleur, à moins que la chose n'eût touché de fort près au bonheur d'une multitude d'hommes; car alors qui peut répondre

de soi? Il se serait levé, et je n'aurais pas manqué de l'accompagner jusqu'au bas de mon escalier.

Certes, je n'aurais fait aucun de ces frais pour le comte de Creutz, son ministre.

Quoique je sois honnête, même avec les valets, c'est une sorte d'honnêteté qui diffère de celle que j'observe avec les maîtres; avec les maîtres, s'ils sont mes amis, ou s'ils me sont indifférens; avec les maîtres qui m'ont accordé de l'estime et de l'amitié, s'ils sont seuls ou s'ils ont compagnie. Laisser apercevoir le degré d'intimité est souvent une indiscrétion très-déplacée.

J'ai le son de la voix aussi haut et l'expression aussi libre qu'il me plaît avec mon égal; pourvu qu'il ne m'échappe rien qui le blesse, tout est bien. Il n'en sera pas ainsi avec le personnage qui occupe dans la société un rang supérieur au mien, avec l'inconnu, avec l'enfant, avec le vieillard.

Je me permettrai, avec un homme du monde, une plaisanterie que je m'interdirai avec un ecclésiastique. Je ne plaisanterai jamais avec un grand. La plaisanterie est un commencement de familiarité que je ne veux ni accorder ni prendre avec des hommes qui en abusent si facilement et qu'il est si facile d'offenser. Il n'y a guère que ceux qu'ils dédaignent qui soient à l'abri de cet inconvénient. Malheur à ceux qui conservent la faveur des grands et qui ont avec eux leur franc-parler! Ce sont pour eux des hommes sans caractère et sans conséquence.

Si jamais j'ai à m'entretenir avec le vicaire de la paroisse, mon curé et mon archevêque, et que j'écrive mon discours, je n'aurai pas besoin de mettre en tête: « Voici ce que j'ai dit à l'un et à l'autre et au dernier; » on ne

s'y trompera pas, et je n'aurai manqué d'honnêteté à aucun d'eux.

Je ne pense point que la culture des lettres, appartenant indistinctement à tous les états, ne soit pas une profession comme une autre. Tout le monde écrit, mais tout le monde n'est pas auteur; tout le monde parle, mais tout le monde n'est pas orateur. Il y a dans la société des hommes qui dessinent, qui peignent ou qui chantent, sans être ni musiciens ni artistes.

J'ai une assez haute opinion d'une profession dont le but est la recherche de la vérité et l'instruction des hommes. Je sais combien leurs travaux influent non-seulement sur le bonheur de la société, mais sur celui de l'espèce humaine entière. Je ne me serais point cru avili si j'avais rendu au président de Montesquieu les mêmes honneurs qu'au roi de Suède.

Certes, le législateur aurait dû être mécontent de moi, si je ne lui avais accordé que les égards du président. On a élevé beaucoup de catafalques, on a conduit bien des fils de rois à Saint-Denis sans que je m'en sois soucié. J'ai assisté aux funérailles du président de Montesquieu, et je me rappelle toujours avec satisfaction que je quittai la compagnie de mes amis pour aller rendre ce dernier devoir au précepteur des peuples et au modèle des sages.

Malgré toute la distinction que j'accorde au philosophe et à l'homme de lettres, je pense toutefois que peut-être on s'exposerait au ridicule en promenant dans la société la dignité de cet état, sans y être autorisé par des titres bien avoués.

L'homme de lettres qui jouit de la réputation la plus méritée, recevra toujours les égards qu'on lui rendra,

avec timidité et modestie, s'il se dit à lui-même: « Que suis-je en comparaison de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Bossuet, de Fénélon et de tant d'autres? »

Il préfèrera la société de ses égaux avec lesquels il peut augmenter ses lumières, et dont l'éloge est presque le seul qui puisse le flatter, à celle des grands avec lesquels il n'a que des vices à gagner en dédommagement de la perte de son temps.

Il est avec eux, comme le danseur de corde, entre la bassesse et l'arrogance. La bassesse fléchit le genou, l'arrogance relève la tête; l'homme digne la tient droite.

La dignité et l'arrogance ont des caractères auxquels on ne se trompera jamais. Si je vois un homme qui écoute patiemment, de la part d'un grand, un mot qui le mettrait en fureur de la part de son égal, ou d'un ami dont il connaît toute la bonté, ou même d'un indifférent dont il n'a rien à espérer ou à craindre, je ne vois en lui qu'un arrogant. Si l'on n'est jamais tenté de lui adresser ce mot, dites qu'il a de la dignité.

J'ajouterais à ce qui précède beaucoup d'autres choses, si je ne craignais de tomber dans la satire personnelle. Je proteste, dans la sincérité de mon cœur, que je n'ai personne en vue, et que j'ai le bonheur de ne connaître que des hommes de lettres estimables et honnêtes, que j'aime et que je révère.

On a donné, ce mardi 1er octobre, sur le théâtre de l'Opéra, *Euthyme et Lyris*, ballet héroïque en un acte, avec celui d'*Arveris ou les Isies*. Le premier est absolument neuf, et n'en vaut pas mieux. Le poëme est de M. Boutillier, qui travailla long-temps pour les boule-

vards (1); la musique, de M. Desorméry, attaché ci-devant à l'orchestre de la Comédie Italienne. *Les Isies* sont tirées des *Fêtes de l'Hymen*, de MM. Cahusac et Rameau. Ces deux actes ont ennuyé mortellement; mais, eussent-ils été meilleurs, l'empressement qu'on avait de voir le ballet-pantomime du célèbre Noverre, représenté pour la première fois le même jour, n'eût guère permis d'y faire une grande attention. Pour rendre compte du succès d'*Apelles et Campaspe*, essayons d'abord d'en indiquer le programme en peu de mots. On nous pardonnera sans doute d'entrer dans quelques détails sur un ouvrage qui doit faire époque dans l'histoire de nos arts et de nos plaisirs.

Le sujet du nouveau ballet-pantomime se trouve dans un passage de Pline. En parlant du pouvoir des beaux-arts, ce philosophe historien cite le trait d'Alexandre, qui, ayant ordonné à Apelles de faire le portrait d'une de ses favorites nommée Campaspe, et s'étant aperçu que l'artiste avait pris pour son modèle la passion la plus violente, eut la générosité de la lui céder et de les unir.

Le théâtre représente l'atelier d'Apelles, terminé dans le fond par une galerie de tableaux, c'est du moins ce qu'il devait représenter: mais la galerie de tableaux ne ressemble à rien, et toute la décoration manque également de goût et de vérité. C'est un salon immense, assez richement décoré, qui ne rappelle en rien l'atelier d'un peintre, et où l'on découvre à peine deux tableaux rangés mesquinement contre un côté des coulisses.

Apelles, c'est le grand Vestris, instruit de la visite d'Alexandre, donne les dernières touches au portrait de ce prince. Il a tout préparé pour le recevoir. Ses élèves

(1) Mort à Paris en 1811. (*Note de M. Beuchot.*)

sont déguisés en Amours et en Zéphyrs, et les femmes qui le servent, en Graces. Cette idée est ingénieuse et riante, et l'on oublie bientôt ce qu'elle peut avoir de recherché et de précieux, en faveur des beautés qui en résultent.

Un bruit d'instrumens militaires annonce l'arrivée d'Alexandre. Il est devancé par ses femmes et par une troupe de guerriers. A sa droite marche Campaspe : c'est mademoiselle Guimard couverte d'un voile. Apelles se prosterne aux pieds du prince, qui le comble de bontés. Il examine son portrait, les Graces le lui présentent; des Amours se groupent de différentes manières, et servent pour ainsi dire de support au tableau; d'autres le couronnent.

Alexandre demande au prince s'il n'a point quelque autre ouvrage à lui montrer. Apelles lui montre Vénus occupée à choisir, dans le carquois de l'Amour, la flèche qui doit blesser Adonis. Enchanté des talens de l'artiste, le prince désire qu'il fasse le portrait de Campaspe; il la fait avancer et lui ôte son voile. Apelles recule de surprise et d'admiration. Ce moment a été rendu avec l'expression la plus sublime et la plus vraie.

Pour augmenter l'enthousiasme d'Apelles, Alexandre fait marcher Campaspe, la pose dans diverses attitudes; et la scène est terminée par la danse des couronnes, qui forme une fête assez agréable.

Roxane, c'est mademoiselle Heinel, a des droits sur le cœur d'Alexandre. Elle paraît avec l'empressement que lui donnent les soupçons dont elle est agitée. Quand cette entrée ne serait pas du costume le plus exact, elle produit une pantomime d'inquiétude et de jalousie qui jette de la variété dans le sujet, et donne à la scène plus de

chaleur et de vie. Alexandre modère l'emportement de Roxane, rassure Campaspe, et dissimule pour éviter un éclat. Comme cet Alexandre ne cesse pas un moment d'être le sieur Gardel, c'est-à-dire un des premiers danseurs de l'Europe, mais un des plus froids acteurs qui aient jamais paru sur aucun théâtre, cette situation, quoique très-susceptible d'intérêt, ne fait que peu de sensation.

On est dédommagé par la scène d'Apelles et de Campaspe. Le peintre, occupé du désir de plaire à son modèle, imagine de se servir du déguisement de ses élèves pour rendre à cette beauté la séance moins ennuyeuse. C'est ici que le sieur Noverre a déployé toute la richesse de son talent par une foule de tableaux dignes de l'Albane. Apelles examine son modèle, et le place dans plusieurs attitudes; toutes lui paraissent également belles; il crayonne, il efface, il esquisse de nouveaux traits; il les efface encore. Éperdu, troublé, il ne sait plus à quel choix se déterminer. Tantôt il veut la peindre en Minerve, tantôt en Flore, tantôt en Diane; et Campaspe jouit avec complaisance des transports qu'elle lui inspire sous ces différens attributs, que les élèves de l'artiste accompagnent toujours par les groupes les plus ingénieux et les plus agréablement variés. Le peintre enfin se détermine à représenter Campaspe comme la mère des Amours, sur un trône de fleurs autour duquel sont groupés les Amours. L'un d'eux lui présente une tourterelle; d'autres tiennent des corbeilles, des vases, des parfums; des Zéphyrs la couronnent et lui offrent des fleurs, tandis que les Graces s'occupent du soin de sa toilette. Apelles vole à la toile, et veut esquisser; mais les crayons échappent de ses mains: il brise sa palette,

éloigne tout le monde, s'approche de Campaspe, et lui fait, en tremblant, l'aveu de sa passion. Campaspe, loin de s'en offenser, lui fait entendre qu'elle préfère l'amour d'Apelles au trône d'Alexandre. Enchanté de son bonheur, il se jette avec transport à ses genoux. Roxane, dévorée par la jalousie, s'est introduite, pendant cette scène, dans l'atelier du peintre. Témoin de l'infidélité de Campaspe, elle fait éclater sa joie, et sort pour dévoiler à Alexandre la perfidie de sa rivale.

Alexandre reparaît dans le moment où Apelles et Campaspe se jurent l'amour le plus tendre. Il se livre d'abord à tout son ressentiment. Campaspe tombe évanouie; Apelles tremble moins pour lui que pour les jours de sa maîtresse. Alexandre, combattu par différens mouvemens, cède enfin à celui de la générosité, oublie sa vengeance, son amour, et fait grace aux deux amans.

Au second acte, le théâtre représente le palais d'Alexandre. Dans le fond paraît un trône élevé sur plusieurs marches. Alexandre, suivi d'un brillant cortège, conduit les deux époux, leur fait présenter la coupe nuptiale, les unit, et les comble de présens. Après cette cérémonie, Alexandre donne la main à Roxane, et l'élève au trône, au pied duquel on lui rend tous les honneurs qui lui sont dus. Ce couronnement est terminé par une danse générale à laquelle Alexandre daigne se mêler : car Alexandre Gardel aimerait mieux renoncer à l'empire du monde qu'à ses entrechats.

Ce second acte a paru très-froid, et avec raison. On a changé la fin du premier, et le second n'en est pas meilleur. Au lieu de pardonner comme à la première représentation, Alexandre commence par faire enchaîner Apelles, et ce n'est qu'au troisième acte, par conséquent

après de mûres réflexions, qu'il veut bien lui accorder sa grace et lui céder sa maîtresse; ce qui ôte tout le prix du sacrifice et ce qui pèche peut-être encore plus contre la dignité du caractère de notre héros. Le sublime de l'action d'Alexandre n'est pas de céder une maîtresse qui a pu lui être infidèle, c'est de triompher de son premier mouvement, et de respecter sans faiblesse un empire plus puissant que le sien, celui des arts et de l'amour. Il est à croire que Noverre eût évité une grande partie des reproches qu'on lui a faits, s'il eût resserré davantage la marche de son action, et s'il se fût contenté d'en faire un seul acte. Il est à présumer encore qu'il eût évité une infinité de critiques, s'il eût eu moins de ménagemens à garder avec l'économie de l'administration actuelle, et l'amour-propre de quelques auteurs : les décorations eussent été plus riches, les tableaux mieux éclairés, le costume plus fidèle; il y eût eu moins d'*entrées-seuls;* et le vainqueur de l'Asie eût fait moins de pirouettes, moins de sauts périlleux.

Quoique le ballet d'*Apelles et Campaspe* n'ait pas eu tout le succès que semblait promettre la réputation de M. Noverre, les gens de goût s'accordent à dire que jamais personne ne connut mieux que lui et les ressources et les effets de son art. On n'a pas manqué de comparer le ballet de *Médée* à celui-ci, et le plus grand nombre semble donner la préférence au premier, comme plus intéressant et plus pathétique; mais ce sont deux ouvrages d'un genre absolument différent, et qu'il ne faudrait point opposer l'un à l'autre.

Quoique la danse pantomime paraisse propre à rendre toutes sortes de sujets, de caractères et de passions, il en est sans doute qui sont plus particulièrement de son

ressort, et c'est au génie de l'artiste qu'il appartient de les saisir. Je pense qu'en général le genre gracieux, le genre érotique et le genre pastoral, peuvent fournir à la danse infiniment plus de sujets heureux que le genre héroïque, pathétique ou larmoyant. La pantomime ne peut pas suivre en tout la marche sublime du poète; elle ne peut admettre ni des plans aussi compliqués, ni une intrigue aussi forte, ni des développemens aussi fins, ni des vues de détail aussi profondément senties; elle se rapproche davantage de la manière du peintre; il lui faut en conséquence un fond d'où elle puisse faire sortir la suite des tableaux la plus naturelle et la plus variée, des caractères vivement contrastés, des situations frappantes, des scènes d'un dessin riche et brillant, mais dont la liaison soit simple et sensible, et dont la marche aisée, quoique rapide, n'oblige jamais le spectateur aux efforts d'une attention trop pénible.

M. le marquis de Pezay a fait graver l'inscription suivante dans son jardin, à Paris, pour la statue de l'Amour :

D'aucun dieu l'on n'a dit tant de mal et de bien;
Le plus grand des malheurs est de n'en dire rien.

Sur un groupe représentant Zéphire qui met une couronne sur la tête de Flore :

Des déesses et des mortelles
L'orgueil encor long-temps fixera le destin :
Zéphyr paraît ici la couronne à la main,
Flore oublie à l'instant que l'ingrat a des ailes.

Pour le cabinet.

Rêveur, poète, amant, jardinier tour à tour,

C'est ici que je chante, ou médite, ou soupire.
J'y fais un projet pour la cour;
J'y fais mes chansons pour l'Amour;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre.
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai;
Et si l'Amour me trompe, ici je pleurerai.

Un poète de la cour l'a parodiée comme il suit

Politique, rimeur, guerrier, fat tour à tour,
C'est ici que je donne à mes dépens à rire.
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'Amour;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre.
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et pour faire un c..., là je me marîrai.

Voici d'autres vers qui valent mieux que ceux de M. le marquis de Pezay.

Vers de M. l'abbé Delille à M. Turgot, à la Roche-Guyon, chez madame la duchesse d'Enville.

Tout étonné de n'avoir rien à faire,
Turgot plus content, moins goutteux,
Ne regrette le ministère
Que quand il voit des malheureux;
Ce qu'en ces lieux on ne voit guère.

On ne se souvient pas d'avoir vu un voyage de Fontainebleau aussi brillant que l'a été celui-ci; mais ce n'est pas en nouveautés littéraires. Une affluence de monde prodigieuse, des fêtes, des parties de jeu, des courses de chevaux, l'élégance et la variété des toilettes, en ont fait presque tous les frais. Quoique très-accueillies

par notre jeune souveraine, il faut avouer que les lettres ont encore assez peu contribué aux plaisirs de la cour. Sur dix ou douze pièces nouvelles représentées à Fontainebleau, une seule a réussi; encore y a-t-on trouvé un cinquième acte à refaire : c'est *Mustapha et Zéangir*, de M. de Chamfort. Quelques corrections que cette tragédie laisse à désirer, elle paraît avoir réuni tous les suffrages par la simplicité de sa conduite, par la noblesse des caractères et par la pureté du style. Nous nous serions déjà empressés de rendre compte d'un ouvrage fait pour rappeler l'ancienne gloire du théâtre français, si l'auteur ne nous avait pas priés lui-même d'attendre les changemens qu'il se propose de faire dans les deux derniers actes, et dont il est très-occupé dans ce moment. On sait qu'après le succès de *Mustapha*, la reine voulut bien faire venir M. de Chamfort dans sa loge et lui annoncer, la première, que le roi venait de lui accorder une pension de douze cents livres sur les Menus. On sait que Sa Majesté lui dit tout ce qui pouvait augmenter le prix de cette grace. « Racontez-nous donc, lui dit un seigneur de la cour, toutes les choses flatteuses que la reine vous a dites? » — « Je ne pourrai jamais, répondit le poète, je ne pourrai jamais ni les oublier ni les répéter.... » M. le prince de Condé vient d'ajouter encore aux faveurs dont la cour a comblé M. de Chamfort, en le nommant secrétaire de ses commandemens, avec deux mille livres de pension.

Ce n'est qu'après que les pièces tombées à la cour auront reparu sur le théâtre de Paris, que nous nous permettrons d'en parler avec quelque détail. On observera seulement ici qu'on a trouvé dans *Zuma*, de M. Lefèvre, auteur de *Cosroës*, quelques situations, quelques vers

heureux, mais à travers une foule d'absurdités et dans le plan et dans l'exécution; que *le Malheureux Imaginaire* de M. Dorat, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'élégance et de jolis vers, a paru d'un froid mortel, d'une marche également éloignée et de la nature et de l'art théâtral; que *le Dramomane* de M. Cubières, qui devait être gai, puisque c'était une satire contre M. Mercier, a plus ennuyé qu'aucun drame, et c'est beaucoup dire sans doute; que *l'Égoïsme* de M. Cailhava est faiblement intrigué et plus faiblement écrit; que *l'Avare Fastueux* de M. Goldoni n'est pas même une bonne esquisse, et que tous les moyens en sont recherchés ou mesquins; que *la Fausse Délicatesse* du chevalier Marsolier, n'est qu'une prétention manquée au marivaudage; que *l'Inconnue persécutée* du sieur Moline est encore au-dessous du *Duel comique*, etc. De tant de pièces malheureuses, il n'en est aucune cependant qui soit tombée aussi honteusement que *la Soirée des Boulevarts*, ancien opéra-comique du sieur Favart, qu'il a eu la manie de remettre à neuf, et où il s'est avisé de jeter vingt platitudes du plus mauvais ton et de la gaucherie la plus impertinente. Une des plus légères gentillesses de ce genre, est ce qu'il fait dire à une harengère des boulevards, que « ces grands panaches de plumes dont les femmes se coiffent aujourd'hui, sont l'emblème de la légèreté et du tempérament. » Toutes ces bêtises ont tellement révolté, que l'on a crié aux acteurs : *Fi! retirez-vous!* et que l'on a fait baisser la toile avant la fin du spectacle, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à la cour. Le malheureux Favart a été consolé de cette catastrophe par le succès de ses *Sultanes*, dont la reprise a réussi infiniment.

On lit depuis quelques jours avec plaisir un roman de madame Riccoboni : *Lettres de milord Rivers à sir Charles Cardigan.*

Il n'y a pas beaucoup d'intérêt dans la conduite de ce roman. Quoique l'intrigue en soit faible et commune, l'exposition en est assez embarrassée. On n'y trouve ni beaucoup d'événemens ni beaucoup de situations nouvelles, et le dénouement est prévu presque aussitôt que l'action commence à se développer. Tout cela n'empêche pas que ces lettres ne soient un ouvrage charmant, et par les détails et par le style. On y distinguera particulièrement les lettres de miss Rutland, dont le caractère et l'enjouement ont un naturel et une grace infinis. Il y a dans la seconde partie deux épisodes qui nous ont paru très-piquans, chacun dans son genre. Le premier est tout-à-fait romanesque, mais il respire un sentiment sublime et délicat.... S'il est vrai, comme on nous l'assure, que ce soit une histoire véritable, et dont madame Riccoboni et son amie Thérèse ont été elles-mêmes les héroïnes, ce morceau n'en est que plus précieux. L'autre, beaucoup plus court, pourrait fournir le sujet d'un conte très-philosophique et très-original.

Le Bureau d'Esprit, comédie en cinq actes (1), qu'on a faussement attribuée au sieur Linguet, et dont toute la gloire appartient à M. Rutlidge, Irlandais d'origine, officier au régiment de Fitz-James, n'est qu'une plate et grossière imitation des *Philosophes*, qui ne sont, comme l'on sait, qu'une mauvaise copie des *Femmes savantes*, mais qui ont du moins, dans quelques scènes, le mérite d'une bonne méchanceté et celui d'un style assez

(1) Londres, 1777 (1776), in-8°.

correct. Notre Irlandais s'est imaginé qu'on pouvait réussir à moins, et qu'il suffisait d'attaquer à tort et à travers les réputations les plus distinguées. Ce qui peut étonner davantage, c'est qu'il ne se soit pas trompé tout-à-fait. Quoiqu'on s'accorde à trouver sa pièce détestable, dépourvue d'esprit et de gaieté, froide, ennuyeuse et du plus mauvais ton, il est certain qu'elle a fait une sorte de bruit, et que beaucoup de gens ont essayé du moins de la lire : tant il est vrai que la malignité reçoit avidement tous les sacrifices qu'on veut bien lui faire. On peut juger du goût des caricatures de M. Rutlidge par les noms sous lesquels il a prétendu désigner ses personnages. Madame de Folincourt, c'est madame Geoffrin ; M. Cocus, c'est M. Diderot; M. Cucurbitin, M. le baron d'Holbach; Rectiligne, M. d'Alembert; le marquis d'Orsimont, M. de Condorcet; Calcas, l'abbé Arnaud; Thomassin, M. Thomas; Faribole, M. Marmontel; du Luth, M. de La Harpe, etc. A la manière dont l'auteur fait parler tous ces personnages, on ne peut pas même soupçonner qu'il ait jamais écouté aux portes; à la manière dont il s'efforce de les ridiculiser, il est évident qu'il ne connaît pas mieux leurs ridicules que leurs bonnes qualités. On nous assure cependant qu'il a eu l'honneur d'être reçu quelquefois chez madame Geoffrin. Avec tant de goût pour les méchancetés, il faut être bien gauche pour ne pas tirer plus de parti d'un sujet qui en pouvait fournir de si piquantes, et surtout à qui ne voulait rien ménager. Avec si peu de talens pour la satire, il faut avoir bien peu de délicatesse pour se permettre de publier un libelle contre une femme mourante, et qui aurait tous les travers qu'on ose lui prêter sans en être moins respectable, et par ses

vertus, et par son âge, et par son caractère. Si l'on trouve dans cette misérable brochure quelques idées qu'un homme d'esprit aurait pu rendre intéressantes, l'ineptie, la grossièreté, la platitude de l'exécution en ôtent tout le prix. La scène, par exemple, où messieurs nos beaux esprits se prennent de querelle en voulant chercher un successeur à M. de Voltaire, pouvait produire un fond de plaisanterie assez heureux : eh bien! on n'y trouve pas un mot de vérité, pas un trait à retenir. Une des plus ingénieuses pensées de toute la pièce, est que « les philosophes parlent comme des perroquets et mangent comme des autruches. » Sur ce mot, cité par les Prôneurs comme un mot saillant, on peut apprécier le reste. Mais on rougirait de s'arrêter plus long-temps à un ouvrage qui mérite encore plus de mépris que d'indignation.

Extrait de la correspondance de M. l'abbé Galiani, à madame d'Épinay (1).

« ..... Pour vos réformes, je les applaudis toutes, d'autant qu'aucune ne retombe sur moi. Tite-Live disait pourtant de son siècle (qui ressemblait si fort au nôtre): *Ad hæc tempora ventum est quibus nec vitia nostra nec remedia pati possumus.* « On est dans un siècle où les remèdes nuisent au moins autant que les vices. » Savez-vous ce que c'est? L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et de la transmigration en Amérique. Tout tombe en pourriture ici, religion, lois, arts, sciences, et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. Ce n'est pas

(1) Extrait de la lettre du 18 mai 1776, imprimée dans la *Correspondance de Galiani.*

un badinage, ceci, ni une idée tirée des querelles anglaises : je l'avais dit, annoncé, prêché, il y a plus de vingt ans, et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir. N'achetez donc pas votre maison à la Chaussée-d'Antin, vous l'achèterez à Philadelphie ; j'aurai aussi ma part de ce malheur, puisqu'il n'y a point d'abbayes en Amérique... »

Le même à la même (1).

«.... Votre dernière lettre me parle du malheur de madame Geoffrin ; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle vivra encore du temps languissante, mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier au soir, m'étonna et me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de madame Geoffrin avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux ; il s'agit de vider tout le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir. De nier ou de douter toujours et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. : quel vide affreux ! quel rien ! quel effort ! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes, et surtout des femmes, dont l'imagination est double (attendu qu'elles ont l'imagina-

(1) Cette lettre n'est qu'un extrait de celle du 21 septembre 1776.

tion de la tête et puis encore une autre), ne saurait être incrédule; et celle qui peut l'être n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son ame. Si l'ame vieillit, quelque croyance reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persécuter les vrais incrédules, et je vous ajouterai qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fanatiques fondateurs de sectes qui pourraient être suivis. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une foule, et d'abord tout le monde le suit. L'incrédule fait bien plus, c'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de sa corde; il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. *Ergo*, madame Geoffrin devait finir par un bon jubilé...

« Je vous souhaite de finir de même; ce n'est pas un mauvais souhait à votre santé. Vous me direz que c'est vrai, mais que ce n'est pas non plus un joli compliment à votre esprit. J'en conviens; mais qu'est-ce que l'esprit en comparaison de l'estomac...? »

Notre charmant abbé Galiani raisonne à merveille sur les causes qui peuvent avoir jeté madame Geoffrin dans la dévotion; mais il pourrait bien s'être trompé sur la vérité du fait qu'il nous explique si bien; ce qu'il y a de sûr, au moins, c'est que madame Geoffrin aurait pu se permettre tous les excès de zèle qui ont atterré sa santé, sans que sa façon de penser eût changé le moins du monde. Nous en demandons pardon au poète Gilbert et à toute l'Église de France; mais il paraît évident que la ferveur avec laquelle on a célébré le dernier jubilé, n'a été qu'une affaire de mode, une affaire de parti; et ce qui le prouve

mieux que tout le reste, c'est qu'on n'en voit plus aucune trace aujourd'hui que les circonstances ne sont plus les mêmes. La religion de madame Geoffrin semble avoir porté toujours sur deux principes : celui de faire tout le bien possible, et celui de respecter très-scrupuleusement toutes les convenances établies, en se prêtant même avec beaucoup de complaisance aux différens mouvemens de l'opinion publique. Les personnes qui la connaissent le mieux savent qu'elle n'a jamais varié sur ce point.

Sa dernière maladie, dont elle n'est que faiblement revenue, et qui, dans les commencemens, ne laissait aucune espérance de guérison, est devenue en quelque manière un événement public, par l'éclat des querelles et des divisions qu'elle a occasionées dans sa société. A la suite d'une attaque d'apoplexie, madame Geoffrin étant tombée dans un état de langueur qui lui ôtait l'usage de toutes ses facultés, sa fille, madame la marquise de La Ferté-Imbault, n'a plus jugé à propos de recevoir les personnes qui n'étaient que de la société de sa mère, et non pas de la sienne. Elle a fait fermer durement sa porte à MM. d'Alembert, Marmontel et autres, tous anciens amis de sa mère, qu'elle n'avait jamais pu souffrir à cause qu'ils étaient Encyclopédistes. Cette excellente femme, mais qui n'est pas moins étourdie que bonne, a mis dans ce procédé aussi peu de ménagemens que si elle avait fait la chose du monde la plus simple; elle s'est permis même d'écrire à M. d'Alembert la lettre la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer. M. d'Alembert ne s'en est vengé qu'en montrant la lettre, qui est en effet le comble du ridicule. La conduite de madame de La Ferté-Imbault a révolté contre elle tout le parti philosophe; l'ordre des *Lanturelus* et

des *Lampons* (1) (plaisanterie établie chez madame de La Ferté-Imbault, pour se moquer des académies et de l'esprit de parti) s'est trouvé sérieusement aux prises avec toute l'Encyclopédie. On n'a pas douté que madame Geoffrin, revenue à elle-même, ne désavouât hautement la conduite de sa fille. On s'est trompé. Elle a trouvé que sa fille pouvait avoir raison dans le fond, quoiqu'elle eût grand tort dans la forme; elle a reproché aux philosophes de n'avoir pas mieux connu sa fille, et d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent, beaucoup de bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun. Après avoir grondé beaucoup, elle a pardonné à tout le monde; elle a décidé que le viatique et les philosophes n'allaient pas trop bien ensemble, et qu'il fallait de la bienséance en toutes choses. Elle a traité sa fille de folle, mais elle a loué son zèle. « Ma fille, a-t-elle dit en riant, est comme Godefroi de Bouillon; elle a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles. » Les premières lueurs qui ont annoncé le retour de ses forces ont été des attentions de société, et les premiers soins dont elle s'est occupée, de bonnes œuvres. Quoiqu'il y ait dans son état un mieux sensible, elle continue encore d'être fort languissante,

(1) D'après une lettre manuscrite de madame de La Ferté-Imbault, dont nous devons communication à l'obligeance de M. Hippolyte de La Porte, l'ordre des Lanturelus, dont l'idée est due au marquis de Croixmare, fut d'abord institué pour se railler du parlement Maupeou. La mode exigea bientôt qu'on en fît partie. Des souverains briguèrent l'honneur d'y être admis. Madame de La Ferté-Imbault, d'abord grande-maîtresse, fut ensuite proclamée reine. Nous avons sous les yeux un brevet de l'ordre délivré, en avril 1784, à la marquise de Blangy par la *souveraine de l'ordre incomparable des Lanturelus, protectrice de tous les Lampons, Lampones et Lamponets*, scellé d'un sceau à son effigie. Si l'on en croit Chamfort, madame Geoffrin disait de la reine, sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de canne. »

et il y a peu d'espérance qu'elle puisse être rendue à la société. Voilà donc plusieurs pertes cruelles que la philosophie vient d'éprouver dans l'espace de peu de mois : la mort de mademoiselle de L'Espinasse, celle de madame de Trudaine, la disgrace de M. Turgot, et l'apoplexie de madame Geoffrin. Il n'y a que l'élévation de M. Necker qui puisse nous consoler de tous ces malheurs. La confiance que Sa Majesté a daigné accorder à cet illustre étranger, honore les lettres, qui ont contribué à le faire connaître; et le triomphe que le mérite a remporté dans cette occasion sur de vains préjugés, doit être regardé sans doute comme une preuve du progrès que la raison et les lumières ont fait en France. Puissent les plus heureux succès justifier aux yeux même les plus préoccupés un choix si digne des vertus de notre jeune monarque !

NOVEMBRE.

Paris, novembre 1776.

De tous les arts cultivés de nos jours dans l'Europe entière, il n'en est peut-être aucun qui ait fait de plus étonnans progrès que la musique; et pour en juger, il ne faut que comparer les chefs-d'œuvre des Rameau, des Jomelli, des Traetta, des Piccini, avec tout ce que les siècles précédens nous ont laissé de plus célèbre dans ce genre. Il paraît douteux que l'art puisse aller au-delà. On croit pouvoir assurer du moins que les principes théorétiques de cet art ne seront jamais plus approfondis qu'ils ne l'ont été dans l'ouvrage que vient de nous donner M. Bemetzrieder, l'auteur des *Leçons de Cla-*

vecin, publiées il y a quelques années par M. Diderot (1).

Ce nouveau livre est intitulé *Traité de Musique concernant les tons, les harmonies, les accords et le discours musical, dédié à Monseigneur le duc de Chartres.* Un volume de discours et un volume de notes.

L'auteur, sans doute un peu fâché d'avoir eu à partager avec M. Diderot le succès de son premier ouvrage, a grand soin de nous avertir dans sa préface que celui-ci lui appartient tout entier, jusqu'aux fautes d'orthographe; et son style est beaucoup trop sauvage, beaucoup trop franchement tudesque, pour nous laisser aucun doute à ce sujet. Heureusement ce n'est pas le style qui doit faire le mérite de son livre; et, si M. Bemetzrieder n'a pas trop bien saisi le caractère de notre langue, il n'en parle pas moins supérieurement celle de son art. Le seul dictionnaire à consulter pour l'entendre est le piano-forte; avec ce secours, au lieu de le trouver obscur, on le trouvera précis, et l'on admirera combien il a su renfermer d'idées et de rapports en peu de mots.

Le nouveau *Traité de musique* n'est pas un ouvrage de pure érudition. L'auteur ne s'est point égaré dans des recherches aussi frivoles que savantes; il ne s'est point attaché à ces principes généraux qui appartiennent à toutes les théories, et qui, dans l'application, ne sont presque d'aucun usage; son livre est la science pratique des sons et des accords. Après avoir développé l'origine naturelle des sons, il suit leurs rapports et leurs différences dans la progression la plus exacte et la plus simple; il apprend à décomposer un morceau de musique quelconque, à le dépouiller des croches, même de la mesure et du mouvement, pour n'en extraire que le

(1) Voir tome VII, page 294.

simple fond harmonique, c'est-à-dire les accords enchaînés et phrasés. Par ce moyen, il apprend à son élève à se meubler la tête et les doigts de toutes les richesses éparses dans les compositions de nos plus grands maîtres. Cette lecture n'apprendra point à faire soixante-quatre notes dans une seconde, mais elle formera l'oreille au sentiment de l'harmonie ; elle éclairera l'amateur, et lui donnera l'intelligence la plus parfaite de tous les secrets de la science harmonique.

M. le prince de Gonzague, le chevalier de la dame Corilla, cette célèbre improvisatrice, qu'il a fait couronner à Rome en dépit de la cabale qui s'opposait à son triomphe, est ici depuis quelques jours. Ayant demandé à M. Marmontel, avec qui il soupait chez madame Necker, un impromptu sur le bandeau de l'Amour, celui-ci fit sur-le-champ ces quatre vers :

L'Amour est un enfant qui vit d'illusion ;
La triste vérité détruit la passion :
Il veut qu'on le séduise, et non pas qu'on l'éclaire :
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

Vers de feu M. de Fontenelle à une jolie femme, en lui envoyant son TRAITÉ SUR LE BONHEUR.

Sur cet écrit tristement raisonneur
Passez un trait qui tout entier l'efface ;
Mettez un seul mot à la place,
Et vous aurez le Traité du Bonheur.

---

jouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, et il m'a fallu bien de la constance et des forces pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, et aussi un peu pour les sciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez de Paris m'a absolnment dégoûté de la lecture. Je suis vieux, et les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; et si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais et des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher; j'ai vécu assez pour voir des soldats russes porter mon uniforme, les Jésuites me choisir pour leur général, et Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, et mon Académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, et je serais plus fier que Persée, si au bout de ma carrière je pouvais détruire la caverne de ce monstre aux cent têtes.

Vous avez un très-bon roi, mon cher d'Alembert, et je vous en félicite de tout mon cœur. Un roi sage et vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printemps prochain.

Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus (1).

Ce poète charmant, qui jouit si long-temps de la plus

(1) VOLTAIRE. *Les trois Bernard.*

grande célébrité, sans avoir paru jamais la rechercher, est mort vers la fin de l'année dernière (1), mais dans une obscurité si profonde, que nous sommes peut-être excusables de n'avoir pas songé à en parler plus tôt. Il y a plusieurs années qu'il n'existait plus pour le monde, et il s'était vu oublié presque aussitôt qu'il avait cessé d'y vivre. M. Bernard, avec la plus grande douceur dans le caractère et la plus extrême circonspection dans la conduite, s'était fait peu d'amis, par la raison même qu'il n'avait jamais eu le courage ou l'imprudence de se faire un seul ennemi. En se bornant à l'existence d'un homme aimable, il semblait attendre de la société tout son bonheur, et cependant il faisait assez peu pour elle. Sa conversation était trop réservée pour être intéressante. Quoique son imagination fût naturellement agréable, elle ne paraissait ni brillante ni facile; dans sa pétulance même, elle conservait quelque chose de maniéré, soit qu'il eût reçu de la nature une ame assez froide, ou qu'il l'eût rendue telle à force d'art et d'habitude: on eût dit qu'il avait subordonné tous ses sentimens, toutes ses passions, à cet esprit de galanterie qui est le caractère dominant de tous ses ouvrages. Peut-être n'y eut-il jamais philosophe aussi conséquent, aussi fidèle à ses principes que lui. Son épicuréisme avait un ensemble admirable, une marche plus soutenue, plus régulière que le stoïcisme d'Épictète ou de Caton. Il avait arrangé sa manière d'être comme on arrangerait le plan d'un opéra. Il avait préparé des fêtes pour chaque saison de la vie, et si le sort n'était pas venu troubler de si doux projets, jamais on n'eût mieux réussi. Il avait trouvé le secret merveilleux de cueillir partout des fleurs, et de les cueillir presque

(1) Bernard mourut le premier novembre 1775; il était né en 1710.

sans épines. Peu d'hommes ont été mieux traités des femmes, et peu d'hommes ont su jouir de cette faveur avec moins de trouble et de peine; cependant jamais homme n'eut moins de fatuité. Peu de gens de lettres ont goûté plus délicieusement ce que la gloire littéraire peut offrir de plus flatteur, et jamais personne n'a moins éprouvé les tracasseries qui accompagnent trop communément les succès de ce genre. Né pauvre, il avait eu l'avantage d'acquérir une fortune assez considérable, et l'avait acquise sans bassesse et sans ennui. Tout semblait lui promettre la vieillesse la plus fortunée, lorsqu'il fut attaqué subitement d'une maladie fort singulière, et qui fut regardée comme l'effet d'une trop longue suite de plaisirs auxquels il s'était toujours livré, à la vérité, avec assez de modération, mais dont il avait cru pouvoir conserver trop long-temps la douce habitude.

Sa maladie, qui le prit en sortant d'une maison pour aller dans une autre, eut d'abord les symptômes de la paralysie; revenu de ce premier état, il tomba dans une espèce d'ivresse continue, que les médecins attribuèrent à quelque humeur vicieuse qui pouvait s'être répandue tout à coup sur les fibres de son cerveau. L'histoire de cette maladie est un phénomène vraiment digne de l'attention d'un philosophe observateur (1). Ses idées, en conservant leur tournure, leur caractère habituel, n'avaient perdu que leur liaison, cet ensemble qui constitue précisément le moi, la personnalité. Il reconnaissait les personnes qu'il avait coutume de voir, lorsqu'il les rencontrait. Il songeait à faire tout ce qu'il était accoutumé de faire; ce qu'il disait, il le disait encore avec la même

(1) Grimm avait déjà donné quelques détails sur les causes de l'imbécillité de Bernard, t. VII, p. 197 et suiv.

élégance, avec le même choix d'expressions, comme dans son meilleur temps; mais il oubliait d'un moment à l'autre ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire, ce qu'il avait dit et ce qu'il voulait dire. Sa mémoire n'agissait que par secousses. On eût dit que le fil de ses idées avait été découpé en mille et mille endroits, et son cerveau ressemblait à un manuscrit où le temps aurait effacé les caractères les plus essentiels à la liaison du discours. A cette faiblesse de tête près, il semblait avoir recouvré toutes ses forces; il mangeait, il buvait comme à l'ordinaire; il était assidu aux promenades, et surtout à l'Opéra; quelquefois même il essayait de corriger encore ses vers. C'est dans cet état qu'il a vécu plusieurs années sans être jamais revenu parfaitement à lui-même, et sa mort a été presque aussi subite que l'avait été le dérangement de ses facultés. La déclaration qu'on lui a fait déposer chez un notaire pour désavouer le recueil de ses poésies, publié sans son consentement, est purement l'ouvrage de sa nièce, dont les préjugés superstitieux nous priveront peut-être à jamais d'une édition correcte des œuvres de son oncle; il est même à craindre qu'elle n'ait déjà anéanti à peu près tout ce qui restait dans son portefeuille. Ce poète a rempli, mais plus tristement qu'il ne le pensait, le sort qu'il s'était prédit lui-même dans l'inscription qu'il avait faite pour son buste, en le plaçant à l'entrée de sa cave:

Redoutable tyran des morts,
A tes lois puisqu'il faut se rendre,
J'habiterai ces lieux voisins des sombres bords.
Libre, sans crainte et sans remords,
C'est par-là que je veux descendre.

M. Bernard fut attaché, dès sa plus tendre jeunesse,

au maréchal de Coigny: il le suivit en Italie, où il fut chargé d'écrire le journal des campagnes de ce héros. Il a conservé depuis, en beaux vers, la mémoire des journées de Parme et de Guastalla. Louis XV lui donna, dans plusieurs occasions, des marques d'une bienveillance distinguée. Il le nomma son bibliothécaire à Choisy, où il lui faisait l'honneur de causer souvent avec lui; il lui fit donner aussi la charge de trésorier des dragons; et c'est sur un terrain qui lui avait été assigné par Sa Majesté; que le poète fit bâtir sa jolie petite maison de Choisy. Il nous reste de lui deux opéra, *Castor et Pollux*, et *les Surprises de l'Amour*, le poëme sur *l'Art d'aimer*, celui de *Phrosine et Mélidore*, et un assez grand nombre de pièces fugitives répandues dans différens recueils; mais il s'en faut bien qu'on nous les ait données toutes, et la plupart de celles qui sont imprimées ne l'ont été que sur des copies très-défectueuses. Il avait fait pour madame de Pompadour un dialogue charmant entre l'Amour et l'Amitié, un Épithalame pour le mariage de M. le duc de Coigny, très-digne d'Ovide; mais ces deux ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres pièces du même genre, n'ont jamais paru, et nous ignorons ce que la nièce et son directeur auront fait de tout cela (1).

La *Théorie des Jardins* (par M. Morel, architecte attaché au prince de Condé) a fait assez de bruit; mais ce livre a été beaucoup plus prôné qu'il n'a été lu. On y déploie ces maximes imposantes, ces principes généraux, qui appartiennent à la théorie de tous les arts, et qui,

(1) On n'est pas aujourd'hui plus instruit. Une femme dévote et son directeur sont de mauvais gardiens pour des poésies galantes. (*Note de la première édition.*) Voir cependant t. VII, p. 201, note 1.

dans la pratique, ne sont presque d'aucun usage; de pompeuses descriptions, un assemblage bizarre de mots techniques et de phrases ampoulées, je ne sais quel air sombre et penseur qui plaît infiniment à notre siècle. N'en voilà-t-il pas assez pour réussir?

La *Théorie* de M. Morel nous a rappelé ce que dit autrefois M. de Voltaire du livre de M. Félibien sur la peinture :

Dieu préserve du verbiage
De monsieur Félibien,
Qui noie élégamment un rien
Dans un fatras de beau langage!

On n'a vu qu'une seule fois sur le théâtre de la Comédie Française *la Rupture ou le Malentendu*, comédie en un acte, en vers, le 23 novembre. Cette pièce a été reçue, annoncée et jouée sous le nom de mesdames de Lorme; mais elle n'a pas été plus tôt sifflée, qu'on a vu qu'elle était d'un certain M. Legrand, que nous ne connaissons pas mieux que ces dames.

L'intrigue du *Malentendu* est aussi faible qu'elle est embrouillée. Ce sont deux vieillards, dont l'un a deux neveux, et l'autre deux nièces : sans savoir le choix que leurs jeunes parens ont pu faire, ils se réjouissent de former entre eux une double alliance; mais ils ne veulent point gêner leur liberté. Les amans ont chacun leur inclination, qu'ils n'osent déclarer : leurs maîtresses éprouvent le même embarras. Il n'y a aucun personnage dans cette pièce qui n'ait un secret à garder; ce qui produirait sans doute un merveilleux imbroglio, si on ne les voyait pas toujours dans la nécessité de s'expliquer, ou si quelque motif raisonnable pouvait seulement éloigner une confidence que tout e monde a prévue,

que tout le monde a devinée. Un des oncles obtient des deux nièces qu'elles s'expliqueront par écrit : il se charge de leurs lettres; mais comme ces lettres sont sans adresse, il les confond, et donne à l'un ce qui est pour l'autre : nouveau quiproquo, qu'il était encore trop aisé d'éviter. Pour terminer toutes ces difficultés de commande, le poète n'a rien imaginé de plus ingénieux que de mettre et les amans et les oncles en présence. Le plus impatient des vieillards s'écrie alors : *Ma foi, je n'y comprends rien.* Le parterre répond : *Ni moi non plus.* L'acteur continue; mais le parterre, aussi peu satisfait de l'explication que du reste, renouvelle ses huées, et la toile tombe. Quelque pauvre que soit ce sujet, il n'a pas même le mérite d'être original; il est pris de je ne sais quelle comédie italienne, où le peu de situations qu'il offre est développé, du moins, avec plus d'art et de vraisemblance. Comme ce sont les lettres sans adresse qui forment presque toute l'intrigue du *Malentendu*, on a dit assez plaisamment que c'était surtout *le défaut d'adresse* qui avait fait tomber l'ouvrage. Le calembour est digne de la pièce.

On a eu l'honneur de vous rendre compte, dans le temps (1), d'une Lettre de M. de Voltaire, au sujet de la nouvelle traduction de Shakspeare, adressée à l'Académie Française, et lue dans une assemblée le jour de la Saint-Louis. Cette lettre était une critique peu mesurée, et de la traduction et de l'original; mais elle était plaisante, mais elle fit rire; et l'auteur qui produit cet effet, surtout en France, ne peut pas manquer d'avoir raison. Il fut donc généralement décidé à Paris, que le

(1) Voir précédemment page 118.

poète qui, depuis deux cents ans, fait les délices de l'Angleterre, n'était qu'un histrion barbare, et que ses traducteurs méritaient les Petites-Maisons. Une décision aussi sévère n'a pas effrayé le chevalier Rutlidge..... Cet écrivain, fils d'un Irlandais, et né en France, a cru que la connaissance des deux langues pouvait le mettre en état de combattre la critique de M. de Voltaire, et de rétablir Shakspeare dans l'opinion publique. Pénétré de vénération pour l'auteur d'*Othello*, il ose le défendre contre l'auteur de *Zaïre;* mais, quoiqu'il se soit fait une loi de révéler les erreurs et même la mauvaise foi de M. de Voltaire, il le fait avec tant de décence, avec tant de respect pour la vieillesse et pour une célébrité si justement acquise, qu'on le soupçonnerait presque d'avoir ambitionné le double avantage de déplaire en même temps aux ennemis de ce grand homme et à ses enthousiastes. Si le chevalier Rutildge a eu le rare mérite, pour un littérateur, d'avoir observé les bienséances de la société, il n'a pas les mêmes égards pour celles du théâtre français. Il ne croit pas que des personnages de la lie du peuple avilissent toujours la scène tragique. Il pense, au contraire, qu'il est souvent essentiel de les faire paraître, et qu'alors il faut leur donner le ton et le langage de leur état. Shakspeare s'en sert dans plusieurs de ses tragédies; mais ces personnages ne sont jamais qu'accessoires. Veut-il retracer César à la fois ambitieux et populaire, faisant servir la faveur de la multitude à abattre le crédit et à ruiner la puissance des patriciens, il fait d'abord passer sous nos yeux un peuple enivré des qualités éblouissantes du vainqueur de Pompée, des plébéiens qui se dérobent à leurs travaux journaliers et qui s'apprêtent à voler sur les pas de l'ambitieux qui les attire au Capitole, où il

doit se faire couronner. D'un autre côté, le poète anglais nous offre des sénateurs alarmés, reprochant à la multitude son inconstance, lui rappelant l'idée du grand Pompée qu'elle avait tant chéri, et cherchant par leurs prières et par leurs menaces à prévenir cette fête tumultueuse que prépare l'esprit de sédition. C'est par une telle scène que Shakspeare annonce le caractère dangereux de César; c'est par le moyen de ces personnages accessoires que le public est disposé à envisager l'attentat de Brutus comme un sacrifice fait à la patrie. Nous savons qu'un auteur français aurait mis cette scène en récit, et que, par-là, il aurait évité de faire paraître des personnages dont le costume et le discours sont peut-être incompatibles avec la dignité de Melpomène. Nous nous garderons bien d'adopter le sentiment du chevalier Rutlidge, et de condamner un usage que la France a toujours respecté; mais nous osons avancer qu'un tel récit, quand même il serait écrit par Racine, ne produirait jamais l'effet de la scène en action. Si cette assertion n'est pas d'une vérité incontestable, il faudrait abandonner l'art dramatique et borner nos plaisirs à entendre déclamer l'épopée. Il en résulte que l'action du théâtre anglais blesse souvent le goût, et que les récits de la scène française affaiblissent presque toujours l'intérêt. Heureux l'auteur qui saurait éviter les deux écueils! Mais ce prodige n'a pas encore paru.

En rendant à la dignité du théâtre français tous les hommages qui lui sont dus, nous ne pouvons nous empêcher de hasarder ici une question. Si Horace a eu raison de dire que la poésie et la peinture sont sujettes aux mêmes règles, pourquoi les auteurs tragiques n'admettraient-ils pas cette disparité de tons et de caractères que

les plus grands peintres d'histoire ont employée avec succès? Voyons comment Le Guerchin, dont la composition a toujours été admirée, nous représente l'Enlèvement d'Hélène (1).

Au milieu de la nuit et du silence, l'heureux Pâris la conduit hors des murs de Mycènes; le vaisseau troyen les attend; la crainte et la tendresse sont empreintes sur les traits délicats de la belle fugitive, l'amour et la victoire brillent dans les yeux du ravisseur. Jusque-là le tableau eût été avoué, sans doute, par tous nos aristarques académiques; mais Le Guerchin ne se contente pas de peindre vaguement la fuite d'une femme; il veut faire connaître au spectateur le caractère particulier d'Hélène, et pour y réussir il a recours aux accessoires. A la suite de l'épouse de Ménélas, on voit quatre esclaves fidèles qui portent soigneusement tout ce que leur maîtresse a de plus cher au monde après son amant. Les objets de tant de soins sont un écrin de bijoux, un petit chien, un singe, un perroquet. C'est ainsi que, par des accessoires, Le Guerchin nous retrace la faible Hélène. C'est par des accessoires encore moins ignobles que Shakspeare nous a retracé l'ambitieux César; car il faut convenir que des plébéiens romains sont des personnages plus graves qu'un petit chien, un singe et un perroquet.

M. de Voltaire, dans sa Lettre à l'Académie, dit, pour justifier sa propre traduction du *Jules-César* de Shakspeare, que l'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose, tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés; que le style est quelquefois d'une élévation incroyable, quelquefois de la plus grande naïveté; que le

(1) Ce tableau, dont parle ici le baron de Grimm, est du Guide, et non du Guerchin. (*Note de la première édition.*)

commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette variété; que non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose; mais qu'il opposa l'ampoulé à l'enflure, et que c'était la seule manière de faire connaître Shakspeare. Le chevalier Rutlidge prétend au contraire que c'était la seule, ou du moins la plus sûre manière de le défigurer. Voici sa réponse : « Il n'y eut jamais de vers blancs dans la langue française, sa marche et son génie n'en comportent point; ôtez la rime, et l'effet de la versification s'anéantit; on n'a jamais fait d'essai en ce genre, qui ait approché d'une prose forte et cadencée. Il n'en est pas de même de la langue anglaise; et par une suite de son abondance et de son énergie, et encore plus de l'*appuyé* de toutes ses terminaisons, on y fait des vers sans rimes aussi harmonieux que ceux qui sont rimés. *Le Paradis perdu*, de Milton, est en vers blancs, le langage en est plein et sonore, et la musique du discours aussi sensible et aussi harmonieuse que celle de la poésie grecque et latine. Les vers blancs de Shakspeare ont le même avantage. Ce poète, dans ses tragédies, se sert de trois manières de s'exprimer : il emploie d'abord la prose; à mesure que le discours doit s'ennoblir, il fait usage des vers blancs; lorsqu'il veut inculquer dans la mémoire du spectateur une pensée forte et sublime, ou une maxime grave, il a recours à la rime, propre à y clouer, pour ainsi dire, l'idée qu'il veut imprimer. La transition d'une de ces manières de parler à l'autre est toujours imperceptible et ménagée avec un artifice admirable. »

Si le mélange de ces trois manières paraît barbare aux yeux de M. de Voltaire, s'il a cru le rendre fidèlement par une disparité qui est vraiment barbare dans la langue

française, il faut convenir que ce grand homme ne connaît pas le génie de l'idiome anglais. Mais non, il n'est pas possible que M. de Voltaire ignore qu'il est des langues où ce mélange est loin d'être un défaut; il sait très-bien que la transition des vers blancs aux vers rimés a été constamment employée par un auteur dramatique à qui M. de Voltaire lui-même a souvent prodigué les plus grands éloges; par un poète qui serait peut-être le premier de son siècle, si le chantre de *la Henriade* n'avait pas existé; en un mot, par le célèbre Métastase, dont tous les opéra sont mêlés de vers blancs et de vers rimés.

Rendons justice à M. de Voltaire, et loin de l'accuser d'ignorance, croyons plutôt qu'un zèle patriotique l'a engagé à défigurer un auteur étranger, dont le génie mieux développé eût offusqué peut-être la gloire du théâtre français. Nous ne dirons pas avec le chevalier Rutlidge: « Français! laissez là vos tragédies, elles sont froides et languissantes. » Nous dirons, au contraire: Français! conservez vos tragédies précieusement, et songez que si elles n'ont pas les beautés sublimes qu'on admire dans Shakspeare, elles n'ont pas aussi les fautes grossières qui les déparent. Vous avez eu raison, Français, d'abandonner votre musique nationale, parce que le dernier compositeur de l'Italie ou de l'Allemagne serait en état de remplacer avantageusement les psalmodies de Lulli et de Rameau. Oh! si vos vers n'avaient pas plus d'harmonie que votre musique, on pourrait vous dire sans témérité: Français! laissez là vos tragédies. On pourrait alors vous conseiller, non pas d'imiter Shakspeare, mais, en adoptant ses principes, d'imiter la nature. On vous répète sans cesse qu'il faut l'embellir; mais croyez que la nature ne saurait être embellie, ou que ces pré-

tendus embellissemens ne sont que de convention : consultez là-dessus tous les artistes. Ce jardin symétrisé, ces Tuileries que vous admirez tant, ne feront jamais le sujet d'un tableau de Vernet ; cette nymphe qui s'y promène et qui attire vos regards, avec un pied de rouge et une coiffure à la grecque, ne sera jamais peinte ainsi par Greuze. Ces deux peintres briseraient plutôt leurs pinceaux, que de les profaner par l'imitation de ce qu'on appelle l'embellissement de la nature. Mais si l'art ne peut pas embellir la nature, à quoi sert-il donc? A la choisir, à rassembler ses différentes beautés, à en faire un tout que la nature elle-même ne désavouerait pas. C'est par les principes de cet art que le berger forme le bouquet dont il veut orner le sein de sa maîtresse ; c'est par les mêmes principes que le sculpteur réunit les différens traits qui doivent composer un Apollon ou une Vénus ; chaque trait de la statue, chaque fleur du bouquet, existe dans la nature, et tout l'art consiste dans le choix qui les rassemble.

Les journaux sont devenus une espèce d'arène où l'on prostitue sans pudeur et les lettres et ceux qui les cultivent, à l'amusement de la sottise et de la malignité. On a jugé apparemment que cette arène littéraire n'était pas encore occupée d'une manière assez brillante par MM. La Harpe, Fréron, Le Fuel et autres. On vient d'appeler parmi les combattans MM. Clément et Palissot. Leur journal, intitulé *Journal Français*, remplacera le *Journal de Verdun*, et paraîtra tous les quinze jours, à commencer du 15 janvier 1777. Ces messieurs ont assuré le public, dans leur Prospectus, que la décence et l'impartialité présideraient à toutes leurs critiques. Le public

en a de trop sûrs garans dans la comédie des *Philosophes* et dans les *Lettres à M. de Voltaire*, pour avoir aucun doute là-dessus; ainsi la bonhomie de ces Messieurs n'a rien à craindre d'un engagement dont la sévérité eût peut-être écarté, dans toute autre circonstance, un grand nombre de souscripteurs.

Quand je vois les Académies publier à l'envi les Éloges des grands écrivains qui ont illustré le siècle précédent, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur la manière dont les hommes sont jugés. Un homme de génie paraît; à peine y a-t-il quelques bons esprits qui s'en aperçoivent; la multitude ne s'en doute pas. Mais comme cet homme, par son essence, est créateur, comme il devance son siècle, comme il ouvre un ordre de choses nouvelles ou de beautés inconnues, comme sa marche ne ressemble en rien à la marche ordinaire, il s'attire bientôt l'attention du public; il est jugé ne ressemblant à rien de connu, il est condamné, et doit s'estimer très-heureux si les dons du génie qu'il reçut en partage ne deviennent pas la source de son malheur, et ne disposent pas de son repos et de sa tranquillité. Quelquefois il ne suffit pas de toute sa vie pour se faire pardonner sa supériorité; mais, dès qu'il cesse d'être, il commence pour lui une autre succession d'opinions. La mort désarme la haine, fait taire l'envie et la calomnie, et permet à la justice d'élever sa voix en faveur de ceux qui ont droit à l'admiration de la postérité, sans avoir pu vaincre la prévention de leur siècle. Alors les hommes passent insensiblement, mais rapidement à l'extrémité opposée: on dirait qu'ils s'empressent de venger, par un hommage vain et tardif, la cendre inanimée d'un grand homme, des outrages

qu'il a reçus pendant sa vie, des chagrins qu'il lui a fallu dévorer. Alors cet hommage ne tarde pas à devenir un culte, une religion : tout homme qui oserait relever la plus petite tache, la moindre imperfection dans l'objet de ce culte, deviendrait odieux, serait regardé comme l'ennemi de la nation, comme un homme dangereux et bon à exterminer. Ordinairement la religion qui s'établit pour honorer les morts, n'en est que plus ardente à déprimer les vivans, et à leur disputer tout droit à l'immortalité ou à la reconnaissance des hommes.

Voilà le pivot sur lequel roulera invariablement la justice des siècles ; et comme Fontenelle a remarqué que les sottises des pères étaient perdues pour les enfans, on peut être sûr que les injustices des siècles passés n'en épargneront pas une seule au nôtre. Je m'amuse quelquefois à penser quel serait aujourd'hui le sort de Molière s'il était né de notre temps, et qu'il eût actuellement de trente à quarante ans. Je suis persuadé que la plupart de ses pièces, bien loin d'obtenir le suffrage qu'elles méritent, passeraient d'abord à coup sûr pour être de mauvais ton, seraient dédaignées pour leur gaieté et leur force comique, qui font précisément leur prix aux yeux d'un homme de goût, et que le petit nombre de ceux qui oseraient aimer Molière à la passion seraient regardés comme des gens d'un goût abject et dépravé, qui ne méritent pas qu'on s'occupe à les ramener, et qui ne composeraient sûrement pas un parti bien redoutable. Conservez avec cela à Molière son état au milieu des préjugés gothiques qui existent sur sa profession, et vous verrez l'estime qu'on en fera! Un comédien! voilà un plaisant faquin pour prétendre à l'immortalité et aux honneurs du génie! Il en aurait peut-être l'orgueil, qui passerait pour

insolence, et alors M. le premier gentilhomme de la chambre le ferait mettre de temps en temps au cachot pour lui apprendre à se croire quelque chose. Dans le courant de sa vie, M. l'intendant des Menus le ferait attendre vingt fois dans son antichambre, et le clerc de procureur se regarderait comme son maître, parce qu'il peut aller décider, moyennant vingt sous, au parterre, du mérite des acteurs et des pièces : voilà quel serait indubitablement aujourd'hui le sort de ce Molière, dont le nom ne se prononce qu'avec respect, et dont l'Académie Française a ordonné de nos jours l'éloge public au milieu de ceux de Maurice de Saxe et du duc de Sully. *O vanitas vanitatum!* Un intendant des Menus se regarderait comme son maître, un clerc de procureur comme son juge, et M. Fréron, de l'Académie d'Angers, n'en parlerait que pour déchirer ses ouvrages et découvrir ses plagiats!

Si Molière n'a pas éprouvé ces dégoûts de la part de ses contemporains, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas parce qu'il avait du genie, c'est parce qu'il était bon courtisan, et parce que le hasard l'avait fait naître sous un roi à qui l'on avait dit d'aimer tout ce qui tenait à la gloire des lettres et des arts. Pierre Corneille, que nous avons surnommé *le Grand*, n'échappa point à cette destinée inévitable du génie. Long-temps méconnu ou opprimé par la sottise du cardinal de Richelieu, et par la bassesse de ceux qui voulaient plaire à ce ministre, aussi vain dans ses prétentions d'esprit qu'implacable dans ses haines ministérielles, Corneille n'obtint justice de son siècle que lorsqu'il eut un rival qu'on voulait écraser. L'admiration pour Corneille devint extrême à mesure que Racine s'éleva. On se demande aujourd'hui avec

étonnement comment des esprits aussi distingués que madame de Sévigné, madame Deshoulières, un Saint-Evremont et d'autres, ont pu méconnaître le génie de Racine (1). Étaient-ils de bonne foi en le jugeant avec cette légèreté, et on peut dire ce mépris? Oui, sans doute. Ceux qui ont passé leur première jeunesse ont toute la peine du monde à reconnaître un mérite supérieur à ceux qui sont plus jeunes qu'eux, et qui commencent leur carrière. Indépendamment de la difficulté de croire qu'il puisse rien arriver après nous qui vaille la peine d'être regardé, et que l'époque dans laquelle nous existons ne soit pas la plus mémorable de toutes, le moyen de supposer un grand génie à un jeune homme qu'on a vu sortir du collège, qui vous fait la révérence, qui, n'ayant encore aucun appui, doit des égards à tout le monde, à titre d'âge, de rang et de consistance! Cela n'est pas plus aisé que de croire aux miracles et à la canonisation d'un saint avec qui on a soupé et joué au piquet (2). Quelques esprits rares auront le don de la divination, et pressentiront la destinée du jeune homme; mais ces esprits ne seront guère plus nombreux que ceux qui naissent avec les dons du génie; et si leur opinion influe sur le jugement de la génération suivante, elle ne sera jamais assez puissante pour donner le ton à leur siècle.

Mais un culte fanatique et passionné suit immédiatement cette première époque. Aujourd'hui le respect pour

(1) Saint-Évremont n'a pas méconnu le génie de Racine. Il a dit au contraire dès *Alexandre*, dans une *Dissertation* sur cette tragédie: « Depuis que j'ai « lu le grand *Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne bien moins « d'alarmes. »

(2) C'est une allusion à la canonisation de Vincent de Paule qui était accusé de tricher à ce jeu.

Corneille et pour Racine est poussé jusqu'à l'idolâtrie; mais comme ce sont deux hommes d'un génie trop divers, leurs partisans commencent à être sur le qui-vive entre eux, et il se forme sourdement deux sectes dans la littérature, dont la haine éclatera incessamment, et donnera aux oisifs le même spectacle que la querelle sur la supériorité des anciens sur les modernes a fourni au commencement du siècle. Ce nouveau procès, dont les avocats des deux parties commencent à nous étourdir, ne sera guère moins ennuyeux que l'autre à suivre dans ses divers plaidoyers; j'espère que le public prouvera par sa lassitude qu'on ne plaide pas impunément devant lui des procès insipides et interminables.

Pour nous faire supporter plus patiemment l'éternel ennui des actes d'*Euthyme et Lyris*, on a bien voulu imaginer d'y joindre un nouveau ballet de Noverre, *les Caprices de Galathée*. L'idée de cette charmante pantomime est prise du portrait que fait Horace d'une jeune beauté à laquelle un amant tente de dérober un baiser;

Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

Galathée désespère un berger par ses caprices; elle accepte ses dons avec transport, elle les rejette bientôt avec mépris. Le berger feint d'adresser ses vœux à une autre bergère, et de lui offrir les présens destinés à celle qu'il aime. Galathée, par un sentiment de jalousie, arrache des mains de sa rivale les dons qu'elle vient de recevoir, elle s'en pare un instant, elle les jette de nouveau. Le berger se désole. L'Amour alors vient à son

secours. Il surprend Galathée seule; elle est sans défiance: c'est un enfaut, mais il a des ailes; elle veut les lui couper, il ne lui résiste que par ses larmes et l'attendrit; il se laisse enchaîner avec un simple lacet, et vole partout sur ses pas; il consent qu'elle joue avec les flèches de son carquois, mais en jouant la jeune Galathée se blesse; son amant tombe à ses pieds, l'Amour les unit, et la plus riante fête célèbre son triomphe.

Quelque simple que soit l'idée de cette pantomime, quelque usées même qu'en soient les images, elle est, dans l'exécution, d'un effet infiniment agréable. On n'imagine rien de plus frais, c'est un bouquet de fleurs, c'est une pensée d'Anacréon, telle que Boucher l'aurait exprimée sur la toile.

Le rôle de Galathée a été rendu supérieurement par mademoiselle Guimard; il est impossible de saisir avec plus de finesse les diverses gradations du même caprice; il est impossible d'en marier les nuances avec plus d'art et plus de grace. Le Picq n'a rien laissé à désirer dans le rôle du berger; une figure charmante, la taille la plus svelte, les mouvemens les plus faciles et les plus légers, la précision la plus pure, la plus vive et la plus naturelle, ce sont les avantages qui distinguent les talens de ce nouveau pantomime. S'il ne danse pas tout-à-fait comme le Père Éternel, pour me servir de l'expression de Vestris, on peut dire du moins qu'il danse comme le roi des Sylphes. S'il n'a pas toute la noblesse, toute l'expression de Vestris, toute la force et tout l'aplomb de Gardel, il a peut-être dans l'exécution quelque chose de plus brillant et de plus moelleux. Sa grace et sa légèreté triomphent surtout dans la danse *demi-caractère*, et c'est le genre du nouveau ballet. Ce charmant acteur se dispose

à nous quitter pour aller faire cet hiver les délices de l'Italie; mais les engagemens qu'il a pris avec l'Académie royale de Musique nous assurent son retour au printemps prochain (1).

On vient de remettre, pendant le voyage de Fontainebleau, *Roméo et Juliette*, tragédie de M. Ducis, et cette remise a eu le plus grand succès. Larive a fait surtout une illusion prodigieuse dans le rôle du vieux Montaigu, joué dans la nouveauté par Brizard. La manière très-neuve et très-originale dont ce jeune acteur a su rendre un rôle qui semblait convenir si peu à sa figure et à son âge, lui a fait infiniment d'honneur, et n'a pas peu ajouté aux espérances que l'on avait déjà conçues de son talent. Garick même eût été content de la vérité de son costume, de son air sauvage, de l'expression farouche de ses regards, de la profondeur et de l'abandon de tous ses mouvemens. Nous ignorons par quelle industrie il avait su changer à ce point le caractère habituel de sa physionomie et de ses traits; mais il y avait réussi de la manière du monde la plus imposante. Son visage paraissait hâve et livide, son front sillonné portait l'empreinte d'une douleur dévorante et d'un long désespoir; tout semblait annoncer en lui ce vieillard infortuné qui venait d'errer vingt ans dans les forêts du mont Apennin, accablé du poids de sa misère, et ne respirant plus que la haine et la vengeance.

On a jugé la pièce, à cette reprise, comme elle l'avait

(1) Le Picq était élève de Noverre. Après avoir brillé sur différens théâtres d'Italie et d'Allemagne, il accepta un engagement à Saint-Pétersbourg comme maître des ballets. Il y est mort depuis peu, généralement regretté de tous les amateurs des arts. (*Note de la première édition.*)

été lorsqu'elle parut la première fois, c'est-à-dire comme un très-mauvais ouvrage, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. Le trait, *il n'avait point d'enfant*, peut être mis à côté des beaux traits de Corneille. La fin du troisième acte et presque tout le quatrième sont du plus grand effet au théâtre. De tous les jugemens portés par M. de La Harpe sur ses contemporains, il n'en est peut-être aucun où il y ait plus de vérité que dans son mot sur M. Ducis : « Il est trop heureux que cet homme n'ait pas le sens commun: il nous écraserait tous. »

La Quinzaine anglaise (1), roman qu'on vient de publier, est l'histoire d'un jeune lord qui arrive à Paris avec un portefeuille de douze mille livres sterling, et qui, grace aux bons avis d'un docteur irlandais, emploie si bien son temps et ses guinées, qu'au bout de quinze jours il se trouve enfermé au Fort-l'Évêque, dévoré de regrets et en proie aux plus honteuses douleurs. L'idée de ce roman est heureuse, l'objet en est moral, et la conduite en est simple. L'exécution n'est que médiocre, le style assez négligé; mais on trouve dans ses détails du naturel, de la vérité, et, ce qui peut paraître encore plus louable, un caractère de décence et de modestie qu'il n'était peut-être pas aisé de conserver en traitant un sujet de ce genre. On y peint partout la jeunesse dupe du vice, mais d'une manière propre à la faire rougir de l'être. On y parle à l'esprit et non pas à l'imagination, encore moins aux sens. Si l'ouvrage en a moins de grace, moins d'intérêt, la lecture en devient plus morale, plus sûrement instructive.

(1) *La Quinzaine anglaise à Paris, ou l'Art de s'y ruiner en peu de temps*; Londres, 1776, in-12.

On attribue cet ouvrage à M. Rutledge ou Rutlidge, l'auteur du *Bureau d'Esprit*. Si cela est vrai, nous sommes prêts à lui rendre justice et à reconnaître que s'il a fort mal vu la société de madame Geoffrin, même dans ses ridicules, il paraît avoir étudié supérieurement celle de mademoiselle Duthé et de ses émules; les portraits qu'il a tracés dans ce dernier ouvrage sont aussi ressemblans que ceux de sa comédie le sont peu.

Le sieur Linguet, depuis l'extravagante Lettre qu'il a écrite au roi contre M. de Vergennes et M. de la Harpe, est allé faire un tour à Londres. Il a trouvé monsieur ou mademoiselle d'Éon désespéré ou désespérée d'avoir perdu son procès contre le sieur de la Morande, qui avait osé faire un libelle contre lui, libelle qui n'était qu'une réponse à un autre libelle de monsieur ou mademoiselle d'Éon. Cette cause a paru digne de la plume du sieur Linguet; il est occupé, en conséquence, à faire un Mémoire apologétique de toute la conduite du chevalier ministre plénipotentiaire, du moment où il a quitté la jupe pour se faire dragon, jusqu'à ce jour. Si ce projet s'exécute, il pourra bien dédommager quelque temps M. Linguet de la perte de son journal, et nous y aurons [illegible]gné de toutes manières.

[illegible]s *Mânes de Louis XV*, par M. Gudin, sont un ta-b[illegible]u historique de l'état de la France, où l'auteur se p[illegible]ose d'observer avec la plus grande impartialité la d[illegible]dence et le progrès de toutes les parties de l'admi-[illegible]ration, des mœurs, des lettres, de la philosophie et [illegible] arts; un bilan politique et moral de nos pertes et de [illegible]s bénéfices, où se présentent d'un côté les ressources

que nous avons acquises, de l'autre, les brèches que nous avons à réparer. Il ne manque à l'excellence de ce projet que d'avoir été conçu et exécuté par M. de Montesquieu ou par M. Necker; voilà tout. Toute l'édition est arrêtée, sans qu'on en sache le motif. On dit que M. Gudin y a mis beaucoup d'esprit et de zèle, que ses calculs sont fondés trop souvent sur des faits qu'il n'a pas été à portée d'approfondir, et qu'il admet cependant avec une confiance aveugle. On dit que son ouvrage est aussi inégalement écrit qu'il est inégalement pensé, mais qu'on y trouve néanmoins des vues, beaucoup de chaleur, et les sentimens d'un bon citoyen (1).

M. Lebrun, auteur de la belle traduction du Tasse (2), qu'on avait attribuée d'abord à M. Rousseau de Genève, vient de nous donner une nouvelle traduction de l'*Iliade*.

Nous n'avons pas encore pu examiner cette traduction avec toute l'attention qu'elle mérite; à en juger par ce que nous avons vu, elle nous paraît très-supérieure à toutes celles que nous connaissions, moins ampoulée que celle de madame Dacier, plus simple et plus antique que celle de M. Bitaubé. Si ce n'est pas une copie exacte du plus grand tableau que nous ait laissé l'antiquité, c'est du moins la meilleure gravure qui en ait été faite jusqu'à présent. Ce n'est pas la couleur ni l'harmonie d'Homère; mais c'est le trait de ses dessins rendu peut-être avec toute la noblesse et toute la précision dont notre langue est susceptible. Cette nouvelle traduction est précédée d'un dialogue qu'un savant anglais dit avoir découvert sous les debris d'une des masures qui couvrent le lieu où fut autrefois Athènes. Pour ne

(1) Voir le troisième article du mois suivant. (2) Voir t. VIII, p. 369.

nous laisser aucun doute sur l'authenticité de ce manuscrit, on a eu soin d'imprimer le texte grec à côté de la traduction française. On y discute l'objet moral et politique des poésies d'Homère. Rien n'est plus ingénieux; on est fâché seulement d'être obligé d'avouer que le texte a l'air beaucoup moins original que la traduction, et que l'idiome de l'auteur grec n'est pas moins moderne que ses idées. A la bonne heure, attrapez-nous toujours de même.

Extrait de la correspondance de M. l'abbé Galiani, à madame d'Épinay (1).

« Puisque vous le savez, je vous dirai que sur l'article des bêtes, je vois qu'on commence par regarder comme sûr ce qui est très-douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent leur a été donné par instinct, et ne leur est pas venu par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chattes, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou pour mieux dire de l'herbe, comme elles font à présent? Si l'on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question? et l'on fait des raisonnemens à perte de vue sur un fait faux ou douteux. Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chattes savent est l'ouvrage de quarante à cinquante

(1) Dans la première édition, ces extraits de lettres de Galiani se trouvaient classés au mois d'octobre. C'était une erreur évidente, car une d'elles n'est datée que du mois de novembre. Nous avons dû les reporter ici et rétablir l'ordre des dates qui était interverti.

mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle; ainsi le changement qu'elles auront fait dans ce temps est imperceptible. Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité; car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans; et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts. Si une race asiatique n'avait pas passé en Europe et en Afrique, et si d'Europe elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du monde, l'homme ne serait encore que le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes. Ainsi la perfectibilité n'est pas un don fait à l'homme en général, mais à la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro causâ*, l'erreur la plus commune de notre logique. Tout tient aux races. La première, la plus noble des races vient naturellement du nord de l'Asie. Les Russes y tiennent de plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinq cents (1). »

Le même à la même (2).

«..... Vous avez perdu un contrôleur général dont on ne dira dans l'histoire ni bien ni mal. Le successeur

(1) Cette première citation est un extrait de la lettre du 12 octobre 1776, imprimée dans la *Correspondance de Galiani.*

(2) Extrait de la lettre de Galiani du 9 novembre 1776.

m'intéresse fort peu (1). En tout je ne vois pas que vous puissiez avoir un grand homme, car le grand homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinissable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous rend insupportables autant les maux que les remèdes, vous voyez de quelle difficulté est de résoudre ce problème. Je crois, après y avoir long-temps rêvé, que le plus plat homme serait le plus grand homme de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut) en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). M. Turgot, qui sérieusement voulait guérir, a été culbuté. L'abbé Terray, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré. Un plat homme dirait tout ce que disait M. Turgot, et ferait tout ce que faisait l'abbé Terray; et cela irait à merveille. »

Suivant les vers charmans de M. de Voltaire, nous avions naguère trois Bernard, le saint, le riche, et Gentil Bernard, le seul qui reste aujourd'hui, mais imbécile (2): de même nous avons trois MM. Delille connus en littérature. Le premier est un officier de dragons, qui a fait de jolies fables et plusieurs pièces fugitives qui se sont fait remarquer; le second est l'abbé Delille, qui aura indubitablement la première place vacante à l'Académie Française. Déjà justement célèbre par sa traduction des *Géorgiques* de Virgile, il s'occupe actuellement de la

(1) L'abbé ignorait encore la nomination de M. Necker. (*Note de Grimm.*)

(2) Gentil-Bernard ne *restait* plus alors; Grimm en a lui-même annoncé la mort, page 237. Mais les trois derniers articles de ce mois sont évidemment classés ici à une place qui n'est pas la leur. Delille fut reçu à l'Académie le 11 juillet 1774 (voir t. VIII, p. 367). Cet article appartient donc à un des mois précédant cette époque.

traduction en vers de l'*Énéide;* ceux qui lui ont entendu réciter le second et le quatrième chants, en parlent comme d'un chef-d'œuvre. Il a aussi dans son portefeuille une traduction en vers des principales Œuvres de Pope, qu'il compte également publier quand la lime y aura passé. Le troisième M. Delisle, ex-Oratorien, me paraît un bavard, qui pourra d'abord en imposer à ceux qui n'ont pas le goût assez exercé pour voir le bout d'oreille sous la crinière des lions dont il s'affuble : c'est un singe de Montesquieu, de Diderot, de J.-J. Rousseau, et il croit qu'en imitant leurs tournures, on a du génie comme eux. La *Philosophie de la Nature*, qu'il publia il y a quelque temps, se fit d'abord remarquer par ces singeries pleines d'emphase; mais elle ne donna pas long-temps le change, et il y a beau temps qu'elle est oubliée. Il a fait imprimer depuis un *Essai sur la Tragédie*, par un philosophe, vol. in-8° de près de quatre cent cinquante pages. Heureusement on lit sur le titre: « *Cet ouvrage ne se vend nulle part;* » en conséquence, j'ai cru que je pouvais me dispenser de le lire : mais j'en ai assez vu pour être sûr que personne ne perdra son temps avec ce bavardage. J'abandonne de tout mon cœur M. Delisle et tous ses semblables à la censure de M. de La Harpe (1).

Les Comédiens Italiens ont donné, le jeudi 22, la première représentation du *Lord supposé*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes (2). Le poëme est de M. Doismont, avocat au parlement, la musique du sieur Chartrin. *Les Souliers mordorés* sont un chef-d'œuvre d'in-

(1) Grimm n'a pas toujours jugé Delisle de Sales aussi sévèrement.

(2) *Le Lord supposé* fut représenté le 22 février 1776; ainsi c'est à ce mois que cet article aurait dû être classé. *Les Souliers mordorés* avaient été joués le 11 janvier précédent.

vention et de goût en comparaison du *Lord supposé.* Quelque mal que cette nouveauté ait été accueillie le premier jour, on s'est obstiné à la redonner trois ou quatre fois, et ce n'est pas sans beaucoup de peine que le public a obtenu enfin de MM. les auteurs qu'elle fût retirée. Le fond de cette pièce est le sujet du monde le plus ingrat; c'est une facétie sans motif, sans gaieté, qui eût pu fournir tout au plus quelques scènes de proverbe, et qui se trouve délayée dans trois mortels actes. Une jeune fille, déguisée en officier anglais, profite de ce déguisement, qu'elle n'a imaginé que par coquetterie, pour inspirer de la jalousie à l'amant de sa cousine, et pour l'engager, par ce moyen, à déclarer sa passion avec plus d'empressement. Le Lord supposé et son rival se prennent de querelle, se disent les plus grossières injures, comme: *vous êtes un faquin, vous êtes un poltron;* et tout cela en présence des dames. Le cartel qui s'ensuit forme toute l'intrigue de la pièce. Le prétendu lord a pris grand soin de faire sceller l'épée de son rival; mais il se trouve fort embarrassé lorsqu'on lui présente une paire de pistolets, et son embarras redouble lorsqu'on exige qu'il se déshabille, selon l'usage. Tout le drame semble n'avoir été fait que pour amener cette heureuse situation qui prépare le dénoûment, comme il est aisé de l'imaginer, mais qui ne le rend ni plus nécessaire ni plus intéressant qu'il n'eût pu l'être dès la seconde scène. La musique a paru digne du poëme.

Il y a eu, jeudi 29 (1), une séance publique à l'Académie Française, pour la réception de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, connu par plusieurs discours prononcés aux

(1) Cet article appartient également au mois de février 1776.

États de Provence, et plus encore par celui qu'il fit à l'auguste cérémonie du sacre de Louis XVI. C'est à la place de M. l'abbé de Voisenon que MM. les Quarante ont élu cet illustre prélat. On a remarqué, à propos de cette nouvelle élection, que dans peu l'Académie Française, toute composée d'ecclésiastiques et de grands seigneurs, ressemblerait beaucoup plus à un concile qu'à une société de gens de lettres.

Ce qu'il y a peut-être eu de plus singulier dans la séance du 29, c'est le double contraste qu'a pu présenter l'éloge que M. l'évêque de Senlis a été obligé de faire d'un abbé libertin, et celui que M. d'Alembert a fait ensuite d'un abbé convertisseur, l'abbé de Dangeau.

Le discours du récipiendaire a paru long et monotone; on y a remarqué cependant deux endroits qui ont fait plaisir, et nous les transcrirons ici, précisément parce que tout le reste mérite à peine d'être lu. Après avoir observé que l'éloquence ne suppose pas seulement des talens, mais aussi des vertus, « Il est, dit-il, une conscience tranquille, fondée sur l'habitude des vues justes et des actions utiles, qui donne au style l'empreinte de la confiance et le pouvoir de la persuasion; et ce ne sont point là des qualités que la facilité d'un esprit cultivé par les lettres, et la seule impression d'un goût éclairé, puissent transmettre à nos discours que le vice n'imitera jamais; il est des expressions que la vertu seule a l'heureuse audace et le droit de prononcer. »

On a trouvé encore beaucoup de noblesse et de dignité dans les louanges que le nouvel Académicien a données aux vertus de notre jeune monarque.

« Un jeune souverain s'élève, auquel une grande et pénible tâche est imposée, celle de remplir notre pre-

mière attente. Il n'a point séparé du bonheur ni de l'amour de son peuple la gloire de son règne. Il se plaît au récit de tous les biens qu'il veut faire, et semble oublier tous ceux qu'il a faits. On peut l'entretenir de ses devoirs, et non de ses vertus. »

La réponse que M. de Roquelaure, évêque de Senlis, a faite au discours de M. de Boisgelin, en qualité de directeur de l'Académie, est surtout remarquable par l'esprit de tolérance et de charité qui semble en avoir dicté toutes les expressions. L'abbé de Voisenon avait des torts personnels avec M. de Senlis, qu'il avait été chargé de recevoir à l'Académie, et qu'il s'était permis de persifler d'une manière qui, pour être fort spirituelle, n'en était pas moins indécente. Voici comment la charité du prélat s'en est vengée; les annales de la théologie offrent trop peu d'exemples de ce genre pour ne pas citer celui-là.

« M. l'abbé de Voisenon eut en partage les graces de l'esprit et de l'imagination. Il démêlait, par un tact fin, les plus légères nuances du sentiment, des idées, du langage. La gaiété et la douceur de son commerce, la souplesse et la facilité de son esprit, le firent désirer et rechercher dans la société. Son ame, naturellement douce, ne sentait point l'amertume de la satire et de la critique. Il se laissait aller à son penchant : ennemi de toutes querelles littéraires, eût-on attaqué ses ouvrages, il eût conseillé le censeur; eût-on attaqué sa personne, il eût pardonné; et ce que je viens de dire qu'il eût pu faire, est véritablement ce qu'il a fait. »

A la suite de ce discours, M. Marmontel nous a fait la lecture d'une longue *Épître* en vers sur *l'Éloquence*. Ce poëme nous a paru rempli de belles images, de vers superbes et d'un coloris vigoureux et brillant; mais,

comme épître, ce poëme manque peut-être de variété; comme ouvrage didactique, d'ordonnance et de liaison. Il n'en reste d'ailleurs qu'une seule idée, qui, sans doute, est de la plus grande importance et de la plus grande vérité, mais que le poète a trop souvent répétée; c'est que le seul moyen d'être éloquent, est d'être bien pénétré de son objet. Une des tirades qui a été le plus applaudie, est un portrait de Me Linguet. Nous n'en avons retenu que ces trois vers :

Il se croit véhément, est n'est que forcené,
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

La séance fut terminée par M. d'Alembert, qui nous lut l'*Éloge de l'abbé de Dangeau*, célèbre par plusieurs ouvrages de grammaire et par beaucoup d'illustres conversions. Il avait été converti lui-même par Bossuet; et, lorsqu'il fut question de nommer les sujets les plus capables de veiller à l'éducation du duc de Bourgogne, Fénélon parut seul digne d'être préféré à l'abbé de Dangeau. Louis XIV ayant reconnu son extrême probité, l'avait chargé de tenir une note exacte de toutes les faveurs qu'il accordait à sa cour, pour lui en présenter le tableau au besoin, et pour lui rappeler ceux qui s'en rendaient indignes, et ceux qui pouvaient en mériter de nouvelles.

On retrouve dans cet Éloge le mérite qui distingue toutes les productions de M. d'Alembert, des vues justes et simples, avec l'art de les faire ressortir et de les rendre piquantes, un style d'une évidence admirable, beaucoup de traits et d'anecdotes, peut-être trop, mais une grace infinie à les conter.

Ce furent le zèle et le crédit de l'abbé de Dangeau qui firent échouer le projet que l'on avait eu de faire recevoir à l'Académie Française, comme aux autres Académies du royaume, des *membres honoraires*. M. d'Alembert, en exaltant les obligations que lui avait à cet égard l'Académie, s'est engagé dans une censure des plus vives contre ces grands qui, ne trouvant plus de rôles à jouer ailleurs, essaient encore de satisfaire leur ambition impérieuse dans une société dévouée uniquement aux lettres et à l'égalité. Il a comparé cette prétention puérile à celle du tyran de Syracuse qui, chassé de son trône, se fit maître d'école à Corinthe, pour retrouver encore dans cet exercice quelque ombre de sa puissance passée. Cette philippique n'a pas réussi également auprès de tout le monde, et l'Académie même a jugé que sa dignité se trouvait un peu compromise dans la comparaison du tyran devenu maître d'école....... *Non nostrûm est tantas componere lites* (1).

DÉCEMBRE.

Paris, décembre 1776.

Le Malheureux imaginaire, comédie en cinq actes, en vers, par M. Dorat, a été représenté à Paris, pour la première fois, le 7 décembre. Cette pièce, assez mal accueillie à la cour, l'a été plus mal encore à la ville, le jour de la première représentation. Les changemens que l'auteur y a faits depuis, en cachant quelques défauts, ont inspiré du moins plus d'indulgence au public, et les

(1) VIRGILE, *Églogue III*.

On ne trouve dans ces Mémoires qu'une apologie assez faible de la conduite de la reine Mathilde, et les imputations les plus odieuses contre la reine Julie-Marie et le prince Frédéric. Cet ouvrage ne donne d'ailleurs aucune idée de la révolution qui perdit cette jeune princesse, ni des circonstances qui la préparèrent, ni des ressorts qui la firent réussir. Le seul homme capable peut-être d'écrire cette malheureuse histoire, ne se permettra jamais de la publier. C'est M. Reverdi, l'auteur des *Lettres sur le Danemarck*, qui jouit plusieurs années de toute la confiance du roi, dont il avait été le précepteur, qui fut à Copenhague dans le moment de la révolution, et qui, sans avoir voulu prendre aucune part à cette funeste intrigue, en connaissait trop bien les principaux acteurs pour ne pas démêler aisément la suite de leurs vues et de leurs démarches. Je le priai un jour de me faire le portrait du fameux Struensée. « C'est Tacite, dit-il, qui le fera pour moi. » Et il me lut ce que cet historien philosophe nous dit d'un favori de Tibère (ANNAL., l. I, c. 74): « *Qui formam vitæ iniit, quam posteà celebrem miseriæ temporum, et audaciæ hominum fecerunt: nam egens, ignotus, inquies, dum occultis libellis sævitiæ principis adrepit: mox clarissimo cuique periculum facessit, potentiam apud unum, odium apud omnes adeptus, dedit exemplum, quod secuti ex pauperibus divites, ex contemptis metuendi, perniciem aliis, ac postremum sibi invenere.....* » A la cruauté près, qu'on ne peut jamais reprocher ni au roi, ni à son ministre, je n'ai rien vu de plus ressemblant.

La brochure qu'on a l'honneur de vous annoncer contient plusieurs lettres de la reine, l'histoire de la princesse de Zek, épouse de Georges Ier, un abrégé de la Vie

de Charles XII et de Pierre-le-Grand, les Aventures de Charles Stuart, enfin des recherches sur le caractère des Anglais, des Français et des Danois. On nous donne ces différens morceaux comme autant de fruits des loisirs de la reine au château de Zell. Il n'y a point de mal à cela; mais ce serait au moins une peine fort inutile que d'examiner scrupuleusement si tous ces morceaux, qui n'ont rien de neuf, rien de particulièrement intéressant, sont en effet l'ouvrage de la reine ou non. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on sait, que messieurs les auteurs s'avisent, du fond de leur galetas, d'emprunter des tiares et des couronnes pour débiter un peu mieux leur marchandise. Le malheur est que la ruse est devenue trop commune pour faire encore beaucoup de dupes, et tout le monde n'entend pas ce manège comme l'éditeur des *Lettres de Ganganelli* (1).

Quoique l'ouvrage de M. Gudin ne se vende encore que sous le manteau, il s'en est répandu un assez grand nombre d'exemplaires; et l'espèce de sensation qu'il a faite aurait pu suffire, il y a dix ans, pour assurer à l'auteur ce qu'il ambitionne depuis si long-temps, les honneurs de la Bastille. L'ouvrage est intitulé : *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne, ou Essai sur les progrès des arts et de l'esprit humain sous le règne de Louis XV.* — Aux Deux-Ponts, à l'imprimerie Ducale, deux volumes in-8°.

Après avoir retracé en peu de mots l'état de la France à la mort de Louis XIV, nos acquisitions et nos pertes sous Louis XV, le progrès du gouvernement depuis Charlemagne, etc., notre auteur veut bien nous instruire

(1) Caraccioli.

encore des fautes de l'administration sous Louis XIV et sous Louis XV; mais quelque décidé que soit le ton dont il parle d'une matière aussi importante et aussi délicate, son intention n'était pas sans doute de l'approfondir; il ne dit sur cet objet que les choses les plus communes et les plus superficielles. La révolution de 1771 fixe seule toute son attention. Il jette ensuite un coup d'œil rapide sur les guerres qui s'allumèrent sous le dernier règne; et il en compte six, en observant cependant que trois de ces guerres, peu remarquées des historiens, sont déjà oubliées du reste des hommes.

Les articles où l'on traite de l'art militaire, de l'agriculture, du commerce et des arts mécaniques, sans être beaucoup plus instructifs que celui de l'administration, offrent du moins quelques anecdotes intéressantes, et nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer une qui méritait d'être plus connue.

« Un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chimie, inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre; l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence du roi, dans les cours de l'arsenal, à Paris, et dans quelques-uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides... Quand on fut bien sûr qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le roi défendit à Dupré de communiquer son secret à personne; il le récompensa pour qu'il se tût; et cependant ce roi était alors dans les embarras d'une guerre malheureuse : il craignit d'augmenter les maux de l'humanité : il aima mieux souffrir.

Dupré est mort, et je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret. »

Le plus grand défaut des *Mânes de Louis XV* est de louer sans cesse ce qu'il fallait peindre, l'esprit dominant de ce règne. Cette manie ôte non-seulement au sujet presque toutes les nuances dont il était susceptible; et d'un livre qui devait offrir l'instruction la plus intéressante, elle ne fait qu'un panégyrique assez ordinaire, et peut-être même est-elle la principale cause des erreurs que l'auteur a embrassées avec tant de confiance. On ne saurait le soupçonner cependant d'avoir eu le projet de flatter bassement ni les mânes de Louis XV, ni les grands hommes qui lui ont survécu. Il y a dans sa manière de louer beaucoup plus de bonne foi que d'esprit et d'adresse, et l'adulation a tout un autre langage. Il est donc sûr que M. Gudin pense profondément tout ce qu'il dit; mais qu'enchanté des progrès que la philosophie a faits de nos jours, il ne peut s'imaginer que le siècle où l'on a si bien prouvé qu'il n'y avait point de Dieu, ne soit le premier des siècles, par conséquent celui où l'on a le plus de lumière et de talent, celui où l'on fait les plus beaux vers, les meilleurs tableaux, les plus belles statues... La candeur et la sincérité qui règnent dans tous ces éloges n'empêcheront pas que M. de Beaumarchais ne soit lui-même un peu étonné de se voir représenté comme le Brutus ou le Caton de la France, pour avoir disputé à la dame Goëzman quinze louis avec plus de caractère, d'esprit et de gaieté qu'on n'en avait encore mis dans aucun mémoire.

Il y a deux époques dans l'histoire de nos mœurs que M. Gudin n'a pas assez distinguées, celle qui suivit les folies de la régence, et celle qui a commencé avec les

malheurs de l'État, les drames et les grands succès de la philosophie. Le désordre des affaires publiques nous rendit tristes, on aima mieux pleurer que rire. On trouva une sorte de consolation dans les injures que les philosophes dirent aux rois et aux dieux, et l'impuissance d'être gais nous fit prendre le parti d'être sensibles et philosophes.

Je suis loin de croire que la liberté avec laquelle on s'est permis de discuter les questions les plus graves de la métaphysique et de la morale, ait favorisé beaucoup les progrès du vice: le mal était déjà fait; je soupçonne seulement que cette circonstance a pu enhardir le libertinage à se montrer avec un peu plus d'indécence. On n'a fait que ce qu'on faisait depuis long-temps, mais on l'a fait avec moins de gêne, et l'hypocrisie a presque passé de mode.

Que des cafards s'étonnent que nos rois et nos ministres aient souffert avec tant de patience les déclamations des philosophes contre le despotisme politique et religieux : eh! quel inconvénient y avait-il à les tolérer? L'autorité a-t-elle encore besoin, dans l'état actuel des choses, de l'appareil imposant que pouvaient lui prêter autrefois la religion et ses ministres? Ne trouvait-elle pas au contraire quelque avantage à laisser nier sourdement la seule puissance capable d'inquiéter ses vues et ses projets? Sûr de ses forces, on est tranquille : c'est lorsqu'on en doute qu'on est ombrageux. Tout gouvernement injuste ou cruel ne l'est que par crainte ou par timidité.

L'espèce de liberté dont les lettres ont joui sous le règne de Louis XV, et l'espèce de persécutions qu'elles ont éprouvées, tenaient à cette alternative de faiblesse

et de vigueur qui a caractérisé presque toutes les démarches de la vie publique et de la vie privée de ce prince.

Voici deux vieilles chansons que les tracasseries de madame de la Ferté-Imbault avec l'*Encyclopédie* ont fait revivre.

Plaisanterie du président Roujeaut sur le Portrait de la Grande Maîtresse de l'Ordre des Lanturelus (1).

Qui veut avoir trait pour trait *bis.*
De dame Imbault le portrait? *bis.*
Elle est brune, elle est bien faite,
Et plaît sans être coquette.
Lampons, lampons, camarades, lampons.

Sans doute elle a de l'esprit, *bis.*
Écoutez ce qu'elle dit; *bis.*
Elle parle comme un livre
Composé par un homme ivre.
Lampons, lampons, etc.

Si sublime est son jargon, *bis.*
Que rarement l'entend-on: *bis.*
Quelquefois on la devine
Par le geste ou par la mine.
Lampons, lampons, etc.

Quel philosophe aimez-vous? *bis.*
Elle les possède tous: *bis.*

(1) Ces couplets furent faits en 1755 dans la société de M. de Maurepas. Ce renseignement nous est fourni par une lettre manuscrite de madame de La Ferté-Imbault, du 9 février 1787, où elle transcrit ce Portrait, et au bas de laquelle Burigny, de l'Académie des Inscriptions, et d'autres chevaliers Lanturelus attestent que malgré les quarante années prises par l'original, le portrait est toujours ressemblant.

Locke, Aristote ou Malebranche,
Elle les a dans sa manche.
Lampons, lampons, etc.

Il est bien vrai que parfois, *bis.*
En les comptant par ses doigts, *bis.*
Elle les prend l'un pour l'autre,
Le disciple pour l'apôtre.
Lampons, lampons, etc.

Elle travaille, dit-on, *bis.*
Sur le vide de Newton, *bis.*
Avec d'autant plus de zèle
Qu'elle l'a dans la cervelle.
Lampons, lampons, camarades, lampons.

Histoire de la science de madame la marquise de La Ferté-Imbault (1).

Air *des Fraises.*

La marquise Carillon,
Les deux mains dans ses poches,
Secouant son cotillon,
Tourne dans son tourbillon
La broche, la broche, la broche.

En systèmes raisonnés
Elle fait des prouesses;
Mais ils sont trop raffinés,
Car elle prend pour son nez
Ses fesses, ses fesses, ses fesses.

Parlez-lui de sentiment,
C'est là qu'elle domine;

(1) On trouve des vers moins épigrammatiques également adressés à madame de La Ferté-Imbault, au mois de février 1784 de cette *Correspondance.*

Elle dira qu'Artaban
Était un grand docteur en
Cuisine, cuisine, cuisine.

Mettez-la sur le propos
De la Métamorphose,
Ce fut le rhinocéros
Qui fit au pauvre Minos
La chose, la chose, la chose.

C'est bien une autre chanson
Si vous parlez d'histoire;
Elle dira que Néron
Fit venir à Cicéron
La foire, la foire, la foire.

Chaque jour je lui dépeins
L'ardeur qui me travaille;
Quoique ce soit pour son bien,
Elle ne me répond rien
Qui vaille, qui vaille, qui vaille.

On a remis ces jours passés, sur le théâtre de la Comédie Italienne, une pièce attribuée à Romagnesi et à Dominique, mais que l'on croit de Marivaux, *Arlequin Hulla*, en prose et en un acte. Quoique les ouvrages de ce genre soient fort mal exécutés aujourd'hui, du moins sur ce théâtre, on a revu celui-ci avec assez de plaisir. La fable en est ingénieuse, et la situation qu'elle amène originale et piquante. Ce serait le sujet d'un charmant opéra comique. On dit que M. le duc de Nivernois s'est occupé, il y a quelques années, à le rajeunir sous cette nouvelle forme (1).

(1) On l'a rajeuni depuis sous le titre de *Gulistan*. (*Note de la première édition.*)

La reprise de *l'Aveugle de Palmyre*, qui avait beaucoup réussi à la cour, grace à la magnificence du spectacle et à la richesse des décorations, dénuée de ce prestige à Paris, n'a eu qu'un succès médiocre. Les paroles sont de M. Desfontaines, la musique du sieur Rodolphe. Quelques corrections dans le style, la marche du dénouement un peu plus resserrée, tous les changemens qu'on nous avait annoncés pour cette reprise, sont fort bien vus, mais n'empêchent pas que l'ensemble de l'ouvrage ne soit d'un genre extrêmement fade, et que l'auteur n'ait souvent pris de la niaiserie pour de la naïveté, et je ne sais quelle affectation de simplicité pour de la finesse et du naturel.

Le plus beau papier, des caractères superbes, de plus belles marges, tous les lieux communs de la flatterie et d'une éloquence de collège; voilà ce qui distingue un livre intitulé *Discours sur les monumens publics de tous les âges et de tous les peuples connus, suivi d'une description du monument projeté à la gloire de Louis XVI et de la France, terminé par quelques observations sur les principaux monumens modernes de la ville de Paris, et plusieurs projets de décoration et d'utilité publique pour cette capitale; dédié au roi*, par M. l'abbé de Lubersac, vicaire-général de Narbonne, abbé de Noirlac et prieur de Brive.

L'idée principale du monument que M. l'abbé de Lubersac veut ériger à la gloire de Louis XVI, est d'autant plus heureuse, que l'on peut juger de son effet par celui de la fontaine de la place Navonne, à Rome, du cavaliero Bernini, de qui M. l'abbé paraît l'avoir fidèlement empruntée. Quant aux accessoires, il n'y a qu'une imagination

aussi vive et aussi féconde que la sienne qui puisse les avoir rassemblés. Imaginez un rocher escarpé et environné de profondes cavités d'où sortent des torrens d'eau qui tombent avec fracas et vont se perdre dans des abîmes. Du sommet de ce rocher voyez s'élever un obélisque de marbre blanc, dont la hauteur répond à la magnificence des édifices qui l'environnent : voilà le fond que nous avons inventé avec notre teinturier Bernini. Ce que nous y avons ajouté, c'est une Renommée qui s'élance du haut des airs, et qui reste suspendue, dans une posture assez gauche, vers le milieu du monument. Il n'y a qu'une fausse modestie qui nous ait empêché de dire que M. l'abbé de Lubersac pourrait fournir à l'artiste les traits de cette divinité. Ensuite le Temps, entouré des Heures et des Siècles, recevant des mains de la Vertu le médaillon du prince, et l'attachant à l'obélisque; nous donnons au Temps les traits de M. de Maurepas ; d'un autre côté, une médaille qui représente Castor et Pollux, ressemblant aux frères du roi ; la Vertu à demi voilée sera le symbole de toutes les augustes princesses filles du feu roi ; près de la Vertu, la France, sous les traits de notre jeune souveraine, à ses pieds, deux génies vengeurs, terrassant des monstres, puis Pallas et la Paix. Pallas est suivie de plusieurs génies guerriers; et parmi ces génies, on distingue M. de Buffon, et sous quel titre? l'expression est aussi neuve qu'ingénieuse, sous le titre du *Commerçant naturaliste.* Le projet de placer M. le marquis de Mirabeau parmi les génies de la suite de madame la comtesse d'Artois, est plus brillant encore. Son siècle ne s'attendait pas sans doute à le voir en si bonne compagnie : il n'y a que la postérité et M. l'abbé de Lubersac qui sachent rendre justice au

vrai mérite; et ce n'est pas sans raison, comme l'on voit, que nous voulons l'immortaliser lui-même sous les attributs de la Renommée. Au bas du rocher nous plaçons la déesse de la Seine et celle de la Marne, entourées de Naïades; ces deux divinités seront sur la proue d'un vaisseau, que l'on verra sortir de dessous une large voûte de rochers portant le monument. Neptune, armé de son trident, guidera lui-même ce vaisseau précédé par des Syrènes, des Dauphins et un Triton sonnant de la trompe. Ce vaisseau portera les armes de la ville de Paris; et le dieu qui en tient le gouvernail représentera M. le duc de Cossé, gouverneur de cette capitale, etc., etc.

On peut juger par cette faible esquisse que si l'idée première de ce monument n'appartient pas à M. l'abbé de Lubersac, il l'a du moins furieusement embellie; et c'est une manière infaillible de se rendre une chose tout-à-fait propre.

Il faut distinguer de l'*Histoire de madame du Barri* un ouvrage du même genre qu'on vient de publier sous le titre d'*Anecdotes* (1). Le premier est d'une platitude qui passe toute expression; ce ne peut être que l'ouvrage d'un laquais. On peut soupçonner les *Anecdotes* d'être au moins celui d'un valet de chambre; on y trouve une sorte de bonhomie et d'impartialité. A en juger par quelques faits dont nous avons été plus directement instruits, il paraît que l'auteur dit à peu près tout ce qu'il sait; mais il ne le sait qu'à demi. Son Histoire n'est ni

(1) *Anecdotes sur madame la comtesse Du Barri* (par Morande), avec le portrait de l'héroïne; Londres, 1776, in-12. Voir t. VIII, p. 178. Il en avait par uune édition dès 1775, in-12.

absolument fausse, ni absolument vraie : sans être jamais dans la vérité, elle en approche le plus souvent ; et des livres infiniment mieux écrits n'ont pas toujours ce mérite. Au reste, l'ouvrage ne laisserait rien à désirer, qu'il n'en serait pas moins indifférent au repos de l'Europe et au bonheur du genre humain.

1777.

JANVIER.

Paris, janvier 1777.

La première nouveauté que nous avons l'honneur de vous annoncer a eu beaucoup de succès, et un succès que la jeunesse de l'auteur et les espérances fondées sur le talent développé dans cet ouvrage rendent plus intéressant encore. *Zuma* (1) n'est pas la première tragédie de M. Lefèvre, mais elle n'en est pas moins le fruit de sa première jeunesse. Il avait à peine vingt ans lorsqu'on joua son *Cosroës*, et *Zuma* fut reçue deux mois après; Cosroës, joué en 1770 (2), fut hué impitoyablement le premier jour, et ne put se relever de sa chute. Depuis ce temps, il n'est point de dégoûts qu'il n'ait éprouvés de la part des Comédiens, et ce n'est qu'après dix ans d'attente qu'il a pu obtenir enfin la faveur de reparaître au théâtre. Quel encouragement ne lui eussent point donné les lauriers qu'il vient de cueillir, si la carrière lui eût été ouverte dix ans plus tôt, comme il devait naturellement l'espérer! Éclairé par le jugement du public, son génie se serait tracé peut-être des routes nouvelles. Un succès si flatteur, à cet âge, lui eût révélé du moins le secret de ses forces; il eût trouvé plus tôt les conseils et la protection que ses talens naissans et l'extrême médio-

(1) Représentée pour la première fois à Fontainebleau, sur le théâtre de la cour, le 10 octobre 1776, et à Paris le 22 janvier 1777.

(2) C'est une erreur. *Cosroës* fut représenté le 26 août 1767, et imprimé la même année.

crité de sa fortune lui rendaient si nécessaires; le prince qui vient de l'attacher à sa personne avec une pension de douze cents livres, monseigneur le duc d'Orléans, lui eût accordé plus tôt et les secours et l'appui dont il avait besoin. Quelque triste que fût l'abandon dans lequel notre jeune poète a vécu depuis les premiers essais qu'il avait osé hasarder au théâtre, son courage n'en a point été abattu; c'est dans cet intervalle qu'il a eu l'audace de concevoir et d'exécuter presque entièrement l'entreprise effrayante d'un poëme épique en douze chants. Gustave Vasa en est le héros, ce généreux Gustave dont la Suède adore la mémoire, comme nous adorons celle de Henri IV. Nous espérons pouvoir bientôt vous donner une idée et du plan et des détails de ce poëme; mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que c'est de nos jours seulement que les poètes ont choisi leurs héros chez les peuples du Nord, M. Lefèvre en Suède, et M. Thomas en Russie. C'est un hommage rendu à la supériorité que ces peuples ont acquise dans ce siècle, et qu'ils doivent sans doute à la gloire personnelle de leurs souverains et à la protection toute particulière dont les lettres ont été honorées sous leur règne.

Il n'y a d'historique dans la tragédie de *Zuma*, que le nom de Pizarre; tout le reste est d'invention.

On ne peut se dissimuler que le fond de l'intrigue ne soit romanesque, que les incidens qui la préparent manquent de vraisemblance, et que la conduite n'en soit souvent forcée. Il faut avouer encore que l'action en elle-même est assez faible; mais les suppositions sur lesquelles cette intrigue est fondée produisent des situatious si intéressantes, ces incidens se succèdent avec tant de rapidité, la marche du poëme est si vive, qu'on oublie sans

cesse ce que les moyens peuvent avoir de défectueux, en faveur de l'effet qui en résulte. C'est une suite de tableaux dont le mouvement et la variété ne laissent point de prise à la réflexion. L'ame n'est peut-être jamais fortement intéressée, mais elle est dans une espèce d'illusion qui l'occupe, et ne cherche point à se désabuser. La pièce est fort inégalement écrite : à côté des plus beaux vers on aperçoit les plus grandes négligences; mais à travers ces négligences même, le style conserve encore de la chaleur et de la sensibilité. Le dialogue, en général, est simple et touchant, et l'on peut dire que le naturel et la vérité de l'exécution y suppléent presque toujours aux défauts du plan.

Si *Zuma* n'eut qu'un succès médiocre à la cour (1), c'est qu'elle fut mal jouée, c'est que l'auteur avait eu la maladresse d'y laisser beaucoup de longueurs, et qu'un seul vers ridicule ou déplacé peut détruire l'effet d'une scène entière. Mademoiselle Sainval l'aînée a eu des momens sublimes dans le rôle de Zumá; sa sœur a paru fort laide dans celui d'Azélie. Molé, chargé du rôle de Zéliscar, a joué la scène du cinquième acte, la scène principale, avec infiniment de naturel et de chaleur. Mais Larive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui de Pizarre. On jugera mieux, à la lecture, si c'est la faute de M. Lefèvre ou la sienne.

(1) Voir précédemment page 222.

ÉPIGRAMME

Par M. DE RHULIÈRE.

Après l'hymen, une femme encor neuve
Vit son amie en grand habit de veuve ;
Elle trouva ce costume charmant.
A son mari plus que sexagénaire
Elle disait : Si vous voulez me plaire,
Faites-moi peindre en cet habillement.

Alain et Rosette, ou la Bergère ingénue, intermède en un acte, paroles de M. Boutillier, musique de M. Pouteau, est tombé très-durement, le vendredi 10, sur le théâtre de l'Académie royale de Musique. L'intention de MM. les auteurs était de faire un ouvrage du genre dont Jean-Jacques Rousseau nous a tracé l'idée dans son charmant intermède du *Devin*. Il n'est guère possible de faire une imitation plus plate d'un plus excellent modèle. Le sujet cependant était presque aussi bien choisi que le modèle; c'est la fable dédiée à mademoiselle de Sillery, *Tircis et Amarante*.

. . . . Voilà justement
Ce que je sens pour Climadant.

Le seul vers que nous ayons retenu de ce triste opéra, est la réponse de Rosette à son amant, inquiet de la complaisance avec laquelle on avait paru écouter son rival :

J'ignorais son dessein,
Mais il parlait d'amour, et je parlais d'Alain.

Un très-joli ballet, mais placé fort mal à propos entre le second et le troisième acte d'*Alceste*, a été hué avec

un tumulte que tout le talent des Vestris et des Guimard n'a pu apaiser. Cet événement a été regardé, par les amis du chevalier Gluck, comme le triomphe le plus glorieux de la musique sur la danse. Tous les soupers de Paris ont retenti du bruit de cette victoire. On s'est empressé d'imprimer dans tous les papiers de l'Europe, que la France voyait luire enfin l'aurore du bonheur, et que nos oreilles commençaient à sentir le charme tout-puissant de l'harmonie. Piccini est occupé, dans ce moment, à composer la musique de *Roland*, de Quinault, refait par M. Marmontel. Il est encore quelques incrédules qui prétendent qu'il faut attendre le succès de cette entreprise pour juger plus sûrement de l'instruction de nos oreilles.

Madame Geoffrin est toujours fort languissante; mais sa tête, quoique faible encore, paraît entièrement libre. Elle a revu toute sa société, à l'exception cependant de MM. d'Alembert, Marmontel et Morellet, qu'elle a cru devoir sacrifier au juste ressentiment de sa fille, peut-être aussi aux scrupules pieux de son confesseur. Ces messieurs sont accusés d'avoir voulu proscrire et le viatique et l'honnête Thomas A Kempis; en conséquence, après avoir été consignés eux-mêmes assez lestement à la porte de leur ancienne amie, ils se sont permis de répandre les propos les plus durs et les plus indiscrets sur la conduite de madame de La Ferté-Imbault avec sa mère. Toutes les circonstances de cette tracasserie philosophique ont été fort exagérées. Madame Geoffrin a vu qu'après un pareil éclat il fallait cesser de voir ces messieurs ou sa fille : elle a préféré, selon son usage, le parti le plus convenable et le plus décent. Sa faiblesse ne lui

permet plus de suivre une longue conversation, mais elle cause encore souvent avec beaucoup d'intérêt et beaucoup d'agrément; son esprit semble même quelquefois n'avoir rien perdu de cette finesse de l'art qui lui était propre. On parlait l'autre jour, chez elle, de la simplicité de caractère : « Tant de gens l'affectent! dit-elle; mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple. »

Cette habitude de bienfaisance qui occupa sa vie entière ne l'a point quittée. Après s'être informée avec beaucoup d'empressement de la situation de M. Suard et de ce qui pourrait lui faire plaisir, elle lui envoya, ces jours passés, trois ou quatre casseroles d'argent qu'il ne crut point devoir refuser. Dernièrement elle força M. Thomas à recevoir une petite cassette de deux mille écus en or. Il eut beau lui représenter qu'il n'avait jamais refusé les secours que lui avait offerts son amitié dans le temps où il avait pu en avoir besoin, mais que l'aisance dont il jouissait actuellement ne lui permettait plus d'accepter un don si considérable; sa résistance fut inutile : il fallut céder, du moins en apparence; mais il ne sortit de chez elle que pour aller remettre la cassette en question à madame de La Ferté-Imbault, qui, n'ayant pas voulu la reprendre, l'a fait déposer chez un notaire aux ordres de M. Thomas.

J'ignore si c'est à cette occasion que madame de La Ferté-Imbault, en revoyant les comptes de sa mère, a trouvé qu'elle avait dépensé plus de cent mille écus pour soutenir l'*Encyclopédie* et ses dépendances. J'ignore si le compte est juste; mais il est sûr que madame Geoffrin a fait infiniment de bien; il est sûr aussi que madame de La Ferté-Imbault, sans oser blâmer les dispositions de

sa mère, n'a pu s'empêcher de témoigner quelques regrets de voir une somme si forte prodiguée à un parti qu'elle n'a jamais cru aussi nécessaire à la gloire de Dieu et de l'État que l'ordre dont elle est la grande maîtresse, le sublime ordre des Lampons et des Lanturelus. A cela que peut-on trouver à redire?

Le zèle presque inquisiteur avec lequel M. de La Harpe continue de soutenir la cause du bon goût, et l'humeur trop revêche de M. Dorat, ci-devant mousquetaire, nous ont fait craindre un moment de voir l'arène littéraire ensanglantée par leurs querelles. M. de La Harpe ne s'est pas borné seulement à faire une critique très-dure et très-amère de la malheureuse comédie dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte le mois dernier; il y a mêlé quelques personnalités assez injurieuses; il a imprimé dans son journal, en toutes lettres, que M. Dorat *achetait ses succès par des voies illégitimes*, etc. La première réponse à cette sortie se trouve dans la préface du *Malheureux imaginaire*, et la voici: « J'écoute avec autant de reconnaissance que de docilité les critiques de bonne foi; mais j'ai le plus souverain mépris pour ces détracteurs à gages qui mentent à eux-mêmes dans l'éloge ou dans la satire, pour ces petits furieux qui se mutinent, se courroucent, se démènent en l'honneur du goût, écrivent par métier, parlent de leur ame dans les libelles, allient, par un contraste piquant, l'excès de l'audace et de la bassesse, de la présomption et de l'insuffisance, pâlissent de honte quand ils se jugent, et deviennent, à force d'orgueil, d'insolence et de médiocrité, des originaux précieux pour leur siècle, qui s'en amuse et perdrait trop à les voir corrigés. » M. Dorat a cru sans doute que

ces injures, quelque brillantes qu'elles fussent, n'étaient pas encore assez claires, assez directes; il s'est exprimé plus précisément dans une lettre insérée dans le n° 29 de l'*Année Littéraire*. Il s'agit principalement, dans cette lettre, d'un souper que M. de La Harpe fit autrefois chez M. Dorat avec M. Fréron, de bien heureuse mémoire, souper que M. de La Harpe a cité peut-être assez mal à propos dans une de ses dernières feuilles. Est-il décent qu'un Académicien se souvienne d'avoir soupé avec Fréron? La lettre de M. Dorat commence par un démenti formel. « Vous me demandez, Monsieur, si je me souviens d'avoir tenu, au fougueux petit gazetier dont vous avez à vous plaindre, les propos qu'il m'impute dans un de ses derniers chiffons périodiques. Je vous répondrai affirmativement qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il avance. » On conte ensuite assez gaiement tout le souper, où M. de La Harpe se pavanait en empereur de rhétorique; et sans respect pour les honneurs dont il est décoré aujourd'hui, on finit par le menacer d'une chiquenaude. — « Qu'il est risible, ce petit homme! Il y a des gens d'une humeur vive qui prétendent qu'un ridicule aussi outré demanderait une correction à l'avenant; moi, je pense, au contraire, qu'il faut le laisser aller aussi loin qu'il est possible pour le plaisir de la société. On se moque d'un nain qui se piète pour se grandir; et quand il importune, une chiquenaude en débarrasse. » — Nos connaisseurs ont décidé unanimement qu'une pareille lettre devait être regardée comme l'équivalent ou d'une volée de coups de bâton, ou d'un soufflet, et d'un soufflet d'autant plus cruel, qu'à l'instant même il avait été multiplié par trois ou quatre mille souscriptions. Il y avait donc lieu de croire qu'une injure si déterminée, vu nos

vieux préjugés sur l'honneur, ne pourrait être lavée que dans le sang. La philosophie de M. de La Harpe l'a mis au-dessus de ces préventions populaires; il a répondu en homme de lettres, par une nouvelle critique du *Malheureux imaginaire*, plus approfondie, plus rigoureuse, mais en même temps plus modérée. Cela n'a pas empêché qu'une séance particulière de l'Académie n'ait été employée à l'admonester sur l'aigreur, la dureté et le mauvais ton qui régnaient trop souvent dans son journal, et qui l'exposaient à des affronts où la dignité de tout le corps se trouvait compromise. « Nous aimons tous infiniment M. de La Harpe, disait l'autre jour l'abbé de Boismont; mais on souffre en vérité de le voir arriver sans cesse l'oreille déchirée. » Quelque peu littéraire que soit le détail que nous venons de nous permettre, nous avons cru devoir le hasarder, pour donner une idée de la politesse et de la douceur qui caractérisent notre littérature moderne. On verra que la philosophie et le bel-esprit ne contribuent pas moins que l'érudition à former le caractère et à polir les mœurs; on verra que les Trissotin et les Vadius appartiennent à notre siècle comme à celui de Molière, et que l'homme se retrouve dans tous les âges.

Une étrenne assez ingénieuse et plus morale encore, est celle que madame de La Vaupalière a donnée à son mari, qui aime passionnément le jeu. On a imaginé, pour classer les fiches et les jetons, des étuis d'une forme nouvelle très-commode et très-agréable. Elle en a envoyé un à M. de La Vaupalière, du travail le plus riche et le plus précieux, sur lequel elle a fait mettre d'un côté son portrait, de l'autre celui de ses enfans, avec cette lé-

gende : *Songez à nous*. Malgré cette heureuse idée et malgré les réflexions de M. Dusaulx sur le jeu (1), je crois qu'on a joué cet hiver avec plus de fureur que jamais. Le marquis du Barri ayant fait l'autre jour le soixante et le va, a gagné d'un seul coup, au pharaon, six mille trois cents louis.

Parmi beaucoup de traits fort connus, et qu'on a insérés cette année dans les *Étrennes d'Apollon*, on en trouve plusieurs qui le sont moins et qui mériteraient d'être conservés. Quelque temps après la bataille de Fontenoi, Louis XV félicitant le maréchal de Saxe sur cet heureux événement, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous gagnez plus à cette bataille que nous tous; car vous étiez enflé par tous les membres, et vous jouissez à présent de la meilleure santé. » Le maréchal de Noailles, qui était alors présent, répondit au roi : « Il est vrai, Sire; monsieur le maréchal de Saxe est le premier homme du monde que la gloire ait désenflé. »

FÉVRIER.

Paris, février 1777.

Cet homme si étrangement fameux, ce panégyriste zélé du despotisme asiatique, ce détracteur furieux de tous les gouvernemens libres, et nommément de celui de la Grande-Bretagne, M[e] Linguet enfin, par une suite de cette inconséquence dont il ne s'est jamais départi,

(1) *Lettres et Réflexions sur la fureur du jeu, auxquelles on a joint une lettre morale;* Paris, Lecomte, 1775, in-8°, réimprimé en 1777.

vient de fixer sa résidence, non pas à Ispahan, mais à Londres. Le premier pamphlet qu'ait exhalé sa colère dans ce nouvel asile, est une *Lettre à M. le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères en France*, avec cette épigraphe :

. . . . Insula portum
Efficit. . . . . VIRGILE.

Cette Lettre est un monument si rare d'extravagance et d'amour-propre, qu'elle mérite bien d'être connue, du moins sous ce rapport. On ose assurer qu'elle est aussi supérieure à ses autres écrits par l'énergie du style que par l'insolence et la hardiesse du ton. Sans adopter tout-à-fait un éloge aussi magnifique, l'ouvrage nous a paru assez originalement audacieux pour nous permettre d'en donner ici le précis.

« Un *homme public*, dit M. Linguet, aussi publiquement, aussi indignement opprimé que je le suis depuis trois ans, réduit à prendre enfin, pour sa sûreté personnelle, la résolution extrême de s'expatrier, doit compte au public de ses motifs ; il doit mettre les contemporains et la postérité entre lui et ses persécuteurs; il doit les citer à ce tribunal indépendant de toutes les puissances, et que toutes les puissances respectent; à ce tribunal, juge souverain de tous les juges de la terre; à ce tribunal à qui l'on parle par la voie de l'impression, comme l'a dit dans un discours d'appareil un des plus vertueux (1), et par conséquent un des plus inutiles ministres qui aient existé.

« Il m'importe d'apprendre aux Anglais, en arrivant chez eux, que je n'y suis conduit ni par la cu-

(1) M. de Malesherbes. (*Note de Grimm.*)

pidité qui corrompt les ames, ni par le besoin qui les énerve. Garanti de l'une par mon caractère, et de l'autre par l'habitude prise de bonne heure de vivre avec peu, je suis au-dessus de l'espérance, comme de la crainte. Je ne cherche dans cette île superbe que la liberté. J'ai cru long-temps qu'elle n'y existait pas plus que dans le reste de l'Europe; je souhaite être désabusé. L'expérience va m'apprendre si je me suis trompé dans mes raisonnemens, et la lecture de cette lettre commencera à faire connaître aux Anglais l'homme singulier peut-être, mais bien *fièrement irréprochable*, qui attend d'eux l'hospitalité.»

Voici comment M. Linguet ose justifier la publication de cette Lettre : — « Une autre raison, ajoute-t-il, pour ne faire parvenir ma Lettre à Versailles, qu'après en avoir multiplié les copies, c'est la facilité qu'ont en France les hommes en place de calomnier, de déshonorer, de perdre les hommes obscurs, sur des pièces secrètes dont personne n'a la communication ; facilité dont ils usent, et que l'indiscrétion du public, jointe à sa crédulité, rend vraiment terrible. J'en ai fait l'épreuve plus d'une fois. Je ne veux pas qu'il en soit de même dans cette occasion-ci : les lecteurs auront jugé ma Lettre avant que les ministres aient eu le temps de la calomnier. »

L'auteur fait ensuite l'énumération de toutes les prétendues injustices qu'il a éprouvées de la part de l'ordre des avocats, du parlement, de M. de Monteynard et de M. Turgot. Il continue ainsi : « En 1776, l'Académie a fait un choix ridicule et odieux (1); ridicule par l'indignité du sujet et les circonstances qui l'avaient fait pré-

(1) M. de La Harpe. (*Note de Grimm.*)

férer; odieux, par le passe-droit que l'on faisait en sa faveur à une multitude d'écrivains beaucoup plus académiques à tous égards. Je l'ai dit avec des ménagemens dont j'aurais pu me dispenser.

« L'Académie a envoyé M. le maréchal duc de Duras et M. le duc de Nivernois en ambassade vers M. le garde-des-sceaux et M. le comte de Vergennes, pour demander la suppression de mon journal : ces ministres l'ont accordée sur-le-champ et sans difficulté; ensuite ils sont revenus sur leurs pas, ils ont trouvé les droits du libraire plus respectables que les miens. On a tout couronné en donnant la propriété de mon journal au nouvel Académicien, qui l'a reçue en parlant toujours, comme c'est l'usage, de délicatesse et d'honneur, etc.

« A votre avénement au ministère, dit M. Linguet à M. le comte de Vergennes, vous m'écriviez ces propres mots : « Vous avez des talens sublimes; vous les avez « employés plus d'une fois à laver l'innocence, » etc. Rien n'a changé de mon côté; quels que soient ces talens, sublimes ou non, j'ai continué invariablement à en faire le même emploi. J'ai dit la vérité aux tyrans de la littérature, comme aux assassins du comte de Morangiès..... J'ai donc vérifié les éloges que vous m'aviez donnés dans le temps où votre ame honnête était encore inaccessible aux séductions de l'esprit de parti. Pourriez-vous les concilier avec cet ordre ténébreux et illégal d'après lequel j'ai vu le dernier débris de ma mince fortune renversé sans formalités, et ma confiscation si noblement appliquée au profit d'un des enfans trouvés du sénat littéraire de Paris? Est-ce donc la même main qui a signé des protocoles si différens?

« Qu'un maréchal des *Menus* ait fait de ce complot

honteux une grande affaire; que, dans ce combat sans risque, il ait pris pour second un duc tout fier de s'entendre appeler le *La Fontaine du siècle* par les prétendus pères conscrits de notre littérature; qu'unissant leurs efforts, ils se soient établis, par reconnaissance, les agens de leur puéril collège, il n'y a rien là que de naturel.

« L'Académie s'avilissant une fois jusqu'à imiter les procédés des avocats; ambitionnant, comme les avocats, le privilège de faire condamner ses ennemis innocens et sans les entendre, ainsi que d'étouffer des vérités importunes par la proscription du censeur indiscret, il lui fallait, comme aux avocats, un *bâtonnier*. Or, cette charge illustre convenait sans doute à merveille à un maréchal de France, assisté d'un membre de la cour des pairs.

« Mais vous, qui ne prétendez ni au commandement des spectacles, ni à la rosette du bel-esprit, deviez-vous vous armer pour eux? Constitué par votre place, et la confiance d'un grand roi, l'arbitre du destin de l'Europe, était-ce à vous d'entrer dans un combat d'intérêt? l'aigle de Jupiter fait-il gronder la foudre de son maître pour venger des fourmis qu'un homme piqué par elles écrase dans un pré?

« Vainement tâchez-vous de vous appuyer de M. le garde-des-sceaux; vainement avez-vous soin de dire que vous étiez poussé par lui; nous connaissons tous le caractère de ce chef de notre magistrature, il n'a jamais été pressant sur rien, et ce n'est pas le rôle du Méchant qu'il joue le mieux (1).

(1) M. de Miromesnil a quelquefois joué la comédie en société.
(*Note de Grimm.*)

« Quel a été le prétexte qui a paru mériter de votre part cette infraction de toutes les lois? que j'avais hasardé une critique trop dure des choix académiques et de l'embryon intrus dans cette compagnie.

« Je me suis pleinement justifié à cet égard, dans ma lettre au roi. J'ai démontré qu'on pouvait, sans blesser aucune loi, penser que l'Académie étant un établissement national, ce sont les suffrages de la nation qu'il faut consulter dans les choix qui la perpétuent; qu'en faire un *club*, une coterie exclusive, destinée à devenir uniquement le théâtre d'un commérage obscur et tracassier, c'est l'avilir et la dénaturer; que les femmes peuvent faire et défaire, dans un danger bien instant, des ministres, des généraux, des grands ou petits référendaires, etc., parce que, pour être tout cela, il ne faut que des patentes, et qu'au fond les choses ne vont pas mieux sous ce qu'on appelle les bons que sous les mauvais, mais que la nature seule faisant les grands poètes, les orateurs éloquens, et l'injustice pouvant les décourager, tout est perdu dès que le beau sexe se mêle de distribuer les couronnes qui marquent leurs rangs, parce que cette charmante moitié du genre humain, accoutumée à regarder la complaisance comme le premier des talens dans les hommes, ne peut guère apprécier le génie, qui emprunte rarement cette forme trompeuse, parce que la sensibilité de leurs organes et l'impétuosité de leurs conceptions les emportent souvent sans qu'elles s'en aperçoivent. Il en résulte souvent aussi de leur part des méprises, parce que n'étant presque jamais que des tyrans en sous-ordre, ayant ordinairement un oracle caché qui leur dicte ceux qu'elles prononcent en public, elles sont exposées à servir la haine et la rivalité, quand

elles croient n'obéir qu'à la tendresse; parce qu'enfin voyant presque toujours des ennemis dans tout ce qui n'est pas esclave de leurs amis, elles portent dans des choix que la raison devrait diriger, un despotisme, une prévention, une opiniâtreté préjudiciables au vrai mérite, et n'ouvrent, en conséquence, qu'à la médiocrité, comme on le voit depuis dix ans, l'entrée de ce sanctuaire placé entre le mépris et le respect, aussi propre par sa constitution à devenir la honte de la littérature française qu'à en assurer la gloire.

«On ne tardera pas à sentir le danger, suspendu jusqu'ici, ou écarté par la délicatesse des ministres vos prédécesseurs, d'avoir introduit dans une compagnie de gens de lettres des hommes puissans, presque toujours incapables d'y porter autre chose que l'esprit de domination et de vengeance. Les voilà au point de ne plus souffrir que des associés, ou titrés ou despotes comme eux, ou bas, vils, sans talens, comme les littérateurs inconnus que l'on recrute depuis dix ans parmi les parasites de votre capitale, lâches qui paient en encens la bonne chère qu'on leur laisse partager, et qui osent en conséquence, ainsi que l'a fait dans son discours le dernier et très-digne Académicien, préconiser une table splendide comme la source du bon goût en littérature, insinuer que pour guider sûrement les successeurs des Racine et des Corneille, il faut surtout avoir l'attention et la faculté de leur donner de grands repas.

« Que résultera-t-il de cet étrange alliage? Que les uns redoubleront de flatterie pour enivrer leurs brillans et ineptes camarades; que ceux-ci prodigueront tout le crédit que peuvent donner la naissance, les places ou la richesse, pour défendre la médiocrité des premiers. Alors

l'Académie, composée, comme la Chimère des poètes, d'une queue venimeuse et rampante, avec une tête superbe et meurtrière, réunira les funestes propriétés de cette double organisation. Quiconque osera lui déplaire sera tout à la fois piqué par les serpens littérateurs et brisé par les lions courtisans, jusqu'à ce que notre Parnasse, entièrement dévasté par le monstre, ne retentisse plus que de sifflemens impurs et de rugissemens discordans.

« Voilà, M. le comte, l'avenir dont la France vous sera redevable; voilà le triste abus dont je suis la première victime, et l'exemple scandaleux que vous avez donné. »

Quelque étonnant que soit Me Linguet dans ses injures, il est plus admirable encore dans les éloges qu'il se prodigue à lui-même. Il reproche à M. le comte de Vergennes de n'avoir jamais su l'apprécier. « Il n'aurait fallu, dit-il, qu'un peu de réflexion pour sentir que je ne ressemblais à aucun de ceux dont je paraissais faire le métier; que, soit comme avocat, soit comme littérateur, je méritais quelque exception. Il y a plus, il ne fallait, à votre avènement, qu'ouvrir le dépôt des affaires étrangères sous votre prédécesseur. Si M. le duc d'Aiguillon n'a pas commis un nouveau larcin envers moi; si, après s'être acquitté avec des outrages et des délations du travail particulier que j'ai fait pour lui, il ne s'est pas approprié un travail fait pour la patrie, vous trouverez dans vos archives un Mémoire de moi, à lui adressé, où le démembrement de la Pologne est annoncé un an avant qu'il en fût question, avec un plan *facile*, *assuré*, pour en rendre les avantages communs à la France, sans lui en faire partager l'odieux.

« Il traita mes idées de chimères extravagantes. Les intrigues de l'Œil de bœuf et des petits appartemens absorbaient son attention, elles lui semblaient bien plus sérieuses que toutes les négociations du Nord.

« Enfin on apprit à Versailles, par la voie de Londres, l'événement qui justifiait mon pronostic (1). Le duc d'Aiguillon était bien honteux ; je lui représentai qu'ayant manqué l'instant de rendre l'intervention de sa cour nécessaire et lucrative pour elle, il ne restait d'autre parti que celui de la rendre respectable par le désintéressement, d'acquérir, par des protestations solennelles et la démonstration du moins de quelque bonne volonté, l'estime de l'Europe avec la reconnaissance des Polonais.

« J'ajoutai que le jour était venu de relever sur un autre fondement l'édifice du premier ministre de Louis XIII, renversé de nos jours ; de substituer à son équilibre une autre balance, où la France, l'Angleterre et l'Espagne feraient le contre-poids des puissances du Nord, devenues trop redoutables par leur union et leur agrandissement ; que cette proposition, même échouée, lui ferait toujours honneur ; qu'elle convenait à un héritier du nom du cardinal de Richelieu ; qu'elle prouverait en lui de grandes vues, dont ses ennemis s'obstinaient à le croire incapable ; qu'il n'avait pas d'autre moyen pour donner à son ministère quelque chose de l'éclat qu'avaient assuré à celui de ses prédécesseurs la

(1) Le merveilleux de ce pronostic n'est pas imaginable. Prédire à M. d'Aiguillon ce qu'on savait sous le ministère de M. de Choiseul ! Après un pareil effort faudrait-il s'étonner si ce nouveau prophète annonçait aujourd'hui à milord Germaine que les *îles de l'Amérique* (c'est ainsi qu'il a long-temps désigné les colonies dans son Journal) oseront se déclarer indépendantes ?

(*Note de Grimm.*)

réconciliation des maisons de Bourbon et d'Autriche, et le pacte de famille.

« Ma destinée a toujours été de dire à lui et de lui des vérités sans être cru. A une démarche noble il préféra une tentative ridicule. Il fit demander à la cour de Vienne une indemnité, au nom de la France, pour la part qu'elle aurait pu avoir et qu'elle n'avait pas dans le partage de la Pologne. On se moqua de lui. On lui répondit que, pour avoir droit à des dépouilles, il fallait avoir concouru aux travaux qui les procurent, et que les Pandours n'étaient pas dans l'usage de donner des dédommagemens aux lecteurs que les gazettes instruisaient de leurs expéditions. »

Me Linguet nous laisse ignorer quel était ce plan *facile*, *assuré*, qui devait bouleverser les dispositions des conseils de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin. Ce politique profond présentera sans doute au ministère britannique quelque plan aussi *facile* et *assuré*, pour faire rentrer les colonies anglaises dans l'obéissance; mais nous craignons qu'il ne trouve le lord North aussi indocile que M. le duc d'Aiguillon.

Fier d'avoir prédit le démembrement de la Pologne, il porte ses prédictions sur le sort qui menace les deux mondes. Il voit le Nord recouvrer tout son ascendant et faire la loi au Midi; il voit les riches et faibles possessions des premiers dominateurs de l'Amérique envahies par les maîtres des provinces septentrionales; et ce concours d'événemens, cet embrasement universel doit fournir des ressources innombrables à l'établissement et à la vengeance de Me Linguet.

Après avoir dit que son cœur, *que l'honneur seul maîtrise*, ne lui permet pas de souiller sa plume par des

libelles, voici les portraits qu'il ose faire de trois ministres aussi respectables par leurs talens et par leurs vertus que par la confiance dont la patrie et leur souverain les honorent.

« Quel spectacle que de voir l'un, ministre à quinze ans, chassé à trente, rappelé à quatre-vingts, ne donnant ainsi aux affaires que les deux époques de la vie qui en sont constamment incapables, et finissant, à son dernier âge, par réunir la frivolité de l'enfance avec la mollesse, la nullité de la décrépitude (1) !

« Et l'autre, connu du précédent pour en avoir, dans les premières années, égayé l'exil; désigné, d'après ce mérite, comme un homme supérieur à notre jeune et vertueux Télémaque, qui demandant à Dieu la sagesse, et croyant l'avoir trouvée dans son Mentor, adoptait avec confiance tous ses choix; élevé en conséquence à la première place de la magistrature, n'en estimant que les revenus, et décidé à s'y maintenir à quelque prix que ce soit, par une faiblesse réfléchie, plus honteuse et non moins redoutable que le despotisme vindicatif de son prédécesseur, parce qu'elle ne laisse pas les mêmes ressources, et qu'elle peut s'allier avec les mêmes excès.

« Et vous-même, M. le comte, vous, perdu pendant trente ans dans la Mer Noire et dans la Baltique, ne connaissant ni les cours, ni les hommes, ni les intérêts de l'Europe, où vous n'aviez pas vécu, investi tout à

(1) Le nouveau Thersite ment aussi effrontément sur les dates que sur tout le reste. Peut-il ignorer dans quelles circonstances et avec quels secours M. le comte de Maurepas fut élevé si jeune au ministère? Ce n'est pas à trente, c'est à quarante-huit ans passés qu'il fut démis; ce n'est pas à quatre-vingts, c'est à soixante-treize qu'il a été rappelé; et c'est dans un âge beaucoup plus avancé que le cardinal de Fleury sut maintenir comme lui la gloire et le bonheur de la France. (*Note de Grimm.*)

coup d'un emploi plus difficile encore que brillant, et présentant subitement à Versailles un ministre étranger bien plus qu'un ministre des affaires étrangères. »

Me Linguet nous ayant ainsi appris que Constantinople et Stockholm ne sont plus en Europe, et que les ambassades nuisent à la connaissance des affaires étrangères, nous rappelle ensuite tous les malheurs qui ont été occasionés par des illustres exilés; et après avoir cité modestement les exemples de Thémistocle, de Coriolan et du prince Eugène, il menace le gouvernement français d'une édition complète de ses ouvrages et de la publication d'un journal.

Il a paru, sur la fin de l'année dernière, une petite brochure sur l'Apocalypse (1), dont on ignorerait peut-être encore l'existence, si M. Angran, un des présidens de la troisième chambre des enquêtes, ne lui avait pas fait l'honneur de la dénoncer aux chambres assemblées. « L'auteur de cette brochure, ce sont les paroles du réquisitoire, applique aux Jésuites un chapitre entier de l'Apocalypse en plusieurs passages détachés. Il prétend y trouver leur établissement, leur mission pour prêcher et défendre la foi, la conversion du Nouveau-Monde par leurs travaux apostoliques, les persécutions qu'ils doivent

(1) Le *Plan de l'Apocalypse*, car tel est le titre de cette brochure, parut sans nom d'imprimeur; l'auteur, qui ne se nomme pas non plus, prédit dans cette brochure la résurrection des Jésuites. L'avocat-général Seguier fit un réquisitoire contre, et la présenta comme un des chefs-d'œuvre de l'extravagance de l'esprit humain. Le savant Rondet avait vu au contraire dans l'Apocalypse l'annonce de la destruction des Jésuites. (V. ses Remarques sur la plaie des sauterelles, décrite par saint Jean, au chap. 9 de l'Apocalypse, imprimées en 1757, in-12, à la suite du Supplément aux Réflexions sur le désastre de Lisbonne.) L'écrivain janséniste fut meilleur prophète que le moliniste. (B.)

éprouver, leur destruction causée par l'*athéisme*, et par un système de politique antichrétienne, qui tend à ramener le règne de l'infidélité, l'époque de cette destruction, enfin leur rétablissement entre le mois de mars et le mois de juillet de la présente année. »

Ce qui donne aux yeux de la cour plus d'importance à cette prophétie, c'est le concours des circonstances qui indiquent de grands efforts de la part des ex-Jésuites pour parvenir au rétablissement de leur Société; le projet qui devait réunir plusieurs d'entre eux dans les bâtimens de l'École Militaire, pour être employés comme aumôniers dans les troupes, projet attribué à M. le comte de Saint-Germain ; le grand nombre de ci-devant Jésuites rassemblés, dit-on, dans la ville de Lyon, de toutes les parties du royaume, même des pays étrangers; la lettre du gouverneur de la Russie-Blanche au recteur du collège de Polocz, qui l'assure du désir qu'a Sa Majesté Impériale de conserver l'institut des Jésuites dans ses États, et de l'approbation qu'elle donne aux projets qu'ils ont formés d'avoir, dans un collège de leur ordre, une maison de noviciat; enfin le *visa* de M. l'archevêque, refusé à un résignataire pourvu d'une cure, attendu qu'étant Jésuite il ne pouvait posséder de bénéfice.

M. Angran, après avoir dénoncé ainsi à la cour M. de Saint-Germain, la ville de Lyon, l'impératrice de Russie et l'archevêque de Paris, cite encore une pièce remise à M. l'abbé Triepolski, contenant plusieurs renseignemens importans sur les capitaux placés par les Jésuites dans la ville de Lyon, et qui sont d'un rapport de neuf cent mille livres.

Nous attendrons la suite de cette affaire pour examiner si le nouveau commentateur de l'Apocalypse a été

plus habile ou plus exact dans ses recherches que ne l'ont été jusqu'à présent tous ceux qui ont travaillé sur les mêmes énigmes, sans en excepter le grand Newton.

Il ne fallait pas traduire, comme on vient de le faire, les *Poésies lyriques de M. Ramler* (1).

Quoique M. Ramler mérite, à plus d'un titre, le rang distingué qu'il tient dans la littérature allemande, c'est peut-être de tous les poètes de sa nation celui dont les ouvrages sont le moins susceptibles d'être traduits, surtout en français, et surtout en prose; c'est le Rousseau de l'Allemagne : le dépouiller de son ramage, n'est-ce pas lui ôter la moitié de sa grace et de son prix? Il faut avouer aussi que, pour nous engager à l'accueillir en France, son traducteur aurait bien pu se passer de nous faire connaître l'*Ode à Gallinette*, dont nous ne saurions admirer le bon goût, et celle de *Rosbach*, dont il nous est impossible encore de louer la politesse.

Au risque d'être aussi peu poli que M. Ramler, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nos goûts littéraires changent comme nos modes, et que celui qu'on avait, il y a quelques années, pour la poésie allemande, paraît bien oublié. Il n'y a guère que les ouvrages de Gessner qui aient conservé leur réputation. Klopstock, le sublime Klopstock, est à peine connu de nom, et M. Turgot est peut-être le seul homme en France qui le lise encore. Il vient de lui adresser une Épître en vers blancs, dont on nous a récité quelques morceaux, mais que nous n'avons pas retenus, parce qu'il n'est pas tout-à-fait aussi aisé de retenir les vers de ce genre que ceux de Virgile ou de Racine. Nous savons seulement qu'il

(1) Berlin, Voss, 1777, in-12. Le traducteur est feu M. Cacault, mort sénateur en 1805. (B.)

s'agit dans cette épître du joug de la rime, que le génie de Klopstock a secoué si glorieusement dans sa langue, et dont il voudrait bien qu'on pût délivrer aussi la langue française. Il pense que la gloire de Voltaire est le seul obstacle qui s'oppose à cette heureuse révolution; « car, dit-il,

De la rime il s'est fait l'inébranlable appui. »

En attendant des circonstances plus *opportunes* pour détruire ce gothique usage, il a déjà traduit plusieurs livres de l'*Énéide* en vers métriques. On assure que cette traduction est d'une fidélité merveilleuse; mais on convient que, pour la rendre telle, il s'est donné toutes les facilités imaginables, qu'il a porté dans la mesure des syllabes le même esprit de liberté qu'il avait essayé d'introduire dans l'administration du commerce et de l'industrie, et qu'il n'a pas eu plus d'égard pour ces distinctions frivoles de longues et de brèves, qu'il n'en avait eu pendant son ministère pour celles des jurandes et des maîtrises. Ses amis ont osé en conclure qu'il avait vu sa langue comme sa nation, en homme de génie, en philosophe.

On vient d'imprimer à Bruxelles *Céphalide ou les autres Mariages Samnites*, opéra comique en trois actes, la musique par MM. Witztumb et Cifolelli, les paroles de M. le prince de Ligne. Ce qu'il y a de plus piquant dans cette brochure, c'est sans contredit la préface; il n'en faut rien perdre.

« L'auteur fait cette pièce en même temps que l'autre; *il* l'envoie à l'auteur de la musique divine des treize opéra; *il* s'en charge. On *lui* laisse la pièce. *Il* en ignore

le nom, *il* le voit, *il* se désole, et l'auteur aussi. *Il* ôte de la sienne tout ce qui paraît ressembler à l'autre. *Il* la voit jouer. *Il* dit qu'il aurait été l'ennuyeux, et qu'*il* aime mieux avoir été l'ennuyé. *Il* dit que s'*il* a manqué aux lois et à la gravité de la république, *il* en est fâché, mais que si l'on rit *il* en est bien aise. » — Quant à la naïveté du dialogue, on en jugera par la prose et les vers que voici :

ZIRPHÉ.

Il y aurait du malheur si je ne me trouvais pas bien de la bataille; des dix où douze jeunes gens de ma connaissance qui y vont, il y en aura bien un, j'espère, qui en reviendra.

ISMÈNE.

Comme vous parlez, ma sœur; vous êtes si étourdie! Si l'on vous entendait..... et puis cela est vilain ce que vous dites.

ARIETTE.

Dix ou douze! comme elle y va!
Oui-dà, oui-dà,
On vous en donnera;
On les comptera;
On racontera
Qu'une jeune Samnite
En amour allait si vite
Que dix ou douze... comme elle y va!

Réponse de M. le prince de Ligne à une Lettre de M. de Voltaire, dans laquelle il se traite de vieux hibou, et M. le prince de Ligne d'aigle autrichien.

Je sais que le hibou, favorisé des cieux,
De la sagesse est le symbole.

Si je ne t'avais vu, je croirais que les dieux,
Pour corriger notre espèce frivole,
Sous cette forme-là t'ont placé parmi nous.
Quand Minerve te suit, ton sort me paraît doux;
Mais comme toi sait-elle instruire et plaire?
C'est toujours en grondant qu'elle fait quelque bien;
Elle est maussade, atrabilaire,
Et son lugubre oiseau ne te ressemble en rien.
Se peint-on un hibou qui passe en mélodie
L'Amphion des forêts, le cygne mantouan;
Qui des clairons de Mars, du luth de Polymnie,
Ou bien de la flûte de Pan,
Sait tirer la même harmonie?
Si l'on devient un aigle en fixant le soleil,
Sans doute j'en suis un; j'osai voir le génie
Qui n'eut jamais et n'aura son pareil,
Qui des sots préjugés affronta la manie,
Qui des torts de Thémis fut le réparateur,
L'ami de la Raison, l'amant de la Folie,
Et de l'humanité le joyeux bienfaiteur.
C'est toi seul qui dans ton délire,
Toujours ou sublime ou charmant,
Planes sur tout ce qui respire,
Du haut des cieux, ton unique élément.
L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie,
De qui le Capitole est l'asile et la proie:
Elle l'avait sauvé dans un temps plus brillant.
Plus d'aigle nulle part; la nature épuisée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce temps s'est reposée.
De perroquets au ramage malin,
De geais et de corbeaux je vois bien des volières;
Mais l'on verra plutôt sous les célestes sphères
Se rassembler deux astres éclatans,
Deux mondes et deux océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires.

Nous avons eu cet hiver deux débuts d'un genre bien différent, et dont il faudrait bien dire un mot ; celui de mademoiselle Compain à la Comédie Française, et celui de mademoiselle Cécile à l'Opéra. Le premier nous avait été annoncé de la manière la plus pompeuse ; il ne s'agissait pas moins que d'un talent comparable à tout ce que la scène française a vu de plus sublime, à mademoiselle Lecouvreur, à mademoiselle Clairon. C'est ainsi, du moins, qu'en parlait l'illustre chevalier de La Morlière, tant qu'il fut chargé seul du soin de former cette jeune élève de Melpomène, et tous les cafés de Paris le crurent sur sa parole. Le sieur Le Kain ayant eu l'honneur de succéder au chevalier de La Morlière dans l'éducation de mademoiselle Compain, confirma merveilleusement une opinion si favorable. Mais quelle ne fut point la surprise du public, lorsqu'il vit enfin paraître ce prodige dans l'*Oreste* de M. de Voltaire ! Électre, la superbe Électre, ne parut qu'une servante habillée de mauvais goût, qui ne manquait pas d'une sorte d'intelligence, mais dont le maintien était ignoble, la voix faible et fausse, la déclamation lente et forcée, brusque et monotone en même temps ; brusque dans ses transitions, et monotone par l'uniformité de ses mouvemens. Quoique moins mauvaise dans le rôle d'Hermione et dans celui de Camille, elle ne nous a donné aucune espérance de réparer seulement, je ne dis pas nos anciennes pertes, mais celle de mademoiselle Raucourt, toute extravagante qu'elle était et qu'elle est sans doute encore. Nous avons donc relégué la demoiselle Compain en province ; et c'est, je crois, sur le théâtre de Bordeaux qu'elle se propose d'aller déployer les talens dont la capitale a si mal reconnu le prix.

Mademoiselle Cécile, élève du sieur Gardel, d'une figure charmante, de la taille la plus noble et la plus svelte, ayant à peine quinze ans accomplis, semble destinée par la nature à remporter le prix de son art. Il paraît impossible de réunir à cet âge plus de graces et plus de précision, des développemens plus heureux et plus faciles, une exécution plus riche et plus brillante. On dirait, au moins jusqu'à présent, qu'il ne tient qu'à elle d'exceller dans le genre de mademoiselle Heynel ou dans celui de mademoiselle Guimard; de les réunir l'un et l'autre, ou d'y briller tour à tour. On a remis pour son début l'acte de *la Danse*. Il n'y a point d'illusion flatteuse dans le rôle qu'elle y joue (rôle mêlé de chant et de danse), que le parterre n'ait saisie et applaudie avec transport.

Les Comédiens Italiens ont donné, jeudi 13, la première et la dernière représentation du *Mort marié*, comédie en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Sedaine, la musique du sieur Bianchi, dont l'étoile n'est pas heureuse, puisqu'il réussit également mal avec le meilleur comme avec le plus mauvais faiseur. La chute qu'il vient de faire avec le Corneille de l'Opéra-Comique a même été plus rude encore que celle qu'il fit il y a deux ans avec le sieur Durozoi; et l'on convient que ce n'est pas sa faute. Sa composition, sans être aussi spirituelle, aussi variée que celle de M. Grétry, ne manque ni d'élégance ni de correction; on la trouve en général très-supérieure à celle de beaucoup d'ouvrages restés au théâtre. Quelque accoutumé que soit M. Sedaine à l'humeur du public, celle qu'on lui a témoignée dans cette occasion a dû lui paraître fort

dure. Après avoir sifflé la pièce outrageusement d'un bout à l'autre, à l'exception de quelques morceaux de musique vivement applaudis, lorsqu'on a vu paraître l'âne dans le ballet des Jardiniers, on s'est mis à crier *l'auteur! l'auteur!* et la salle a retenti des huées les plus indécentes. Voilà donc la reconnaissance du public pour un talent dont tant de productions plus heureuses font tous les jours le charme et les délices! et c'est à ce public que l'on sacrifie et son bonheur et son repos! Après cela, messieurs les philosophes, plaignez-vous de l'ingratitude des rois et des belles....!

M. Sedaine, qui a toujours fait parler ses personnages avec la plus franche vérité, s'est surpassé, mais outre mesure, dans le remerciement qu'il a fait à M. Pajou, au nom des animaux de la forêt de Montbard, pour la belle statue de M. de Buffon, que ce célèbre artiste vient d'exécuter sous les ordres de M. le comte d'Angivilliers. Voici cette pièce vraiment curieuse.

« En la forêt de Montbard,

« DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE :

« Homme Pajou! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentimens et sa figure; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades.

« Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes? Elle est pure, la nôtre,

elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre.

« Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité.

« Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois être comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

M. Delisle (1), qu'il ne faut confondre ni avec M. l'abbé Delille, le traducteur des *Géorgiques*, ni avec M. de Lille, capitaine de dragons, connu par plusieurs pièces fugitives d'une touche fort délicate et d'un excellent goût; M. Delisle, à qui nous sommes redevables de plusieurs ouvrages de métaphysique, entre autres de *la Philosophie de la Nature*, livre assez ennuyeux, que l'on croyait oublié depuis long-temps, a eu l'honneur d'être dénoncé au Châtelet comme un des plus dangereux suppôts de l'*Encyclopédie*. Nous ignorons quel motif, quelle surprise ou quelle cabale a pu faire donner à M. Delisle une préférence que tant d'autres écrivains de ce siècle semblaient mériter; mais il est difficile qu'un pareil choix ne rappelle pas un peu la fable des *Animaux malades de la peste* (2).

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moine passant,
Là faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

(1) Delisle de Sales. Grimm avait déjà fait la même distinction des trois homonymes. Voir page 261.

(2) La Fontaine, fable I, liv. VII.

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria *haro sur le baudet*.....
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Quoi qu'il en soit, M. Delisle, loin de se soustraire à la persécution, comme l'auraient fait sans doute beaucoup d'autres à sa place, s'est livré à ses délateurs avec toute la constance et tout le courage d'un martyr. Voici le récit fidèle de ce qui s'est passé au Châtelet dans cette grande affaire. Il faut espérer, pour l'honneur de la philosophie et de l'humanité, que les suites n'en seront pas aussi funestes que pourrait le faire craindre ce premier jugement, si l'on n'était pas assuré que l'accusé trouvera dans le parlement, auquel il vient d'appeler de la sentence du Châtelet, ou des esprits moins prévenus, ou des dispositions plus douces et plus charitables.

La séance a commencé à sept heures du matin, et n'a été terminée qu'à onze heures du soir.

On avait lu la veille les conclusions du procureur du roi, qui tendaient à renvoyer tous les accusés hors de cour et de procès. M. le lieutenant civil avait prouvé que c'était le parti le plus sage que pût prendre la compagnie, et il n'avait trouvé que deux voix de son avis.

M. Delisle s'est rendu au Châtelet à sept heures du matin (en état d'assigné pour être ouï). Dès ce moment il a été gardé à vue jusqu'à sa détention; on a posé des sentinelles, on a doublé et ensuite triplé la garde, et de temps en temps les espions, les huissiers et les magistrats venaient reconnaître leur victime.

A midi, M. Delisle a été conduit à la salle du conseil, pour subir son dernier interrogatoire.

Il avait préparé un discours pour sa défense; on ne lui a pas permis de le lire.

On l'a interrogé d'abord sur la prétendue falsification du manuscrit; ses réponses ont été si précises et si fortes, qu'on s'est hâté d'abandonner l'incident pour en venir au fond du procès.

Le président du Châtelet a dit à l'accusé, au nom de la compagnie :

« Je suppose, Monsieur, que vous ayez satisfait à la loi, et que vous êtes parfaitement en règle du côté de votre manuscrit : nous vous déclarons présentement que vous êtes infiniment coupable d'avoir avancé les propositions qui sont dans votre ouvrage, et sur lesquelles nous allons vous interroger. »

Alors on est entré de part et d'autre dans une foule de discussions métaphysiques et théologiques.

Voici tous les chefs d'accusation principaux : les autres sont de si peu d'importance qu'ils ont échappé à la mémoire du rédacteur.

« 1° Vous avez dit dans une épître dédicatoire *qu'il faut toujours finir par adorer Palmyre et par suivre la nature.* Cela tend au spinosisme ; cela réduit les lecteurs à rejeter toute autre loi que la loi de la nature.

« 2° Vous avez avancé qu'il était impossible à l'homme d'avoir des idées claires sur l'essence de Dieu, et qu'il fallait se contenter de l'adorer en silence.

« 3° Vous avez distingué un certain culte de l'homme du culte du citoyen.

« 4° Vous avez dit (dans un *Essai sur les passions*) qu'il y avait des momens de fermentation dans un État où chaque citoyen prenait un caractère, et où les rois n'étaient plus que des hommes.

« 5° Vous avez avancé le blasphème que le bonheur était pour l'homme (*physique*) une série d'instans voluptueux.

« 6° Vous avez osé dire que les quatre vertus cardinales pourraient se réduire à une seule.

« 7° Vous avez avancé que la circoncision était un outrage contre la nature, ce qui est une dérision de la loi de Moïse.

« 8° Vous vous êtes abandonné dans votre ouvrage à une chaleur d'imagination très-criminelle ; vous avez présenté beaucoup de tableaux de l'amour, et le mot de *jouissance* se trouve souvent sous votre plume. »

L'accusé s'est retiré. Un conseiller du Châtelet, témoin de cet interrogatoire (M. de Gouve de Vitry), a répété plusieurs fois dans Paris qu'il n'avait jamais vu d'accusé mettre tant de sagesse et de courage dans ses réponses.

La compagnie a été aux opinions. Les premières voix ont été pour condamner M. Delisle *ad omnia citrà mortem* : cette formule désigne le fouet, la marque et les galères perpétuelles. Cet avis a été proposé avec chaleur. On ne pouvait pas condamner à mort l'accusé, parce que, dans l'intervalle, Messieurs avaient dîné.

Ensuite on a opiné à ce que l'auteur fût condamné au carcan, à faire amende honorable, en chemise, et une torche à la main, devant le portail de Notre-Dame, ensuite banni à perpétuité. Cet avis, long-temps discuté, a été sur le point de prévaloir.

Enfin, la pluralité de quatorze voix contre sept a été pour la sentence suivante.

Le libraire déchargé de toute accusation.

Les deux imprimeurs, injonction d'être plus circonspects.

M. Le Bas, censeur des trois derniers volumes, mandé et admonesté.

M. l'abbé Chrétien, censeur des trois premiers, blâmé et arrêté jusqu'à l'exécution.

M. Delisle, atteint et convaincu d'avoir composé la *Philosophie de la Nature*, banni à perpétuité, ses biens confisqués, etc. (1).

A onze heures du soir, M. Delisle a été conduit par des archers, la baïonnette au bout du fusil, en prison, où il a passé la nuit, séparé par quelques toises de terrain des filles qu'on conduisait à la Salpétrière, et des scélérats qu'on destinait à l'échafaud.

Les trois chefs du Châtelet, M. le lieutenant civil, M. le prévôt de Paris, et M. de La Honville, lieutenant particulier, ont été pour l'accusé.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Chine*, publiés par M. l'abbé Grosier, viennent de paraître (2). C'est un livre de bibliothèque, et l'on est heureusement dispensé de les lire, au moins de suite.

MARS.

Paris, mars 1777.

Il y a soixante ou quatre-vings ans que personne n'osait douter que l'hébreu ne fût la première des langues, et le peuple juif, aujourd'hui si sale et si ignorant, le peuple le plus anciennement policé, l'heureux dépositaire

(1) Cette sentence ne fut pas confirmée en Parlement. Delisle de Sales fut seulement admonesté.

(2) L'*Histoire générale de la Chine*, publiée par l'abbé Grosier conjointement avec Le Roux des Hauterayes, de 1777 à 1784, forme 12 vol. in-4°. Elle avait été traduite à Pékin sur les originaux chinois, par le P. de Mailla.

de toutes les traditions et de toutes les connaissances humaines. On démontrait alors avec une évidence merveilleuse que Pythagore, Zoroastre, Mango-Capak même, avaient puisé toutes leurs idées dans le Pentateuque. Les choses ont bien changé depuis. Une philosophie audacieuse et profane s'est avisée de dépouiller le peuple chéri de Dieu de tous ses titres, et en a gratifié tour à tour les Égyptiens, les Chinois, les Perses, les Bracmanes. M. de Voltaire s'était déclaré hautement pour ces derniers, en considération de leur *Shasta-bad*, qu'il regarde comme le seul monument un peu antique qui restât sur la terre. Son système vient d'être au moins bien ébranlé par les savantes recherches que M. Bailly a hasardées dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*. C'est aux doutes que l'illustre patriarche de Ferney a bien voulu proposer à M. Bailly, sur cette grande question, que nous devons une correspondance infiniment intéressante, et qui vient de paraître sous le titre de *Lettres sur l'Origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire par M. Bailly, et précédées de quelques lettres de M. de Voltaire à l'auteur;* un volume in-8°, à Londres.

On trouve dans les lettres du Nestor de la littérature une chaleur, une vivacité d'intérêt qui étonnerait même dans un jeune homme dévoré du besoin de s'instruire. Les réponses de M. Bailly, qui sont encore plus pour le public que pour l'homme célèbre à qui elles sont adressées, décèlent partout un excellent esprit, des connaissances rarement réunies, et la logique du monde la plus séduisante et la plus ingénieuse. Tout lecteur est tenté de lui dire ce que M. de Voltaire lui écrit dans une de ses lettres : « Vous faites, Monsieur, comme les mission-

naires qui vont convertir les gens dans les pays dont nous parlons; dès qu'un pauvre Indien est convenu de la création *ex nihilo*, ils le mènent à toutes les vérités sublimes dont il est stupéfait. »

La sublime doctrine dont il s'agit, et que notre auteur prêche avec plus de science encore que de zèle, la voici : Les peuples du midi de l'Asie, héritiers d'un peuple antérieur qui avait des sciences, ou du moins une astronomie perfectionnée, ont été dépositaires, et non pas inventeurs; et c'est à une latitude assez haute qu'il faut chercher la patrie de ce peuple primitif. Pour arriver à ces résultats, on examine quel est de nos jours, et quel fut dans les temps même les plus reculés, l'état des sciences chez les Chinois, chez les Perses, chez les Chaldéens et sur les bords du Gange. On développe plusieurs observations astronomiques qui n'ont pu être faites que sous les parallèles de quarante-huit et de quarante-neuf degrés. On prouve que ces fables, monumens de la plus haute antiquité, qui se retrouvent dans la tradition de presque tous les peuples, considérées physiquement, semblent appartenir au nord de la terre; et, par une suite d'expériences et de probabilités très-heureusement combinées, on parvient à nous persuader sans peine que les lumières se sont répandues du nord au midi. Si ce système n'est pas encore démontré pour tout le monde, on avouera du moins qu'il n'était guère possible de prendre mieux son moment pour le mettre en crédit.

SUR LES CHINOIS.

« Ce peuple est sans énergie..... Dès qu'on ne veut admettre que les pensées des anciens, l'imagination n'a plus d'ailes, le génie plus de ressorts, et à ces dons du

ciel succède une langueur, une inertie qui s'oppose à toute création..... Obligés de rendre compte à la cour, les astronomes craignent les nouveaux phénomènes autant qu'on les souhaite en Europe. Les Chinois sont persuadés que tout doit être uniforme dans les astres comme dans leur famille et dans leur empire. Toute nouveauté qui paraît au ciel est une marque de son indignation, soit contre le maître qui gouverne, soit contre les mauvais mandarins qui foulent le peuple. On peut juger de l'accueil que ces astronomes reçoivent du maître et des courtisans..... De pareilles dispositions peuvent-elles être favorables aux progrès des sciences?..... S'il est des hommes rares qui se distinguent, les grands efforts de la nature n'ont-ils pas quelques proportions avec ses efforts ordinaires? La hauteur des pensées d'un homme de génie n'est-elle pas relative à l'élévation commune actuelle des esprits? quoiqu'il ait la tête au-dessus de la foule, si cette foule est composée de nains, ce ne sera encore qu'un petit homme. »

Toutes les connaissances astronomiques que nous avons trouvées à la Chine appartiennent au temps de Fohi. Ces connaissances n'ont pu être acquises que par une étude réfléchie et de longues observations; ce n'est l'ouvrage ni d'un homme ni d'un siècle; ce n'est point non plus l'ouvrage des Chinois antérieurs à Fohi : ils étaient grossiers; c'est lui qui les civilisa. Il en faut conclure donc que les premières connaissances astronomiques étaient étrangères, et que Fohi, étranger lui-même, les transporta à la Chine. On ne dit rien à ce sujet qui ne soit confirmé par l'autorité des missionnaires, et spécialement par les lettres du père Parennin et du père Ko.

Sur les Perses.

On a démontré dans l'*Histoire de l'Astronomie ancienne* que l'empire des Perses, la fondation de Persépolis, remonte à l'an 3209 avant Jésus-Christ. Diemschid, qui bâtit cette ville, y fit son entrée le jour même où le soleil passe dans la constellation du bélier. Ce jour fut choisi pour commencer l'année, et il devint l'époque d'une période qui renferme la connaissance de l'année solaire, de trois cent soixante-cinq jours un quart. On retrouve donc encore l'astronomie à la naissance de cet empire..... Ce n'était donc pas un peuple naissant, c'était une colonie sortie d'un pays trop peuplé, ou une nation déjà instruite et civilisée, descendant vers un pays plus tempéré, plus fertile, et s'y établissant avec ses arts et ses connaissances.

Sur les Chaldéens.

Ils avaient conservé la connaissance de la période de six cents ans, puisqu'elle est citée par Bérose, un de leurs historiens; ils l'avaient méconnue, puisqu'ils n'en ont point fait usage pour la règle des temps. Il en faut conclure encore qu'elle n'était point leur ouvrage. On voit que chez eux le retour des comètes était une opinion plutôt qu'un principe : elle appartenait donc à une astronomie perfectionnée, mais antérieure et étrangère aux Chaldéens.

Sur les Brames.

On avoue que ce sont les maîtres de Pythagore, les instituteurs de la Grèce, et par elle de l'Europe entière. On admire la sublimité de quelques-uns de leurs dogmes,

celle de leurs fables; mais on finit par assurer qu'un peuple qui fait la terre plate, qui imagine une montagne au milieu pour cacher le soleil pendant la nuit, qui crée exprès deux dragons, l'un rouge, l'autre noir, pour éclipser le soleil, et pose la terre sur une montagne d'or; que l'inventeur de ces absurdités n'est point l'auteur des méthodes savantes qu'on trouve chez lui... « Un peuple, dit-on, possesseur de tant de beaux systèmes physiques, qui n'ont pu être fondés que sur des expériences et des méditations; un peuple dont la théologie cache des idées très-pures de Dieu, se montre incapable d'avoir découvert ces idées par les fables qu'il a accumulées. »

L'ANNONCE DU PRINTEMPS;

Par madame la marquise DE CASSINI (1).

L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain;
Bientôt il va céder à la toute-puissance
De cet astre brillant dont la douce influence
Console la nature et réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
L'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
Tout repose et tout dort; mais malgré ce sommeil,
Tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se tait, cherche et fuit sa compagne.
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer;
Tout paraît sans amour, mais tout est près d'aimer.

(1) Sœur du prétendu marquis de Pezay. On trouve de curieux détails sur cette femme, présentée comme une intrigante, dans les *Mémoires de Bezenval*, édit. Baudouin, t. I, p. 157.

Portrait de feu madame la marquise du Châtelet ;

Par madame la marquise DU DEFFAND (1).

« Représentez-vous une femme grande et sèche, sans c. l, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits t..... arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clair-semées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais, comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.

« Née sans talens, sans mémoire, sans goût, sans imagination, elle s'est fait géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant point que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui. Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons ; on est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin, devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne

(1) Ce Portrait se trouve dans la *Correspondance de madame du Deffand avec Horace Walpole ;* mais l'éditeur anglais l'a mutilé. Nous avons cru devoir conserver ici la pureté du texte. (*Note de la première édition.*)

lui manquait plus que d'être princesse; elle l'est devenue, non par la grace de Dieu, non par la grace du roi, mais par la sienne. Ce ridicule a passé comme les autres. On la regarde comme une princesse de théâtre, et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Émilie n'est qu'un prestige : elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'était pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels, ils pourraient tenir à ses prétentions ; son impolitesse et son inconsidération, à l'état de princesse ; sa sécheresse et ses distractions, à celui de savante ; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions, à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être : il faut, pour être célèbre, être célébrée ; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public, et le sujet des conversations particulières ; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent (1). »

Philosophes, économistes, anti-économistes, Jansénistes, Molinistes, il n'y a presque aucun parti dont M. Dorat ne se soit attiré la haine; et cette étoile est rare sans doute pour un faiseur de madrigaux.

> Tant de fiel entre-t-il dans une ame si douce?

Ou comment le poète aimable qui s'était dévoué à l'in-

(1) Quand ce Portrait, qui fut fort recherché, commença à courir, Thomas dit de son auteur, madame du Deffand : « Elle me rappelle les paroles d'un « médecin de ma connaissance : — Mon ami tomba malade, je le traitai ; il en « mourut, je le disséquai. »

souciance, qui ne voulut chanter que Flore, Zéphire et les Amours, peut-il se voir livré à des querelles si vives et si nombreuses? C'est par la multitude de ses prétentions, de ses longues préfaces et de ses petits succès, que M. Dorat a suscité contre lui cette nuée d'ennemis; et c'est presque aussi souvent par ses éloges que par ses critiques, qu'il a eu le secret de les irriter. En butte à tant de persécutions, qui se bornent pourtant à des critiques fort dures, à quelques sarcasmes et autres honnêtetés littéraires du même genre, il est difficile de ne pas se croire du nombre ou des plus mauvais écrivains, ou des plus grands hommes de son siècle; il est rare aussi que, réduit à cette alternative, l'amour-propre balance long-temps. Les dernières préfaces de M. Dorat, et nommément ses réflexions sur Corneille et sur Montaigne, nous persuadent qu'il a pris le bon parti; et nous avons l'honneur de l'en féliciter.

Le noble désespoir que lui ont inspiré les fureurs journalistes de MM. de La Harpe et Palissot, vient de le déterminer à publier ses *Prôneurs, ou le Tartuffe littéraire*, comédie en trois actes et en vers, avec cette épigraphe : *le philosophe est seul, et l'imposteur fait secte.* Brochure in-8°, ornée, comme de coutume, de gravures assez belles, par Marillier.

Il y a plusieurs années que cette pièce était dans le portefeuille de l'auteur; quoiqu'elle ne soit guère plus théâtrale que ses autres comédies, on ose présumer qu'elle aurait fait un tout autre effet à la représentation qu'à la lecture. Le parti qui hait les philosophes, et qui semble augmenter tous les jours, sans s'intéresser au succès de M. Dorat, se serait intéressé à celui d'un ouvrage où l'on se propose de les jouer : la malignité en eût

aiguisé tous les traits, elle y eût trouvé mille allusions auxquelles l'auteur ne songea peut-être jamais lui-même; elle eût fini ses portraits, ses épigrammes, lui en eût prêté de nouvelles, et se serait mise ainsi de moitié dans sa vengeance et dans son succès. Pour attaquer un parti, il faut en appeler un autre, le rassembler avec adresse et lui fournir l'occasion de se montrer sans risque; ce qu'on peut faire au théâtre plus aisément qu'ailleurs. M. Dorat a donc mal fait d'imprimer sa pièce au lieu de la faire jouer; mais son intention n'était pas d'être si méchant. En ce cas, pourquoi ne pas demeurer en repos? Est-ce la peine de se charger de petites noirceurs pour ne les faire qu'à demi? et ne vaudrait-il pas mieux alors abandonner tout-à-fait le métier aux Fréron, aux Palissot, et à tous ces messieurs qui l'exercent si rondement?

Ce serait sans doute une discussion des plus minutieuses que celle d'examiner s'il y a plus ou moins d'action dans la comédie des *Prôneurs* que dans les autres pièces de M. Dorat. Nous observerons seulement qu'on y ébauche deux actions qui sont à peine liées, qui se soutiennent faiblement et qui se dénouent plus mal encore; mais on ne reprochera point à M. Dorat, comme à l'auteur des *Philosophes*, d'avoir calqué son plan sur celui des *Femmes savantes*. Le plan des *Prôneurs* ne ressemble à rien, n'est rien. Le principal personnage, celui de Callidès, le chef des Prôneurs, n'a aucun trait assez prononcé; madame de Norville, sa fille et son mari, n'ont pas même un caractère à deviner. Tous les Prôneurs de la société, au sourd près, qui ne dit que deux ou trois mots de situation, se ressemblent si fort, qu'on pourrait transporter partout un nom à la place de l'autre,

sans que le dialogue en fût plus ou moins intelligible. Le marin, qui doit faire contraste avec messieurs les beaux-esprits, est en général assez fidèle à son costume; il lui échappe cependant deux ou trois tirades maniérées, et qui forment une disparate d'autant plus sensible, que le ton habituel du personnage est plutôt d'un mousse que d'un capitaine de vaisseau. Après un jugement si sévère, me sera-t-il permis d'ajouter ce que je ne pense pas moins que tout ce que je viens de dire? C'est que, malgré tous ces défauts, *les Prôneurs* sont un ouvrage plein d'esprit, plein de traits heureux, et où l'on trouvera même quelques situations et des scènes entières d'un effet fort piquant.

Une des meilleures scènes de la pièce, c'est sans contredit celle où Callidès, le chef des Prôneurs, initie le jeune Forlis dans les mystères de l'ordre : nous nous contenterons d'en citer quelques traits. Callidès réforme les jugemens de son prétendu pupille sur le mérite de tous nos auteurs classiques, et particulièrement sur celui de Rousseau et de Boileau.

J'en croyais, dit le jeune homme, deux arbitres puissans. — Qui sont-ils? — Le public et le temps. — Le temps, répond Callidès,

Le temps commence à nous, de l'instant où nous sommes;
Le temps est destructeur, et nous créons des hommes.
Quant au public, son joug vous tient-il donc courbé?
Le public est, monsieur, terriblement tombé. —

Parmi beaucoup d'autres conseils, également sages, on ne doit pas oublier ceux-ci :

Travaillez peu vos vers et beaucoup vos succès;
Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile;

Mais rampez sous le grand qui peut vous être utile.
Le mot d'humanité m'a fort bien réussi,
Vous pourrez au besoin vous en aider aussi.
Malgré ce mot pourtant, l'autorité cruelle,
Craignant notre morale, allait sévir contre elle.
La tolérance alors entendit nos soupirs,
Et couverts de son voile, on nous crut ses martyrs, etc.
Pesez, calculez tout, et même une visite;
Rien n'est indifférent. Voyez beaucoup Églé,
Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie
Et jouir des honneurs attachés au génie.

FORLIS.

Vous savez que de moi le sexe est adoré,
Quand l'esprit est chez lui par les graces paré.
Ces traits ne sont pas ceux de l'Églé qu'on renomme,
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

Beaucoup de gens, à ce dernier trait, ont cru reconnaître feu mademoiselle de L'Espinasse; mais refuser à mademoiselle de L'Espinasse la grace de l'esprit, c'est prouver sans doute que l'on ne connut guère ou l'un ou l'autre.

On a trouvé plusieurs mots heureux dans la scène où les Prôneurs font une espèce de liste des proscrits

Palissot et Clément ne s'attendaient pas sans doute à l'honneur de se trouver dans cette galerie philosophique; mais le poète a su les y placer le plus adroitement du monde. Quels ont été jusqu'à présent, dit Forlis, les adversaires de cette secte despotique? — Des hommes méprisés, des brigands littéraires,

Pourraient-ils, entre nous, appréhender les traits
D'un méchant démasqué, flétri par un succès,
Possédant le talent et le secret uniques

D'ennuyer tout Paris par des vers satiriques?
Craindraient-ils ce pédant, bavard de son métier,
Qui sur un hémistiche écrit un mois entier,
Pédagogue échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait, et Boileau sur parole;
Pauvre diable trop vil pour être combattu,
Qui prépare sans fruit des poisons sans vertu;
Reptile malheureux né des flancs de l'Envie,
Et qu'elle-même attache au laurier du génie?

Ce morceau est un de ceux qui ont le mieux réussi. J'en conclus que le premier tort des *Prôneurs* n'est pas de manquer d'action : c'est de ne pas offrir assez de grands traits pour être une pièce de caractère intéressante pour tous les temps, ni assez de méchancetés pour être une satire personnelle, un ouvrage du moment.

Le buste de mademoiselle Clairon ayant été exposé, ces jours passés, à la vente du cabinet de feu M. Randon-de-Boisset, mademoiselle Arnould en doubla la première enchère; il n'y eut personne qui se permît d'enchérir sur elle, et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. Un anonyme lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

On vient de remettre au théâtre de la Comédie Française *le Complaisant* de feu M. de Pont-de-Veyle, comédie en cinq actes et en prose. La conduite de cette pièce est sage, l'exécution fine et spirituelle, mais un peu froide; le dialogue agréable, aisé et du meilleur ton. Si cette reprise n'a pas eu tout le succès que l'ouvrage

semble mériter, c'est à la mauvaise distribution des rôles qu'on doit s'en prendre. Celui de madame Orgon, où il y a infiniment de graces et de gaieté, et que mademoiselle Dangeville jouait d'une manière si originale, a été fort mal rendu par mademoiselle Drouin, qui n'a su en faire qu'une caricature ridicule et déplaisante. Il n'y a, en général, aucun rôle de la pièce qui n'ait été joué avec trop de lenteur et trop de manière. Les scènes les plus finement écrites sont celles qu'il faut rendre avec le moins d'apprêt; il faut, pour nous plaire, que la finesse n'ait aucune apparence de prétention, qu'elle paraisse naturelle, involontaire, naïve même. Et Marivaux l'avait bien senti : sans l'air de négligence dont il enveloppe les pensées les plus recherchées et les tournures les plus ingénieuses, son style ne serait pas supportable.

Quoique *le Complaisant* ait toujours paru sous le nom de M. de Pont-de-Veyle, on prétend que l'ouvrage fut fait en société, et l'on assure même que M. le comte de Maurepas, fort jeune alors, y eut beaucoup de part; on soupçonna aussi M. le président de La Monnoye d'y avoir travaillé. C'est de lui qu'est le mot cité dans le journal de M. de La Harpe. M. de La Monnoye joignait aux manières les plus douces une malice d'esprit que cet extérieur rendait plus piquante. Il était fort gros. Un jour, au parterre de l'Opéra, quelqu'un, incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout haut : « Quand on est fait d'une certaine manière, on ne devrait pas venir ici. — Monsieur, lui répondit doucement le président, il n'est pas donné à tout le monde d'être plat. »

Ce qui pourrait donner sans doute une assez singulière opinion des progrès de notre goût, c'est l'espèce de fu-

reur avec laquelle tout Paris a suivi plusieurs représentations de *Dom Japhet d'Arménie*, vieille farce de Scarron, remplie d'inepties et d'ordures, dont le héros est un fou qui n'a de comique que son extravagance et son imbécillité. On ne peut guère expliquer le prodigieux succès de cette platitude, qu'en l'attribuant tout entier à l'heureuse idée que le sieur Dugazon a eue d'ajouter à la cavalcade qui termine le quatrième acte, une facétie sur les courses de Neuilly. On a été enchanté de voir cette nouvelle Anglomanie parodiée sur la scène; et les lazzi du sieur Dugazon en jockei ont fait accourir et la ville et la cour. Quelque éclatant qu'ait été l'effet de cette plaisanterie, on peut prédire avec assurance que les chevaux de course et leurs jockeis n'y perdront rien de la considération qu'ils ont si justement acquise en France depuis quelques années; leur gloire est au-dessus d'une pareille atteinte.

Un jeune Arlequin de soixante et quelques années, le sieur Bigottini, a débuté sur le théâtre de la Comédie Italienne dans une pièce de sa composition, intitulée *Arlequin Esprit-Follet*. Le jeu du sieur Bigottini n'a aucun rapport avec celui de l'acteur qu'il doit remplacer; il n'a ni la même grace, ni la même finesse, ni la même naïveté : ses métamorphoses cependant sont ingénieuses et variées; et ses mouvemens, sans avoir la souplesse et le moelleux qui caractérisent les moindres gestes de Carlin, sont d'une précision et d'une prestesse singulières. Rien n'égale la promptitude avec laquelle il change et de costume et de masque; son talent, à cet égard, tient du prodige; mais c'est un genre de mérite qui n'amuse pas long-temps, quelque surprise qu'il puisse causer

avant que les yeux s'y soient accoutumés. Les miracles de cette espèce suffiraient pour faire la fortune d'un sorcier ou d'un prophète; ce n'est pas assez pour celle d'un Arlequin. Les tours d'adresse les plus heureusement combinés s'épuisent bientôt; il n'y a que l'esprit qui puisse se varier à l'infini, il n'y a que la grace dont le charme soit toujours le même.

Le succès du sieur Bigottini ne nous consolera donc point de la retraite dont nous menace le sieur Carlin; il nous consolera bien moins encore de celle de madame Laruette, qui a paru ces jours passés pour la dernière fois dans *l'Ami de la Maison*. Cette charmante actrice réunissait à la voix la plus intéressante, à la physionomie la plus fine et la plus heureuse, un tact infiniment rare, et la sensibilité la plus naïve et la plus délicate. On n'espère plus de voir les rôles d'Isabelle, de Colombine, d'Agathe et de Zémire, joués comme ils l'ont été par elle. La délicieuse scène de la Rose, dans *le Magnifique*, fut, pour ainsi dire, tout entière son ouvrage; elle y répandait un mélange de décence et d'intérêt dont la magie est inexprimable. C'est un mot singulier peut-être, mais plein de vérité, que celui de madame d'Houdetot, qui disait *que dans ce moment madame Laruette avait de la pudeur jusque dans le dos*. La jalousie de ses rivales n'a pas moins contribué que le mauvais état de sa santé à la déterminer à demander sa retraite.

L'Académie royale de Musique, pour varier, continue de nous donner tour à tour *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste* et *le Devin du Village*. Le sieur Noverre vient d'y joindre un nouveau ballet intitulé *les Ruses de l'Amour*; on en trouve le sujet dans ses *Lettres sur la Danse*. De tous les

ballets qu'il a donnés jusqu'à présent, c'est le premier dont le succès ait été bien général. Les scènes de cette pantomime pastorale sont assez communes quant au motif, mais les groupes en sont admirablement bien dessinés; et la contre-danse qui termine le ballet, d'une composition vive et brillante, offre le tableau le plus champêtre et le plus voluptueux, un tableau riche comme Téniers et gracieux comme Boucher. C'est surtout cette contre-danse qui a été applaudie avec ivresse; et les meilleurs amis de la famille Gardel ont été obligés d'avouer que Noverre pourrait bien être un homme de génie.

Il y a eu, ce carême, et surtout pendant la clôture des théâtres, plusieurs spectacles de société fort intéressans. Nous ne parlerons ici que de ceux qui ont été donnés chez madame la marquise de Montesson, comme très-supérieurs à tous les autres, non-seulement par le rang des acteurs et par l'éclat de l'assemblée, mais par le choix même des pièces, et par la manière dont elles ont été jouées. On y a revu avec le plus grand plaisir *le Barbier de Séville*, l'opéra d'*Aline, reine de Golconde*, et celui de *la Servante Maîtresse*, trois pièces où madame de Montesson a rempli tour à tour les rôles de mademoiselle Doligny, de mademoiselle Arnould et de madame Laruette, avec une intelligence, un naturel, une grace, une finesse capables de suppléer tous les avantages de l'habitude et du talent le plus exercé. Parmi les nouveautés qui ont paru cette année sur ce charmant théâtre, on a particulièrement distingué *Robercia* et *l'Heureux Échange*, deux drames de madame de Montesson, et *le Minutieux*, comédie de M. le marquis de Montesquiou, premier écuyer de Monsieur.

Robercia est tiré d'une anecdote du président de Montesquieu, rapportée dans le *Mercure* du mois de mai 1775. C'est un acte de bienfaisance très-considérable, relativement à la fortune de cet homme célèbre, et dont les circonstances n'ont été découvertes qu'après sa mort. Toute la pièce semble dictée par la vertu même qui en a fourni le sujet, par l'humanité la plus généreuse et la plus compatissante. La marche du drame est unie et naturelle, la liaison des scènes facile, et le dialogue d'une simplicité douce et vraie. Ce qui n'a pas peu contribué sans doute à augmenter l'intérêt d'un ouvrage déjà fort attachant par lui-même, c'est la manière dont le rôle de l'homme bienfaisant a été rendu par M. le duc d'Orléans, et l'application qu'il était si naturel d'en faire aux qualités personnelles de ce prince.

Il y a dans *l'Heureux échange* la même sensibilité que dans *Robercia*, et peut-être avec plus de mouvemens, plus de variété, et des situations plus nouvelles. Nous ne pouvons nous empêcher d'indiquer au moins une des situations qui a paru faire le plus grand effet. Délie, à peine sortie de l'enfance (c'est madame de Montesson qui joue elle-même ce rôle, et qui lui prête l'illusion la plus séduisante), Délie aime avec toute la bonne foi de son âge un jeune homme dont elle ignore les dispositions. Elle apprend que ce jeune homme demande à s'éloigner, et que son départ est fixé pour le soir même. Sa mère l'engage à répéter une leçon de musique. Elle commence par un air qu'elle chante en s'accompagnant elle-même de la harpe. Le jeune homme, qui n'a pas encore osé déclarer son amour, vient prendre congé de la mère, et demande humblement la permission d'assister à la leçon de sa fille. La mère, dont l'intention est d'éprouver ces

deux amans, leur propose de chanter un *duo;* et c'est dans cette situation d'esprit que la jeune personne est obligée de chanter. Je ne crois pas avoir entendu jamais aucun *duo* dont l'impression m'ait paru plus théâtrale et plus touchante.

On a trouvé beaucoup d'esprit, beaucoup de détails heureux dans la comédie de M. de Montesquiou; mais il me semble aussi qu'on s'est accordé à penser que les moyens en étaient un peu forcés, souvent trop subtils ou trop mesquins; que le principal personnage de la pièce manquait en général de cette naïveté si nécessaire à l'illusion, et qu'en conséquence il n'avait que peu de force comique, ne paraissant guère minutieux que parce qu'il avait eu l'intention de le paraître. Je ne sais si de tout le rôle on pourrait citer un trait aussi original que celui de feu M. d'Héricourt, et ce n'est pas un conte. Il était si fou d'un petit jardin de fleurs qu'il faisait soigner avec toute la recherche imaginable, et il craignait si fort d'en altérer l'ordre et la propreté, qu'il ne s'y promenait jamais qu'un peigne au talon, pour effacer sur-le-champ la trace de ses pas.

Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de M. de Voltaire ni prose, ni vers. L'on sait pourtant que, bien digne d'imiter Sophocle en tout, il a fait encore cet hiver deux tragédies nouvelles, l'une en trois actes, et l'autre en cinq, dont le sujet est tiré de l'histoire d'Alexis Comnène; mais c'est tout ce que nous en avons appris (1);

(1) La tragédie en cinq actes, tirée de l'histoire de la famille des derniers souverains grecs, est *Irène;* Grimm était sans doute mal informé en annonçant une tragédie en trois actes. Voltaire ne nous en a laissé aucune de cette époque de sa vie, dans cette distribution.

et M. l'abbé Coyer, qui arrive de Ferney, probablement ne nous en dira pas davantage. Il s'était proposé de passer trois ou quatre mois chez M. de Voltaire; il avait même eu l'attention, presque en l'abordant, de lui faire part de ce doux projet. Pour sentir combien la proposition devait agréer à M. de Voltaire, il faut savoir que l'abbé Coyer, qui dans ses premiers écrits sut attraper quelquefois un ton assez léger, dans la conversation est l'homme du monde le plus lourd, l'ennui personnifié. Notre illustre Patriarche soutint avec assez de patience le premier jour; mais le lendemain, en lui parlant de ses voyages en Italie et en Hollande, il lui fit tout à coup une question qui parut l'embarrasser beaucoup. « *Savez-vous bien, M. l'abbé, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? c'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et vous, vous prenez tous les châteaux pour des auberges.* » Cette boutade ayant désenchanté subitement M. l'abbé, il repartit dans les vingt-quatre heures.

L'abbé Millot vient de publier, en six volumes, les *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, composés sur les pièces originales, recueillies par Adrien Maurice, duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'État.*

Le titre seul de cet ouvrage annonce assez combien le fond en doit être important et curieux. C'est l'extrait d'environ deux cents volumes in-folio, et la plupart des pièces qui forment cet immense recueil sont des originaux autographes, les autres des copies faites avec beaucoup de soin. On doit la plus grande reconnaissance aux illustres dépositaires d'un monument si précieux d'avoir

bien voulu permettre qu'il servît à l'instruction publique; on en doit infiniment à l'homme de lettres qui, pour remplir des vues si utiles, s'est chargé d'un travail capable d'effrayer l'activité la plus exercée et la patience la plus intrépide. L'importance de ce travail et les dégoûts qui en sont inséparables, doivent lui faire pardonner sans doute une infinité de négligences et d'incorrections qu'on n'eût point supportées dans un autre ouvrage avec la même indulgence. Mais peut-être l'auteur se serait-il épargné beaucoup de peine à lui-même, à ses lecteurs beaucoup d'ennui, si au lieu de s'imposer la tâche pénible de donner à ces Mémoires une forme suivie, il s'était contenté de faire l'extrait de toutes les pièces dignes d'être conservées, de les ranger par ordre chronologique, et d'y joindre seulement, lorsque l'intelligence du texte aurait paru le demander, quelques notes historiques claires et succinctes. En suivant ce plan, il se serait sauvé toute la peine qu'il lui en a coûté pour vouloir mettre dans un ouvrage qui n'en était pas susceptible, cette espèce de suite et de liaison qui ne sert qu'à le faire paraître plus long, plus défectueux, souvent même plus décousu; car ce défaut devient plus sensible par l'effort même que l'on fait pour le dissimuler. Il est à présumer aussi qu'en simplifiant ainsi son travail, l'auteur n'aurait pas surchargé son livre de tant de réflexions qui, pour être fort sensées, si vous voulez même très-édifiantes, n'en sont pas moins très-communes, très-inutiles, et, si j'ose le dire, très-parfaitement déplacées dans des Mémoires qu'on appelle *politiques et militaires*. M. l'abbé Millot a fait presque tous ses ouvrages pour l'instruction de la jeunesse: c'est très-bien fait à lui; mais il devait sentir qu'en rédigeant les Mémoires d'un maréchal de

France et d'un ministre d'État, il ne s'agissait d'écrire ni pour des régens de collège, ni pour des enfans. Toute cette morale, que nous estimons d'ailleurs infiniment, sans rendre son livre plus instructif, l'a rendu beaucoup moins agréable pour les seuls lecteurs dont il devait s'occuper; et c'est dommage.

Le maréchal de Noailles n'est pas seulement peint dans ces Mémoires comme un grand négociateur, comme un grand ministre, comme un citoyen plein de courage et de vertu; il y paraît encore un grand homme de guerre, et l'on ne peut douter que sa réputation de général n'eût été fort brillante, s'il eût gagné la bataille de Dettinghen, comme ses dispositions semblaient l'assurer. On cite, à l'occasion de cette malheureuse journée, une lettre du roi de Prusse, dans laquelle ce monarque lui rend la justice la plus éclatante. Toutes les lettres du maréchal de Saxe appuient un témoignage si auguste; mais la preuve à la fois la plus réelle et la plus glorieuse des talens militaires de notre héros, c'est sans doute le mémoire qu'il envoya lui-même à M. de Saxe, le 21 janvier 1748, mémoire dans lequel il trace tout le plan de cette marche savante qui fit réussir l'entreprise de Maëstricht, et dont l'exécution termina si heureusement la guerre. M. l'abbé Millot, après avoir fait l'extrait de ce mémoire, le compare fort adroitement au récit que M. de Voltaire a fait de cette expédition mémorable dans son *Précis du siècle de Louis XV*. « Il est beau, dit-il, de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami dont les lumières avaient souvent dirigé ses entreprises; il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins et à lui abandonner toute la gloire du succès... »

Une preuve moins grave de la confiance du maréchal de Saxe pour M. de Noailles, mais qui nous paraît assez originale pour nous permettre de la rapporter ici, c'est la lettre suivante : « On m'a proposé, mon maître, d'être de l'Académie Française. J'ai répondu que je ne savais point seulement l'orthographe (1), et que cela m'allait comme une bague à un chat. On m'a répondu que le maréchal de Villars ne savait pas écrire ni lire ce qu'il écrivait, et qu'il en était bien. C'est une persécution. Vous n'en êtes pas, mon maître : cela rend la défense que je fais plus belle. Personne n'a plus d'esprit que vous, ne parle et n'écrit mieux ; pourquoi n'en êtes-vous pas ? Cela m'embarrasse ; je ne voudrais choquer personne, bien moins un corps où il y a des gens de mérite. D'un autre côté, je crains les ridicules, et celui-ci m'en paraît un bien conditionné. Ayez la bonté de me répondre un petit mot. »

M. l'abbé Millot n'a pas jugé à propos de nous donner la réponse en entier, par égard sans doute pour l'Académie, dont il voudrait bien être ; il ajoute seulement que M. de Noailles engagea M. de Saxe à refuser. « Cette affiche, lui dit-il, ne convient point à un homme de guerre, et je serais très-fâché de voir mon cher comte Maurice dans une compagnie où l'on s'occupe uniquement de mots et d'orthographe. » La philosophie n'y dominait pas encore, et les gens de lettres étaient même assez modestes ou assez imbéciles pour ne pas croire que leur tâche fût de régenter le monde et de faire la leçon aux rois. Comme l'on s'est formé depuis !

(1) En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la mallet comme une* BAGE *à un chat. Pourcoy nan aites vous pas ? Je crains les ridicules, et* SE LUY SI MAN PARET UN, etc. (*Note de Grimm.*)

Il n'y a, dans les Mémoires que nous avons l'honneur de vous annoncer, aucune de ces anecdotes obscures que la malignité crédule recherche toujours avec tant d'empressement; mais on y trouve, quoique en petit nombre, de ces particularités piquantes qui peignent souvent mieux le caractère et les mœurs que les actions les plus éclatantes.

« Don Francisco de Velasco ayant présenté un placet au roi, ne reçut de lui aucune répònse. Il en présenta un autre au cardinal de Portocarrero, et ne fut point écouté. Il s'adressa au président de Castille, et ce ministre lui dit qu'il ne pouvait rien; enfin au duc d'Harcourt, et le duc refusa de se mêler de son affaire. « Quel gouverne- « ment, Messieurs! dit Velasco; un roi qui ne parle pas! « un cardinal qui n'écoute pas! un président de Castille « qui ne peut pas! et un ambassadeur de France qui ne « veut pas! » Ce mot devint le sujet de toutes les conversations.

Voici comme madame des Ursins décrit elle-même les détails de sa charge, dans une lettre à la maréchale de Noailles. « Dans quel emploi, bon Dieu! m'avez-vous mise : je n'ai pas le moindre repos, et je ne trouve pas même le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai faim; je suis trop heureuse de pouvoir faire un mauvais repas en courant, et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment que je me mets à table. En vérité, madame de Maintenon rirait bien si elle savait les détails de ma charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe-de-chambre du roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se lève. Jusque-

là, je prendrais patience; mais que tous les soirs, quand le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte de Bénavente me charge de l'épée de Sa Majesté, d'un pot-de-chambre, et d'une lampe que je renverse ordinairement sur mes habits; cela est trop grotesque. Jamais le roi ne se lèverait si je n'allais tirer son rideau, et ce serait un sacrilège si un autre que moi entrait dans la chambre de la reine quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'était éteinte, parce que j'en avais répandu la moitié. Je ne savais où étaient les fenêtres, parce que nous étions arrivés de nuit dans ce lieu-là; je pensai me casser le nez contre la muraille, et nous fûmes, le roi d'Espagne et moi, près d'un quart d'heure à nous heurtant en les cherchant..... La reine entre dans ces plaisanteries, mais cependant je n'ai point encore attrappé la confiance qu'elle avait aux femmes de chambre piémontaises. J'en suis étonnée, car je la sers mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui laveraient point les pieds et qu'elles ne la déchausseraient point aussi proprement que je fais. »

Quoique M. l'abbé Millot rapporte plusieurs lettres écrites en France contre la princesse des Ursins, il ne s'est point permis de citer celle où on l'accusait d'avoir épousé son écuyer, et qu'elle laissa partir avec d'autres dépêches tombées entre ses mains, en ajoutant seulement à la marge : *Épousé? Non.*

Un grand nombre de lettres originales de la princesse des Ursins, du roi et de la reine d'Espagne, de Louis XIV et de Louis XV, du cardinal de Fleury et du maréchal de Noailles lui-même, donnent un très-grand prix à ces Mémoires, et, en variant le style et le ton de l'ouvrage, en augmentent singulièrement l'intérêt. Les lettres par-

ticulières de Louis XV peignent avec la plus extrême vérité la justesse de son sens, sa douceur et sa bonhomie. On sait que c'est M. de Rose qui faisait à peu près toutes celles de Louis XIV; mais on sait aussi que le seul talent de M. de Rose était d'imprimer à son style le caractère de noblesse et de grandeur qui accompagnait les moindres actions du monarque, et qui semblait lui appartenir exclusivement.

On trouve dans le dernier volume des Mémoires de l'abbé Millot des détails fort importans sur les négociations qui ont précédé la dernière guerre de 1755. Il paraît démontré, par les témoignages les plus authentiques, que notre ministère désirait sincèrement la paix, et que la persuasion où l'on était en France que le ministère anglais voulait la guerre à tout prix, fit seule échouer les arrangemens qu'on avait proposés pour maintenir l'union des deux puissances. J'ai entendu dire à mylord Stormond que, si l'on voyait également les dépêches qui déterminèrent alors le ministère anglais, tout le monde serait convaincu que l'Angleterre ne désirait pas moins ardemment la paix, et ne s'était déclarée pour la guerre que parce qu'elle avait été trompée par des préventions pareilles à celles qui abusèrent la France. Est-il possible que de vains soupçons, de faux rapports brouillent les puissances comme les particuliers, et qu'un malentendu décide du conseil des souverains et de la destinée des peuples!

La traduction de Théocrite que vient de publier M. de Chabanon (1) est la meilleure que nous ayons, puisque

(1) *Idylles de Théocrite*, traduction nouvelle, enrichie de la vie du poète grec, précédée de *Héro et Léandre*, poëme de Musée, et de toutes les imi-

nous n'en avons point d'autre, au moins qui soit connue. On trouve, et dans la prose et dans les vers de M. de Chabanon, de l'exactitude, de la correction, quelquefois même une sorte d'élégance; mais ce mérite, qui paraît lui avoir coûté prodigieusement, ne supplée ni à la grace, ni à la chaleur, ni à la vérité du style. Je crois qu'il y a peu de traductions où le sens de l'original ait été rendu en général avec plus de justesse et de fidélité; je crois qu'il en est peu de plus correctement écrites. Cependant le Théocrite de M. de Chabanon ne donnera jamais qu'une idée très-imparfaite du Théocrite grec, parce qu'il n'a ni la même couleur ni le même caractère; parce que le plus souvent même il n'a ni la couleur ni le caractère de ce genre de poésie dont Théocrite nous a donné la première idée, que Virgile a embellie et que Gessner a peut-être surpassée. Quoi qu'il en soit, les efforts de M. de Chabanon méritent quelque reconnaissance; il est malheureux que des efforts si multipliés ne servent qu'à constater la médiocrité de son talent comme la persévérance de son amour pour les lettres. De toutes les passions malheureuses, c'est sans doute la moins intéressante.

Le Libertin devenu vertueux, dont nous ignorons l'auteur (1), est un roman dans le genre de ceux de l'abbé Prévost; mais il en a tous les défauts sans en avoir tout le mérite. Les événemens les plus extraordinaires y sont accumulés sans vraisemblance, et la marche en est presque toujours ou trop lente ou trop précipitée; les mêmes vices, les mêmes

tations qui ont été faites en français de ce premier morceau de l'antiquité. Cette traduction avait paru dès 1775, in-8°.

(1) *Le Libertin devenu vertueux, ou Mémoires du comte D**** (rédigés par Domairon); Londres et Paris, Ve Duchesne, 1777, 2 vol. in-12.

égaremens y reparaissent trop souvent et sous des formes presque semblables : ce qui rend la conduite de l'ouvrage plus défectueuse encore, c'est que les scènes même les plus instructives et les plus intéressantes n'y sont jamais suffisamment motivées. Il n'en est pas moins vrai que, malgré tous ces torts et beaucoup de négligence dans le style, l'ouvrage intéresse; on ose ajouter qu'il tenait peut-être à fort peu de chose qu'on en eût fait un excellent livre. L'intention de l'auteur est de peindre les suites d'une bonne et d'une mauvaise éducation. C'est l'histoire d'un homme de qualité, du fils d'un maréchal de France qui, entraîné de désordre en désordre, se ruine par des excès de tous genres, se déshonore à la guerre par ses lâchetés, au jeu par ses escroqueries; qui, pour se dérober au juste ressentiment de sa famille, se voit réduit à l'état le plus vil, et qui, tombé dans cet avilissement, échappe à peine à la roue, aux galères, et finit par être envoyé aux îles, où il rentre enfin en lui-même, où il fait une grande fortune, et où il devient assez vertueux, assez philosophe pour réparer tous les égaremens de sa jeunesse en servant lui-même, sous un nom emprunté, de mentor à son petit-fils, lorsque, après une assez longue suite d'années, de nouveaux événemens l'ont rappelé au sein de sa patrie. Il semble que l'auteur eût atteint également le but qu'il se proposait, s'il eût moins avili le personnage du comte durant la première époque de sa vie. La seconde partie de l'ouvrage eût paru plus vraisemblable, et l'on nous aurait sauvé dans la première une infinité de détails aussi révoltans que romanesques; l'ensemble du tableau eût été d'un dessin plus pur, plus vrai, l'instruction morale qui en résulte d'une application plus juste et plus généralement utile. Une des scènes les plus origi-

nales de ce nouveau roman, et la mieux développée peut-être, c'est le mariage que l'on fait faire à notre héros, au Hâvre, de la manière dont se font les mariages de tous les bandits destinés à peupler nos îles. La malheureuse que le sort lui fait échoir en partage est la créature du monde la plus intéressante. Ce sont les désordres d'une mère dénaturée qui l'ont précipitée, quoique innocente, dans le déplorable état où elle se trouve. La désolation de cette jeune fille, le désespoir de l'homme qui doit partager une si malheureuse destinée, l'horreur qu'ils éprouvent d'abord l'un pour l'autre, le sentiment de pitié qui succède par degrés à ces premiers mouvemens, la confiance que cette pitié mutuelle lui inspire, la candeur et l'ingénuité qui règnent dans tout le récit de la jeune personne; toutes ces scènes, remplies de naturel et de vérité, forment le tableau du monde le plus attendrissant; et, si tout l'ouvrage était fait dans le même goût, je connaîtrais peu de romans d'une lecture plus attachante.

Quelques journalistes bénévoles ont osé comparer aux poëmes de Gessner un poëme en prose de M. Le Suire, intitulé *les Noces patriarchales* (1). C'est mettre Stace à côté de Virgile, une esquisse de Doyen à côté d'un tableau de Raphaël. M. Le Suire lui-même est beaucoup plus modeste : il se contente d'avouer que c'est la prose de M. Hubert, le traducteur de Gessner, qu'il a prise pour modèle; et l'on voit bien qu'approcher de la prose du traducteur ou du génie de l'original, ce n'est pas la même chose.

Il y a dans *les Noces patriarchales* de la douceur, de

(1) 1777, in-12.

la sensibilité, quelques détails heureux, quelques situations touchantes ; mais l'ensemble de la composition manque à la fois et de simplicité et de variété; on sent presque partout les efforts pénibles qu'a faits l'auteur pour remplir enfin sa carrière; il se jette de digressions en digressions, sans que ces ressources si faibles et si communes servent seulement à rompre la monotonie de l'ouvrage. Du nombre de ces épisodes est le long récit que fait Rebecca de son prétendu voyage à Babylone, et ses descriptions du faste de la cour de Sémiramis. On sait combien ce contraste des mœurs de la cour et des mœurs champêtres est usé; il devient ridicule dans un sujet qui ne pouvait intéresser que par la simplicité la plus naïve et la plus pure.

Le charme des poésies de Gessner est de nous transporter dans un monde entièrement nouveau, dans des temps et dans des mœurs qui n'ont aucun rapport avec les nôtres; de nous faire oublier notre propre existence, et de nous en donner pour ainsi dire une à son gré. Ces mêmes tableaux qui nous semblent si doux et si touchans, éloignés ainsi de tout ce qui nous entoure ordinairement, prendraient à nos yeux un caractère fade et niais, si l'illusion que le poète a su nous faire nous permettait quelque retour sur nos opinions, sur nos préjugés et sur nos plaisirs d'habitude, mais ce sont là les secrets du génie, et, pour le comprendre, il ne suffit pas sans doute d'avoir étudié, comme M. Le Suire, la prose de M. Hubert.

Les premiers numéros du journal de M. Linguet viennent de paraître (1): on y trouve, comme dans tous ses

(1) *Annales civiles, politiques et littéraires du dix-huitième siècle*, commencées

autres écrits, beaucoup d'audace, beaucoup de paradoxes, de grandes philippiques contre les puissances du Nord et contre l'ordre des avocats, avec des complaintes fort touchantes sur l'abolition du despotisme féodal et du servage, dont il regrette les tranquilles douceurs plus que les poètes n'ont jamais regretté l'âge d'or. A travers ce fatras qui décèle à chaque instant l'esprit le plus faux et l'ignorance la plus intrépide, on ne peut s'empêcher d'admirer des traits de la plus brillante éloquence, des expressions pleines de génie, un style plein de nerf et de feu. Ce qu'il y a de plus curieux dans le second numéro, c'est sans doute le grand projet présenté par l'auteur à M. le duc d'Aiguillon, pour intéresser l'Espagne et la France au partage de la Pologne. Il ne demande pour l'Espagne que Minorque et Gibraltar; il défie l'Angleterre de le trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, si le midi de l'Europe fait mal ses affaires, ce ne sera pas la faute de Me Linguet; il le déclare positivement dans une de ses notes. « La négligence du midi de l'Europe sur tout ce qui se passe dans le Nord est inconcevable; j'ai tâché d'en prévenir les effets. » Le grand homme! et quelle modestie! Mais voyez l'ingratitude du midi de l'Europe qui ne se doutait pas d'un pareil service!

On a jugé *les Incas* (1) avec une sévérité extrême. Si ce livre eût été annoncé sous un nom moins célèbre que celui de M. Marmontel, il est à présumer que le libraire ne l'eût pas acheté trente-six mille livres; mais il y a bien à parier aussi que le succès en eût été plus brillant,

en 1777, interrompues pendant quelque temps, reprises en 1790, et terminées en 1792; elles sont composées de 179 numéros qui forment 19 vol. in-8°.

(1) *Les Incas, ou la Destruction de l'Empire du Pérou*, 1777, 2 vol. in-8°.

ou du moins plus paisible. L'amour-propre des prétendus connaisseurs, au lieu de jouir des talens, ne songe qu'à les apprécier; il se hâte de ranger tous les écrivains du même siècle dans certaines classes; il assigne à chacun, avec autorité, sa place et son rang; tout ce qui contrarie ses systèmes lui déplaît et le chagrine. Arrive-t-il à un homme de lettres de publier quelque ouvrage qui semble s'élever au-dessus du genre dans lequel il s'était déjà fait connaître; vous pouvez compter que ce nouveau succès lui sera disputé avec tout l'acharnement imaginable. On veut le punir d'avoir manqué à cette espèce de subordination arbitraire dont on n'osait lui faire une loi. Ainsi l'on avoue aujourd'hui que les *Contes moraux* sont charmans; mais on décide qu'en faisant *Bélisaire* et *les Incas*, M. Marmontel a entrepris une tâche au-dessus de ses forces. Toute la modestie avec laquelle il veut bien avouer lui-même que ce dernier ouvrage n'est ni une histoire, ni un poëme, n'a pu adoucir ses censeurs.

Quelques soins que M. Marmontel ait pris pour écarter et tout ce qui peut avoir l'air de la prétention, et tout ce qui pouvait donner lieu à des comparaisons dont il ne voulait point courir les risques, on s'est obstiné à le soupçonner d'avoir eu l'intention de faire un poëme en prose.

Nous conviendrons, comme M. Marmontel en est convenu lui-même, que, s'il avait eu la prétention de faire un poëme épique, il serait resté fort au-dessous de ses modèles; mais nous oserons dire qu'il s'est proposé peut-être un plus grand objet, du moins un objet infiniment plus utile, celui d'enseigner aux hommes une vérité qui intéresse le bonheur de tous les âges et de toutes les nations, qu'on a prêchée dans ce siècle plus

fortement que dans aucun autre, mais qui n'avait pas encore été présentée sous une forme aussi sensible, aussi touchante. Si vous considérez *les Incas* sous ce point de vue, si vous subordonnez toutes les parties qui en forment le plan à ce but essentiel, vous y trouverez toute l'unité, tout l'intérêt dont l'ouvrage était susceptible; vous saurez gré à l'auteur de la richesse et de la variété de ses épisodes; vous admirerez l'art avec lequel il a su adoucir les couleurs d'un tableau trop effrayant, sans en détruire l'effet et l'énergie; vous oublierez bientôt si c'est une histoire ou un poëme que vous lisez, et les défauts même qu'on ne saurait excuser disparaîtront insensiblement à vos yeux.

C'est une idée belle et grande, c'est aussi l'idée la plus juste et la plus heureuse, que celle de montrer la religion même empressée à défendre, à protéger l'humanité contre le fanatisme; et c'est sur cette belle idée que repose tout l'édifice des *Incas*. Pour peindre les horreurs du fanatisme, pouvait-on choisir un théâtre et plus vaste et plus frappant que cette autre moitié de l'univers qui fume encore de ses longs ravages? Aux mœurs d'un peuple superstitieux et féroce pouvait-on opposer des mœurs plus intéressantes et plus douces que celles de ces malheureux Péruviens, de toutes les nations de l'Amérique la plus éclairée et la plus sensible? La religion même, pour paraître sur la terre et gagner tous les cœurs, eût-elle choisi d'autres traits, un autre caractère que celui du vertueux Las Casas? Ce pieux solitaire est le véritable héros de notre poëme; c'est le personnage essentiel au but de tout l'ouvrage; et c'est le seul qui ne paraisse jamais sans intéresser fortement. On désirerait peut-être de le voir plus souvent en action;

mais il eût été sans doute assez difficile de donner une plus grande influence à un religieux, à un vieillard. Son caractère n'en est pas moins sublime et soutenu, c'est une tête vraiment antique : et si tous les personnages du tableau étaient dessinés avec le même intérêt, avec la même vigueur, nous ne craindrions pas de comparer *les Incas* aux plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité. Les vertus de Las Casas, le défenseur de la religion et de l'humanité, mises en opposition avec les vices de Valverde, le héraut de l'intolérance et de la superstition, forment une leçon d'autant plus frappante et d'autant plus utile, qu'elle est sans amertume et sans offense. Sous ce rapport, il est peu d'ouvrages dont l'objet soit plus essentiellement moral, plus digne du philosophe et du citoyen; et *les Incas* méritent du moins autant d'éloges que le patriarche de Ferney en a prodigué depuis dix ans au quinzième chapitre de *Bélisaire*.

MAI.

Paris, mai 1777.

De grands philosophes ont prétendu que la vérité ne convenait guère aux hommes, puisqu'elle n'avait jamais été pour eux qu'une source de querelles, de haines et de divisions. On prouverait bien mieux, en suivant le même principe, que la musique ne convient guère à la France, puisque cet art n'a jamais tenté d'y faire le moindre progrès sans soulever contre lui les cabales les plus violentes, les fureurs les plus ridicules. On se souvient encore de tous les troubles que suscitèrent parmi nous et les nou-

veaux systèmes de Rameau, et l'arrivée des bouffons de l'Italie. La bulle, la bulle même, sur laquelle nous n'avons écrit que dix mille volumes, n'a jamais donné lieu à des disputes aussi vives, aussi passionnées. L'horreur d'un Janséniste pour un Moliniste ne peut donner qu'une faible idée de celle que *le coin de la reine* inspirait *au coin du roi*. Où êtes-vous, homme de Dieu, prophète de Boehmischbroda, le plus aimable et le plus vrai des prophètes (1)? où êtes-vous, pour raconter dignement aux nations les plus lointaines l'origine et les suites de la grande querelle qui vient de s'élever entre les Gluckistes et les Piccinistes, et qui divise aujourd'hui toutes les puissances de notre littérature? Charmant prophète, je n'ai point vos crayons brillans, votre sainte éloquence; je ne suis point inspiré comme vous : mais, pour être véridique, est-il toujours besoin d'être inspiré? Qu'il suffise d'être le plus humble des historiens, le plus impartial, le plus fidèle, je le serai.

Il y a plus de quatre ans que M. le chevalier Gluck jouit en paix de l'honneur suprême d'occuper presque seul le théâtre de l'Académie royale de Musique. Quelques essais hasardés pour varier un peu l'uniformité de ce spectacle ont eu si peu de succès, qu'on peut bien dire qu'ils n'ont servi qu'à orner le triomphe du nouvel Orphée. Il est vrai que sa musique ayant été annoncée comme un nouveau genre, elle éprouva d'abord quelques persécutions. Cela devait être : on sait notre aversion naturelle pour la nouveauté, excepté en fait de cuisine et de modes. Cependant l'étoile du chevalier Gluck l'em-

(1) Nous croyons peu sans doute à la modestie de Grimm; mais il serait trop fort aussi qu'il se donnât ces éloges à lui-même. Cet article nous paraît donc être plus probablement d'un de ses suppléans.

porta bientôt sur tous ses ennemis. Quelque puissante que soit encore de nos jours la secte sempiternelle des Ramistes et des Lullistes, leur cabale étonnée fléchit, ou garda du moins le silence. M. le Bailli du Rollet crut en avoir imposé au public par la beauté d'un poëme qu'il appelait *son poëme*, parce qu'il n'en avait pris que le plan au comte Algarotti, et que la plupart des vers, empruntés de Racine, se trouvaient si bien estropiés dans l'opéra, que Racine lui-même eût eu de la peine à les reconnaître. M. le chevalier Gluck s'imagina tout platement qu'il ne devait son succès qu'au génie créateur qui lui avait révélé le secret d'une musique nationale adaptée aux grands effets du théâtre, à l'ensemble de la scène, et surtout à l'idiome particulier de notre langue et de notre poésie, idiome sur lequel il avait acquis de profondes connaissances en Bavière et en Bohême. M. l'abbé Arnaud pensait tout haut comme M. le chevalier Gluck (1), mais il ne pouvait se dissimuler lui-même les immenses services qu'il avait rendus et à sa patrie et à son ami par la clarté de ses commentaires sur la musique d'*Iphigénie*. et nommément sur le sublime de sa théorie des effets merveilleux de l'Anapeste et du Chœur virginal.

Grace aux talens de M. Gluck et de ses prôneurs, la direction de l'Opera prospérait. Si la musique purement italienne conservait encore ses partisans, ils étaient en petit nombre, et ne gémissaient qu'en secret sur des succès trop éclatans pour ne pas reculer de plusieurs années le progrès de ce goût qu'ils osent appeler exclusivement *le bon goût en musique*. — « Savez-vous, disaient-ils tout bas, pourquoi les opéra du chevalier

(1) L'abbé Arnaud avait publié, comme nous l'avons vu précédemment, page 77, *la Soirée perdue à l'Opéra*.

Gluck ont fait tant de fortune en France? c'est qu'à l'exception de deux ou trois airs qui sont dans la forme italienne, et quelques récitatifs d'un caractère absolument barbare, sa musique est de la musique française, aussi française qu'il s'en soit jamais fait, mais d'un chant moins naturel que Lulli et moins pur que Rameau; c'est que le chevalier Gluck a sacrifié toutes les ressources et toutes les beautés de son art à l'effet théâtral, ce qui devait plaire infiniment à une nation qui ne se connaîtra peut-être jamais en mélodie, mais qui a le goût le plus exquis pour tout ce qui tient aux convenances dramatiques. Pour juger si nous avons raison, suivez, à la première représentation d'un opéra quelconque, ou tragique ou comique, le parterre, les loges, l'amphithéâtre, comme vous voudrez; observez le jugement du plus grand nombre des spectateurs, vous verrez que leur critique ou leur éloge portera toujours sur telle ou telle scène, tel ou tel endroit du poëme; et sur la musique, vous n'entendrez jamais que des lieux communs, les propos du monde les plus vagues. *Cythère assiégée* n'eut aucun succès, parce que le drame parut froid et d'un mauvais ton. Si *Alceste* manqua tomber le premier jour, c'est à la gaucherie du poëme et surtout à la platitude du dénouement qu'il fallut s'en prendre: on le rendit un peu moins ridicule, l'ouvrage fut aux nues. Et voilà comme nous aimons la musique en France. »

Telle était la disposition des esprits lorsque M. Piccini vint à Paris sous la protection de M. l'ambassadeur de Naples. Il y avait été précédé depuis long-temps par la réputation la plus justement méritée. Le succès de sa *Bonne Fille*, quelque mal que la pièce eût été parodiée, et quelque médiocre qu'en fût l'exécution, celui de tous

les opéra du sieur Grétry, qui s'était glorifié jusqu'alors d'être son élève, tous les morceaux de sa composition qu'on avait entendus avec transport au Concert des Amateurs et au Concert Spirituel; que de raisons pour être prévenu en sa faveur! Son arrivée fut annoncée avec éclat; nos plus célèbres artistes, nos plus grands virtuoses, à l'exception cependant du sieur Grétry, s'empressèrent à lui rendre hommage; et les Comédiens Italiens ayant donné une reprise de *la Bonne Fille*, le public demanda l'auteur à grands cris, et le reçut avec des acclamations multipliées. C'est alors que le parti des Gluckistes frémit, et que celui des Sacchini, des Piccini, des Traëtta, reprit un peu courage.

On sut que notre auguste souveraine, qui s'intéresse au progrès de tous les arts, qui daigne elle-même en cultiver plusieurs, et qui les protège tous comme une branche précieuse du bonheur public; on sut que notre auguste souveraine désirait de fixer M. Piccini en France; on sut que l'Opéra lui avait fait un traitement assez considérable; on sut aussi que M. Marmontel avait arrangé plusieurs poëmes de Quinault pour les rendre plus susceptibles et de la forme et de l'expression musicale; qu'il en avait confié un au sieur Piccini, et qu'ils travaillaient tous les jours ensemble. Que de circonstances réunies pour exciter les plus vives alarmes! — « C'est donc une nouvelle révolution qu'on nous prépare! Quelle tyrannie! Vouloir sans cesse varier nos plaisirs! Est-ce qu'on peut changer de système en musique comme en politique? A peine nous étions-nous accoutumés, disaient les uns, à cette musique nouvelle, qui du moins se fait presque aussi bien entendre que celle de nos pères, qu'il faudra encore y renoncer! A peine, disaient les autres, avions-

nous formé le goût de la nation, qu'on veut la replonger dans la barbarie. Nous étions parvenus à lui inspirer le grand goût, ne voilà-t-il pas qu'on veut lui donner celui des colifichets, de tous ces ornemens frivoles dont l'Italie même est dégoûtée! Est-ce pour flatter l'oreille qu'on fait de la musique? C'est pour peindre les passions dans toute leur énergie, c'est pour déchirer l'ame, élever le courage, accoutumer les sens aux impressions les plus pénibles, former des citoyens, des héros, etc., etc. Réunissons, Messieurs, tous nos efforts pour détourner le fléau qui menace et le chevalier Gluck et la république entière. »

En conséquence, les pamphlets, les sarcasmes, les petites lettres anonymes volent de toutes parts. Le *Courrier de l'Europe*, la *Gazette du Soir*, tous les journaux, en prodiguant sans cesse au chevalier Gluck les éloges les plus excessifs, sèment avec adresse les préventions les plus capables de nuire aux succès de Piccini. On ne l'attaque point ouvertement, mais on tâche en secret de détruire toutes les opinions qui pourraient lui être favorables. Loin de s'engager dans de longues discussions, on se contente de laisser échapper quelques mots en passant; une plaisanterie, un trait malin suffit. Le ridicule qu'on ne peut jeter sur le compositeur, on cherche à le répandre sur le poète qui s'est associé avec lui.

M. Marmontel s'avise de dire à une représentation d'*Alceste*, que ce vers sublime,

> Par son accent m'arrache et déchire le cœur,

tout sublime qu'il est, lui arrache les oreilles. On imprime ce qu'il a dit dans la Feuille du soir; mais on ajoute : — Son voisin transporté par le sublime de ce passage, et la manière dont il était rendu, lui répliqua :

« Ah! Monsieur, quelle fortune, si c'est pour vous en donner d'autres! » — Le prétendu voisin était M. l'abbé Arnaud. Débuter dans une querelle de musique par se prendre par les oreilles, cela semble assez naturel; mais deux confrères, deux membres de l'Académie Française, deux Encyclopédistes! O philosophie, quel scandale! M. Marmontel voulut bien mépriser cette première insulte. Il ne répondit pas davantage à une lettre du chevalier Gluck; revue et corrigée par M. le Bailli du Rollet, quoiqu'il y fût traité sans ménagement, et qu'on eût eu l'indiscrétion de faire courir la lettre dans tout Paris, pour l'insérer ensuite dans le *Courrier de l'Europe*. Mais un trait dont il se trouva formellement blessé, parce qu'il y crut voir l'intention la plus déterminée de nuire à son ami Piccini, c'est la plaisanterie qui parut quelques semaines après dans cette même Feuille du soir, destinée à jouer le plus grand rôle dans ces illustres querelles. La voici : — « Savez-vous, dit hier quelqu'un à l'amphithéâtre de l'Opéra, que le chevalier Gluck arrive incessamment avec la musique d'*Armide* et de *Roland* dans son portefeuille? — De *Roland?* dit un de ses voisins; mais M. Piccini travaille actuellement à le mettre en musique. — Eh bien, répliqua l'autre, tant mieux, nous aurons un *Orlando* et un *Orlandino.* »

Il faudrait avoir le génie même du chantre d'*Orlando*, du moins tout le talent de celui d'*Orlandino*, pour peindre au naturel le ressentiment, l'indignation, la colère que cette mauvaise plaisanterie excita dans l'ame de M. Marmontel, les suites funestes de ce premier mouvement, et les malheurs qui pourront en résulter encore et pour la musique et pour la philosophie. Ce misérable jeu de mots d'*Orlando* et d'*Orlandino* est la première

étincelle qui embrasa toute notre atmosphère littéraire, et le destin qui tient dans ses mains le cœur des sages comme celui des rois, peut seul prévoir le terme où s'arrêtera ce grand incendie.

Il y avait déjà quelques jours que la feuille de discorde avait paru, et que le plus grand nombre des lecteurs l'avaient oubliée, lorsque M. Marmontel, qui venait seulement d'en être instruit, déclara dans une assemblée de vingt personnes chez M. de Vaines, l'ancien commis des finances, qu'il n'y avait qu'un —(ce n'est pas notre faute si l'Académie adopte aujourd'hui des expressions que nous n'aurions jamais osé répéter sans une autorité aussi respectable —), qu'il n'y avait qu'un gueux, un maraud, qui pût s'être permis un sarcasme aussi méchant, aussi infame. L'intérêt avec lequel M. Suard osa le défendre ne laissa aucun doute à M. Marmontel sur le véritable auteur de cette ingénieuse plaisanterie. Tout le monde l'attribuait à l'abbé Arnaud. M. Marmontel vit bien qu'il fallait être de l'avis de tout le monde; mais les épithètes qu'il venait de choisir pour caractériser un de ses confrères lui parurent toujours les plus propres et les plus convenables du monde. La scène fut aussi vive qu'on peut l'imaginer.

Depuis ce moment fatal la discorde s'est emparée de tous les esprits, elle a jeté le trouble dans nos académies, dans nos cafés, dans toutes nos sociétés littéraires. Les gens qui se cherchaient le plus se fuient; les dîners mêmes, qui conciliaient si heureusement toutes sortes d'esprits et de caractères, ne respirent plus que la contrainte et la défiance; les bureaux d'esprit les plus brillans, les plus nombreux jadis, à présent sont à moitié déserts. On ne demande plus est-il Janséniste, est-il

Moliniste, philosophe ou dévot? On demande, est-il Gluckiste ou Picciniste? Et la réponse à cette question décide toutes les autres.

Le parti Gluck a pour lui l'enthousiasme éloquent de M. l'abbé Arnaud, l'esprit adroit de M. Suard, l'impertinence du Bailli du Rollet, et sur toutes choses un bruit d'orchestre qui doit nécessairement avoir le dessus dans toutes les disputes du monde, et qui doit l'emporter plus sûrement encore au tribunal dont les juges sont accusés, comme on sait, depuis long-temps, d'avoir l'ouïe fort dure.

Le parti Picciniste n'a guère pour lui que de bonnes raisons, de la musique enchanteresse, mais une musique qui ne sera peut-être exécutée ni entendue, le suffrage de quelques artistes désintéressés, et le zèle de M. Marmontel, zèle dont l'ardeur est infatigable, mais dont la conduite est souvent plus franche qu'adroite.

Aux brochures qu'on a déjà faites anciennement en faveur de M. Gluck, il faut encore ajouter les *Lettres de l'anonyme de Vaugirard*, insérées dans la *Gazette du soir*. Il y règne un persiflage plein de finesse et de goût; on les attribue à M. Suard, et l'on dit qu'étant le plus considérable de ses ouvrages, il aurait grand tort de le désavouer.

Le seul écrit qui ait encore paru en faveur de M. Piccini est de M. Marmontel; il est intitulé: *Essai sur les révolutions de la musique en France*. Il n'y a que les chefs du parti Gluck qui n'en aient pas admiré la sagesse et la modération. Cet écrit n'a point d'autre objet que celui de prouver que les savantes déclamations de ces messieurs, leurs spéculations profondes, et quelquefois assez obscures, ne doivent pas nous empêcher d'ouvrir

la carrière à l'émulation des talens. On jugera de l'équité de M. Marmontel par le morceau suivant, qui offre pour ainsi dire le résumé de toute sa brochure.

« M. Gluck, dit-il, a été bien accueilli des Français, et il a mérité de l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie; et en exagérant l'expression, il l'a du moins sauvée d'un excès par l'excès contraire; il a su tirer de grands effets de l'harmonie, il a obligé nos acteurs à chanter en mesure, engagé les chœurs dans l'action et lié la danse avec la scène; enfin son genre est comme un ordre composite, où le goût allemand domine, mais où est impliquée la manière de concilier les caractères de l'opéra français et de la musique italienne. Donnons-lui des rivaux dignes de l'égaler dans la partie où il se distingue, et dignes de le surpasser dans celle où il n'excelle pas. Qu'il se soutienne, s'il le peut, par la force de son orchestre et par la véhémence de sa déclamation; que ses concurrens se signalent par une musique aussi passionnée et plus touchante que la sienne, par une harmonie aussi expressive, mais plus pure et plus transparente; et que la nation, après avoir balancé à loisir le caractère de deux musiques et les effets qu'elles auront produits, se consulte et juge elle-même la grande affaire de ses plaisirs. »

Quelque équitable que soit l'écrit de M. Marmontel, il n'a servi qu'à irriter le parti de ses antagonistes. On n'a pas cessé depuis de le harceler dans toutes les feuilles qui sont à la disposition de ces messieurs; c'est une légion de lutins déchaînée après lui et qui semble avoir juré de le faire mourir à coups d'épingles. Les oisifs s'en amusent, la malignité jouit, et les sages déplorent en secret le scandale auquel la philosophie s'expose. On nous

reprochait, disent les Garasse, les Riballier, on nous reprochait notre intolérance, et il s'agissait des plus saintes vérités; voyez ces messieurs comme ils se persécutent, comme ils se déchirent entre eux pour les opinions du monde les plus frivoles! Est-ce que l'objet de leurs disputes est moins obscur que nos mystères? leurs commentaires sont-ils plus lumineux que les nôtres? Qu'on vienne nous dire encore, après cela, qu'il est possible d'avoir des opinions différentes et de se supporter avec indulgence! Qu'on vienne nous dire que l'homme n'est pas essentiellement méchant, etc..... Voilà ce qu'on fait dire aux ennemis de la philosophie, et voilà ce qui afflige profondément les bonnes ames.

Épigramme par M. de Rulhière.

Est-ce Glouck, est-ce Piccini
Que doit couronner Polymnie?
Ce Marmontel toujours honni,
Sans rien connaître en harmonie,
Dit qu'il en parle de génie,
Et tient déjà pour l'Ausonie.
Arnaud tient pour la Germanie,
En défendant son ami Glouck.
Il prétend qu'aux jeux olympiques
Il l'eût emporté de cent piques;
Et quand on disputait un bouc,
Qu'*Alceste*, *Iphigénie*, *Orphée*,
Auraient eu chacun un trophée.
Donc entre Glouck et Piccini
Tout le Parnasse est désuni.
L'un soutient ce que l'autre nie,
Et Clio veut battre Uranie.
Pour moi, qui crains toute manie,

Plus irrésolu que Babouc,
N'épousant Piccini ni Glouck,
Je n'y connais rien; *ergo* Glouck.

L'Affiche de M. l'abbé Arnaud, de l'Académie française, par son confrère M. Marmontel.

Arnaud le métaphoriseur,
De mots ampoulés grand diseur,
Fait savoir à tous qu'en peinture,
En musique, en littérature,
Il s'établit dogmatiseur,
Réviseur et préconiseur;
Qu'exprès, pour régenter le monde,
Il est venu de Carpentras;
Qu'on prend ici pour du fatras
Son érudition profonde,
Mais que de sa docte faconde
Le chevalier Gluck fait grand cas.
Des talens juré pédagogue,
Il ne fait rien, mais il sait tout;
Et l'on peut dire en fait de goût
Qu'il égale au moins Chrisologue.
Personne encor, depuis Ronsard,
N'a comme lui possédé l'art
De l'emphase et de l'hyperbole.
Il vendra son orviétan
Au bas du pont, quai de l'École,
A l'enseigne du Charlatan.

Autre épigramme de M. Marmontel sur l'abbé Arnaud.

Je ferai, ... j'ai dessein de faire, ...
J'aurais fait si j'avais voulu....
Je ne sais pourquoi je diffère,
Mais enfin j'y suis résolu.

Fais donc, et voyons cette affaire ;
Courage ! Eh quoi ! te voilà pris !
Ton feu s'éteint, la peur te gagne !
Accouche, et qu'enfin la montagne
Enfante au moins une souris.

Lettre de l'abbé Galiani à madame d'Épinay (1).

. . . . . Savez-vous, ma chère dame, que j'ai travaillé avec le ministre Sambucca, ce matin, sur les affaires du roi, c'est-à-dire de ma nouvelle commission ; que je suis excédé d'affaires, d'ennuis, de diableries ? Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai été faire une petite course à Salerne, et que dans la voiture, ne sachant que faire de mieux, j'ai fait un livre. Il est fait et parfait, puisque j'en ai fait les titres des chapitres. Vous n'avez qu'à les remplir, ce qui est très-aisé, puisqu'ils se remplissent d'eux-mêmes. L'idée de faire cet ouvrage m'est venue d'après une lecture de Grotius (ah ! quel déraisonneur !) qu'il a fallu que je fisse. Voilà donc mon livre, que je ne communique qu'à vous, sauf à le montrer à la seule Chaise de paille (2).

De l'Instinct et des Habitudes de l'homme, ou Principes du droit de Nature et des Gens.

Hinc omne principium huc refer exitum.

Londres, 1777.

Avant-propos.

De l'instinct de la faim.

(1) Lettre qui nous a été confiée sous le sceau du secret. (*Note de Grimm.*) — C'est un extrait de la lettre du 24 mai 1777, imprimée dans la *Correspondance de l'abbé Galiani.*

(2) M. de Grimm. Nom de coterie. (*Note du manuscrit.*).

De l'instinct de l'amour.

De l'instinct de la jalousie, un des principes des guerres.

De l'instinct de la vengeance, autre principe des guerres.

De l'instinct et de l'exercice, de l'adresse et de la force, troisième principe des guerres et des jeux guerriers.

De l'instinct de la pudeur, principe de la décence et de la politesse.

De l'instinct de crédulité, principe de la fausse médecine et de la fausse religion.

De l'instinct de frayeur, autre principe de la fausse religion.

De l'instinct de l'amour paternel.

De l'instinct de l'amour filial. Recherches s'il existe naturellement dans l'homme.

De l'instinct au changement et à la liberté, principe des expatriations et de la population de la terre.

Liv. II. *Du droit des gens.*

De l'habitude du local, principe du droit de propriété.

De l'habitude pour la même femme, principe des devoirs conjugaux.

De l'habitude à la subordination, principe de l'autorité paternelle et de toutes les formes des gouvernemens.

De l'habitude à la confiance, principe des devoirs sociaux et des traités.

De l'habitude à la méfiance, principe de l'infraction des traités et des guerres.

De l'habitude au dol et à la fraude, principe des nations barbares.

De l'habitude à l'esclavage.

Liv. III. *Des lois civiles, primitives et générales.*

J'oubliais que vous pouvez montrer aussi cela au philosophe (1). Veut-il se charger de remplir le blanc des chapitres? Vous m'avez affligé par les nouvelles du baron d'Holbach; un goutteux qui s'avise d'être néphrétique fait trembler. Faites-le voyager dans les pays chauds. Adieu.

Les grands hommes n'ont point de préjugés. On vient de publier la *Vie de Desrues* (2), exécuté à Paris, en place de Grève, le 6 mai.

Cette petite brochure est de M. Baculard d'Arnaud, secrétaire d'ambassade, auteur du *Comte de Comminge*, de *Fayel*, de *Mérinval*, et du recueil volumineux des *Épreuves du Sentiment*, etc. Le fait est certain; pourquoi le sieur Baculard voudrait-il désavouer un ouvrage qui paraît être tout-à-fait dans son genre? Qu'il ait la forme des livres de la Bibliothèque Bleue, ou non, qu'importe? Ne sait-on pas que la moitié de cette Bibliothèque est du père Bougeant, du grave historien de la Paix de Westphalie (3). Il publiait régulièrement tous les quinze jours sa petite historiette, et le prompt débit de cette espèce de marchandise payait ses confitures et son café.

Il y a peu de criminels qui aient occupé plus vivement l'attention du public que ce malheureux Desrues; on peut dire aussi qu'il en est peu dont la conduite ait

(1) Diderot.

(2) Paris, 1777, in-12.

(3) Le Père Bougeant avait publié en 1744, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12, l'*Histoire du traité de Westphalie*.

annoncé une ame plus ferme et plus tranquillement féroce. Le projet de s'approprier une terre de cent mille francs sans en payer un sou est d'une hardiesse assurément très-rare, surtout dans un simple particulier qui n'était ni procureur ni homme d'affaires; et les combinaisons qui devaient assurer le succès d'une entreprise si étrange, qui l'auraient fait réussir infailliblement sans une suite de hasards que toute la sagacité humaine ne pouvait ni prévoir ni prévenir, décèlent peut-être autant de profondeur que de scélératesse et d'atrocité. Il n'y a que l'hypocrisie de Tartuffe ou de Cromwell qui puisse être comparée à celle de Desrues dans toutes les circonstances de son crime, pendant tout le cours de son procès et jusqu'au dernier moment de sa vie. Nous ne répéterons point ici ce qui en a été dit dans les papiers publics, et nommément dans l'arrêt de sa condamnation, plus circonstancié que ne l'a jamais été aucun arrêt de cette nature; nous nous bornerons à quelques traits qui le caractérisent plus particulièrement, et que M. d'Arnaud a recueillis avec soin.

Ce misérable est natif de Chartres en Beauce; il doit le jour à une famille honnête, connue depuis long-temps dans le commerce. Il semblait que les deux sexes voulussent également le rejeter de leur classe, car dans sa tendre jeunesse il avait été élevé comme une fille; des remèdes qu'on lui administra lui procurèrent à la douzième année le caractère distinctif du sexe masculin. Pline et Montaigne citent des exemples du même phénomène, et l'on peut croire au miracle depuis qu'on a observé ce qui peut donner lieu, dans les constitutions faibles, à cette métamorphose apparente.

Si l'on veut avoir une idée de Desrues, il faut se repré-

senter une petite stature, un visage pâle, délicat et maigre, *le rire*, disait une femme de beaucoup d'esprit, *d'une bête carnassière*, la perfidie même sur sa bouche, en un mot, tout ce qui annonce un fourbe qui, convaincu de la faiblesse de ses organes, et craignant d'exposer sa vie en commettant le crime à main armée, a recours à l'artifice et à la trahison. Ses traits, peu prononcés, ne se faisaient point d'abord remarquer; mais ses yeux ronds, creux et perçans, trahissaient en quelque sorte toute la perversité de son ame.

Ce monstre était âgé de trente-deux ou trente-trois ans; il dormait peu; il avait toujours entre ses mains l'*Imitation de Jésus-Christ* et d'autres livres de piété. Quelquefois il jouait aux cartes avec les gardes qui le veillaient; mais ce qui ne saurait trop exciter l'étonnement et l'indignation, il montrait le front calme de l'innocence; nul nuage, nul emportement; modéré dans ses moindres expressions, exhalant sans cesse une ame qui paraissait pure et irréprochable, se remettant à l'équité de la Providence et des juges, du succès de son affaire; disant toujours que « les magistrats réhabiliteraient son honneur comme on avait réhabilité celui de Calas.... » Lorsqu'il fut au parlement, il regardait le peuple avec cette tranquillité qui annonce la vertu même.... Ses réponses au magistrat, lorsqu'il monta à l'Hôtel-de-Ville, ont été pleines de sens et de vigueur. Son entrevue avec sa femme est le chef-d'œuvre de sa scélératesse; c'est là qu'il a déployé toute sa tranquille audace et l'excès inouï de son imposture, en adressant à cette malheureuse les exhortations les plus pathétiques, en lui recommandant l'éducation de ses enfans, en l'assurant de sa résignation, et en persistant toujours à sou-

tenir qu'il n'avait empoisonné ni madame de La Motte ni son fils. Cependant le juge le confondait, l'accablait de preuves vraiment péremptoires ; Desrues ne se déconcertait point. Pressé par la vérité, qui en quelque sorte l'investissait de toutes parts et ne lui laissait aucune issue pour se sauver de l'évidence, il s'écrie : *Allons, partons.* Il marche à l'échafaud avec cette sécurité dont aurait pu s'armer un sage opprimé, ou un chrétien, l'âme remplie de saintes espérances. Abandonné aux mains de l'exécuteur, il l'a aidé à lui ôter ses habits ; c'est lui-même qui s'est étendu sur la croix de Saint-André ; il a embrassé affectueusement son confesseur, il a baisé plusieurs fois le crucifix, et s'est livré à la mort sans le moindre signe de crainte et d'emportement.

Le peuple a été si touché de ces apparences de vertu et de piété, que les cendres de ce monstre ont été recueillies le lendemain comme des reliques précieuses (1). Pour dissiper l'illusion qu'avait pu faire une hypocrisie aussi constante, aussi déterminée, on s'est empressé de publier les relations les plus détaillées de toutes les circonstances de sa vie et de son procès. Il est remarquable que la fameuse Brinvilliers eut aussi l'honneur de passer pour sainte. « Elle écouta son arrêt, dit madame de Sévigné, sans frayeur et sans faiblesse... Elle monta seule et nu-pieds sur l'échelle et sur l'échafaud. Le lendemain on cherchait ses os, parce qu'on croyait qu'elle était sainte. »

On a fait vingt portraits de Desrues, et toutes les différentes scènes de son crime et de son procès ont été gravées avec une exactitude merveilleuse. Pendant quinze

(1) Mettra dans sa *Correspondance secrète*, t. IV, p. 377, prétend qu'elles furent achetées 300 livres.

jours on n'a vu autre chose chez les marchands d'estampes et au coin de toutes les rues.

* JUILLET.

Paris, juillet 1777.

LE ROMAN DE MON ONCLE, *conte, par M. d'Hele, auteur du* Jugement de Midas.

D'ORVILLE débuta dans le monde par se donner des ridicules: il n'aimait ni le jeu, ni le vin, ni les chevaux de course, ni les filles d'Opéra; cependant son éducation s'était faite à Paris, et il avait eu pour instituteur un abbé; mais, comme vous savez, la nature ne se corrige pas. Les dispositions naturelles de d'Orville s'étaient accrues par la lecture des romans; il y avait puisé des sentimens si contraires à la morale du jour, et il se donnait si peu de peine pour les cacher, que ses meilleurs amis le regardaient comme un franc original. C'est dommage, disait-on, ce garçon a de l'esprit, de la figure, mais il ne fera jamais rien. Aussi n'avait-il envie de rien faire, excepté son bonheur. Pour y parvenir, il n'était, selon lui, qu'un moyen, d'aimer et d'être aimé, mais aimé comme on l'est dans un roman. Un mariage d'ambition et même de convenance paraissait à ses yeux un escla-

* Le mois de juin 1777 manque. Cependant comme il est bon de relever quand il en est temps encore les erreurs où un mauvais exemple vous a pu faire tomber, nous confesserons que l'article sur *l'Égoïsme*, comédie de Cailhava, inséré à tort par les premiers éditeurs au mois de mars 1771 (voir notre tome VII, p. 210 et suiv.) aurait dû trouver place ici; car *l'Égoïsme* ne fut représenté que le 19 juin 1777.

vage insupportable, et sur ce point il poussait l'extravagance aussi loin que l'Émile du citoyen de Genève. L'oncle de d'Orville, M. Rondon, qui n'était qu'un citoyen de Paris, gémissait des travers de son héritier. Il voulait à toute force le marier avec madame de Faventine, jeune veuve fort riche et d'une famille distinguée : il avait beau le vouloir, la répugnance de d'Orville était insurmontable. « — Épargnez-vous, mon cher oncle, disait-il, des soins superflus, et laissez-moi, de grace, celui de mon propre établissement : je ne veux pas de votre belle veuve, et même je vous déclare que c'est la dernière femme à qui je donnerais ma main. — Mais tu ne l'as pas vue. — Ni ne veux la voir. Comment! pour m'avoir aperçu dans je ne sais quel lieu public, cette femme se décide, s'adresse à vous, et me demande en mariage, comme elle demanderait une pièce d'étoffe chez Buffault! Quel amour, quelle délicatesse! — Mais si tu savais combien elle est belle, combien elle est aimable! — Eh! que ne l'épousez-vous donc vous-même? j'y consens. — Oui, mais elle n'y consentirait pas; malheureusement elle préfère vingt-cinq ans à cinquante, sans quoi je te réponds que la chose serait déjà faite, et j'aurais le double plaisir de te punir et de faire mon bonheur. — Et celui de vos amis. — D'Orville! d'Orville! respecte madame de Faventine, ou nous nous brouillerons tout-à-fait. — Mon oncle, du respect tant qu'il vous plaira, mais point de mariage. »

Le bonhomme Rondon se mordait les lèvres, tordait le cordon de sa canne, murmurait entre ses dents les mots d'expérience, d'autorité, d'exhérédation; mais rien ne pouvait vaincre l'opiniâtreté du neveu. Le refus de d'Orville ne venait pas uniquement du système roma-

nesque qu'il s'était fait; il aimait, ou du moins il croyait aimer, ce qui revient au même. Il avait rencontré au bal de l'Opéra un masque dont l'esprit lui avait paru si délicat, si fin, si opposé aux lieux communs, aux propos insipides qui règnent dans ces fêtes nocturnes, qu'il se crut l'homme du monde le plus heureux en obtenant un rendez-vous pour le bal prochain. L'inconnue s'y rendit sans même se faire attendre, toujours masquée jusqu'aux dents, mais toujours aimable, spirituelle, intéressante. Les entretiens se renouvelèrent tant que le carnaval dura; et quoiqu'on persistât constamment à conserver le masque (ce qui est regardé par les savans comme un mauvais signe), le plus joli pied et la plus belle main du monde faisaient augurer favorablement du reste. D'Orville, qui avait de l'imagination, épris de tout ce qu'on lui laissait voir, devint aisément amoureux de ce qu'on s'obstinait à lui cacher. Ce fut au milieu de son ivresse que son oncle vint lui proposer l'alliance de madame de Faventine, et qu'il essuya un refus dont il était loin de démêler la véritable cause. Enfin la saison des rendez-vous allait s'écouler sans que d'Orville eût pu savoir le nom ou la demeure de sa chère inconnue; pour s'en instruire, il ne lui restait plus que le dernier bal. Il s'y rendit à minuit précis, déterminé à tout entreprendre, prières, pleurs, et même espionnage; mais l'inconnue ne s'y trouva point. Accablé de douleur et de dépit, d'Orville sort le dernier du bal et se rend chez lui; à peine est-il rentré qu'il reçoit la visite de son oncle. Nouvelles propositions de la part de la jeune veuve, nouveaux refus de celle de d'Orville. Que mon sort est bizarre! se disait-il à lui-même, une femme qui ne m'a jamais parlé s'obstine à vouloir m'épouser, et moi je m'obstine à ai-

mer une femme que je n'ai jamais vue! On dirait qu'elles se sont donné le mot pour me faire enrager, l'une par son silence, l'autre par ses importunités. Soit qu'il eût deviné juste ou non, les deux dames continuèrent à tenir la même conduite; et le pauvre d'Orville, après avoir attendu vainement des nouvelles de son inconnue pendant trois semaines entières, prit le parti de se délivrer au moins des persécutions de son oncle en s'éloignant de Paris. Il avait communiqué son projet à un de ses amis, qui lui prêta une maison à deux lieues de la ville: ce fut là que d'Orville se réfugia, sans autre compagnie que celle de La Fleur, son valet de chambre.

Un jour qu'il se promenait dans le bois voisin, il aperçut deux paysannes assises sous un arbre; la propreté et même l'élégance de leur ajustement villageois frappa d'abord ses regards. L'une tenait un livre qu'elle paraissait lire avec intérêt; l'autre, les coudes appuyés sur les genoux et le visage penché sur ses mains, était dans l'attitude d'une personne qui écoute; la blancheur de ses mains rappelait à d'Orville celles de son inconnue. Ciel! disait-il, que serait-ce si le visage y répondait! Cette exclamation interrompt la lecture. « Ma sœur! Babet! levez-vous, v'là du monde!... » Babet se relève toute confuse, et découvre des attraits d'une grace, d'une naïveté dont le pinceau de Greuze pourrait seul donner l'idée. Quelle découverte pour une imagination romanesque! Tant de beauté, et dans un bois, comment y résister? d'Orville n'en eut pas même envie. Enchanté d'une aventure si conforme à son caractère, il cède sans effort au penchant qui l'entraîne. « Qui que vous soyez, dit-il aux deux villageoises, ne vous alarmez pas de ma présence. Je ne viens point troubler votre solitude ni vos plaisirs

innocens; mais de grace souffrez que je les partage, et soyez sûres que je n'abuserai pas de votre confiance. » Ce discours n'était pas brillant, mais il fut prononcé d'un ton si timide qu'il fit effet, car en amour la timidité est toujours persuasive. Babet et sa compagne, rassurées peu à peu, consentent à reprendre leurs places sur l'herbe, et l'heureux d'Orville obtient la permission de s'asseoir auprès d'elles. Il veut les engager à continuer leur lecture; mais Nicole, car c'est ainsi que se nomme la moins jeune des paysannes, préfère la conversation. D'Orville apprend qu'elle est veuve du fermier de la terre dont son ami est seigneur; qu'elle y demeure avec sa cousine Babet; que cette pauvre Babet, quoique âgée de près de dix-huit ans, n'avait pu trouver encore un mari qui lui convînt; qu'à la vérité Babet est un peu difficile, qu'elle voudrait un prétendu comme on en trouve dans les livres d'histoire; mais dame! tout le monde n'a pas ce bonheur-là. « Tu l'auras, Babet, disait tout bas d'Orville, si ton cœur peut répondre au mien. » Nicole allait continuer un discours qui ne pouvait qu'être intéressant puisque Babet en était le sujet, lorsque la nuit vint l'avertir qu'il fallait se retirer; mais elle promit de se retrouver avec sa cousine au même endroit le lendemain au soir. D'Orville, rentré chez lui, se livre à toutes les idées qu'une pareille aventure pouvait faire naître dans un esprit romanesque. La Fleur est chargé de se rendre de grand matin auprès des deux cousines pour s'informer de leur santé, pour s'instruire de leur manière de vivre, et surtout pour chercher à démêler si Babet n'a pas quelque inclination secrète. Le valet habile remplit sa commission au gré de son maître, et revient avec le rapport le plus satisfaisant. Le soir enfin arrive, et les

deux villageoises reparaissent au même endroit. La Fleur donne le bras à Nicole; d'Orville profite de l'exemple, et donne le sien à Babet. La promenade est longue sans être fatigante; d'Orville parle d'amour et on l'écoute. Le lendemain cet entretien se répète, et, quoique répété, devient encore plus intéressant; de jour en jour l'amour fait des progrès nouveaux, et Babet enfin prononce l'aveu qui met le comble au bonheur de son amant. Sur cet aveu touchant, d'Orville se décide sans hésiter à braver tous les préjugés de la naissance et de la fortune, et à suivre aveuglément tous les sentimens de son cœur. Il vole au château pour donner l'ordre à La Fleur de faire les préparatifs d'une fête champêtre, où l'amour et l'hymen doivent présider, lorsque le bruit d'une voiture se fait entendre dans la cour : c'est notre oncle. « Te voilà enfin retrouvé! dit le bonhomme en se jetant dans un fauteuil. Quitte-t-on ainsi ses parens, ses amis, sa maîtresse, pour aller s'enterrer dans un bois? J'ai appris tes fredaines, tes amourettes au bal de l'Opéra. — Comment! mon oncle, vous savez... — Je sais tout; mais va, je te pardonne. Apprends que la charmante inconue dont tu es si épris n'est autre que madame de Faventine. — Ciel! serait-il possible? — Oh! très-possible, et pour t'en convaincre tu vas l'apprendre de sa bouche, car elle arrive avec moi. — Comment! elle serait ici? Non, jamais, jamais je ne pourrai la voir. Sachez, mon oncle, tout mon malheur, si c'en est un d'aimer et d'être aimé; j'ai formé un nouveau lien, je renonce à la fortune, aux graces, à l'esprit; j'épouse la candeur, l'ingénuité, la beauté; mon parti est pris, et rien ne saurait m'en détourner : ainsi par grace, par pitié, mon cher oncle, évitez à madame de Faventine une humiliation qu'elle a

si peu méritée. — Prières inutiles ! tu la verras, tu lui parleras, et tu le lui apprendras toi-même, si tu en as le courage... Mais la voici. » — A ces mots la porte s'ouvre, madame de Faventine paraît : et quel est l'étonnement de l'heureux d'Orville, lorsqu'il reconnaît en elle sa charmante villageoise ! Pénétré d'amour et de joie, il se précipite à ses genoux. « Quoi ! lui dit-il, c'est vous, c'est vous, c'est vous, madame ! vous, mon aimable inconnue ! vous, ma chère Babet ! Quel nom faut-il enfin que je vous donne ? — Le vôtre, » lui dit-elle en le relevant.

M. le marquis de Villette ayant fait remettre par une main inconnue un rouleau de cinquante louis à M. Delisle de Sales pendant qu'il était renfermé au Châtelet pour cause d'incrédulité, ce bienfait avait paru si louable au nouveau martyr, qu'il s'était avisé d'en faire honneur à M. Necker, mais le plus gratuitement du monde. Mieux informé depuis, il a adressé l'épître suivante à son bienfaiteur :

C'est donc toi, généreux Villette,
Qui par la main la plus discrète
Fis couler l'or dans ma prison,
Quand l'odieuse intolérance
Sur moi distillait son poison,
Dégradait jusqu'à ma constance,
Et me vouait à l'indigence,
Ne pouvant troubler ma raison.
Long-temps de ce trait magnanime
Je soupçonnai l'ame sublime
D'un Aristide ou d'un Platon ;
Dans ma recherche téméraire,
Au sein même du ministère,
J'osai remercier Caton.
Ma vertu te faisait injure ;

C'était l'élève de Ninon
Qui mit le baume à ma blessure.
J'ai vu la vertu la plus pure,
Non au portique de Zénon,
Mais dans le boudoir d'Épicure.
On me vantait de toutes parts
L'aménité de ton commerce,
Ton goût éclairé pour les arts;
Mais sur de frivoles brocards
Je t'ai cru l'ame un peu perverse.
Je te voyais avec chagrin,
Dans tes bals à la musulmane,
Au milieu d'un folâtre essaim,
Donnant la pomme à ta sultane,
Et confondant avec dessein
Les tableaux rians de l'Albane
Avec les jeux de l'Arétin.
Je te jugeai par la surface,
Et je me trompai lourdement;
Tu nous parais un Lovelace
Par ton esprit plein d'agrément;
Mais tu n'as pas son cœur de glace.
Ne sors point de ton élément;
Que tes écrits pleins d'atticisme
Au public servent d'aliment;
Sois le fléau du fanatisme,
Mais ne le combats que gaîment.
Surtout pèse dans tes balances
Les feux follets des jouissances
Et les plaisirs du sentiment.

On a donné, le samedi 12, la première représentation de *Gabrielle de Vergy*, tragédie de feu M. de Belloy. Nous ne reprendrons point ici l'analyse de cette pièce, imprimée depuis sept ou huit ans, elle est assez connue; nous nous bornerons simplement à rendre compte de

l'impression que l'ouvrage a faite au théâtre, impression assez rare pour mériter d'être remarquée. Les trois premiers actes ont paru réussir assez universellement. Le rôle de Gabrielle, quoique un peu monotone, touche, attache; celui de Fayel excite une compassion profonde: Raoul, plus faiblement dessiné, intéresse assez peu par lui-même; mais il est aimé de Gabrielle, et les situations que cet amour fait naître sont vraiment dramatiques. Quoiqu'il y ait de beaux détails au quatrième acte, l'ensemble en est froid, et ce n'est qu'à la dernière scène que l'action cesse de languir. Tout l'acte est fondé sur le retour de Coucy, qui échappe, contre toute vraisemblance, aux recherches de Fayel, expose une seconde fois Gabrielle au plus grand des dangers, et la rend gratuitement complice de sa propre imprudence. Mais une femme qui, dans les mêmes circonstances, victime de la même passion, n'eût pas eu la moindre faute, le plus léger tort à se reprocher, aurait inspiré bien plus d'intérêt. Si ce n'est pas sans raison qu'on s'est plaint et de la langueur, et de l'inutilité, et du défaut de convenance de ce quatrième acte, est-ce sans fondement qu'on a trouvé que l'effet terrible de la catastrophe du cinquième passait de beaucoup les limites où doit s'arrêter l'art du théâtre? Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'on n'avait point encore vu, du moins sur la scène française, une impression pareille à celle que produisit le moment où Gabrielle, découvrant la coupe fatale où elle croit trouver le poison qui doit terminer ses tristes jours, y voit le cœur sanglant de Raoul. Au même instant la salle retentit d'applaudissemens et de huées, de cris d'admiration et de cris d'horreur; plusieurs femmes s'évanouirent, quelques-unes tombèrent en convulsion. Cependant à la

seconde et à la troisième représentation il y eut encore plus de monde et même plus de femmes qu'à la première. Tous les journaux, toutes les feuilles du jour semblent avoir conspiré contre le succès de l'ouvrage, et jamais spectacle n'attira plus de foule, quoique dans cette saison les nouveautés les plus intéressantes soient moins suivies que dans aucune autre.

Beaucoup de gens sont persuadés que le dénouement de *Gabrielle* n'eût paru aux yeux de tout le monde qu'une atrocité dégoûtante, si l'on ne nous avait pas accoutumés depuis quelques années à ces spectacles d'horreur, en profanant le théâtre, consacré aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, par l'imitation sacrilège de tant de productions monstrueuses du théâtre anglais. Nous ne disputerons point avec ces messieurs, nous les prierons seulement de vouloir bien nous dire, sans se fâcher, en quoi l'idée d'un vase qui renferme un cœur sanglant, mais dont les yeux du spectateur ne peuvent rien voir, est plus horrible que la coupe d'Atrée, la tête encore fumante du fils d'Agavé, les yeux d'Œdipe arrachés et dégoûtans de sang, le réveil d'Hercule au milieu de ses enfans égorgés, etc. Toutes ces horreurs, cependant, ne sont point du théâtre anglais, elles appartiennent au nôtre ou à celui des Sophocle et des Euripide, que nos plus grands maîtres se sont fait gloire d'imiter. Je me trouverais fort malheureux sans doute de ne plus éprouver au spectacle d'autres impressions que celles que j'éprouvai en voyant *Gabrielle;* ce n'est point le genre de tragédie que j'aimerai le mieux, ce ne sera jamais la pièce que je désirerai le plus de voir, peut-être même ne la reverrai-je de ma vie; mais le talent que l'auteur a déployé dans cet ouvrage n'en est pas moins admirable

à mes yeux. Je sais que la conduite de cette tragédie n'est pas sans défaut; je conviens que l'auteur y prend quelquefois la place de ses personnages et disserte leurs passions au lieu de les sentir; je conviens que le style en est très-inégal, plein de négligence et d'enflure; mais je ne puis m'empêcher d'y reconnaître l'empreinte d'un génie vraiment tragique, une conception simple et sublime, les plus grandes difficultés du sujet surmontées avec beaucoup d'adresse, un caractère très-intéressant, des situations du plus grand effet, et même quelques vers, en petit nombre à la vérité, que Racine lui-même n'eût pas désavoués (1), tels que ceux-ci :

Un doux saisissement vient calmer ma douleur.
Toi qui ne m'entends plus, hélas! dès notre enfance,
C'est ainsi que l'amour m'annonçait ta présence. —
Mes jours, si vous m'aimiez, seraient purs et tranquilles:
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles! —
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!

Peut-être ne fallait-il point traiter le sujet de *Gabrielle;* ce qui peut attendrir dans une romance, transporté sur la scène, devient peut-être un spectacle trop cruel, trop déchirant; mais je doute qu'il soit possible de présenter ce sujet avec plus d'art que ne l'a fait M. de Belloy; je doute même que l'on puisse adoucir davantage le trait le plus terrible sans le dénaturer entièrement. Il en a conservé sans doute toute l'horreur, mais il y a mêlé tout le pathétique, tout l'attendrissement dont la situation pouvait être susceptible. Le caractère de Fayel, révoltant

(1) *Gabrielle de Vergy* est traitée d'une toute autre manière, t. VI, p. 372-3, à l'occasion de sa publication.

dans l'histoire, excite dans la tragédie encore plus de pitié que d'effroi; sa vengeance est atroce, mais les circonstances qui la préparent lui donnent les motifs les plus apparens. L'idée d'offrir à Gabrielle le cœur de son amant ne vient pas de lui, c'est Coucy lui-même qui la lui a suggérée, c'est d'un gage inventé par l'amour le plus tendre que sa jalousie a fait l'instrument du plus affreux supplice. Ces deux sentimens rapprochés l'un de l'autre produisent une impression mêlée d'horreur et de tendresse, d'indignation et de pitié; et ce n'est qu'en mêlant ainsi ces deux sentimens qu'on pouvait entreprendre de sauver ce que le sujet en lui-même offre de plus révoltant à l'imagination.

Le rôle de Fayel a été joué par le sieur Larive avec beaucoup de chaleur et toute l'intelligence qu'on peut attendre de son âge; mais ce rôle, pour être rendu dans toute son énergie, avait besoin de tout le talent, de toute l'ame, de toute l'expérience du sublime acteur à qui nous devons l'idée d'Orosmane et de Gengis-Kan. Madame Vestris n'a pas été également Gabrielle de Vergy dans tous les momens de son rôle, l'un des plus difficiles qu'il y ait peut-être au théâtre; mais dans la dernière scène elle a porté l'illusion au dernier degré : ses regards en découvrant la coupe, les sanglots qui lui échappent, l'image de la mort qui se répand sur tous ses traits, toute cette pantomime est d'une vérité déchirante et suffirait seule pour nous donner la plus haute idée et de la sensibilité de son ame et de la supériorité de son talent. Quel dommage que sa voix ne soit pas plus flexible et se refuse trop souvent à la vérité des nuances qu'elle voudrait exprimer, et que son ame discerne avec tant de justesse et de profondeur!

Le jugement du public ne paraît pas encore fixé sur le mérite de *Gabrielle;* il me semble cependant que ceux qui en jugent avec le moins de prévention s'accordent assez généralement à regarder cette pièce comme le meilleur ouvrage de M. de Belloy. Ah! quelle tragédie si M. de Voltaire ou Racine l'eût écrite!

Ernelinde, qu'on vient de remettre sur le théâtre de l'Académie royale de Musique (1), a eu beaucoup plus de succès à cette reprise que dans sa nouveauté. Le spectacle du premier acte est plein d'action et de mouvement : il y a dans les autres des vers qui, pour être de Poinsinet, et pour avoir été corrigés par M. Sédaine, n'en sont pas moins beaux; mais la marche en est plus pénible et plus embrouillée. Philidor a fait dans la musique de cet opéra plusieurs changemens heureux. Il faut convenir cependant que son récitatif n'y a pas gagné beaucoup. Aussi sauvage, aussi barbare que celui du chevalier Gluck, il est moins rapide et surtout moins expressif. On en est dédommagé par la beauté des chœurs, quoique un peu bruyans et surchargés de notes; par le pathétique de quelques duo, et par plusieurs airs de la facture la plus brillante et de l'expression la plus noble. Je ne connais aucun morceau de musique théâtrale qui fasse plus d'effet que le superbe monologue d'Ernelinde,

> Où suis-je? Quel épais nuage
> Me dérobe l'éclat des cieux?

et le magnifique chœur du premier acte,

> Jurons sur nos glaives sanglans, etc.

(1) Cet opéra avait déjà été remis le 24 janvier 1769 sous le titre de *Sandomir;* voir t. VI, p. 143.

M. Gluck dit que « cet opéra est une montre richement montée, garnie de pierres les plus précieuses, mais dont le mouvement intérieur ne vaut rien. » On a commencé les répétitions de son *Armide*.

On a publié, sous le nom du baron de ***, chambellan de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, des *Mémoires philosophiques* (1), avec cette épigraphe : *Sed hoc habes quia odisti facta Nicolaïtarum quæ et ego odi.* Apoc., ch. 2. Cet ouvrage est orné de quelques gravures à la manière noire. Celle du frontispice représente la Religion qui découvre une caverne, et la Vérité qui y porte le flambeau ; des masques tombés couvrent la terre, des hommes se détournent en fermant les yeux, et se dérobent à la lumière de la Vérité.

Le prétendu chambellan de l'Impératrice-Reine est M. l'abbé de Crillon, et son prétendu roman philosophique est un pamphlet contre les philosophes, où l'on ne dédaigne point de se servir de leurs propres armes pour les combattre, ce qui n'est peut-être pas trop chrétien ; et ce qui l'est sûrement encore moins, c'est l'intention manifeste de leur nuire au lieu de chercher à les convertir. On suppose que l'auteur de ces Mémoires est un jeune baron allemand, qui, ayant été élevé par un précepteur français philosophe, c'est-à-dire athée, arrive à Paris plein d'enthousiasme pour la philosophie moderne, brûle du désir de connaître personnellement les idoles de son admiration, les recherche avec beaucoup d'empressement, a l'honneur d'être initié dans tous leurs mystères, et finit par être pleinement désabusé de toutes les préventions qu'il avait eues en faveur d'une secte si

(1) A Vienne en Autriche, et à Paris, Berton, 1777, 2 vol. in-8°.

dangereuse. Il rencontre d'abord un des chefs du parti dans un café; il le retrouve à la promenade; il est introduit par lui dans plusieurs bureaux d'esprit, et nommément chez une femme qui se charge en passant d'achever son éducation; il est admis aux dîners philosophiques; il assiste à une assemblée solennelle où l'on délibère sur tous les intérêts du corps Encyclopédique. Cette assemblée, qui n'eut jamais lieu que dans la tête de M. l'abbé de Crillon, on la gratifie du beau nom de *saturnales;* et tout cela prouve que les philosophes sont une peste d'État, et que tous leurs efforts tendent à miner les fondemens du trône et de l'autel.

Quelque violentes que soient les accusations intentées par l'auteur contre les philosophes, il faut lui rendre justice, il y a une sorte de modération dans les moyens qu'il propose pour les détruire. Il veut qu'on leur accorde une tolérance presque entière; qu'on leur laisse la liberté d'écrire tout ce qu'ils voudront; qu'on les oblige seulement à se nommer à la tête de leurs écrits, et que tous ceux qui auront déshonoré leur plume par des ouvrages contraires aux mœurs, à la religion, au gouvernement, soient simplement exclus de tous les honneurs et de toutes les récompenses littéraires; qu'on les couvre de ridicule, ce qui est la chose du monde la plus aisée; et si l'on n'y réussit pas, qu'on les enferme aux Petites-Maisons, ce qui nous paraît à nous beaucoup plus commode et beaucoup plus facile. Voilà tout. La seule objection qu'on pourrait faire à M. l'abbé de Crillon, c'est qu'il n'y a rien de neuf dans son projet; que tous les moyens qu'il indique ont été mis en usage, et que l'Encyclopédie subsiste encore.

Quelque faible que soit le livre de M. le chambellan,

il a fait une sorte de sensation. Serait-ce parce qu'il a paru sous une forme un peu plus adroite que la plupart des ouvrages de ce genre? Serait-ce parce qu'il est mieux écrit, parce qu'il tient même un peu de ce ton qui a si bien réussi à la doctrine qu'on se propose de rendre odieuse? Tout cela peut y avoir contribué; mais la meilleure raison de l'espèce de faveur qu'il a pu mériter, c'est sans doute la décadence très-sensible du crédit philosophique. Ce siècle sera toujours un siècle de génie et de lumière; mais on ne peut se dissimuler que la philosophie et les philosophes n'aient perdu beaucoup dans l'opinion publique depuis quelque temps, soit que ces messieurs aient compromis dans plusieurs circonstances leur protection et leur dignité, qu'ils se soient avilis eux-mêmes par des intrigues et des querelles scandaleuses, qu'ils aient trahi imprudemment des principes qu'il fallait cacher, ou que leur empire, comme tous les autres, ait subi les vicissitudes naturelles du temps et de la mode. Le désordre et l'anarchie qui ont régné dans ce parti depuis la mort de mademoiselle de L'Espinasse et depuis la paralysie de madame Geoffrin, prouvent combien la sagesse de leur gouvernement avait prévenu de maux, combien elle avait dissipé d'orages, et surtout combien elle avait sauvé de ridicules. Jamais, sous leur respectable administration, nous n'eussions vu toutes les scènes auxquelles la guerre de la musique a donné lieu; jamais.

Ce qui pourrait bien avoir nui plus sérieusement encore à la considération de nos philosophes, c'est la publication du *Système de la Nature*, sans compter que cet ouvrage a révolté le plus grand nombre des lecteurs, qu'il a déplu à beaucoup d'autres qui ont été fâchés de

voir qu'on prodiguait un secret qu'ils voulaient garder pour eux et pour leurs amis; il y a eu le grand inconvénient de rendre toutes les recherches relatives à cet objet parfaitement insipides, parfaitement indifférentes. Que dire après le *Système de la Nature*, qui ne paraisse tout simple et par conséquent très-plat? Le moyen d'être encore neuf, piquant, hardi? Rien n'est plus embarrassant. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur le bien ou le mal que cet ouvrage a pu faire à l'humanité, il paraît évident qu'il a gâté à tout jamais le métier de philosophe. C'est un charlatan qui dit son secret; il se ruine lui-même et ses confrères avec lui. D'ailleurs cet excès d'audace a donné à toute la secte un caractère dont beaucoup d'honnêtes gens craignent de pórter l'affiche, et par là même il a jeté dans le parti un germe de division très-pernicieux aux intérêts du corps. Il y a peu d'hommes qui ne soient ravis d'être comptés dans la classe des esprits forts, des esprits qui pensent librement; mais tout le monde n'a pas le courage de passer pour athée. Il est résulté de là que beaucoup de gens confondus sous la même catégorie, et qui formaient ainsi un parti très-puissant, se sont divisés et ont fait bande à part. En faut-il davantage pour affaiblir la puissance la mieux établie? Ainsi fut renversé l'empire du fanatisme et de la superstition; ainsi tombera celui de la philosophie moderne, et le monde n'en suivra pas moins sa marche accoutumée.

Épigramme sur les Gazons nouvellement établis dans la cour du Louvre, aux portes de l'Académie.

Des favoris de la muse française,
D'Angivilliers rend le sort assuré;

Devant leur porte il a fait mettre un pré
Où désormais ils peuvent paître à l'aise.

On vient de donner au théâtre de la Comédie Italienne deux opéra qui n'ont guère eu plus de succès l'un que l'autre, *Ernestine* et *Laurette*. Le premier n'a vécu qu'un jour; si l'autre s'est traîné jusqu'à la cinquième ou sixième représentation, ce n'est pas sans beaucoup de peines; on l'a tenu pour mort dès le premier jour.

Les paroles d'*Ernestine* sont de M. de La Clos (1), capitaine d'artillerie, connu par une certaine *Épître à Margot* qui fit quelque bruit sous le règne de madame la comtesse du Barri; elles ont été retouchées par M. Desfontaines, auteur de *l'Aveugle de Palmyre*, du *Mage*, etc. La musique est de M. de Saint-George, jeune Américain plein de talens, le plus habile tireur d'armes qu'il y ait en France, et l'un des coryphées du Concert des Amateurs.

Le sujet de ce malheureux drame est tiré du joli roman de madame Riccoboni, intitulé *Ernestine*. On ne pouvait guère choisir un sujet plus agréable, on ne pouvait guère le défigurer d'une manière plus maussade. Messieurs de La Clos et Desfontaines ont jugé que le fond de ce sujet, plus intéressant que comique, avait besoin d'être égayé par un épisode; ils y ont ajouté un rôle de valet, qui est le chef-d'œuvre de la platitude et du mauvais goût. Le talent de Pergolèse même n'aurait pu soutenir un pareil ouvrage, et la composition de M. de Saint-George, quoique ingénieuse et savante, a paru manquer souvent d'effet. On y a trouvé de la grace, de

(1) Cet opéra comique, premier ouvrage de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, n'est mentionné par aucun de ses biographes.

la finesse, mais peu de caractère, peu de variété, peu d'idées nouvelles.

Laurette est prise du conte de M. Marmontel, connu sous le même titre (1). Les paroles sont d'un soldat ; la musique de M. Méreaux, à qui nous sommes redevables du *Retour de tendresse*, de *la Ressource comique* et de plusieurs *Oratorio* exécutés au Concert Spirituel.

Toute l'industrie du soldat auteur s'est bornée à estropier le conte, à en prendre le commencement et la fin et à en ôter le milieu. Un jeune seigneur, dans l'opéra comme dans le conte, cherche à séduire la fille d'un pauvre laboureur, mais c'est un projet qu'il est loin d'exécuter. Cela n'empêche pas que le père, instruit de l'amour du jeune homme, ne lui répète exactement toutes les belles choses que lui fait dire M. Marmontel, et sur l'enlèvement, et sur ses suites, et sur la justice qu'il se doit à lui-même. Ce grand pathétique, quelque déplacé qu'il puisse être, n'ayant ni le même intérêt, ni le même motif que dans le conte, a fait le plus grand plaisir au parterre ; on a battu des mains, on a demandé l'auteur à plusieurs reprises, et l'on ne s'est calmé qu'après avoir appris de M. Suin qu'il était à son régiment. A la bonne heure. Puisse-t-il y faire plus de fortune qu'au Parnasse!

Un R. P. Griffet, auteur de quelques homélies, vient de nous faire présent d'un ouvrage de sa composition : *Mémoires pour servir à l'Histoire de Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau le* 20 *décembre* 1765, *avec un Traité de la connaissance des hommes, fait par ses ordres en* 1758, 2 vol. in-12.

On nous apprend dans un avertissement suivi d'une

(1) *Laurette* fut représentée le 23 juillet 1777.

Lettre de feu madame la Dauphine, datée de Versailles, le 13 mars 1766, que ces Mémoires ont été composés sur ceux que cette auguste princesse avait envoyés à l'auteur, et qu'ils furent rédigés pour elle. Il paraît singulier qu'on ait attendu jusqu'à ce moment pour les faire paraître.

La partie la plus intéressante de ces Mémoires est le récit de la dernière maladie du Dauphin et de sa mort. Tout le reste semble tendre uniquement à justifier ce prince du goût qu'on aurait pu lui soupçonner pour la philosophie, d'après l'Éloge de M. Thomas, Éloge qui paraît être en effet moins un ouvrage historique qu'un traité sur l'éducation des princes.

S'il est tout simple que l'un ait tâché de faire de son héros un philosophe, on ne doit pas être surpris que l'autre ait voulu en faire un saint: et ne peut-on pas être l'un et l'autre en même temps? Tout ce qui nous afflige dans l'ouvrage du P. Griffet, c'est l'affectation singulière avec laquelle il ne cesse de parler du respect que le prince avait pour les prêtres, et de l'affection plus singulière encore avec laquelle il croit devoir l'excuser sur le désir qu'il eut de connaître personnellement Montesquieu. M. l'abbé Proyart est plus éloquent encore sur cet article dans l'ouvrage qui vient de paraître presque en même temps que celui du P. Griffet, et qui est intitulé : *Vie du Dauphin, père de Louis XVI, écrite sur les Mémoires de la cour, présentée au roi et à la famille royale par M. l'abbé Proyart.*

Ces deux ouvrages ne rappellent pas beaucoup de faits qui importent à l'histoire de ce siècle, mais on y peut recueillir quelques anecdotes intéressantes sur le caractère d'un prince qui s'était fait une grande idée de

l'étendue de ses devoirs, et qui désirait avec ardeur de faire un jour la félicité des peuples sur lesquels il devait régner.

La partie historique de l'ouvrage du père Griffet est donc lisible, souvent même sa narration attache par le naturel et par la simplicité de son style; mais nous ne pouvons pas en dire autant de son *Traité de la connaissance des hommes*. Le seul homme que ce lourd Traité puisse apprendre à connaître, c'est l'auteur lui-même, et cette connaissance ne dédommage pas de tout l'ennui qu'elle coûte. Des lieux communs divisés et subdivisés à l'infini de la manière du monde la plus pénible et la moins propre à donner une seule idée juste, voilà en deux mots l'analyse de ce chef-d'œuvre. Il serait dur cependant de lui disputer l'éloge que lui donna le Dauphin après en avoir lu le plan : « Je vous donne une peine de chien; Dieu veuille vous en récompenser! etc. »

On peut pardonner au P. Griffet l'humeur qu'il témoigne, dans cet ouvrage, contre les philosophes; il est difficile d'aimer des gens à qui l'on ressemble si peu : mais nous ne lui pardonnons pas avec la même indulgence la sortie qu'il fait contre les femmes. « Les femmes, dit-il, ont l'imagination si vive, le raisonnement si court et si superficiel, que leur jugement ne saurait être d'un grand poids, à moins qu'il ne soit question de décider sur la forme et la couleur des ajustemens et des parures. » Tout cela nous a paru révoltant, et beaucoup moins ingénieux que le mot de M. l'ambassadeur de Naples; il prétend *que les femmes de Paris n'aiment que de la tête, et ne pensent que du cœur.*

AOUT.

Paris, août 1777.

De tous les discours qui ont concouru pour le prix de l'Académie, celui qui ne lui a point été envoyé, celui qui n'a point été vendu publiquement, qui ne l'a pas même été sous le manteau, et dont on s'est contenté de distribuer une centaine d'exemplaires aux portes, est le seul qui ait fait une grande sensation. Ce discours est intitulé : *Éloge historique de Michel de l'Hospital, chancelier de France*, avec cette épigraphe : *Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes.* Quelque soin que l'auteur de cet ouvrage ait pu prendre pour garder un anonyme impénétrable, il est impossible d'y méconnaître et l'ame et le style de l'homme qui s'est déjà peint lui-même avec tant d'énergie et dans *le Connétable de Bourbon*, et dans l'*Éloge du maréchal de Catinat*, et dans le Discours préliminaire de *la Tactique.* Tout ce que nous connaissons de M. de Guibert porte l'empreinte du même génie, de la force et de la hauteur, beaucoup de négligences et d'inégalités, mais je ne sais quelle ambition, quelle chaleur de caractère qui intéresse parce qu'elle tient à des sentimens de vertu, parce qu'elle n'a rien de factice. L'illusion qui l'élève à ses propres yeux est de bonne foi et l'entraîne toujours vers de grands objets; ses erreurs même annoncent un principe noble et respectable. Quoique ce siècle ait produit beaucoup d'ouvrages infiniment hardis, peut-être n'en est-il aucun qui le soit avec plus de naïveté, ou, comme on dirait en an-

glais, *With so much cartness*. Une simple analyse en donnerait une idée trop importante.

« La difficulté réelle (de ce sujet), dit l'auteur, est celle qui résulte de l'impossibilité d'écrire l'Éloge de l'Hospital avec la liberté et la vérité qu'il exigerait. En effet, quand les statuts de l'Académie imposent la nécessité de soumettre les ouvrages destinés au concours à la censure de la Sorbonne; quand on a vu cette même Sorbonne se déchaîner contre quelques lieux communs de tolérance répandus dans *Bélisaire* et dans un *Éloge de Fénélon* (1), comment permettrait-elle de louer un homme qui parla toujours le langage de la philosophie et de la raison dans le conseil des rois, qui préserva la France des horreurs de l'Inquisition, qui voulut soulager le peuple en diminuant les richesses du clergé, qui jugea toujours la religion en homme d'État, c'est-à-dire comme une partie de législation nécessaire à maintenir, mais que le Gouvernement doit accommoder au plus grand bonheur des hommes; qui de là pencha toujours secrètement vers le calvinisme, parce qu'il le trouvait plus ami de la liberté, de l'industrie et de l'humanité? Comment ensuite, sans tomber continuellement dans des allusions et des parallèles involontaires, louer un ministre qui ne se laissa jamais amollir par la corruption et gouverner par l'intrigue; qui conserva dans sa place toute l'intégrité de sa vertu et de son caractère; qui, placé auprès d'un jeune roi, fit tout ce qu'il put pour l'éclairer et pour l'arracher aux mœurs empoisonnées de sa cour; qui fut, en un mot, plutôt le ministre de sa nation que celui du trône, etc.

« Plaignons l'Académie de ne pouvoir admettre d'ou-

(1) Celui de La Harpe.

vrages d'un ton plus mâle et plus hardi! Telle est sa constitution, telles sont les chaînes dont Richelieu l'investit à sa naissance. Eh! qui sait si cet adroit tyran ne calcula pas, en la créant, que cette institution mettait à jamais la plus grande partie des gens de lettres sous la discipline du gouvernement; que, dès ce moment, jaloux de parvenir aux places qu'elle offrait, et ensuite voulant jouir en paix du frivole honneur d'y être assis, il ne sortirait plus de leur plume rien de grand, rien de fort, rien de libre? Il est permis de prêter cette vue profonde à un homme qui sut combiner avec tant d'art tous les ressorts du despotisme ; et, s'il l'eut, il faut convenir qu'elle a été bien parfaitement remplie. »

Après cet exorde, M. de Guibert nous représente le chancelier de l'Hospital comme un de ces exemples que le sort semble produire de temps en temps pour abaisser l'orgueil des hommes fiers de leur naissance et ramener l'ambition des hommes de mérite sans aïeux.

On peut faire de graves reproches à cet ouvrage; mais il en est un qu'on ne saurait lui faire avec justice, c'est celui de ne pas intéresser. Que le style n'en soit point du tout académique, que l'on y trouve des vues aussi fausses que hasardées, que le sujet ne paraisse nullement approfondi, que la partie de la législation, la partie la plus étendue et la plus importante, ne soit point assez développée, on conviendra de tout; mais la lecture de cet Éloge n'en attachera pas moins, elle n'en inspirera pas moins une grande estime pour le panégyriste, une profonde admiration pour son héros. En quittant le livre, on conservera sous les yeux l'image d'un grand homme, peut-être même l'illusion flatteuse d'avoir vécu quelques heures avec lui, et de tous nos Éloges couron-

nés il en est bien peu qui laissent une si douce impression.

ÉNIGME

Faite, il y a dix ou douze ans, par M. Valdec de Lessart, adjoint aujourd'hui à la charge de surintendant des finances de Monsieur.

A la ville ainsi qu'en province
Je suis sur un bon pied, mais sur un corps fort mince ;
Robuste cependant, et même faite au tour.
Mobile sans changer de place,
Je sers, en faisant volte-face,
Et la robe et l'épée, et l'Église et la cour.
Mon nom devient plus commun chaque jour ;
Chaque jour il se multiplie
En Sorbonne, à l'Académie,
Dans le conseil des rois et dans le Parlement :
Par tout ce qui s'y fait on le voit clairement.
Embarrassé de tant de rôles,
Ami lecteur, tu chercheras bien loin,
Quand tu pourrais peut-être avec un peu de soin
Me rencontrer sur tes épaules.

Le mot de l'énigme est une *Tête à Perruque.*

L'Amant bourru est une pièce qu'il faudrait placer parmi les chefs-d'œuvre du Théâtre Français, si le succès d'un ouvrage pouvait en constater le mérite. M. Monvel, qui en est l'auteur, a joué lui-même le rôle de Montalais, et a reçu en paraissant un hommage bien flatteur. Montalais trouve ses amis dans la tristesse, et leur en demande la cause. Est-ce, dit-il, parce qu'on juge aujourd'hui mon procès? — *Il est gagné*, s'est écrié un particulier, et tout le public a répété : *Il est gagné.* Après

la pièce l'auteur a été demandé avec transport, ainsi que le sieur Molé, qui a rendu le rôle principal avec l'intelligence et la vivacité qui caractérisent ce comédien. Pendant qu'ils recevaient tous deux les applaudissemens les plus vifs, Monvel, par un excès de reconnaissance, malgré la présence de la reine et de la famille royale, a sauté au cou de son camarade..., et les applaudissemens ont redoublé.

M. Bailly, dans sa nouvelle *Histoire de l'Astronomie*, et dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences et des Arts*, attribue les premières observations sur le lever et le coucher des étoiles à un peuple qui vivait sous le parallèle de 49 degrés ; et comme, selon lui, l'Europe était alors dans la barbarie et dans l'ignorance, ce peuple ne pouvait exister que dans la partie septentrionale de l'Asie. Ces assertions, ces suppositions ont paru à M. l'abbé Baudeau attentatoires à la réputation des Gaulois ses aïeux et de leurs anciens druïdes. Il a donc pris fait et cause pour eux, et s'est décidé à rendre plainte contre M. Bailly. Ses griefs sont exposés dans un factum intitulé : *Mémoire à consulter pour les anciens Druïdes, contre M. Bailly, de l'Académie des Sciences*. Pour justifier cette plainte, M. Baudeau cherche à démontrer, par une foule de citations, que les anciens druïdes gaulois étaient aussi savans, aussi philosophes, aussi connus que les mages de Perse, les brachmanes de l'Inde et les prêtres égyptiens; qu'ils avaient soin d'observer les astres; qu'ils avaient fait des recherches et des découvertes sur la grandeur de la terre, et qu'enfin les plus anciens monumens et les plus vieilles traductions, adoptées par Bailly lui-même, semblent indiquer le pays des druïdes

gaulois comme un de ceux qui possédèrent les premières connaissances philosophiques.

Le vengeur de la gloire des druïdes ayant rapporté tous ses moyens justificatifs, conclut : « que M. Bailly soit condamné à composer et à publier incessamment un troisième ouvrage, dont il aura soin de lire les essais dans les assemblées publiques de l'Académie des Sciences; lequel ouvrage sera aussi savant, aussi curieux, aussi bien écrit que les deux premiers, afin d'être également recherché des lecteurs; et qu'en icelui soit contenue la réparation d'honneur la plus authentique aux peuples gaulois, celto-scythes, hyperboréens, illyriens ou phrygiens d'Europe et à leurs druïdes; que M. Bailly soit tenu de les reconnaître, sinon comme premiers fondateurs des sciences et des arts, même dans la Phrygie asiatique, dans l'Assyrie et dans la Perse, au moins comme très-anciens, très-savans et très-renommés philosophes et astronomes. — Pour les vieux druïdes gaulois, l'abbé Baudeau. »

Tel est ce Mémoire, qui a été publié sans doute plutôt pour faire connaître l'érudition de l'auteur que celle de ses cliens. Quels que soient nos sentimens sur les connaissances des anciens druïdes, nous nous garderons bien de révoquer en doute celles de M. l'abbé Baudeau; mais si nous avions un conseil à lui offrir, ce serait de renoncer à la folle ambition d'être plaisant en dépit de la nature, et de ne plus donner à ses ouvrages des titres qui promettent une gaieté qu'il n'est point en état de soutenir.

Tandis que sous une forme plaisante et légère l'abbé Baudeau demeure toujours sérieux et pesant, le chevalier Du Coudray, sous un titre très-grave, a conservé le ta-

lent d'être excessivement risible. La nouvelle production du chantre de Joseph II (1) est intitulée :

Lettre au public sur la mort de MM. de Crébillon, censeur royal; Gresset, de l'Académie Française; Parfaict, auteur de l'Histoire du Théâtre-Français, par l'auteur des Anecdotes de l'Empereur (2).

Quoique la mort rende tous les mortels égaux, on est d'abord un peu surpris de trouver ce M. Parfaict en si bonne compagnie; mais on l'est bien davantage, lorsqu'on voit la distribution de cette brochure inconcevable. Quatre pages seulement y sont consacrées à MM. de Crébillon et Gresset, tandis que les faits et gestes de M. Parfaict en occupent trente. C'est en vain qu'on chercherait à donner une idée de cet ouvrage : pour connaître la manière de M. Du Coudray, il faut entendre M. Du Coudray lui-même. « J'ai crayonné, dit-il, l'Éloge historique de feu M. Saint-Foix...... j'ai aussi jeté quelques fleurs sur la tombe de MM. de Belloy et Colardeau; ce dernier surtout a su tirer de ma *verve* une assez longue élégie en prose, ou, si le lecteur *épilogue*, une espèce d'oraison funèbre en forme d'entretien dans les Champs-Élysées. Aujourd'hui j'ose entreprendre de crayonner les Éloges historiques de M. de Crébillon, censeur royal, M. Gresset, de l'Académie Française, et M. Parfaict, auteur de l'*Histoire du Théâtre Français*. J'entre en matière. »

M. Du Coudray nous apprend donc que Jolyot de Crébillon est né le 12 février 1707, qu'il a fait plusieurs

(1) Du Coudray venait de publier, à l'occasion du voyage fait en France par Joseph II, sous le nom du comte de Falkenstein, les *Anecdotes intéressantes et historiques de l'illustre voyageur, pendant son séjour à Paris*, vol. in 12.

(2) 1777, in-8°.

ouvrages, entre autres *le Sopha*, *s'il est permis de le citer*, et qu'il est mort âgé de soixante-dix ans, après avoir rempli avec une édification touchante ses devoirs de chrétien. Telles sont les *fleurs* que notre auteur *jette sur la tombe* de M. de Crébillon; encore ne sont-ce pas des fleurs de son jardin, car il convient les avoir tirées d'une feuille périodique, intitulée *Avis divers*, et « cela, dit-il, parce que j'appuie toujours mon sentiment (1). » Le chevalier Du Coudray passe à son ami Claude Parfaict, dont il fait une assez longue élégie en prose. Nous nous contenterons d'en citer un morceau : « M. Parfaict jouissait d'une pension de douze cents livres qu'il avait obtenue par le canal de madame de Pompadour. Ses mœurs ont toujours été pures, ses amours chastes; *il a manqué* de se marier à une demoiselle *de La Force*. On ne lui a point connu de maîtresse, quoique plusieurs femmes aient eu de l'inclination pour lui. Il n'a jamais mal parlé de personne; son caractère était liant et doux; paresseux, même négligent, inepte aux affaires, mais très-capable de les bien conduire, donnant de bons conseils et ne s'en servant jamais, etc. *Peut-être que l'amitié m'emporte trop loin;* mais c'est la vérité qui m'arrache ce faible éloge des vertus physiques et morales de M. Parfaict. »

(1) M. Du Coudray traite M. Gresset avec autant de bonté que M. de Crébillon, *toujours en appuyant son sentiment.* (*Note de Grimm.*)

Couplets demandés à M. Marmontel par mademoiselle Necker (1), pour être chantés par elle, sur la guérison de madame sa mère.

Air de la romance du *Barbier de Séville.*

Moi qui goûtais la vie avec délice,
Dans un instant j'ai connu le malheur.
Belle maman, témoin de ta douleur,
J'ai dit : Pour moi la vie est un supplice.

En me donnant la plus digne des mères,
Ciel ! tu m'as fait le plus beau des présens ;
Daigne veiller sur ses jours bienfaisans,
Ou tes faveurs me seront trop amères.

Oui, je crains moins la douleur pour moi-même,
A tous ses traits je suis prête à m'offrir :
Les plus grands maux c'est ceux qu'on voit souffrir
A des parens qu'on révère et qu'on aime.

De mille maux l'essaim nous accompagne ;
Mais sont-ils faits pour un être accompli ?
Ah ! d'un objet de vertus si rempli
Que la santé soit au moins la compagne.

Dans les hameaux on nous dit qu'elle habite,
Et qu'elle suit la douce obscurité.
De la nature en sa simplicité
Jamais maman n'a passé la limite.

Des purs esprits l'essence est impassible ;
Ma mère a droit à cet heureux destin.
Ciel ! n'as-tu pas réuni dans son sein
Un esprit pur avec un cœur sensible ?

(1) Depuis madame de Staël.

Un Dieu, touché de mon humble prière,
A fait cesser le mal qui m'accablait.
Dans ce moment, hélas! il me semblait
Qu'un jour nouveau me rendait la lumière.

J'ai reconnu combien mon ame est tendre;
A quelque chose ainsi malheur est bon.
Dieu! gardez-moi de pareille leçon,
Je n'aurais pas la force de la prendre.

Couplet ajouté par M. Necker.

De mon papa voyez l'amour extrême:
Rien, m'a-t-il dit, ne peut vous désunir.
Un seul instant pourrait tout me ravir;
Ah! par pitié, prenez soin de vous-même.

Le 25 août, fête de Saint-Louis, le prix d'éloquence, dont le sujet était l'*Éloge du chancelier de l'Hospital*, a été adjugé au discours de l'abbé Remi. M. d'Alembert en a fait la lecture, et le public, par ses applaudissemens, a rendu justice au mérite de l'ouvrage et au choix de l'Académie. M. de Saint-Lambert, faisant les fonctions de directeur en l'absence de M. le duc de Nivernais, déclara que les honneurs de l'*accessit* avaient été accordés au discours de l'abbé Talbert et à celui d'un auteur anonyme. L'Académie a fait une mention honorable d'un ouvrage de M. Doigny et d'un autre de M. Le Hoc; elle a fait aussi une mention particulière d'un discours que son excessive longueur n'a pas permis d'admettre au concours, mais auquel elle a rendu les témoignages les plus flatteurs, en invitant l'auteur à le publier. Ce discours est du marquis de Condorcet. M. de La Harpe a lu ensuite une traduction libre du premier chant de *la*

Pharsale; et quoique cette traduction soit abrégée, elle a paru longue. M. d'Alembert a terminé la séance par la lecture d'un *Éloge de l'abbé de Choisy*, qui a été très-applaudi. Nous aurons l'honneur de mettre sous vos yeux un extrait du discours couronné et de celui du marquis de Condorcet. Pour suivre l'Hospital dans la carrière du magistrat, à la tête des finances et dans les fonctions de chancelier, il a fallu nécessairement entrer dans des détails qui semblent convenir plutôt à l'historien qu'à l'orateur. L'abbé Remi a senti ce défaut de son sujet; mais il n'a pas cherché à le vaincre, et peut-être doit-on lui savoir gré d'avoir sacrifié une partie de sa propre gloire à celle du grand homme qu'il a voulu faire connaître.

« Éloignez-vous, dit-il, importune dignité de l'éloquence, soyez à jamais bannie de nos discours, si vos mouvemens et vos couleurs sont incompatibles avec ces détails. Sacrifierons-nous à des inconvenances oratoires les opérations les plus honorables à la mémoire du chancelier? » Pour dédommager cependant le lecteur de la sécheresse de ces détails, l'abbé Remi a su égayer son discours par des tableaux qui prouvent au moins autant de talent pour la satire que pour l'éloge. L'Hospital, jeune encore, est pourvu par Henri II d'une charge de maître des requêtes. « Qu'est-ce qu'un maître des requêtes? Osons le dire devant les hommes éclairés et vertueux qui rendent parmi nous cette dignité respectable, c'est quelquefois un magistrat moins dévoué à la patrie qu'à la fortune, qui, placé entre l'homme de cour et l'homme d'État, errant sous les portiques de la faveur, suit de l'œil les idoles qu'on y révère, compte les heureux, attend les disgraces, combine les intérêts, les événemens, les hasards, et considère sa charge comme

un degré pour s'élever aux honneurs. » L'Hospital rétablit l'ordre dans le domaine, protège l'orphelin, circonscrit le droit des substitutions, corrige les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des charités publiques, réforme la jurisprudence, la débarrasse des usages barbares qui la déshonoraient, et détruit l'usure en fixant l'intérêt légal de l'argent. — « Il est temps, dit l'auteur, de soulager ceux que le poids de tant de vertus et de lumières aurait fatigués. Apprenons-leur que l'Hospital si souvent attaqué par la calomnie, encourut une fois la juste censure de ses concitoyens. Son aveugle amitié pour un homme attaché à son service lui dérobe pendant quelque temps ses concussions et sa criminelle avidité. Sourd aux cris du public, le chancelier ne veut rien approfondir, et le bandeau de la prévention ne laisse plus aucun accès aux plaintes de l'opprimé. Le conseil est obligé d'informer et de rendre un arrêt contre le coupable. Le jour luit enfin. L'Hospital découvre avec humiliation qu'on abusait de sa confiance; il est réduit à s'affliger, pour avoir cru au désintéressement et à la probité. Il chasse le subalterne infidèle, c'était un acte de justice; mais ce qui peut-être nous étonnera, c'est que le premier commis n'obtint ni pension, ni brevet honorable. » Le public, toujours disposé à la malignité, n'a pas manqué de comparer cette prévention du chancelier à celle qu'un ministre austère et vertueux a eue de nos jours pour un subalterne généralement décrié, qui cependant a trouvé dans sa disgrace des moyens de consolation qui manquaient au premier commis son prédécesseur. Si les opérations de finance et la réforme des lois n'ont offert à l'orateur qu'un champ stérile et ingrat, la conduite de l'Hospital dans les disputes de religion qui

firent le malheur et l'opprobre de la France, lui présentait un sujet plus susceptible d'éloquence peut-être, mais difficile à traiter dans un ouvrage qui passe sous les yeux de la Sorbonne. C'est cependant dans cette partie de son discours que l'abbé Remi a mérité le plus d'applaudissemens; et la hardiesse avec laquelle il a défendu les droits de l'humanité, sans blesser la religion dont il est le ministre, fait également honneur à l'orateur, à sa patrie et à son siècle. « Quand l'Hospital apprend que le massacre (de la Saint-Barthélemi) est général, que la France n'est plus qu'un théâtre de carnage, alors il rougit d'être Français, il n'ose plus même en parler l'idiome, et sa douleur s'échappe en ces mots : *Excidat illa dies!* Vieillard infortuné, tu pressens qu'un jour nous partagerons ton indignation profonde, et qu'humiliés sous le mépris et l'horreur de tous les peuples, nous voudrons arracher de nos fastes le récit de cette exécrable journée. Tu pensas bien de nous. Je te rends grace au nom de mes concitoyens : ce beau mouvement de ton ame parvenu jusqu'à nous sera transmis à nos neveux, ils répéteront d'âge en âge, rassemblés autour de ta statue, *Excidat illa dies!* »

C'est ainsi que finit le discours de l'abbé Remi. Celui du marquis de Condorcet est écrit avec moins de pureté, d'élégance et d'harmonie, mais avec plus de feu, d'énergie et de mouvement. « Forcé, dit-il, de m'arrêter sur une longue suite de désordres et de barbaries, je ne parlerai point de sang-froid de ce qu'il est impossible de voir sans indignation. Eh! pourquoi craindrais-je de haïr les ennemis de ma patrie? C'est le seul genre de haine dont le sentiment ne soit point pénible. Malheur au peuple où cette haine ne régnerait plus que dans un petit nombre

d'ames échappées à l'avilissement! Malheur surtout à la nation où elle serait regardée comme un ridicule ou comme un crime, où l'on donnerait le nom de raison à l'indifférence pour les maux publics!..... » Voici comme M. de Condorcet parle de la mère de François II. « Catherine de Médicis, qui durant la vie de Henri II n'avait été jalouse que du crédit de la duchesse de Valentinois, vit avec douleur, sous le règne de son fils, le crédit passer entre les mains de Marie Stuart et de ses oncles. Avide de pouvoir, et ne sachant ni s'en servir ni le conserver, lâche dans le danger, mais insultant avec audace à l'opinion, aux lois, au bonheur du peuple, se livrant au crime sans remords et le regardant comme un simple moyen de politique; se croyant plus habile à mesure qu'elle augmentait la liste de ses atrocités, mais affable et sachant se faire aimer de cette classe d'hommes, malheureusement trop nombreuse, qui pardonne aux princes d'oublier dans leur conduite qu'ils sont des hommes, pourvu que dans leurs manières ils paraissent s'en souvenir quelquefois; bienfaisante, mais de cette bienfaisance qui est utile aux courtisans et funeste aux peuples, telle était Catherine... » C'est par des portraits pareils que M. de Condorcet relève le caractère vertueux, et les talens plus solides encore que brillans, du chancelier de l'Hospital. Après l'avoir accompagné, comme l'abbé Remi, dans toute sa carrière publique, notre auteur le suit dans sa retraite. « Pauvre et retiré à la campagne, il y fut tel qu'il avait été à la cour, où il avait donné un exemple de frugalité digne des héros de Rome ancienne. Pendant son ministère sa conversation instructive et agréable, formée d'un mélange piquant de philosophie et de littérature, faisait le seul plaisir de sa table. On

n'y servait qu'un seul plat de viandes bouillies. Moderne Apicius, pardonnez à la *bassesse* de ces détails; daignez songer que les dépenses des gens en place sont payées par le peuple, et que l'homme de bien qui se défie d'autant plus de ses forces que lui seul s'en défie, se conduit dans les grandes places de manière à n'avoir pas même de privations à s'imposer lorsque son devoir lui ordonne de les quitter. »

SEPTEMBRE.

Paris, septembre 1777.

PROVERBE

PAR M. SÉDAINE.

Ce proverbe a été composé pour être représenté par madame la princesse de Piémont, madame Élisabeth de France et M. le comte d'Artois, dans leur enfance. Le même auteur en avait fait plusieurs autres pour le même objet, mais on ne les a pas jugés aussi convenables, et ils n'ont pas été représentés, parce que la scène est à la Bastille, et qu'un prisonnier en force les portes, ce qui est d'un très-mauvais exemple.

PERSONNAGES.

MERCURE.
LA RICHESSE.
LE PLAISIR.
LA SANTÉ.
LA VERTU.
UN SAGE.

(Le lieu représente le salon ou le cabinet d'un philosophe. Sur un bureau, des rouleaux antiques; au lieu de livres, le buste de Socrate; des outils de mathématique, des compas, des sphères, etc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SAGE, après avoir mesuré avec un compas quelques parties de la sphère terrestre.

Les hommes perdent bien le fruit de cette étude, si la connaissance de l'univers leur fait oublier ce qu'ils doivent d'affection envers leurs semblables, et de reconnaissance envers les dieux. Mais... qui frappe à ma porte? Elle est toujours ouverte. Entrez, entrez, qui que vous soyez, puissiez-vous me fournir une occasion de vous obliger!

SCÈNE II.

LE SAGE, MERCURE.

Mercure. — Je suis Mercure.

Le Sage. — Mercure! ô ciel!

Mercure. — Jupiter, importuné par les prières des mortels, ne sait plus que penser de leurs demandes. Tous, dans leurs vœux, supplient sa bonté de leur accorder la santé, le plaisir, la richesse; peu d'entre eux demandent la vertu. Serait-il donc vrai que pour les mortels la vertu aurait perdu de son prix? O jeune homme que Minerve favorise de ses inspirations! les dieux vous établissent juge entre la Richesse, la Vertu, le Plaisir et la Santé. Elles vont se rendre en votre présence; elles vont déduire les raisons qui leur font croire que chacune d'elles mérite la préférence sur les trois autres; écoutez-les, pesez et jugez. Je vais les faire assembler. Allez, mortel chéri des dieux, allez pour ce jugement implorer leur assistance; sans eux le sage ne peut rien.

SCÈNE III.

MERCURE.

Cachons Mercure à leurs regards et ne paraissons être que le domestique de leur juge.

SCÈNE IV.

MERCURE, LA RICHESSE.

Mercure. — Que voulez-vous?

La Richesse. — Mon ami, voici de l'or; je suis la Richesse.

Mercure. — Je le vois bien.

La Richesse. — Prenez, prenez.

Mercure. — Je vous remercie.

La Richesse. — Vous me remerciez! Vous n'en voulez pas! vous n'êtes donc pas un valet?

Mercure. — Il y a Sosie et Sosie.

La Richesse. — Pourriez-vous me dire si celui qui doit nous juger a quelque ami, quelque confident, quelqu'un que je puisse gagner, afin que mon juge me soit favorable?

Mercure. — Non.

La Richesse. — Peut-être lui-même ne serait pas insensible à la beauté de ces pierreries?

Mercure. — Non, madame la Richesse, non; rien ne le touche que la vérité. Attendez-le dans ce cabinet, il va bientôt paraître.

SCÈNE V.

MERCURE, LA RICHESSE, LE PLAISIR.

(Le Plaisir chante avant d'entrer.)

La Richesse. — Qu'entends-je? Voici un chanteur qui me plaît. Eh! c'est le Plaisir.

Le Plaisir. — Eh! oui, mon cher cœur, c'est moi. Vive la Joie! Oublions le passé, jouissons du présent, moquons-nous de l'avenir, et vive la Joie!

SCÈNE VI.

MERCURE, LA RICHESSE, LE PLAISIR, LA SANTÉ.

(Elle est vêtue en chasseuse; un arc, des flèches, un carquois, ou à sa main la massue d'Hercule dont elle paraît se jouer.)

La Santé. — Eh! c'est le Plaisir!

Le Plaisir. — Eh! c'est la Santé!

La Santé. — Bonjour, mon fidèle ami. (Elle lui prend la main et la serre par démonstration.)

Le Plaisir. — Ahi! Vous m'avez fait mal en me serrant la main.

La Santé. — Tu me vois, je suis forte, vigoureuse. J'ai passé cette nuit à danser dans la forêt, afin d'être plus assurée de m'y trouver avant le lever de l'aurore. Depuis cet instant j'ai pris trois cerfs, forcé deux sangliers, percé deux loups de mes flèches; j'allais prendre un daim à la course, lorsqu'un ordre de Jupiter m'ordonne de me transporter ici. O souverain des Dieux! quelles graces n'ai-je point à te rendre!... si c'est pour y passer six heures à table...

Mercure. — Non, c'est pour décider qui doit avoir la

prééminence de la Richesse, du Plaisir, de vous, ou de la Vertu.

La Santé. — Qui doute que ce soit moi?

SCÈNE VII.

MERCURE, LE PLAISIR, LA RICHESSE, LA SANTÉ, LA VERTU.

La Richesse. — Quelle est cette dame?

Le Plaisir. — Je l'ai vue autrefois dans la vallée de Tempé.

La Richesse. — Je la connais bien peu; il semble qu'elle me méprise.

La Santé. — On la prendrait pour moi. Je ne veux pas la quitter, elle est aimable.

Mercure. — Paix là, silence; voici votre juge.

SCÈNE VIII.

MERCURE, LE SAGE, LA RICHESSE, LA SANTÉ, LE PLAISIR, LA VERTU.

La Richesse. — Il est bien jeune pour nous juger.

La Santé. — Sa santé m'assure de son suffrage.

Le Plaisir. — Il a l'air bien sérieux. Il est trop jeune.

La Vertu. — Qu'importe l'âge, quand la raison l'éclaire?

Le Plaisir. — Vous parlez pour vous, madame la Vertu.

La Richesse présentant un écrin de diamans. — Permettez-moi de vous présenter ces pierreries.

(Le juge jette les pierreries à terre.)

La Richesse. — Comment nous jugerait-il? Il ne con-

naît pas la valeur de ce qu'on lui présente. Récusons-le.

Mercure. — Dites vos raisons, parlez, je vous l'ordonne.

La Richesse. — Et de quel droit un valet...

Mercure. — Je suis Mercure. Obéissez. (Il montre son caducée.)

Le Plaisir, la Richesse, la Santé. — Obéissons.

La Richesse. — Obéissons. Je ne dispute point contre les dieux, ils peuvent tout m'enlever.

Mercure. — Parlez.

La Richesse. — Si j'avais à discuter mes droits au tribunal de ces mortels éclairés qui connaissent le prix de ce que je vaux, ma présence seule réunirait les suffrages et m'accorderait une prééminence que je rougis de disputer. O Jupiter, ô souverain des Dieux! permets-moi d'invoquer ton témoignage. Que se passe-t-il au pied de tes autels? J'y vois les humains prosternés, le front baissé vers la terre, les mains jointes et serrées, les lèvres animées et tremblantes d'impatience et de désir. Quels sont les motifs brûlans des vœux ardens qu'ils t'adressent? Ma présence, la jouissance de mes bienfaits, la possession de mes trésors, voilà ce qu'ils te demandent, voilà ce que leur importunité veut arracher à ta puissance.

Quelques mères, il est vrai, te supplient de leur accorder la santé de leur fils unique. Quelques enfans bien nés et sensibles demandent la prolongation des jours d'un père adoré, d'un monarque bienfaisant; mais leur nombre est si rare que leurs accens sont étouffés par la clameur de ceux qui ne respirent que moi, qui ne soupirent qu'après moi, qui ne sont embrasés que de moi. Les veilles, les fatigues, les courses et le jour et la nuit, leur sang, leur vie, tout est employé par les mortels pour

me posséder; les terres n'ont point d'espace, les mers n'ont point de distance qu'ils ne franchissent pour me voir, pour me contempler, pour m'attirer à eux. Sous les zones ou brûlantes ou glacées soupçonnent-ils que ma divinité réside, ils y courent, ils y volent. Faut-il escalader les plus hautes montagnes, faut-il descendre dans les plus profonds abîmes de la terre, faut-il affronter la mort, sous quelque forme qu'elle se présente, rien ne les effraie, ils se précipitent au-devant d'elles. Ils sacrifient tout pour moi, et le plaisir et la santé et la vertu. Et l'on ose mettre ici en question si je dois avoir la prééminence ! Ah ! s'il était possible que le genre humain entier comparût au même instant en votre présence, il aurait bientôt décidé mon juge. Mais non, pénétré de mes raisons, il va prononcer avec équité et mériter les brillantes faveurs que lui promet ma reconnaissance..... J'ai dit.

Mercure. — Plaisir, c'est à vous à parler.

Le Plaisir. — Je ne dirai qu'un mot, un long discours fatigue. J'approuve tout ce qu'a dit la Richesse: elle a plaidé ma cause. Les dieux importunés, les trésors demandés, les vœux ardens des mortels pour l'obtenir, tout cela est vrai; mais ils ne la désirent que pour la posséder, la Richesse n'est que l'introductrice aux moyens de parvenir à mes faveurs.

Soit le plaisir d'agir, ou celui du repos, c'est toujours moi que les hommes recherchent en courant après elle. Et pour jeter un coup d'œil rapide sur quelques passions humaines, le fastueux, le joueur, le chasseur, ne demandent aux dieux la richesse que pour favoriser plus à longs traits le plaisir qui les enchante. Les trésors ne seraient rien pour eux, si le fastueux ne voyait dans leur conquête le plaisir d'étaler sa magnificence; le joueur, de

d'ames échappées à l'avilissement ! Malheur surtout à la nation où elle serait regardée comme un ridicule ou comme un crime, où l'on donnerait le nom de raison à l'indifférence pour les maux publics !..... » Voici comme M. de Condorcet parle de la mère de François II. « Catherine de Médicis, qui durant la vie de Henri II n'avait été jalouse que du crédit de la duchesse de Valentinois, vit avec douleur, sous le règne de son fils, le crédit passer entre les mains de Marie Stuart et de ses oncles. Avide de pouvoir, et ne sachant ni s'en servir ni le conserver, lâche dans le danger, mais insultant avec audace à l'opinion, aux lois, au bonheur du peuple, se livrant au crime sans remords et le regardant comme un simple moyen de politique ; se croyant plus habile à mesure qu'elle augmentait la liste de ses atrocités, mais affable et sachant se faire aimer de cette classe d'hommes, malheureusement trop nombreuse, qui pardonne aux princes d'oublier dans leur conduite qu'ils sont des hommes, pourvu que dans leurs manières ils paraissent s'en souvenir quelquefois ; bienfaisante, mais de cette bienfaisance qui est utile aux courtisans et funeste aux peuples, telle était Catherine... » C'est par des portraits pareils que M. de Condorcet relève le caractère vertueux, et les talens plus solides encore que brillans, du chancelier de l'Hospital. Après l'avoir accompagné, comme l'abbé Remi, dans toute sa carrière publique, notre auteur le suit dans sa retraite. « Pauvre et retiré à la campagne, il y fut tel qu'il avait été à la cour, où il avait donné un exemple de frugalité digne des héros de Rome ancienne. Pendant son ministère sa con[illegible]ersation instructive et agréable, f[illegible] [illegible]iquant de philosophie et de littér[illegible] [illegible] [illegible]aisir de [illegible]a table. On

prééminence de la Richesse, du Plaisir, de vous, ou de la Vertu.

La Santé. — Qui doute que ce soit moi ?

SCÈNE VII.

MERCURE, LE PLAISIR, LA RICHESSE, LA SANTÉ, LA VERTU.

La Richesse. — Quelle est cette dame ?

Le Plaisir. — Je l'ai vue autrefois dans la vallée de Tempé.

La Richesse. — Je la connais bien peu ; il semble qu'elle me méprise.

La Santé. — On la prendrait pour moi. Je ne veux pas la quitter, elle est aimable.

Mercure. — Paix là, silence ; voici votre juge.

SCÈNE VIII.

MERCURE, LE SAGE, LA RICHESSE, LA SANTÉ, LE PLAISIR, LA VERTU.

La Richesse. — Il est bien jeune pour nous juger.

La Santé. — Sa santé [illegible]

Le Plaisir. — Il a l'air bien [illegible]. Il est trop jeune.

La Vertu. — Qu'importe l'âge, quand la raison l'éclaire ?

Le Plaisir — Vous parlez pour vous, madame la Vertu.

La Richesse [illegible] — [illegible] de vous présenter [illegible]

[illegible]

La Richesse. — Comment ! nous jugerait-il ? Il est [illegible]-

rable. C'est ainsi que je l'approche des dieux en lui donnant leur ressemblance; c'est ainsi que j'attache auprès de lui la tendresse, la confiance et le respect; respect qui lui est propre, et qui, ne tenant ni à la naissance, ni aux dignités, ni aux circonstances, est bien au-dessus de l'étiquette; il prend le caractère sublime de la vénération que les mortels ont pour les dieux... Mais qu'ai-je besoin de persuader mon juge? La conviction de ce que j'ai dit est déjà dans son cœur; elle passe dans ses yeux, et la fille de Jupiter n'a rien à craindre d'un fils de celui qui le représente.

La Richesse. — Sera-t-elle toujours la seule que je ne pourrai vaincre?

Le Plaisir. — Il fallait la récuser.

La Santé. — Avec les traits qu'elle a pris, elle ne pouvait manquer de paraître aimable et de gagner sa cause.

La Richesse. — Il y a long-temps que le juge la connaît; on dit qu'il l'aime.

Le Plaisir. — Et qu'il en est aimé. Nous devrions le récuser.

Mercure. — Paix! Le juge va prononcer.

Le Juge, qui cependant paraît avoir écrit. — Les mortels n'aspirent qu'après la Richesse; elle est l'objet de leurs vœux : mais c'est pour obtenir par elle les plaisirs, l'abondance et le repos. Quelques douceurs qu'ils se promettent dans leurs possessions, elles ne sont rien sans la Santé, qui elle-même a besoin de la Vertu pour se soutenir et régler ses mouvemens. Ainsi la Richesse cédera le pas au Plaisir, qui lui-même ne paraîtra qu'à la suite de la Santé; et la Vertu répandra sur eux ses faveurs pour l'avantage et le bonheur des mortels. J'ai dit.

La Richesse. — Pourquoi Jupiter nous donna-t-il un juge si jeune?

Le Plaisir. — Il en fallait un qui eût un plus grand nombre d'années.

La Santé. — Cela aurait donné de la valeur à son jugement.

Mercure. — Souvenez-vous de ce qu'a dit un des grands poètes français dans une tragédie appelée *le Cid.* Je ne me souviens pas du mot; quelqu'un de la compagnie pourrait-il me le dire?

Quelqu'un. —

Aux ames bien nées
La valeur, etc.

Mercure. — Vous l'avez deviné.

Lettre de M. de Reverdi, de Nyon en Suisse, à l'auteur de ces feuilles.

M. le comte de Falkenstein a refusé les relais que les baillifs avaient eu ordre de lui faire tenir prêts de ville en ville dans le canton de Berne, et s'est fait mener, à la manière du pays, par les mêmes chevaux de Genève à Schaffhouse. La foule qui l'obsédait dans tous les endroits où il s'arrêtait a paru lui déplaire, et a été cause qu'il n'est point sorti à Rolle. A Lausanne, qui était sa première couchée depuis qu'il voyageait si lentement, il remarqua dans sa chambre son portrait orné de guirlande, et sous lequel on avait écrit ce quatrain :

Ne rencontrer partout que des admirateurs,
Se dérober à leurs justes hommages,
Faire le bien, s'instruire, et gagner tous les cœurs,
C'est l'histoire de ses voyages.

Le portrait et les vers attirèrent ses regards. Il demanda de qui tout cela pouvait être. L'hôte lui dit que l'un et l'autre venait d'une Hollandaise qui logeait dans le voisinage, et ajouta, comme sans intention, que sa maison était à deux pas, qu'elle dominait le lac, et que de sa terrasse on avait la plus belle vue du monde. M. le comte demanda s'il pouvait être sûr de ne point trouver d'assemblée. L'hôte le lui promit et le trompa. Madame Blaquière avait assemblé chez elle autant qu'elle avait pu de personnes présentables et surtout de jolies femmes. Le fameux Tissot s'y présenta aussi. Le prince parut goûter sa conversation, et lui demanda entre autres choses s'il y avait à Lausanne des gens de lettres. M. Tissot le pria de le dispenser de répondre à une question si humiliante. Deux des plus jolies femmes s'étant avancées, car le reste parut s'occuper à jouer, il s'écria au milieu d'elles avec une sorte d'extase : « Non, dans tous mes voyages je n'ai rien vu de si beau ! » Il se trouva que c'était de la vue qu'il parlait. Il ne s'en alla point cependant sans leur avoir dit des choses assez galantes. Madame Blaquière fut la mieux traitée. Elle est fille de l'historien Rapin Thoyras, par conséquent née demoiselle. Un de ses fils, nommé M. Casenove, du nom d'un premier mari, sert en Autriche. C'était pour avoir occasion d'en parler qu'elle lui avait envoyé vers et portraits. Elle pria en effet M. le comte de Falkenstein de le recommander à l'Empereur. « J'ai peu de crédit à Vienne, répondit M. le comte, mais voici un de mes amis qui prendra le nom de M. Casenove sur ses tablettes pour en parler à l'Empereur. » En effet, l'Empereur ayant sans doute dépouillé les tablettes du comte de Colloredo, a fait appeler auprès de lui le jeune homme au camp de

Styrie, et l'a recommandé au général dans la division de qui il se trouve. C'est à madame Blaquière qu'on attribue la Fable que voici. Il faut remarquer que l'auteur n'a jamais vécu en France, et peut-être n'y a jamais été.

L'Aigle et le Rossignol.

Un rossignol fameux de plus d'une manière
Par l'éclat, la douceur et l'accord de ses airs,
Après avoir chanté dans cent climats divers,
Vint enfin se fixer, pour finir sa carrière,
Dans une riche et commode volière
Qu'il faisait résonner du bruit de ses concerts.
Jamais des sons plus doux ne s'étaient fait entendre.
De toutes parts des oiseaux différens,
Auprès de lui venaient se rendre.
Ils s'estimaient heureux d'entendre ses accens;
Et même ce cygne qu'on loue
Pour ses accords mélodieux,
Plus grand que celui de Mantoue,
Puisqu'il a rang parmi les dieux,
Empressé de lui rendre hommage,
Le célébrait dans ses chansons;
Et, jaloux de l'espoir d'obtenir son suffrage,
Daigna prendre de ses leçons.
La foule quelquefois devenait incommode;
Hibou, milan, corbeau, même plus d'un oison,
De louanges sans fin lui versaient le poison.
Un jour le roitelet, son messager fidèle,
Et qu'à la découverte il envoyait souvent,
Haletant, essoufflé, volant à tire d'aile
Comme s'il arrivait tout droit du firmament,
Vient lui dire : « Écoutez une grande nouvelle;
L'aigle vient, vous allez le voir dans un moment.
Et loin de planer dans les airs,
Je l'ai vu voler terre à terre,
Pour venir admirer le maître que je sers. »

Le rossignol flatté cependant se lamente.
« Eh quoi! toujours des grands, des curieux? Quel sort!
Non, je ne chante plus, et ma voix expirante
Ferait pour louer l'aigle un inutile effort.
Le renvoyer pourtant.... Un aigle est quelque chose;
Ce n'est pas tous les jours qu'on en voit ici-bas.
Que ma célébrité me donne d'embarras,
Et que d'ennuis elle me cause!
En vérité, je n'y tiens pas. »
Notre chantre aussitôt rajuste son plumage,
Prélude ses sons les plus doux,
Bien assuré par son ramage
D'enchanter l'aigle et faire cent jaloux.
L'aigle arrive en effet de l'enceinte sacrée,
Il fait deux fois le tour, puis reprenant son vol,
Et suivant son dessein sans voir le rossignol,
Il s'élance à ses yeux vers la voûte azurée.
L'oiseau chanteur, confus de se voir négligé,
Affront qui n'était pas chez lui fort ordinaire,
Jura que dès ce jour il en serait vengé.
« Oui, ce roi des oiseaux sentira ma colère;
Mes chants l'auraient vanté, mais je les changerai.
La déesse aux cent voix, qui n'ose me déplaire,
Ne parlera de lui que comme je voudrai. »
A ces mots, que dictait une rage impuissante,
Il éleva sa voix, qui devient glapissante.
Pour renforcer ses tons à l'art il a recours;
Mais que peut-il gagner par ses efforts pénibles?
Ce qu'un méchant gagne toujours.
Aigris par le dépit, ses sons jadis flexibles,
Au lieu de plaire, rendaient sourds.
Une corneille alors, matrone respectable,
Qui chez tous les oiseaux passait pour raisonnable,
Lui dit : « Pauvre animal, va, calme tes fureurs;
D'un courroux impuissant apprends à te défendre.
A quoi te serviront tant de vaines clameurs?
L'oiseau de Jupiter est trop haut pour l'entendre. »

Vous pouvez recueillir, chemin faisant, d'autres anecdotes sur M. le comte de Falkenstein : comme quoi il goûta le beurre à Rolle ; comme quoi il n'entretint le grand Haller que d'inoculation ; comment un paysan, auquel il se fit connaître pour l'Empereur, s'écria : *C'est bien le diable ! je ne l'aurais jamais cru*, *etc.* La plupart de ces petites bêtises ne valent guère la peine qu'on les écrive...

La modestie de M. Houdon lui a fait apporter tous ses soins à empêcher que les vers qu'on lui a adressés de tous côtés ne fussent imprimés dans aucun papier public. En voici que M. de Rulhière fit sur-le-champ, après avoir admiré sa *Diane*.

> Oui, c'est Diane, et mon œil enchanté
> Désire dans sa course atteindre la déesse,
> Et mes regards devancent sa vitesse.
> Aucun habillement ne voile sa beauté.
> Mais son effroi lui rend sa chasteté.
> On aurait dans Ephèse adoré ton ouvrage,
> Rival de Phidias, ingénieux Houdon,
> A moins que les dévots, en voyant ton image,
> N'eussent craint le sort d'Actéon.

Parmi plusieurs morceaux précieux que le même artiste a exposés au salon, il y a entre autres un petit bas-relief représentant une grive morte, attachée à un clou par la patte. Ce morceau est d'un effet prodigieux ; plus on le voit de près, plus il fait d'illusion. Un enfant de six ans fut mené, il y a quelques jours, dans l'atelier de M. Houdon ; il examina cet oiseau, et demanda d'abord à son père où il était blessé. On lui dit que la blessure était vraisemblablement cachée. — « Mais, papa, dit-il,

de quoi est donc fait cet oiseau? — C'est du marbre, lui dit son père. — Ah! ah! reprit l'enfant, est-ce que l'on fait des plumes avec du marbre? » Cette naïveté dut flatter l'artiste plus que les éloges presque toujours exagérés des connaisseurs.

Tous les édits, tous les arrêts émanés du département des finances depuis que Sa Majesté en a confié l'administration à M. Necker, formeraient peut-être le plus excellent code d'économie politique qui ait encore été fait. On y trouve tous les grands principes développés avec la profondeur et la précision la plus lumineuse, la réforme des abus préparée sans effort, la dépense soumise à un ordre plus constant et plus éclairé, les frais de perception diminués, le système général des finances réduit à une marche plus simple et plus uniforme, enfin le grand art de gouverner et de maintenir le crédit public, de ranimer la confiance des peuples, et de l'inspirer même aux nations rivales. Mais une opération supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et qui mérite d'être comptée au nombre des époques les plus heureuses du gouvernement français, c'est l'établissement de l'administration provinciale de Berri, établissement dont les avantages deviendront sans doute l'objet des vœux de toutes les autres provinces du royaume, et qui doit consacrer dès à présent le nom de M. Necker au rang des noms les plus illustres et les plus chers à la France.

Le but de ce nouvel établissement est d'ajouter aux ressorts de notre législation un ressort qui lui manque essentiellement, dont l'effet soit d'adoucir le fardeau des impositions par un moyen qui puisse toujours subsister et se perfectionner de lui-même, sans porter aucune

atteinte à l'autorité du souverain, sans lui laisser craindre aucune résistance dangereuse, sans embarrasser même en aucune manière l'exécution de ses volontés. C'est ce moyen qu'on s'est assuré de trouver dans le zèle éclairé d'une administration locale, permanente et nombreuse, intéressée à faire la répartition des impôts la plus juste et la plus équitable, à prévenir les abus de tout genre et à féconder les ressources particulières à chaque province, ressources qui doivent varier selon la diversité des sols, des caractères et des usages.

Une tâche si importante et si difficile a été abandonnée jusqu'à présent aux soins du ministre des finances, dont le temps et les forces ne peuvent embrasser un détail aussi immense, et qui se voit forcé ainsi de suivre presque aveuglément les impressions de l'autorité intermédiaire de messieurs les intendans, et plus souvent encore de leurs secrétaires et de leurs subdélégués.

Ces subdélégués n'ont jamais de rapport avec le ministre, même en l'absence de l'intendant qui, dans quelque lieu qu'il soit, retient toujours à lui seul la correspondance ; ils ne peuvent donc acquérir aucun mérite direct auprès du Gouvernement, ni aucune gloire qui leur soit propre. On doit nécessairement se ressentir du défaut de ces deux grands mobiles, sans lesquels, à moins d'une grande vertu, un subalterne chargé d'une administration publique, doit être soumis à toutes les passions particulières. De tels hommes, on le sent facilement, doivent être timides devant les puissans, et arrogans envers les faibles ; ils doivent surtout se parer sans cesse de l'autorité royale; et cette autorité, en de pareilles mains, doit souvent éloigner du roi le cœur de ses peuples.

Il n'y a dans les pays d'élection aucun contradicteur

légitime du commissaire départi, il n'en peut pas même exister dans l'ordre actuel sans déranger la subordination et contrarier la marche des affaires; ainsi, à moins que le Gouvernement ne soit averti par des injustices éclatantes ou par quelque scandale public, il est obligé de voir par les yeux de l'homme même qu'on aurait besoin de juger.

Que résulte-t-il d'une forme d'administration aussi arbitraire? Il vient au ministre des plaintes d'un particulier ou d'une paroisse entière. On communique à l'intendant cette requête; celui-ci, dans sa réponse, ou conteste les faits, ou les explique, et toujours d'une manière à prouver que tout ce qui a été fait par ses ordres a été bien fait. Alors on écrit au plaignant qu'on a tardé à faire droit jusqu'à ce qu'on eût pris une connaissance exacte de l'affaire, et on lui transmet, comme un jugement réfléchi du Conseil, la simple réponse de l'intendant; quelquefois même à sa réquisition on réprimande le contribuable, ou la paroisse, de s'être plaints mal à propos; et qui sait s'ils ne se ressentent pas encore d'une autre manière de leur hardiesse? Car un intendant et ses subdélégués qui voient toujours que les requêtes leur sont renvoyées, que leurs décisions sont adoptées, et que cette déférence à leurs avis est nécessaire, doivent naturellement mépriser les plaintes auxquelles des corps entiers ne s'associent pas; et voilà pourquoi, dans les provinces, ils sont si fort redoutés de ceux qui n'ont pas de rapport avec la cour ou la capitale.

Quand de longs murmures dégénèrent en plaintes générales, le parlement se remue et vient se placer entre le roi et ses peuples. Mais eût-il les connaissances qu'il ne peut rassembler, eût-il la mesure que l'esprit de corps

n'observe guère, ce remède est un inconvénient lui-même, puisqu'il habitue les sujets à partager leur confiance et à connaître une autre protection que l'amour et la justice de leur souverain.

On a senti, dans tous les temps, le vice de ce genre d'administration, et l'on a tâché d'y suppléer de différentes manières : sous Charlemagne et ses successeurs, par l'établissement des grandes assises, par l'envoi des *Missi Dominici*, appelés quelquefois *Juges des Exempts*, chargés d'éclairer de près, dans les provinces, la conduite des ducs et des comtes, de recevoir les plaintes de ceux qui en avaient été maltraités, et de les renvoyer, dans le cas où ils ne jugeaient pas eux-mêmes, au *Mallum Imperatoris;* dans la suite, on remplaça les *Missi Dominici* par l'institution des baillis, juges des cas royaux; mais cette dernière institution servit bien plus à diminuer la puissance des seigneurs qu'à adoucir le sort des peuples. Les assemblées d'États ne pouvaient porter leur attention que sur des vues d'administration générale, et leur activité devait se borner à des circonstances extraordinaires. On peut dire, en général, que tous les moyens imaginés jusqu'à présent pour prévenir et pour réparer les abus de cette portion de pouvoir qu'on ne saurait se dispenser de confier à des ministres subalternes, étaient ou insuffisans pour la tranquillité des sujets, ou d'une conséquence dangereuse pour l'autorité royale.

Il paraît que le digne successeur de Sully et de Colbert a su concilier, dans les nouvelles dispositions que Sa Majesté vient d'adopter pour la province du Berri, tous les intérêts et tous les avantages dont un établissement si nécessaire pouvait être susceptible, et qu'il en a prévenu

les inconvéniens avec toute la prudence qu'on peut attendre de la sagesse humaine.

Il a commencé d'abord par distinguer dans les différentes parties de l'administration celles qui tiennent uniquement à la police, à l'ordre public, à l'exécution des volontés du roi; on a senti qu'elles ne pouvaient jamais être partagées, et devaient reposer constamment sur l'intendant seul. Mais celles qui sont soumises à une marche plus lente et plus constante, telles que la répartition et la levée des impositions, l'entretien et la construction des chemins, le choix des encouragemens favorables au commerce, au travail en général, et aux débouchés de la province en particulier, toutes ces parties si essentielles au bonheur et au repos de toutes les classes de la société, ont paru devoir être confiées préférablement à une commission locale composée de propriétaires choisis dans les différens ordres de l'État, dont les suffrages fussent balancés par un sage équilibre, dont le nombre ne fût point assez grand pour embarrasser, mais suffisant pour garantir le vœu de la province (1).

Les conditions essentielles auxquelles on a cru devoir soumettre le nouvel établissement, sont des règles simples de comptabilité; l'administration la plus économe; les assemblées générales aussi éloignées que l'entretien

(1) Dans une commission permanente, composée des principaux propriétaires d'une province, la réunion des connaissances, la succession des idées donnent à la médiocrité même une consistance. Le concours de l'intérêt général vient augmenter les lumières, la publicité des délibérations force à l'honnêteté; et si le bien arrive avec lenteur, il arrive du moins; et une fois obtenu, il est à l'abri du caprice et se maintient. Au lieu que l'intendant le plus rempli de zèle et de connaissances est bientôt suivi par un autre qui dérange ou abandonne les projets de son prédécesseur. Dans l'espace de dix ou

du zèle et de la confiance peut le permettre ; l'obligation de soumettre toutes les délibérations à l'approbation du Conseil éclairé par le commissaire départi ; l'engagement de payer la même somme d'imposition versée aujourd'hui au trésor royal ; le simple pouvoir de faire des observations, en cas de demandes nouvelles, de manière que la volonté du roi se trouve toujours éclairée et jamais arrêtée ; enfin le mot de *Don-Gratuit* absolument interdit ; celui de *Pays d'administration* subrogé à celui de *Pays d'État*, afin que la ressemblance de nom ne puisse jamais entraîner de prétentions semblables.

Il résulte de la nature de ces conditions si sagement combinées, que l'institution d'administrations provinciales formées sur ce modèle, loin de pouvoir être envisagée comme un accroissement de résistance, servirait plutôt de contrepoids à la puissance des États et des parlemens, et qu'elle offrirait même aux rois des moyens d'asseoir plus tranquillement leur juste autorité. La réunion de tant de corps, presque toujours jaloux les uns des autres, deviendrait impossible ; et, si elle avait jamais lieu, ce ne pourrait être que par l'effet d'un malheur général et par des actes accumulés d'injustice et d'oppression. Mais si le meilleur des rois pouvait instituer une administration qui, en aplanissant le chemin à sa justice, offrît encore un obstacle aux abus du pou-

douze ans, on les voit aller de Limoges en Roussillon, de Roussillon en Hainaut, en Lorraine ; et à chaque variation ils perdent le fruit de toutes les connaissances locales qu'ils pouvaient avoir acquises. On dirait, à voir ces changemens continuels, que l'administration des provinces est une école établie pour les maîtres des requêtes, et que, destinés à gouverner un autre hémisphère, ils viennent en France s'essayer sur différens sols et sur divers caractères, tandis que le grand avantage de chaque province devrait toujours être le but, et l'homme le moyen. (*Note de Grimm.*)

voir, ne serait-ce pas à ses yeux le point de perfection, puisque après avoir fait le bonheur de ses peuples pendant son règne, il en serait encore le bienfaiteur dans les temps les plus reculés?

Une observation non moins importante que toutes celles qu'on vient d'indiquer, c'est qu'en supposant que les administrations provinciales ne fussent pas aujourd'hui la manière la plus convenable de simplifier les finances et d'atteindre au meilleur système d'imposition, il serait encore sage de la choisir, comme étant celle à laquelle les esprits sont le plus préparés; toute autre qui, sous un point de vue purement abstrait, paraîtrait préférable, trouverait, à titre de nouveauté, des obstacles d'exécution d'où naîtrait bientôt le découragement; et l'administration montre bien moins d'habileté lorsqu'elle veut exécuter tout à coup le plus grand bien qu'elle a conçu, que lorsqu'elle s'en approche par degrés, mais plus sûrement, en suivant la route que l'opinion générale a le plus frayée.

En avouant que la plupart des réflexions que l'on vient de faire ont été puisées dans un Mémoire manuscrit qui nous avait été confié sous le sceau du plus profond secret, nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici en entier la conclusion de ce fameux morceau : « J'ai vu divers genres de gloire partagés entre les souverains : la guerre, la politique, les arts et la magnificence, ont tour à tour signalé leur règne et consacré leur mémoire. Aujourd'hui le soin du bonheur des peuples et l'établissement des lois qui peuvent l'assurer semblent offrir la seule ambition nouvelle et la plus noble de toutes. Un siècle plus calme et plus instruit paraît désabusé de ces fausses grandeurs. En même temps la nation a les yeux

ouverts sur Votre Majesté ; elle croit voir un accord entre ses besoins et le caractère de son souverain, entre l'âge de Votre Majesté et le temps nécessaire pour accomplir des projets salutaires ; et l'amour qu'inspire Votre Majesté fait apercevoir avec sensibilité que la gloire qui paraît lui être plus particulièrement réservée sera la plus conforme à son bonheur ainsi que la plus précieuse à l'humanité. »

Les plaisirs et les amusemens de la feue reine étaient fort simples et très-uniformes ; mais elle tenait à l'arrangement de sa journée, et tout ce qui pouvait en troubler l'ordre accoutumé lui donnait de la tristesse et de l'humeur. Un soir, M. de Maurepas étant entré dans le salon où se tenaient toutes les personnes de sa cour, et ne trouvant sur tous les visages que l'expression de l'ennui et de l'embarras, il chercha à en pénétrer la cause. « Eh! ne savez-vous pas, lui dit-on, que c'est aujourd'hui le premier jour de deuil ? On n'ose pas jouer. Sa Majesté s'ennuie..... — *Mais le piquet*? répondit M. de Maurepas de l'air du monde le plus sérieux ; *le piquet est de deuil.* » — Toute la cour s'empressa de répéter : *Le piquet est de deuil.* On fut l'annoncer à la reine, et le ciel reparut sans nuages.

On peut mettre au nombre des bons livres publiés depuis quelque temps les *Recherches et considérations sur la population de la France*, par M. Moheau (1), avec cette épigraphe : *Ego rem quam ago non opinionem sed opus esse, eamque non sectæ alicujus aut placiti, sed*

(1) Le *Journal des Savans* (mai 1779, édition de Hollande, in-18) nous apprend que cet ouvrage était attribué pour partie à M. de Monthyon, auteur de plusieurs autres écrits, et auquel l'Institut doit d'utiles fondations.

utilitatis esse et amplitudinis immensæ fundamenta. — BACON.

Tout ce que nous avons pu apprendre de M. Moheau, c'est ce qu'il dit de lui-même dans un Avis au Lecteur, que des devoirs d'état l'ont obligé à faire ou diriger des recherches relatives à la population, ordonnées par le Gouvernement ; que son goût l'a porté à les étendre, et que la masse des faits étant devenue considérable, il a pensé à les distribuer en différentes classes, selon les vérités dont ils pouvaient former la preuve.

Le plan de son livre offre les vues les plus utiles, développées dans la méthode la plus raisonnable et la plus complète ; et nous ne connaissons aucun ouvrage où ce sujet important soit traité avec plus d'étendue et de clarté. On examine dans le premier livre l'état actuel de la population ; dans le second, les causes du progrès ou de la décadence de la population. Ce second livre est divisé en deux parties : la première traite des causes physiques qui influent sur la population, de l'air, des vents, des montagnes et des bois ; des eaux, des alimens, de la fatigue et du repos ; de la richesse et de l'indigence ; de l'habitude ; des métiers destructeurs de l'espèce humaine ; de l'effet du climat, des alimens, du régime, sur le caractère et les affections ; et de la réaction du caractère et des affections sur la constitution physique. La seconde partie traite des causes politiques, civiles et morales, de la religion, du gouvernement, des lois civiles relatives à l'état de l'homme en France ; du mariage ; des droits de masculinité, de primogéniture, et des substitutions ; de la peine de mort, des mœurs, du luxe, des usages, du droit d'aubaine, des impôts, de la guerre, de la marine et des colonies ; des moyens de fixer les nationaux et d'at-

tirer les étrangers; des rapports de la population aux moyens de subsistance et à l'aisance du peuple; des établissemens et réglemens de police utiles à la population; de l'influence du Gouvernement sur toutes les causes qui peuvent déterminer les progrès et décroissemens de la population.

La première partie de cet ouvrage est fort supérieure à la seconde. C'est le fruit d'un travail infiniment pénible, et le résultat d'une immensité de faits et de calculs rassemblés avec un soin extrême, et dont les rapports, établis avec beaucoup de sagacité, forment peut-être l'ensemble le plus complet que nous ait encore offert l'arithmétique politique. L'auteur ne néglige aucun des moyens de connaître la population, et les apprécie tous avec une grande justesse; l'imperfection ou plutôt l'impossibilité d'un dénombrement exact tête par tête, la proportion du nombre des paroisses à celui des familles, celle du nombre des maisons à celui des habitans, celle du nombre des familles et des cotes de capitation au nombre des habitans, l'évaluation de la population par le nombre des naissances, par celui des mariages, par celui des morts, enfin la proportion de la consommation au nombre des habitans.

M. Moheau est parvenu à rassembler les dénombremens de plus de six cent mille habitans et les relevés du nombre des naissances dans le lieu de leur habitation pendant dix ans; ses recherches ont été faites dans huit généralités, situées au nord, au midi, à l'ouest, à l'est du royaume, sur le bord de la mer, dans l'intérieur des terres, par conséquent dans des pays où le climat, les vivres, le régime, la culture, les arts, les manufactures diffèrent; il a observé que dans tous ces pays, malgré

ces variétés, il existe à peu près le même rapport entre le nombre des naissances et celui des habitans, puisque la proportion la plus forte est de $27\frac{1}{2}$, et la plus faible de $23\frac{1}{4}$, et que les proportions intermédiaires diffèrent peu entre elles. Il en a conclu qu'il existait au moins en France une relation constante entre ces deux nombres, telle que l'une pouvait être la mesure de l'autre, mesure que donne le terme moyen des exemples rapportés. Il s'est pourtant permis de hausser ce terme environ d'un cinquantième, d'après la considération de quelques qualités distinctives des lieux dénombrés, qui se trouvent moins exprimées dans la masse totale du royaume. Suivant ces calculs, il croit pouvoir porter la population actuelle de la France à vingt-trois millions cinq cent mille. Pour donner à cette évaluation une certitude et une précision entière, il serait sans doute à désirer que M. Moheau fût à portée de multiplier encore ses observations et d'opérer sur un plus grand nombre de pays; mais nous osons croire que, du moins en France, personne n'a été plus avant dans cette carrière obscure et pénible, personne n'a touché le but de si près.

M. de Voltaire ayant calculé pendant la dernière guerre que si la population continuait de diminuer dans la même proportion, il ne resterait en France, l'an 2050, je crois, qu'un homme avec fraction. M. Moheau nous rassure beaucoup sur cet avenir. Il trouve dans les dénombremens de quinze communautés d'Auvergne, faits à quinze ans de distance et qui comprennent la guerre de 1755, une augmentation d'environ $\frac{2}{43}$; or, si l'on jugeait du royaume par ces quinze communautés, qui ne sont certainement pas celles où la population a le plus gagné, et si la situation nationale était toujours la même

qu'elle a été pendant cette époque, en moins de deux siècles et demi la population serait doublée (1).

« Cette progression, dit l'auteur, est-elle possible? et doit-on supposer que jamais la population s'élève en France jusqu'à ce degré? Nous avouons que nous n'y trouvons aucun obstacle, et nous croyons, avec M. Franklin, que les limites de la population ne sont fixées que par la quantité d'hommes que la terre peut nourrir et vêtir; ces bornes même, qui sont réelles pour la totalité de l'univers, n'existent pas pour un pays en particulier; et sa population peut être supérieure à la fécondité du sol, si l'habitant trouve dans son industrie des moyens de subvenir à ses besoins et de rendre tributaire le sol étranger... On doit donc tenir pour certain que la possibilité de l'extension de la population va jusqu'au point où la réunion d'un nombre d'hommes sur un même terrain pourrait nuire à leur conservation par l'altération de l'atmosphère, ou l'interception des communications, ou l'insuffisance des moyens de fournir aux besoins de la vie. »

C'est le mardi 23 que l'Académie royale de Musique a donné la première représentation d'*Armide*, drame héroïque en cinq actes, de Quinault, remis en musique par M. le chevalier Gluck. Ce grand événement était attendu depuis long-temps avec impatience par les deux

(1) Les calculs de Voltaire étaient aussi peu sérieux que bon nombre de ses allégations. Ceux de M. Moheau, quoique beaucoup plus près de la réalité à venir, étaient cependant loin de l'atteindre encore. L'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour l'année 1830 établit que cette population, en 1777 de 23,500,000, est aujourd'hui de 31,851,545 habitans, et que si elle suit la progression dans laquelle elle a augmenté depuis onze ans, elle sera du double en 1940.

partis; on le croyait décisif, et il n'a rien décidé. Les Gluckistes et les Piccinistes conservent toujours les mêmes haines, les mêmes prétentions, la même fureur. Il faut convenir pourtant que l'effet de cette première représentation aurait eu de quoi effrayer des partisans moins zélés, moins enthousiastes, ou, si l'on veut, moins sûrs de leur doctrine que ne le sont les partisans de M. le chevalier Gluck. Presque tout l'opéra fut écouté avec une grande indifférence; il n'y eut que la fin du premier acte et quelques airs du quatrième qu'on applaudit assez vivement. Le plus grand nombre des spectateurs se permettait d'avouer que de tous les ouvrages de M. Gluck c'était celui qui leur avait fait le moins de plaisir. Il a voulu travailler, disait-on, dans un genre qui n'est pas le sien. Il a mis de la force et de l'énergie où il ne fallait que de la grace et de la mollesse. Excepté les chœurs et quelques grands effets d'orchestre, il y a peu de scènes où l'on ne soit tenté de regretter le chant facile et naturel du bon Lulli, etc.

M. de La Harpe jusque-là n'avait pas encore osé prendre parti dans cette fameuse querelle, du moins il n'avait dit dans son journal que quelques mots en faveur de la brochure de M. Marmontel; il les désavoua modestement deux jours après dans la Feuille du soir pour apaiser plusieurs dames de sa connaissance dont cette indiscrétion lui avait fait fermer la porte. Malgré une si dure leçon, j'ignore par quel motif, soit que le moment lui ait paru plus favorable, soit que l'intérêt du bon goût l'ait emporté enfin sur toute autre considération, M. de La Harpe s'est avisé de faire à propos d'*Armide* une critique fort étendue et fort amère de tout le système musical de M. le chevalier Gluck. Il y disserte à

perte de vue sur l'harmonie et sur la mélodie, sur le chant et sur les accompagnemens, sur le récitatif et sur la mélopée. Pouvait-on laisser une si grande audace impunie? M. le chevalier n'a pas manqué de crier à l'injustice. Il a commencé par persifler assez lestement son nouvel Aristarque. Ensuite il a invoqué le secours de tous les gens de lettres capables de sentir et de développer les secrets de son art. Il a fait entendre qu'il s'agissait de venger la gloire de la nation, d'apprendre aux étrangers que tous nos littérateurs n'étaient pas aussi ignorans que M. de La Harpe...... Il s'est adressé plus particulièrement à l'anonyme de Vaugirard. Cet anonyme est, comme tout le monde sait, M. Suard, lequel ne s'est point refusé au plaisir de rompre une lance avec M. de La Harpe en l'honneur de la musique allemande. Nous ne sommes point assez hardis pour juger du fond de la querelle, mais ce qui nous a paru d'une vérité sensible, c'est que l'anonyme de Vaugirard a mis dans sa défense tout l'esprit, toute l'adresse imaginable. Qu'il ait tort, qu'il ait raison, qu'il soit de bonne foi, qu'il ne le soit pas, on ne peut s'empêcher de le trouver profond et lumineux lorsqu'il prouve que M. de La Harpe ne sait ni la musique, ni le grec; il est impossible encore de se fâcher contre lui lorsqu'il apprend simplement à ce rude adversaire qu'un peu de politesse ne gâterait rien à la dispute et ne ferait même aucun tort au progrès du bon goût. Ces choses-là sont à la portée de tout le monde.

Les Comédiens Français on donné le mercredi 24 la première représentation des *Cinq Soubrettes, ou l'Inconséquent*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Laujon, secrétaire des commandemens de M. le prince de

Condé; auteur de *l'Amoureux de quinze ans*, d'*Églé*, de *Sylvie*, *etc.*, et d'un grand nombre de fêtes et de chansons recueillies en trois volumes, sous le titre d'*A-Propos de société.*

Cette comédie, qui avait été faite pour plaire à une société où cinq femmes désiraient toutes également le rôle de soubrette, méritait sans doute le succès qu'elle eût sur le théâtre de Chantilly; mais l'auteur devait-il s'attendre à la même indulgence de la part du public? Des spectateurs qui n'étaient point dans le secret pouvaient-ils lui savoir quelque gré de sa complaisance? Imaginez le sort d'un enfant gâté par sa famille, et qui tombe tout à coup dans un monde inconnu où il ne laisse apercevoir aucun défaut, aucun ridicule qui ne soit vivement remarqué, vivement repris; c'est le sort de ce malheureux ouvrage. J'ai vu peu de pièces jugées avec autant de sévérité, et que le parterre ait plus cruellement rudoyées.

Il y aurait presque autant de difficulté que d'ennui à donner l'analyse des *Cinq Soubrettes*. C'est l'intrigue d'antichambre la plus embrouillée qu'il soit possible de concevoir, et cette intrigue est noyée dans une multitude de détails qui ne laissent aucune trace dans l'esprit. Le personnage principal est un homme inconséquent, gouverné par ses valets, et nommément par une demoiselle Du Tour, ancienne domestique, qui a trois ou quatre femmes de chambre sous ses ordres. Il est question de vendre une terre, de la racheter, de renvoyer un intendant, d'en prendre un autre, de défaire un mariage, de le renouer. Une des cinq soubrettes est une demoiselle déguisée qui finit par épouser le neveu de la maison, etc., et toute cette conduite est enveloppée d'un cailletage

éternel. A travers tout ce fatras il y a quelques traits de caractère et de vérité, mais qui, dans l'ensemble où ils se trouvent jetés, ne font que peu d'effet.

Quoiqu'on ait dit avec assez de raison que le temps des bonnes parodies était passé, il y aurait de l'humeur à n'apercevoir aucun talent pour ce genre dans *Gabrielle de Passy*, parodie de Gabrielle de Vergy, en un acte, en prose et en vaudeville, par MM. d'Ussieux et Imbert. Cette pièce fut représentée pour la première fois en deux actes sur le théâtre de la Comédie Italienne, le 30 août. Le premier acte eut un grand succès; on trouva beaucoup de longueurs dans le second, et le dénouement plus triste et plus dégoûtant que celui qu'on avait eu le projet de parodier. On éviterait une partie de ces défauts en réduisant la pièce en un seul acte. Il s'en faut bien cependant que la seconde partie de l'ouvrage soit aussi heureuse que la première.

Le calembour qui forme le refrain du dernier vaudeville est assez fou.

Ah! il n'est point de fête
Quand le cœur n'en est pas, etc.

OCTOBRE.

Paris, octobre 1777.

Les vers suivans avaient été faits pour le portrait de M. Benjamin Franklin, dessiné par Cochin, et gravé par Saint-Aubin. Le censeur a cru devoir les supprimer comme blasphématoires.

C'est l'honneur et l'appui du nouvel hémisphère,
Les flots de l'Océan s'abaissent à sa voix ;
Il réprime ou dirige à son gré le tonnerre.
Qui désarme les dieux peut-il craindre les rois (1) ?

Lettre de Ferney.

Du 12 octobre 1777.

« Voulez-vous apprendre, Madame, l'histoire véritable du pèlerinage que M. Barthe (2) a fait à Ferney? et vous verrez comment on se damne en croyant faire son salut.

« Imaginez donc, Madame, qu'il arrive tout exprès de Marseille..... pour voir M. de Voltaire?... non; pour lui lire sa pièce, une comédie en cinq actes, en vers, *l'Homme personnel!* Ce n'est qu'à cette condition qu'il se détermine à faire le voyage, et son marché est conclu d'avance. M. Moultou avait été chargé de négocier l'affaire. Vous savez combien M. de Voltaire l'aime; tout avait été accordé de la meilleure grace du monde. Ils vont ensemble à Ferney; le vieux patriarche les reçoit à merveille : enfin la lecture commence. Ici vous voyez Barthe un œil sur son manuscrit, l'autre armé d'une lorgnette, cherchant avec inquiétude les regards de toute l'assemblée, et surtout ceux du maître de la maison. Aux dix premiers vers M. de Voltaire fait des grimaces et des contorsions effrayantes pour tout autre lecteur que M. Barthe. A la scène où le valet raconte comment son maître lui fit arracher une dent pour s'assurer de l'habi-

(1) Il ne s'agissait que du roi d'Angleterre. (*Note de la première édition.*)

(2) L'auteur des *Fausses Infidélités*, de *la Mère jalouse*, homme d'esprit, mais d'un caractère difficile et violent, l'être le plus personnel qui existe.
(*Note de Grimm.*)

leté du dentiste, il l'arrête, ouvre une grande bouche : *Une dent! là!... ah! ah!...* L'instant d'après un des interlocuteurs dit : Vous riez. —*Il rit!* — Oui, Monsieur; trouvez-vous que ce soit mal à propos? — *Non, non; c'est toujours fort bon de rire...* » Tout l'acte est lu sans le plus léger applaudissement, pas même un sourire; et lorsqu'il est question de commencer le second, il prend à M. de Voltaire des bâillemens terribles; il se trouve mal; il est désolé, se retire dans son cabinet, et laisse le pauvre Barthe dans un grand désespoir. On était convenu qu'il coucherait à Ferney. Madame Denis prend M. Moultou à part, et lui dit : « Ceci devient trop sérieux : à tout prix il faut empêcher cet honnête homme de souper ici; mon oncle n'y tiendrait pas, lui ferait une scène, et j'en serais désespérée..... » On remet bien vite tous les paquets dans la voiture, et l'on s'en retourne tristement à Genève. — Il n'est pas de bonne humeur. — Oh! non : mais aussi vous n'avez point cherché à me faire valoir; vous avez tous été d'un silence mortel; vous n'avez pas même ri une seule fois. — Eh! comment vouliez-vous, devant M. de Voltaire? Occupé de l'impression que vous lui faisiez, pensez-vous que j'aie entendu un mot de votre pièce? — Jugez, Madame, quelle nuit on passe après une pareille aventure. Pour s'en consoler, on reçoit le lendemain un billet fort doux de M. de Voltaire, qui demande avec instance la continuation de la lecture, et qui promet très-expressément que l'accident de la veille ne lui arrivera pas une seconde fois. Quelle promesse! quel persiflage! Malgré tout ce qu'on peut lui dire, M. Barthe s'obstine à en être la dupe. Sans doute il serait trop dur de ne pas finir une lecture commencée avec tant de peine. Il retourne à Ferney. M. de

Voltaire le reçoit encore mieux que le premier jour; mais, après avoir écouté tout le second acte en bâillant, il s'évanouit au troisième avec tout l'appareil imaginable; et le pauvre Barthe est réduit à partir sans avoir pu achever de lire sa pièce, et, ce qui ne lui coûta peut-être guère moins, sans avoir osé battre personne. Il n'y a que l'excès de l'accablement où le plongea une si cruelle scène, qui ait pu modérer les premiers transports de sa fureur. — *Hélas!* nous dit M. de Voltaire en nous racontant lui-même cette dernière séance, *si Dieu n'était pas venu à mon secours, j'étais perdu* (1).

« L'aventure m'a paru trop originale pour me priver du plaisir de vous la conter; mais j'ose vous supplier, Madame, de n'en parler à personne. Les travers de M. Barthe ne m'empêchent point de rendre justice à ses talens. Je serais bien fâché d'affliger son amour-propre; je le serais bien plus encore si l'humeur que ses importunités ont donnée à M. de Voltaire pouvait prévenir le public contre un ouvrage que l'on ne connaît point encore. »

On a donné le 13 octobre, sur le théâtre de la Comédie Italienne, la première représentation de *Sans dormir*, parodie d'*Ernelinde* (2), en deux actes, en vers,

(1) Barthe ne faisait grace à personne de la lecture de sa pièce. Il était allé la lire avant la représentation à Colardeau, déjà abattu par la maladie à laquelle il succomba. Le pauvre moribond eut la patience d'entendre jusqu'au bout les cinq actes de *l'Homme personnel*, et se contenta de dire à l'auteur : « Vous avez oublié un trait essentiel dans votre comédie, c'est celui d'un homme qui vient lire une comédie en cinq actes à son ami mourant. »

(2) Pour comprendre le jeu de mots qu'offre le titre de cette parodie, il faut se rappeler qu'*Ernelinde* avait été reprise sous le titre de *Sandomir*; voir page 378, note.

mêlés de vaudevilles, par le sieur Rousseau, qui n'est guère connu que pour avoir été autrefois secrétaire de M. le marquis de Villette. Cette pièce est tombée à plat, et ne méritait pas un meilleur sort. On a donné presque en même temps, sur le théâtre de mademoiselle Guimard, une autre parodie d'*Ernelinde*, d'un jeune danseur nommé Despréaux. Ce n'est pas un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie; mais on y trouve du moins quelques saillies heureuses, et surtout un fond très-propre a faire valoir les lazzi du sieur Dugazon, dont le talent pour les facéties de ce genre est admirable. Le principal artifice de l'auteur est d'avoir fait jouer le rôle des femmes aux hommes, et celui des hommes aux femmes. Est-ce donc la première fois qu'on s'en est avisé dans le monde et même au théâtre? On peut croire que, sans beaucoup de caricature, le tableau n'eût pas été d'un effet bien neuf.

Il est vrai que, dans cette *Ernelinde* parodiée, Dugazon en femme ne ressemble point trop mal à mademoiselle d'Éon depuis qu'on l'a obligée à porter les habits de son sexe, car ce n'est que sous cette condition qu'il lui a été permis de reparaître à Versailles et à Paris. Son maintien, ses gestes, toutes ses habitudes, et principalement ses propos, contrastent merveilleusement avec sa nouvelle façon d'être; et, quelque simple, quelque prude que soit sa grande coiffe noire, il est difficile d'imaginer quelque chose de plus extraordinaire, et, s'il faut le dire, de plus indécent que mademoiselle d'Éon en jupe. « Je serai, disait-elle l'autre jour à une dame qui voulait lui donner des conseils, je serai sage sans doute; mais pour modeste, cela m'est impossible. N'est-il pas aussi trop étrange qu'après avoir été si long-temps *capitaine*

de Dragons, je finisse par être *cornette?* » De toute sa correspondance avec Louis XV, voici peut-être la lettre la plus curieuse :

« On m'a fait promettre soixante mille francs de récompense pour vous faire enlever à Londres; mais j'ai pris mes mesures de manière que vous recevrez la présente trois jours avant l'expédition de l'ordre. Ainsi, soyez sur vos gardes, etc. »

Parmi les nouveautés qui viennent de paraître, il en est une qui mérite peut-être un peu plus d'attention que les autres : c'est une *Apologie de Shakspeare, en réponse à la Critique de M. de Voltaire*, traduite de l'anglais de madame de Montague (1).

Si cet ouvrage ne fait point en France la fortune qu'il a faite en Angleterre, ce n'est pas uniquement à la gaucherie du traducteur qu'il faut s'en prendre. On y combat la partialité prétendue des jugmens de M. de Voltaire avec une partialité cent fois plus révoltante. On se plaint de ce qu'il ose critiquer Shakspeare sans l'entendre; et, à l'exception de quelques détails sur lesquels il n'est pas étonnant qu'un étranger se soit trompé, on finit par être entièrement de son avis; car, de bonne foi, n'est-ce pas l'être, que de convenir « que Shakspeare écrivait dans un temps où la science était affectée de pédanterie, l'esprit brut, le ton de plaisanterie grossier;...... que la cour d'Élisabeth parlait un jargon scientifique, et affectait en tout une certaine obscurité de style;..... que le roi Jacques joignit à la pédanterie l'indécence des mœurs et du langage, et que Shakspeare, soit par contagion, soit par complaisance pour le goût du public, tombe

(1) Voir précédemment page 165, note.

souvent dans le style qui était à la mode; etc..... qu'il n'avait point appris qu'il n'y a que la belle nature et les usages décens qui soient des sujets propres à l'imitation, etc....; que ses pièces avaient été faites pour être jouées dans une misérable auberge, devant une assemblée qui n'avait pas la moindre idée de littérature, et qui sortait à peine de la barbarie? etc. » Combien de fois M. de Voltaire n'a-t-il pas avoué qu'il y avait dans toutes les pièces de Shakspeare des passages écrits avec une noblesse et une simplicité qui ne se ressentent en rien de la dépravation du goût ou de la corruption des mœurs? Combien de fois n'a-t-il pas avoué que la grande supériorité du poète anglais consistait dans l'art de dessiner les caractères, de donner à tout un air de vérité, et de produire, malgré les fautes les plus graves et les plus multipliées, les principaux effets que le théâtre se propose? etc.

Après avoir entendu crier au blasphème sur quelques expressions peu respectueuses pour l'idole de la nation anglaise, comment supporter la prévention avec laquelle on accuse l'auteur des *Horaces* de n'avoir peint les Romains que d'après les romans de La Calprenède et de Scudéri? Que penser de l'équité d'une critique de Corneille fondée presque uniquement sur des exemples tirés d'*Othon* et de *Pertharite?* Malgré toutes ces injustices, on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'esprit et de connaissances dans les ouvrages de madame de Montague, souvent même des traits ingénieux. En voici un qui mérite peut-être qu'on le cite, parce qu'il peut s'appliquer à plus d'un objet : « Le pédant qui acheta à grand prix la lampe d'un philosophe célèbre, dans l'espérance qu'avec ce secours ses ouvrages acquerraient la

même célébrité, n'était guère moins ridicule que ces poètes qui s'imaginent que leurs drames doivent être parfaits, dès qu'ils sont réglés sur la pendule d'Aristote. »

Jamais personne dans une fortune médiocre, dans un état privé, n'eut peut-être autant de droits au souvenir de la société que madame Geoffrin : cependant, à peine eut-elle disparu de la scène du monde, qu'elle y fut oubliée; et, sans l'hommage que trois hommes de lettres viennent de rendre à sa mémoire, l'existence de cette femme singulière et respectable ne laisserait déjà plus aucune trace après elle; tant il est vrai que ce que nous appelons la *société* est ce qu'il y a de plus léger, de plus ingrat et de plus frivole au monde!

Le premier écrit consacré *A la mémoire de madame Geoffrin*, et qui a pour épigraphe : *Nulli flebilior quam mihi*, est de M. Thomas. Le second, intitulé : *Portrait de madame Geoffrin, par M. L. M. : Quid virtus et quid sapientia possit utile proposuit nobis exemplar*, est de M. l'abbé Morellet. Le troisième est une *Lettre de M. d'Alembert à M. le marquis de Condorcet, sur madame Geoffrin : Quis desiderio sit pudor aut modus tam cari capitis!* Pour exprimer d'un seul mot le différent caractère de ces trois écrivains, on a dit que le premier *avait réfléchi*, que le second *avait raconté*, et que le troisième *avait pleuré* (1). Mais à force de vouloir être précis on peut quelquefois manquer d'exactitude et de vérité.

S'il y a beaucoup de réflexions dans l'ouvrage de

(1) Les trois brochures composées par MM. Morellet, Thomas et d'Alembert, en l'honneur de madame Geoffrin, étaient devenues rares, lorsqu'elles ont été recueillies et réimprimées sous le titre d'*Éloges de madame Geoffrin*; Paris, Nicolle, 1812, in-12. (*Note de M. Beuchot.*)

M. Thomas, c'est toujours la réflexion d'une ame infiniment sensible; c'est l'amitié, c'est la reconnaissance qui recueille avec soin tous les traits d'une image chérie, et qui se plaît à la rendre intéressante. En peignant madame Geoffrin telle qu'elle fut aux yeux de ses amis, on explique de la manière du monde la plus heureuse, et peut-être aussi la plus vraie, ce qui, dans son humeur et dans son caractère, pouvait blesser le plus ceux qui ne l'avaient observée que superficiellement. On voit que l'auteur ne cherche à la faire connaître que pour la faire aimer; qu'il n'analyse que ce qu'il a senti vivement lui-même, et que toute la finesse de ses pensées a sa source première dans la délicatesse de son cœur. M. Thomas n'a jamais rien fait qui soit aussi naturellement, aussi simplement écrit, et l'on doit regarder peut-être ce petit ouvrage comme le meilleur chapitre de son *Essai sur les femmes.*

Le *Portrait* de M. l'abbé Morellet a un mérite tout-à-fait différent de celui de M. Thomas; mais s'il n'est pas ressemblant, ce n'est pas la faute du peintre. Les moindres détails y sont prononcés avec une force merveilleuse; il est même impossible d'y trouver un seul trait tracé légèrement. Tout est solidement conçu, fortement appuyé. On reconnaît partout un homme qui peint de sang-froid, un philosophe au-dessus des illusions de la sensibilité (1), qui, sans se permettre d'embellir son mo-

(1) Heureusement pour l'abbé Morellet, le Portrait, imprimé il y a plus de quarante ans, peut être apprécié par les juges équitables à qui nous en appelons de la sentence de M. Grimm; mais on ne craint pas de dire que, lorsqu'il a paru, beaucoup de gens, dont l'opinion était de quelque poids, ont pensé que l'auteur avait laissé voir une douleur vraie et profonde de la perte qu'il déplore, un tendre respect pour la mémoire de sa bienfaitrice, et un sentiment vif de ses excellentes qualités. (*Mémoires de Morellet*, t. II, p. 304.)

dèle, se propose uniquement de le montrer sous le point de vue le plus propre à exciter une émulation utile à la société.... des gens de lettres.

Quoique M. l'abbé Morellet n'ait rien de caché pour ses lecteurs, quoiqu'il semble avoir pris à tâche de dire de madame Geoffrin tout ce qu'il pouvait en savoir, il est un article auquel il a cru devoir une attention toute particulière, qu'il traite à fond, qu'il développe dans le plus grand détail, et sur lequel il paraît avoir fait des recherches et des calculs plus clairs et plus exacts que ceux qu'il entreprit autrefois par attachement pour l'administration sur le commerce des Indes. Cet article favori, c'est l'éloge de l'*humeur donnante* de madame Geoffrin. *L'humeur donnante!* Ce mot a pour son oreille un charme suprême : il a l'art de le ramener presque à chaque page et de lui donner toujours une grace nouvelle. Serait-ce un excès de reconnaissance qui aurait engagé M. l'abbé Morellet à célébrer une vertu si modeste avec tant d'éclat, peut-être avec tant d'indiscrétion? Non, la reconnaissance la plus vive est aussi simple, aussi délicate, aussi réservée que le sentiment qui la fait naître, et rien au monde ne peut faire soupçonner M. l'abbé Morellet de se laisser entraîner par des sentimens exagérés.

A la bonne foi, à l'exactitude, à la naïveté, au sang-froid, et surtout à l'esprit de calcul et de détail avec lequel notre orateur s'est donné la peine de faire la liste ou le mémoire des bienfaits et des aumônes de madame Geoffrin, il est à présumer qu'il a eu un projet plus essentiel, plus digne d'un philosophe, que celui de satisfaire simplement le besoin de son cœur, et son secret est dans son épigraphe : *Utile nobis proposuit exemplar*, elle a laissé un exemple utile à suivre. O vous, Mesdames,

qui prétendez à la même considération, à la même célébrité que madame Geoffrin, voyez ce qu'il faut faire, et surtout pour les gens de lettres; car, comme l'observe finement notre auteur dans une note, « il faut autre chose que des dîners pour occuper dans le monde la place que cette femme estimable s'y était faite (1). »

En vérité l'on ne saurait assez exprimer l'extrême condescendance avec laquelle notre cher docteur tâche de se mettre à la portée de tout le monde. Il sait qu'on n'instruit véritablement que par les détails, et voici dans quels détails il daigne entrer.

C'est surtout avec ses amis, *avec les gens de lettres* qui ont formé sa société, qu'elle a satisfait, souvent malgré eux-mêmes, ce qu'elle appelait son *humeur donnante.* Elle allait quelquefois chez eux dans cet unique

(1) Quant aux reproches que fait M. Grimm à l'auteur de s'être appesanti sur la bienfaisance de madame Geoffrin, par les vils motifs qu'il ose lui prêter, on peut y opposer une défense bien simple; c'est que cette interprétation, si elle avait quelque fondement, serait aussi bien applicable aux deux Éloges tracés par M. d'Alembert et M. Thomas. Dans ces Éloges, comme dans le Portrait, on loue par des faits cette habitude de bienfaisance qui remplissait la vie de madame Geoffrin; on en rapporte quelques-uns avec autant de détails; on insiste sur sa passion de donner, qu'elle appelait elle-même son *humeur donnante.* Ils peignent tous les deux cette bonté agissante qui devenait une sorte d'inquiétude, un besoin qu'il lui fallait satisfaire, la colère aimable que les remerciemens lui causaient, l'apologie qu'elle faisait des ingrats et de l'ingratitude, etc... Mais ai-je besoin de faire observer l'indécence et la fausseté d'une explication qui représente M. d'Alembert et M. Thomas, connus par l'élévation de leurs sentimens et par leur désintéressement, et un troisième en qui rien n'autorise M. Grimm à supposer des dispositions contraires, comme captant les bienfaits de madame Geoffrin, et les lui payant en célébrité, et la bienfaisance si franche, si naturelle, si noble de cette excellente femme comme un moyen employé par elle pour arriver à une réputation qu'une ame généreuse ne dédaigne pas quand elle lui est offerte, mais qu'elle ne poursuit jamais et qui n'entre pour rien dans les motifs du bien qu'elle fait?

(*Mémoires de Morellet*, t. II, p. 304-5.)

projet. Elle observait leur ameublement, tâchait de découvrir s'il manquait à l'un une pendule, à l'autre un bureau, reconnaissait la place d'un meuble utile, et lorsqu'elle avait arrêté ses idées elle était tourmentée du besoin de faire son présent, etc. J'ai vu ces mouvemens en elle et je les rends comme je les ai vus. — Madame Geoffrin ne bornait pas sa bienfaisance à ces bagatelles. Elle s'est occupée constamment avec une bonté aussi active que touchante de la *fortune des hommes de lettres* de sa société qui lui étaient les plus agréables ou que leur situation lui rendait plus intéressans.—Elle a donné, vers 1760, 600 livres de rente viagère à M. d'Alembert. Elle y a depuis ajouté 1800 livres de rente viagère, dont il ne devait jouir qu'après la mort de sa bienfaitrice. Enfin elle lui a fait remettre en mourant trois rescriptions formant une rente annuelle de 400 livres destinées à des œuvres de bienfaisance qu'elle-même a eu soin de lui indiquer. — M. Thomas, cet homme de lettres en qui les talens et la vertu se prêtent une force mutuelle et se dirigent au même but, avait trop bien mérité l'estime de madame Geoffrin pour qu'elle n'ambitionnât pas la satisfaction de lui être utile. Un grand mal d'yeux le rendait incapable de suivre ses occupations; l'amitié de madame Geoffrin saisit cette occasion pour le forcer d'accepter une rente viagère de 1200 livres. Elle y a joint depuis une somme de 6000 livres, etc.

Un chef-d'œuvre de délicatesse et de naïveté, c'est sans doute la manière dont M. l'abbé Morellet veut bien rendre compte lui-même de ses relations avec madame Geoffrin. On n'y trouvera pas une phrase qui ne peigne à la fois le peintre et son modèle.

« De vingt années pendant lesquelles j'ai joui du bon-

heur d'être admis dans sa société, les premières se sont écoulées sans qu'elle me *distinguât* par une bienveillance particulière. Je dois même dire ce qu'elle me disait elle-même, qu'elle avait pour moi quelque *éloignement;* des *formes*, des *manières* que je laisse à mes amis le soin d'excuser, *s'ils le peuvent*, l'empêchaient de *s'accoutumer* à moi. Je lui disais quelquefois qu'elle m'aimerait un jour, et que je la priais seulement de me *supporter* jusqu'à ce que ce jour fût venu. Il vint. (Que ce tour oratoire est ingénieux! et comme il sauve adroitement une date qui aurait pu donner mauvaise opinion de la sagacité de madame Geoffrin ou de l'opiniâtreté de ses préventions!)

« Depuis ce moment elle n'a cessé de me combler de bontés et de marques d'intérêt. Plus d'une fois j'ai été obligé de détourner sa bienfaisance et d'éviter de lui en fournir les *occasions;* celles *que je n'ai pu lui dérober* étaient *si bien choisies*, et la manière dont elle m'obligeait alors était si touchante, que le prix du bienfait en était doublé.

« Quelque éloignement que j'aie à occuper les lecteurs de détails qui me sont personnels, je ne puis me dispenser de dire en quel *moment* et à quelle *occasion* elle m'a donné, *comme* à M. d'Alembert et à M. Thomas, une rente viagère d'environ 1200 livres. J'avais écrit, en faveur de la liberté du commerce aux Indes orientales, un ouvrage qu'elle avait hautement désapprouvé, d'après des *opinions fausses* sans doute, mais trop communes et trop accréditées pour qu'on puisse lui savoir mauvais gré de les avoir adoptées. (Quelle indulgence!) Le ministre dont j'avais secondé les vues, en ne soutenant que mes propres sentimens bien connus avant cet

ouvrage, était sorti de place avant d'avoir pu récompenser mon travail. (On prétend que ceci n'est pas tout-à-fait exact, mais cela ne regarde en rien madame Geoffrin.) Madame Geoffrin vient chez moi, me gronde de nouveau avec une extrême vivacité d'avoir fait ce qu'elle appelait *mes méchans mémoires*, et puis tout de suite: « Vous voyez qu'on ne vous a pas récompensé. Votre fortune n'en est pas plus avancée. Allons, donnez-moi votre nom et votre extrait de baptême; et passez demain chez mon notaire, vous en retirerez un contrat; j'ai placé 15,000 livres sur votre tête, n'en dites rien à personne, et ne me remerciez pas. » Voilà exactement son discours et son procédé. Que pourrais-je ajouter à ce récit, qui ne fût plus faible que les réflexions qu'il fait naître? »

C'est pour dédommager les lecteurs qui ne sentiraient pas tout le prix d'un mémoire aussi circonstancié, que M. l'abbé Morellet s'est permis sans doute d'insérer dans sa brochure quelques lettres originales de madame Geoffrin; mais ces lettres étaient déjà entre les mains de tout le monde, et font encore plus d'honneur à son caractère qu'à son esprit. Deux traits de bonté de cette femme respectable, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici, ce sont ceux que mademoiselle de L'Espinasse avait imaginé d'ajouter au *Voyage sentimental* de Sterne, et que Sterne lui-même n'eût pas désavoués.

Elle avait commandé deux vases de marbre au célèbre Bouchardon. Deux ouvriers les lui apportent. Elle s'aperçoit que l'un des couvercles était cassé. « Hélas! oui, Madame, lui dirent les ouvriers; et notre camarade à qui ce malheur est arrivé, en est si fâché qu'il n'a pas osé se présenter devant vous; il est bien à plaindre, car si

le maître le sait il le renverra, et c'est un homme qui a une femme et quatre enfans... — Allons, allons, dit madame Geoffrin, voilà qui est bien, je n'en parlerai pas, et qu'il soit tranquille. » Quand les ouvriers sont partis, elle se dit à elle-même : ce pauvre homme a eu bien de l'inquiétude et du chagrin, il faut que je l'envoie consoler. Elle appelle un de ses gens. « Allez, lui dit-elle, chez M. Bouchardon, vous demanderez un tel, vous lui donnerez ces 12 livres, et 3 livres à ses camarades qui m'ont si bien parlé de lui. »

On lui faisait observer que sa laitière la servait mal. « Je le sais bien, disait-elle ; mais je ne puis pas en changer. — Et pourquoi, Madame ? — C'est que je lui ai donné deux vaches »...... On se récrie sur cette étrange raison. « Eh ! oui, dit-elle, elle vendait du lait à ma porte : mes gens vinrent me dire qu'elle était au désespoir de la perte de sa vache ; et comme ils m'avertirent trop tard, je lui en donnai deux, une pour remplacer celle qu'elle avait perdue, l'autre pour la consoler de tout le chagrin qu'elle avait eu pendant huit jours. Vous voyez bien que je ne puis pas changer cette laitière-là. »

La *Lettre* de M. d'Alembert n'ayant point été vendue, sans doute par égard pour madame de La Ferté-Imbault, dont on n'a point voulu se venger avec trop de publicité, nous nous empressons de la transcrire ici, en retranchant seulement les complimens que l'auteur a cru devoir à ceux qui l'ont prévenu dans l'hommage qu'il voulait consacrer à la mémoire de son amie.

« On a dit à quel point la bonté de madame Geoffrin était agissante, inquiète, opiniâtre ; mais on n'a peut-être pas assez dit ce qui ajoute infiniment à son éloge ; c'est qu'en avançant en âge sa bonté augmentait de jour

en jour. Pour le malheur de la société humaine, l'âge et l'expérience ne produisent que trop souvent l'effet contraire, même dans les personnes vertueuses, si la vertu n'est pas en elles d'une trempe forte et peu commune. Plus elles ont d'abord senti de bienveillance pour leurs semblables, plus, en éprouvant chaque jour leur ingratitude, elles se repentent de les avoir servis et s'affligent de les avoir aimés. Une étude des hommes plus réfléchie, plus éclairée par la raison et par la justice, avait appris à madame Geoffrin qu'ils sont encore plus faibles et plus vains que méchans; qu'il faut compatir à leur faiblesse et souffrir leur vanité, afin qu'ils souffrent la nôtre. « Je sens avec plaisir, me disait-elle, qu'en « vieillissant je deviens *plus bonne*, car je n'ose pas dire « *meilleure*, parce que ma bonté tient peut-être à la fai« blesse, comme la méchanceté de bien d'autres. J'ai fait « mon profit de ce que me disait souvent le bon abbé « de Saint-Pierre, que la charité d'un homme de bien « ne devait pas se borner à soulager ceux qui souffrent, « qu'elle devait s'étendre aussi jusqu'à l'indulgence dont « leurs fautes ont si souvent besoin; et j'ai pris comme « lui pour devise ces deux mots : *Donner* et *pardonner*. »

« La passion de *donner*, qui fut le besoin de toute sa vie, était née avec elle et la tourmenta pour ainsi dire dès ses premières années. Étant encore enfant (l'humanité pardonnera ce détail), si elle voyait de sa fenêtre quelques malheureux demander l'aumône, elle leur jetait tout ce qui se trouvait sous sa main, son pain, son linge, et jusqu'à ses habits. On la grondait de cette intempérance de charité, si je puis parler de la sorte, on l'en punissait quelquefois, et elle recommençait toujours.

« Comme elle ne respirait que pour faire le bien, elle aurait voulu que tout le monde lui ressemblât ; mais sa bienfaisance se gardait bien d'importuner celle des autres. « Quand je raconte, disait-elle, la situation de quelque infortuné à qui je voudrais procurer des secours, je n'enfonce point la porte, je me place seulement tout auprès, et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir. » Son illustre ami Fontenelle était le seul avec qui elle en usât autrement. Ce philosophe, si célèbre pour son esprit et si recherché pour ses agrémens, sans vices, et presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passion, n'avait aussi que les vertus d'une ame froide, des vertus molles et peu actives, qui, pour s'exercer, avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disait le philosophe, et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parlait d'autre chose. Madame Geoffrin le laissait aller, et quand elle le quittait : *Donnez-moi*, lui disait-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.*—*Vous avez raison*(1), disait Fontenelle, et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait et ne lui en reparlait jamais, tout prêt à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertît encore. On trouvera peut-être un peu sèche la bienfaisance du philosophe, mais du moins on ne lui reprochera pas l'ostentation. Que le ciel donne à tous les hommes la bienfaisance, même avec autant de sécheresse, mais surtout avec autant de simplicité, et que le genre humain

(1) Il était assez intéressant de prouver du moins que les gens de lettres savent donner comme ils savent recevoir. (*Note de Grimm.*)

bénisse la vertu active qui sait, comme la digne amie de Fontenelle, mettre ce sentiment en action dans les cœurs où il repose et attend qu'on le réveille!

« Madame Geoffrin avait tous les goûts d'une ame sensible et douce; elle aimait les enfans avec passion, elle n'en voyait pas un seul sans attendrissement; elle s'intéressait à l'innocence et à la faiblesse de cet âge; elle aimait à observer la nature, qui, grace à nos mœurs, ne se laisse plus voir que dans l'enfance; elle se plaisait à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffrait pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. « J'aime bien mieux, leur disait-elle, les sottises « qu'il me dira que celles que vous lui dicterez... Je vou« drais, ajoutait-elle, qu'on fît une question à tous les « malheureux qui vont subir la mort pour leurs crimes : « *Avez-vous aimé les enfans?* Je suis sûre qu'ils répon« draient que non. »

« On peut juger par là qu'elle regardait la paternité comme le plaisir le plus doux de la nature. Mais plus ce plaisir était sacré pour elle, plus elle voulait qu'il fût pur et sans trouble. C'est pour cela qu'elle priait ceux de ses amis qui étaient sans fortune de ne pas se marier. « Que deviendront, leur disait-elle, vos pauvres enfans, « s'ils vous perdent de bonne heure? Pensez à l'horreur « de vos derniers momens, quand vous laisserez malheu« reusement après vous ce que vous aurez eu de plus « cher. » Quelques-uns de ceux à qui elle parlait ainsi se mariaient malgré ses remontrances; ils lui amenaient leurs petits enfans : elle pleurait, les embrassait et devenait leur mère.

« Elle aurait voulu non-seulement prolonger sa bienfaisance jusqu'à sa mort, mais la prolonger par les mains

de ses amis : « On les bénirait, disait-elle, et ils béni-« raient ma mémoire. » Elle mit 1200 liv. sur sa tête et sur celle d'un ami qui avait peu de fortune. « Si vous « devenez plus riche, lui dit-elle, donnez cet argent pour « l'amour de moi, quand je ne pourrai plus le donner. »

« Toujours occupée de ceux qu'elle aimait, toujours inquiète pour eux, elle allait même au-devant de ce qui pouvait troubler leur bonheur. Un jeune homme (1) à qui elle s'intéressait, jusqu'alors uniquement livré à l'étude, fut saisi et frappé comme subitement d'une passion malheureuse qui lui rendait et l'étude et la vie même insupportable. Elle vint à bout de le guérir. Quelque temps après elle s'aperçut que ce jeune homme lui parlait avec intérêt d'une femme aimable qu'il voyait depuis peu de jours. Madame Geoffrin, qui connaissait cette femme, l'alla trouver. « Je viens, dit-elle, vous deman-« der une grace; ne témoignez pas à *** trop d'amitié ni « d'envie de le voir, il deviendrait amoureux de vous, il « serait malheureux; je le serais de le voir souffrir, et « vous souffririez vous-même de lui avoir fait tant de « mal. » Cette femme, vraiment honnête, lui promit ce qu'elle demandait, et lui tint parole.

« Comme elle rassemblait chez elle les personnes les plus distinguées par le rang et la naissance, qu'elle paraissait même les rechercher quelquefois, on s'imaginait qu'elle était très-flattée de les voir. On la jugeait mal; elle n'était en aucun genre la dupe des préjugés, mais elle les ménageait pour être utile à ses amis. «Vous croyez, « disait-elle à un des hommes qu'elle aimait le plus, que « c'est pour moi que je vois des grands et des ministres? « Détrompez-vous, je les vois pour vous et pour vos

(1) Ce jeune homme, c'est M. d'Alembert lui-même. (*Note de Grimm.*)

« semblables qui pouvez en avoir besoin : si tous ceux « que j'aime étaient heureux et sages, ma porte serait « tous les jours fermée à neuf heures, excepté pour « eux (1). »

« Son indulgence pour les autres se montrait surtout dans la conversation. Elle supportait jusqu'aux bavards, si insupportables à la bonté même, quand elle n'est pas à toute épreuve. « En vérité, disait-elle, je m'en accom- « mode assez, pourvu que ce soit de ces bavards *tout* « *court* qui ne veulent que parler, et qui ne demandent « pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur « pardonnait comme moi, disait qu'ils reposaient sa poi- « trine; ils me font encore un autre bien : leur bourdon- « nement insignifiant est pour moi comme le bruit des « cloches, qui n'empêche point de penser et qui souvent « y invite. » Les bavards à prétention qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étaient les seuls qu'elle souffrît avec peine : encore avait-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrais, disait-elle de l'un d'eux, que « lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grace d'être sourde « sans qu'il le sût; il parlerait et croirait que je l'écoute, « et nous serions contens tous deux. »

« Avec tant de vertu, de bonté, de bienfaisance, croi-

(1) Le public prévenu croyait au contraire que madame Geoffrin n'avait reçu chez elle les artistes et les gens de lettres que pour y attirer les gens de qualité. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis long-temps elle paraissait assez ennuyée de la société de nos littérateurs et de leurs tracasseries; ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est que personne n'attachait plus de prix à l'opinion, n'en saisissait mieux tous les mouvemens, ne les suivait avec plus de souplesse. Quand M. Helvétius eut donné son livre *De l'Esprit*, il dit à ses amis : « Voyons comment madame Geoffrin me recevra : ce n'est qu'après avoir consulté ce thermomètre de l'opinion que je pourrai savoir au juste quel est le succès de mon ouvrage. » (*Note de Grimm.*)

rait-on que madame Geoffrin eût des ennemis ? Eh ! qu'y faire ? Fénélon en avait bien ! Il faut se soumettre à cette cruelle loi de la nature et pleurer sur l'espèce humaine. Il est vrai que madame Geoffrin n'avait guère d'ennemis que parmi les femmes, et j'en suis bien fâché pour elles; encore dois-je avouer à leur honneur que ses ennemis étaient en bien petit nombre, et que toutes les femmes dont elle était vraiment connue la chérissaient et la respectaient. Quand elle se voyait l'objet de la haine, le sentiment qu'elle lui inspirait était celui de la pitié, non pas de cette pitié qui méprise et qui humilie, mais de celle qui plaint et qui pardonne. « Si vous trouvez, disait-elle à « ses amis, des gens qui me haïssent, gardez-vous de « leur dire le peu de bien que vous pensez de moi ; ils « m'en haïraient davantage ; ils en seraient plus tour-« mentés, et je voudrais qu'ils ne le fussent pas. »

« Telle était, mon cher ami, celle que la vertu, la société, l'humanité enfin, dans tous les sens possibles de ce mot, ont eu le malheur de perdre, et que j'ai perdue plus que personne. Elle m'aimait comme son fils, ma confiance en elle était sans bornes. Hélas ! j'ai vu périr dans l'espace d'une année les deux personnes qui m'étaient les plus chères, et j'étais assez heureux pour que ces deux personnes s'aimassent tendrement. Elles étaient bien dignes l'une de l'autre et bien dignes de s'aimer, quoique très-différentes par leur caractère ; car les ames honnêtes et bienfaisantes ont comme les pierres d'aimant, si je puis employer cette expression, un pôle ami par où elles s'attirent et s'unissent fortement l'une à l'autre. Que me reste-t-il dans la solitude où mon cœur se trouve, que de penser à elles et de les pleurer ! La nature, qui nous a fait naître pour la douleur et pour les larmes,

nous a fait dans notre malheur deux tristes présens dont la plupart des hommes ne se doutent guère : la mort, pour voir finir les maux qui nous tourmentent; et la mélancolie, pour nous aider à supporter la vie dans les maux qui nous flétrissent. Le cœur encore tout plein de la première perte que je venais de faire, j'allais voir tous les jours madame Geoffrin, et m'affliger auprès d'elle et avec elle. Son amitié m'écoutait et me soulageait. Ce bien qui m'était si nécessaire et si cher m'a été enlevé peu de temps après; et au milieu de ces sociétés qui ne sont que le remplissage de la vie, je ne puis plus parler à personne qui m'entende. Je passais toutes mes soirées chez l'amie que j'avais perdue, et toutes mes matinées chez celle qui me restait encore : je ne l'ai plus, et il n'y a plus pour moi ni soir ni matin.

« J'ai vu madame Geoffrin, pendant les premiers jours de sa maladie, sur ce lit de douleur et de mort où elle a langui plus d'une année. « Pourquoi faut-il, me disais-je, « qu'elle disparaisse de la terre, elle qui va manquer à « tant d'amis, à tant de malheureux; et que j'y reste en- « core, moi, qui ne manquerai plus à personne! »

« Des circonstances cruelles m'ont privé même du plaisir douloureux de la voir jusqu'à la fin de sa vie, et d'adoucir par les marques de ma tendresse sa mort lente et prolongée. Son cœur m'appelait, et sa bouche n'osait obéir à son cœur (1). J'étais condamné à la perdre un an plus tôt que les amis qui ont fermé ses yeux. Qu'il me soit au moins permis d'adresser à son ombre, si elle peut m'entendre, ces mots touchans que Tacite adressait à

(1) On sait que madame la marquise de La Ferté-Imbault avait fait fermer la porte de sa mère à M. d'Alembert, ainsi qu'à M. Marmontel et à M. l'abbé Morellet, dès le commencement de sa dernière maladie. (*Note de Grimm.*)

celle de son vertueux beau-père Agricola, enlevé par une longue mort à sa famille absente. « Trop peu de « larmes ont honoré vos derniers momens, et vos yeux « en se fermant ont cherché les miens qu'ils n'ont pu « trouver. *Paucioribus lacrymis composita es, et novis-« simâ in luce desideravêre aliquid oculi tui.* » Ici, mon cher ami, la plume me tombe des mains, mes yeux se remplissent de larmes, et je ne vois plus ce que je vous écris. Adieu. »

Stances de M. le chevalier de Chastellux à madame la comtesse de Genlis,

Qui a composé pour l'instruction de ses filles plusieurs petites comédies très-morales et très-ingénieuses, et les a fait représenter par ses enfans, avec beaucoup de succès, devant madame la duchesse de Chartres et les personnes de sa cour qu'elle a bien voulu admettre.

Lise, à vos spectacles charmans
Qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
Et l'on n'y voit que vos enfans,

De vous-même heureuse rivale,
Et féconde dans le printemps,
Vous voulez que l'enfance égale
Et vos appas et vos talens.

Pourtant, en voyant ces prodiges
Dont nos Garricks seraient jaloux,
On sent que leurs plus doux prestiges
Sont encore émanés de vous.

Ainsi, dans vos jeux, le plus sage,
Sans le savoir, peut s'engager;
Et, n'adorant que votre image,
Il croit vous aimer sans danger.

Eh! qui peut voir dans la prairie
L'onde errer sur de verts gazons,
Sans chercher la nymphe chérie
Qui les enrichit de ses dons?

Ah! suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables ruisseaux.
Qui voit en paix couler leurs eaux
Pourrait s'enivrer à la source.

Impromptu de M. de Voltaire,

Ajouté par apostille à une lettre de M. de Villette, où il fait le récit de la cérémonie de son mariage célébré au milieu de la nuit, à la lueur des flambeaux, dans la chapelle de Ferney, le vieux patriarche y assistant lui-même, appuyé sur deux chevaliers de Saint-Louis, et revêtu de la superbe pelisse de Catherine II.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur,
Il courait après le bonheur;
Il ne l'a trouvé qu'au village.

Il y a eu ce mois-ci de grands débats dans la Faculté de Médecine sur la section de la symphyse. Cette opération, proposée par M. Sigault dans un mémoire lu en 1768 à l'Académie royale de Chirurgie, avait été pratiquée depuis par M. le professeur Camper sur beaucoup de cadavres de femmes et sur quelques animaux vivans. Le succès de ces expériences engagea le médecin hollandais à demander au prince d'Orange la permission d'en faire l'essai sur une femme condamnée à la mort; mais le clergé batave, je ne sais par quel scrupule de conscience

ne voulut jamais y consentir. Une pauvre femme de Paris, qui jusqu'ici n'avait pu être accouchée que d'enfans morts, s'y est soumise volontairement; et cette opération, dirigée par M. Sigault, assisté par M. Alphonse Le Roi, a fixé trop long-temps l'attention du public, pour ne pas nous faire désirer d'en rendre compte. Un jeune élève d'Esculape a bien voulu nous communiquer la note suivante :

« Le 1er octobre on a coupé la symphyse des os pubis à la femme Souchot, rachitique, qui jusqu'ici n'avait pu être accouchée que d'enfans morts quoique entiers. Immédiatement après la section faite, cette femme a accouché d'un enfant vivant, qu'elle a nourri pendant quelque temps. Les cartilages de la symphyse se sont réunis au bout de trois semaines, et il ne reste d'autre incommodité qu'un écoulement involontaire des urines, le canal de l'urètre ayant été incisé par le bistouri dont on s'est servi pour faire la section. Malgré toutes les clameurs qui s'étaient d'abord élevées contre cette opération, la Faculté de Médecine de Paris vient de lui donner enfin l'approbation la plus authentique et les éloges les plus pompeux; elle a même arrêté qu'il sera frappé une médaille sur l'exergue de laquelle on lirait la date de la découverte de M. Sigault et celle de l'opération; qu'il serait remis à M. Sigault cent de ces médailles et cinquante à M. Le Roi, pour avoir coopéré au succès de son confrère; qu'enfin la Faculté ferait une pension de trois cent soixante livres à la femme Souchot, jusqu'à ce qu'il plût au Gouvernement de lui en faire une, etc. »

Avant de partager cet enthousiasme, peut-être serait-il intéressant de savoir s'il est bien avéré qu'il était *impossible* d'accoucher la femme Souchot d'un enfant vivant

sans avoir recours ou à l'opération césarienne, ou à la section de la symphyse, puisqu'il n'est pas besoin de dire que cette expérience ne mérite des récompenses aussi flatteuses qu'autant que l'accouchement aurait été *impossible* à terminer par des moyens plus aisés, plus simples, et qui eussent conservé également la vie à la mère et à l'enfant. Or, rien n'est plus difficile à établir que cette impossibilité, puisque ce mot, dans tout ce qui tient aux arts et à l'industrie, ne peut jamais avoir qu'une signification relative. On voit assez souvent ce qui avait paru *impossible* jusqu'à nous, devenir possible à un artiste plus ingénieux. C'est ainsi que M. Coutouly, qui a perfectionné le forceps de M. Levret, a terminé très-heureusement, à tous égards, un accouchement que les plus grands maîtres avaient jugé impossible, sans donner la mort à l'enfant. Qui peut assurer que, dans ce cas-ci, les mêmes mains, le même forceps n'auraient pas rendu possible ce qui avait été jugé impossible, comme dans le cas de M. Coutouly? Nous n'avons donc pas une certitude complète de l'impossibilité d'accoucher la femme Souchot d'un enfant vivant par des moyens plus simples que celui de la section de la symphyse des os pubis.

Convenons pourtant qu'on doit à MM. Sigault et Le Roi beaucoup de reconnaissance pour nous avoir appris que la section de la symphyse du pubis peut se faire sans inconvénient, puisque la réunion de la symphyse se fait très-bien; et que si le canal de l'urètre a été percé, c'est la faute des circonstances du bistouri droit qu'on a employé, et non pas un vice de l'opération.

NOVEMBRE.

Paris, novembre 1777.

Parmi les ouvrages modernes qui honorent le plus l'éloquence de la chaire, il faut compter le Discours prononcé par ordre du magistrat de Strasbourg, à l'occasion de la translation du corps de M. le maréchal de Saxe dans l'église de Saint-Thomas, le 20 août 1777, par Jean-Laurent Blessig.

Il y a dans ce Discours quelques longueurs, quelques incorrections; mais ces fautes légères sont rachetées par des beautés du premier ordre : Bossuet lui-même n'eût pas désavoué, je crois, le mouvement de l'exorde. «On a profané les éloges, dit l'orateur, dans tous les siècles; on a vu le vil adulateur ramper au pied des trônes, le sophiste mercenaire prostituer un indigne encens au vice puissant, et, pour comble de bassesse, les temples mêmes, ce dernier asile de la vérité, ont retenti cent fois des louanges honteusement prodiguées. Parlez, vous qui m'écoutez, puis-je prononcer dans cette chaire l'éloge du maréchal de Saxe? Peuples qu'il a sauvés, peuples qu'il a vaincus, France qui l'as adopté, guerriers qu'il a formés à la victoire; répondez, Maurice est-il un grand homme? J'entends d'ici l'acclamation des deux rives du Rhin. Ta valeur protégea nos possessions, nous assura l'héritage de nos pères, arrêta la fureur de l'ennemi; tel est le cri de notre rivage. Tu fus notre ennemi, répond la rive opposée, mais tu respectas l'humanité, et, adoucissant pour nous les calamités de la guerre, tu nous

fais chérir encore ta mémoire. Le Danube, la Meuse, la Sambre et l'Escaut élèvent leur voix et portent le même témoignage. Tel est, Messieurs, l'éloge funèbre que prononcent à l'honneur de Maurice les villes et les nations. L'Europe entière est l'écho de sa louange. Ses titres sont consignés dans les fastes de l'histoire ; sa grandeur brille dans ce temple même au milieu de ces lugubres décorations, elle reluit sur le front des héros devant qui je parle aujourd'hui. Tu dors, Maurice ; mais tes fils (1) nous protègeront : voilà tes titres vivans. »

On trouve dans les notes qui accompagnent ce discours plusieurs anecdotes intéressantes. Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici la lettre dont le roi de Prusse honora notre héros après la visite qu'il en eut reçue à Postdam, en 1749. — « J'aurais désiré, mon cher maréchal, de vous faire passer le temps plus agréablement que vous ne l'avez fait. Je vous avoue que j'ai préféré les intérêts de ma curiosité et la passion de m'instruire aux attentions que j'aurais dû avoir pour votre personne et pour votre santé. Je vous fais mes excuses de vous avoir tenu si long-temps assis et de vous avoir fait veiller au-delà de votre coutume. J'ignorais que cela pût vous incommoder. Je suis si bon allié de la France, que, bien loin de vouloir ruiner la santé de ses héros, je voudrais leur prolonger la vie. On parlait ces jours passés d'actions de guerre, et on agitait cette question rebattue, savoir, laquelle des batailles gagnées faisait le plus d'honneur au général ? Les uns disaient que c'était celle d'Almanza, d'autres se déclaraient pour celle de Turin ; pour moi, je fus d'avis que c'était la victoire qu'un général à l'agonie avait remportée sur les ennemis de la

(1) Le régiment, de Schomberg. (*Note de Grimm.*)

France.... Je passe sous silence les choses obligeantes que vous me dites. Le but de la plupart de nos actions est de mériter l'approbation des gens de bien et des grands hommes. Si j'ai gravé dans votre mémoire le souvenir de mon amitié, c'est tout ce que j'ai prétendu y mettre. Les talens égalent les particuliers aux rois ; et pour ne rien dissimuler, les avantages du mérite effacent souvent ceux de la naissance. Je ne vous souhaite que de la santé ; il n'est aucune sorte de gloire dont vous ne soyez comblé, etc. »

Vers de M. le chevalier de Boufflers, envoyés par madame du Deffand à madame la duchesse de La Vallière, avec un panier rempli d'œufs de parfilage.

Recevez ce présent dont le prix est extrême :
De la veuve c'est le denier.
Heureux qui pour l'objet qu'il aime
Met tous ses œufs dans son panier (1)!

Couplet de madame la maréchale de Luxembourg, sur un groupe représentant Voltaire et le chien favori de madame du Deffand, à madame du Deffand.

Vous les trouvez tous deux charmans,
Nous les trouvons tous deux mordans,
Voilà la ressemblance.
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

(1) Ces vers ne se trouvent pas recueillis dans les *Œuvres de Boufflers*.

Épigramme sur M. de La Harpe, par le président de Rosset, auteur d'un poëme sur l'Agriculture (1).

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter Cythare ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

L'Olympiade de Métastase, mise en musique par le célèbre Sacchini, et parodiée par M. Framery, à qui nous sommes déjà redevables du charmant opéra de *la Colonie*, du même compositeur, avait été destinée d'abord au théâtre de l'Académie royale de Musique; mais, après plusieurs répétitions essayées sur ce théâtre, messieurs les directeurs avaient jugé que la pièce ne pouvait leur convenir et y avaient renoncé. Le sieur Frameri s'est cru autorisé par ce refus à proposer son ouvrage aux Comédiens Italiens, qui l'ont reçu avec beaucoup d'empressement et en ont donné trois ou quatre représentations avec assez de succès pour exciter toute l'indignation de l'Académie royale de Musique (2). Des ordres supérieurs ont forcé les Comédiens à retirer l'opéra, et l'on est réduit à ce moment à solliciter une permission expresse du ministre pour rendre au public un spectacle dont il n'a été privé que par la mauvaise humeur de l'auguste tribunal de la rue Saint-Nicaise (3).

Il serait assez inutile de donner ici l'analyse d'un ouvrage aussi connu que *l'Olympiade* de Métastase; nous observerons seulement que la conduite de ce poëme a paru fort compliquée, fort obscure, fort peu vraisem-

(1) Voir tome VIII, page 377.

(2) *L'Olympiade, ou le Triomphe de l'Amitié*, drame héroïque en trois actes et en vers, fut représenté pour la première fois le 2 octobre 1777.

(3) Magasin de l'Opéra. (*Note de Grimm.*)

blable; et ces défauts ont été d'autant plus sensibles, que le traducteur, pour vouloir adapter l'ouvrage aux convenances de notre théâtre, en a resserré infiniment la marche, en a retranché beaucoup d'incidens, beaucoup de détails nécessaires à la vérité de l'action, et qu'au style enchanteur de l'original il a substitué le sien. A cela il faut ajouter encore que les personnages héroïques de ce drame ont été représentés par des acteurs peu faits au ton et au costume de leur rôle, les Colas et les Mathurin ayant peu de rapport avec les héros qui combattaient aux Jeux Olympiques. Cependant et les défauts du poëme et les disparates de l'exécution n'ont pas empêché que les beautés musicales dont cet ouvrage est rempli n'aient été senties vivement par la meilleure partie des spectateurs. On a surtout applaudi avec transport tous les airs chantés par madame Trial et par mademoiselle Colombe. Gardons-nous donc de désespérer de la possibilité d'entendre quelque jour de la bonne musique en France.

Les Comédiens Italiens ont donné, ce lundi 24, la première représentation de *Félix, ou l'Enfant trouvé*, comédie en trois actes, en prose et en vers, paroles de M. Sédaine, musique de M. Monsigny. Cette pièce avait été représentée le 10 devant Leurs Majestés à Fontainebleau, et n'y avait eu qu'un succès très-médiocre; elle n'a guère mieux réussi sur le théâtre de Paris, mais il s'en faut bien qu'elle soit tombée aussi décidément que les pièces de M. Sédaine ont coutume de tomber le premier jour, et cette espèce de fortune prématurée a paru de mauvais augure à tous ses amis.

Le sujet de *Félix* est tiré d'une historiette fort connue,

et a déjà été traité sur ce même théâtre par M. Davesne, dans une pièce intitulée *Perrin et Lucette* (1). C'est un laboureur qui a trouvé une somme d'argent considérable, qui en a acheté une ferme qu'il a mise en valeur, et qui, reconnaissant après vingt-sept ans le vrai propriétaire de ce bien, le lui restitue en entier.

Quelque médiocre qu'ait été le succès de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y retrouver le talent de M. Sédaine, des situations heureusement hasardées, des effets et des mœurs d'une originalité piquante, et des détails d'une grande vérité. Ce qui paraît avoir nui le plus généralement à l'impression de ce drame, c'est le rôle odieux et des trois frères et du baron, qui ne cessent d'occuper la scène, et qui ne semblent l'occuper que pour avilir l'état dont ils portent le caractère. On voit bien que l'objet de ce plan est d'une morale excellente; le poète a voulu montrer le danger qu'il y avait à donner à ses enfans un état au-dessus de leur naissance; il a voulu développer les avantages de l'éducation de la campagne sur celle des villes; que sais-je? Mais n'a-t-il pas oublié que le premier mérite d'un drame est d'intéresser et non pas d'instruire? C'est à messieurs Durozoi et compagnie qu'il faut laisser la gloire d'établir à l'Opéra-Comique une école de patriotisme et de législation. Le génie de M. Sédaine ne doit pas prétendre au même laurier.

Nous n'insisterons point sur les disparates du caractère de ce bon homme, qui a le courage de dépouiller ses enfans d'un bien sur lequel il leur avait, pour ainsi dire, permis de compter, qui a ce courage lorsque son devoir l'exige, et qui sacrifie sans nécessité le bonheur

(1) Voir tome VIII, page 360.

d'une fille chérie au caprice et à la vanité de ses trois garnemens de fils. Nous observerons seulement que le caractère du baron est d'une bassesse révoltante d'un bout à l'autre, et que sa dernière entreprise, qui ne sert qu'à troubler l'impression du dénouement, est d'une atrocité parfaitement gratuite.

La musique de ce drame est peut-être la musique la mieux écrite que M. Monsigny ait jamais faite, mais elle est peu variée. On retrouve dans presque toutes les ariettes le même motif, toutes du moins se ressemblent. A l'exception du trio de la petite servante et du *quinque* qui termine le premier acte, on n'entend jamais d'autre chant que celui de la plainte ou des regrets, etc. Le petit nombre d'airs susceptibles d'une autre expression n'ont que le mérite d'un style assez pur, mais dépourvu d'idées et sans couleur. Madame Dugazon a joué le rôle de la petite servante avec infiniment d'esprit et dans la plus grande vérité de costume.

DÉCEMBRE.

Paris, décembre 1777.

M. Dorat, dont la muse ne repose jamais, vient de publier une Épître à un homme en faveur (1). Cet homme est feu M. Masson, marquis de Pezay, mestre-de-camp de dragons, aide-maréchal-général-des-logis de l'armée, l'auteur de *Zelis au bain*, de l'*Épître à la maîtresse que j'aurai*, des *Soirées helvétiennes*, *alsa-*

(1) *Épître à l'ombre d'un ami, suivie de deux odes et de quelques idées sur Corneille*, Paris, 1777, in-8°.

ciennes et francomtoises, des *Tableaux* (1), d'une *Traduction en prose de Properce et de Catulle* (2), de *la Rosière de Salency*, opéra comique, et des *Campagnes de M. de Maillebois*, etc., etc. M. de Pezay a été enlevé à la fleur de ses ans aux plus grandes espérances (3). Il était aimé de M. de Maurepas; et dans une circonstance où le zèle de la reconnaissance et de l'amitié l'avait emporté sur toutes les considérations qui l'auraient pu retenir, il s'était adressé directement à Louis XVI, alors dauphin : sa conduite dans cette affaire lui attira la confiance de ce jeune prince, qui depuis son avènement au trône lui conserva ses bontés, entretint une correspondance assez suivie avec lui, et fut sur le point de le nommer administrateur d'une caisse de bienfaisance sous les ordres directs de Sa Majesté, établissement dont les papiers publics ont annoncé le projet, mais qu'on fut obligé d'abandonner, au moins pour le mo-

(1) *Les Tableaux, suivis de l'Histoire de mademoiselle de Syane et du comte de Marcy*, 1771, in-8°.

(2) Ce n'est point une traduction de Properce et de Catulle, mais de Catulle, Tibulle et Gallus (Paris, 1771, 2 vol. in-8°, et in-12, réimprimée en 1774) qu'a donnée le marquis de Pezay. (*Note de M. Beuchot.*)

(3) Masson, dit de Pezay, né en 1741, mourut le 6 décembre 1777. On a vu Grimm rendre compte de la plupart de ses faibles productions. Son talent n'était pas de nature à lui ouvrir le chemin de la fortune et des honneurs; son savoir-faire et les agrémens de sa sœur madame de Cassini, dit Besenval dans ses *Mémoires* (tome I, p. 157, édit. Baudouin), y suppléèrent. Chacun connaît l'épigramme de Rulhière à laquelle donnèrent lieu les prétentions poétiques et nobiliaires de Masson, dit marquis de Pezay :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure,
Car, en dépit de la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

Besenval, et La Harpe dans sa *Correspondance littéraire*, traitent assez mal Pezay, que d'autres contemporains donnent pour un jeune homme assez vain, mais non sans quelques qualités.

ment, à cause des difficultés qui se présentèrent dans l'exécution. M. de Pezay avait infiniment d'esprit et de vanité, beaucoup de souplesse et de douceur dans le caractère, l'ame très-ardente et très-active. Il n'avait que le défaut de vouloir réunir sans cesse tous les extrêmes, de se répandre trop au dehors, et de se piquer pour ainsi dire de déployer à chaque occasion toutes les parties de son esprit et de son talent. Des efforts si multipliés ne pouvaient que se nuire mutuellement; cette habitude d'ailleurs prêtait à ses moindres discours un air de prétention dont il ne se doutait pas lui-même, mais que la société ne pardonne guère; et le mérite le plus réel se faisait méconnaître ainsi sous l'apparence du ridicule ou de la frivolité.

Mustapha et Zéangir, tragédie en cinq actes et en vers, par M. de Chamfort, qui avait eu le plus grand succès l'année dernière sur le théâtre de Fontainebleau (1), a reparu cette année-ci sur le même théâtre avec moins d'éclat. Représentée à Paris pour la première fois, le lundi 15, elle y a été reçue sans enthousiasme, mais avec une estime calme et soutenue. Le sujet de cette tragédie, tiré d'une anecdote historique connue sous le même titre, avait déjà été traité, et même avec assez de succès. Le *Mustapha* de M. Belin, auquel on soupçonna dans le temps madame la duchesse de Bouillon d'avoir eu beaucoup de part, donné en 1705, eut vingt-six représentations consécutives (2). M. de Chamfort a suivi presque toute la marche de l'ancienne pièce; il a employé

(1) Voir précédemment, p. 222.

(2) Belin était secrétaire de la duchesse. Sa pièce fut représentée pour la première fois le 20 janvier 1705.

les mêmes caractères, les mêmes incidens, les mêmes motifs de scènes, les a liés avec plus d'art, peut-être aussi quelquefois avec moins de chaleur; mais son style nous a paru en général aussi supérieur à celui de Belin que le style de Racine l'est à celui de Pradon.

On a trouvé dans la tragédie de M. Chamfort des caractères pleins de noblesse, des sentimens doux, des développemens très-précieux; et c'est, sans contredit, la pièce la mieux écrite que nous ayons vue au théâtre depuis vingt ans: mais l'intérêt en est faible, parce qu'elle manque non-seulement d'action, mais de situations et de mouvement. Il n'y a que le quatrième acte qui offre deux ou trois scènes infiniment touchantes, le dénouement est de nul effet: tout le reste n'est qu'une suite de discours plus ou moins éloquens, plus ou moins heureusement liés. Ce n'est qu'à la fin du quatrième acte que l'action commence, et c'est aussi là qu'elle s'arrête. Tout ce qui arrive au cinquième acte pouvait arriver plus tôt, et la situation des personnages n'a presque pas changé. Quoique le style de la pièce soit en général très-soutenu, très-pur, souvent même rempli de douceur et d'élégance, il a peu de couleur, peu d'énergie, et l'on aperçoit trop souvent ce qu'il en a coûté de peine à l'auteur pour écrire si bien. C'est un tort, parce qu'il est impossible que le lecteur ne partage cette peine et n'en soit fâché.

* On a dit que *Mustapha* n'était qu'un vieux habit auquel on avait donné une coupe plus avantageuse, et sur lequel on avait trouvé le secret d'appliquer très-artistement des broderies choisies avec beaucoup de goût dans nos meilleurs magasins, Racine, Voltaire, etc. On peut convenir que le plan de M. de Chamfort a beaucoup de

rapport avec celui de l'ancien *Mustapha;* on peut convenir aussi qu'il y a dans la nouvelle pièce un grand nombre de vers qui sont ou des imitations ou des réminiscences, peut-être involontaires; mais il faut ajouter que le quatrième acte, qui a fait tout le succès de l'ouvrage, est celui qui paraît le plus appartenir à M. de Chamfort; il faut ajouter encore qu'un style aussi correct, aussi soutenu que le sien, a un mérite très-indépendant de toutes les imitations qu'il a pu se permettre ou qui peuvent lui être échappées. En donnant à ce style les éloges qu'il nous paraît mériter, nous ne le croyons point exempt de taches. Nous ne comprenons point trop ce que veut dire:

> *Des fureurs* de l'armée insolens *émissaires ;*

nous avons plus de peine encore à démêler le véritable sens des vers suivans :

> *Les flots* d'un peuple immense *inondent* la mosquée,
> Tandis que dans le camp un *deuil séditieux*
> *D'un* désespoir farouche épouvante *les yeux;*
> Que des plus forcenés *l'emportement* funeste
> *Des drapeaux déchirés ensevelit le reste,* etc.

On pourrait multiplier ici les citations; mais c'est un plaisir qu'il faut laisser à M. de La Harpe.

La reine n'a pas cessé de prendre le plus grand intérêt à la tragédie de M. de Chamfort. Le lendemain de la première représentation, elle eut la bonté de dire en présence de tous les ambassadeurs, qu'elle avait été la veille dans l'état du Métromane jusqu'au moment où on l'avait assurée du succès de l'ouvrage. Ayant vu le même jour

M. de Rulhière, ancien ami de l'auteur, Sa Majesté voulut bien le charger de lui mander combien son succès l'avait intéressée. Voici les vers où M. de Rulhière s'est acquitté d'un devoir si précieux.

A M. de Chamfort.

Vos vers si doux et si bien faits
Ont peint de l'amitié les vertueux effets.
Une grace touchante, une bonté suprême,
A, pour vous annoncer votre plus beau succès,
Daigné choisir l'amitié même.

Extrait d'une lettre de Genève.

« Voltaire n'ira point à Paris, mais il aime fort qu'on le presse d'y aller. Il voudrait joindre à sa gloire l'éclat, mais il veut aussi prolonger sa vie qui n'est que le sentiment continuel de sa gloire, et il comprend qu'un voyage à Paris, qui l'obligerait à des efforts au-dessus de son âge, mettrait sa santé en quelque péril. Ce n'est pas qu'il ne soit encore plein de vigueur et de force; en deux mois il a composé trois brochures : *Prix de la Justice et de l'Humanité; Commentaire sur Montesquieu; Nouvelle Lettre à madame de Montague, sur Shakspeare.* Il a fait deux tragédies : *Agathocle*, pièce froide, mais pleine, à ce qu'on dit, de sentimens nobles et dignes de la liberté républicaine que cet ouvrage fait aimer; *Irène et Alexis*, copie faible de la *Bérénice* de Racine, mais où l'on trouve encore des morceaux dignes de la main qui traça les caractères d'Alzire et d'Aménaïde. Les marquis de Villette et de Villevieille assurent que

Voltaire n'a rien fait de mieux dans son bon temps. Je n'en juge pas comme eux; mais je me rappelle que Voltaire me disait une fois, en parlant d'une tragédie de madame du Bocage: *Mon ami, il faut avoir des..... pour faire une bonne tragédie* (1). Or, à quatre-vingt-quatre ans on n'a plus de..... Il y a cependant de beaux vers dans cette pièce, car Voltaire en fait-il d'autres? Mais point d'unité, point d'action, point de situations. Le serment d'Irène fait, tout est dit. Alexis n'est qu'un faible Bérénice qui veut toujours épouser, et Irène un plus faible Titus qui voudrait épouser aussi, mais qui n'ose à cause du moine. Tout cela ne vous paraît-il pas un rabâchage bien fou? Cependant Voltaire est si engoué, si trompé par ce qui l'entoure, qu'il veut faire jouer cette pièce à Paris. Imaginez, mon ami, la force de cet homme: il nous lut, il nous déclama cette tragédie entière avant le souper; soupa ensuite avec nous, folâtra comme un enfant jusqu'à deux heures après minuit, et dormit ensuite sept heures, sans s'éveiller une seule fois. Aussi je lui disais qu'il n'avait jamais commencé et qu'il ne finirait jamais..... »

L'*Armide* de M. le chevalier Gluck, dont les premières représentations furent si mal accueillies, occupe encore avec assez de succès les grands jours de l'Académie royale de Musique. Quoique ce soit, de tous les sujets que M. Gluck pouvait choisir, celui qui convenait le moins à son genre, on s'accorde à trouver dans cet ouvrage beaucoup de difficultés vaincues, des chœurs d'une grande beauté, quelques idées neuves, quoique peut-

(1) Ce mot a été également mis sur le compte du vieux Corneille consulté par madame Des Houlières sur sa tragédie de *Genseric*.

être déplacées, mais en général la facture la plus suivie et la plus savante qu'il ait jamais faite, au moins pour notre théâtre. Ce qui avait été le plus vivement applaudi à la première représentation est ce qu'on critique le plus aujourd'hui, la fin du premier acte. Le chœur par lequel le musicien a imaginé d'interrompre le récit d'Aronte, a toujours paru d'un effet admirable; ce grand effet cependant n'est qu'un contre-sens, parce qu'il détruit absolument celui de la situation. On vient dire à Armide qu'un seul guerrier a délivré tous ses captifs. M. Gluck a détaché l'*un seul* pour en faire un chœur d'admiration superbe, et si superbe que, lorsque Armide s'écrie: *Ah! c'est Renaud!* ce qui, sans contredit, est le trait de la scène, on n'y fait plus aucune attention. Le chœur qui suit: *Poursuivons jusqu'au trépas l'ennemi qui nous offense*, termine l'acte d'une manière très-brillante; mais le commencement de ce chœur n'exprime que l'inquiétude d'une conspiration secrète, et cette expression s'accorde encore mal avec l'idée du poète, sans compter qu'il n'est point dans la nature de passer si subitement de l'effroi au mépris, des transports de l'admiration à ceux de la vengeance.....

Les représentations d'*Armide* n'ont été interrompues que les dimanches et les jeudis par les intermèdes de *Pygmalion*, du *Devin du village*, et d'une nouvelle pastorale intitulée *Myrtil et Lycoris*. Les paroles de ce petit drame sont de MM. Bocquet et Boutillier; la musique, de M. Desormery (1). Il n'y a rien de neuf ni dans le poëme ni dans la musique; mais on y trouve quelques souvenirs heureux et une scène dont l'exécution forme

(1) Représentée pour la première fois le 2 décembre 1777.

un fort joli tableau. Le sujet de cette pastorale est tout entier dans ce vers si connu de Virgile :

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

« Elle court se cacher derrière les saules ; mais, en fuyant, elle désire d'être aperçue. » On voit Lycoris sur un rocher d'où elle regarde furtivement Myrtil assis au bord d'une fontaine. Comme ce berger, elle défie l'amour de triompher de son cœur. Il cherche à reconnaître la voix qui l'enchante. Il la suit en vain, la nymphe échappe à ses regards. Enfin, revenu au bord de la fontaine, il aperçoit dans son onde l'image de cette jeune beauté. Il vole au-devant d'elle, et Lycoris ne fuit plus que pour se laisser atteindre. La pantomime du ballet qui termine ce petit acte exprime à peu près la même action que le poëme ; mais, graces aux talens de Vestris et de mademoiselle Guimard, c'est une peinture qui n'a rien perdu de sa grace et de sa fraîcheur.

Les Comédiens Italiens viennent de donner (1) une parodie d'*Armide*, intitulée *L'Opéra de Province*. C'est, comme la parodie d'*Alceste*, l'ouvrage d'une société de jeunes gens pleins d'esprit et de gaieté. M. Auguste est le principal auteur de la nouvelle pièce. En voici le sujet :

Un jeune homme a été envoyé à Reims pour y prendre ses degrés en droit. Dégoûté de Barthole et de Cujas, il s'est engagé dans une troupe qui joue l'opéra d'*Armide*. Son oncle et le docteur chargé de diriger ses études viennent le chercher, comme les chevaliers danois cherchent Renaud, l'arrachent aux séductions de la principale actrice, et le rendent au barreau. Cette idée a paru

(1) Le 17 décembre 1777.

assez ingénieuse; mais on a remarqué avec raison que les auteurs n'en ont pas tiré tout le parti qu'ils en auraient pu tirer s'ils y avaient mêlé moins de choses étrangères au sujet, s'ils s'étaient bornés à faire la parodie d'*Armide*, au lieu de faire une critique générale de l'Opéra, du magasin et de toutes ses dépendances. Voici quelques couplets qui ont été fort applaudis :

Acteurs en chef, sans nul remord
Bravez les lois de Polymnie;
Le goût sans doute a toujours tort,
Puisque le goût défend qu'on crie.
Voici le mot, songez-y bien :
Crier est tout, chanter n'est rien.

LE CHOEUR.

Voici le mot, songez-y bien :
Crier est tout, chanter n'est rien.

Sur l'air des *Bossus*.

Pour avocat, sans doute il le sera;
Oui, sur les bancs Rigaut retournera;
Fût-il muet, le barreau l'entendra.
S'il devient sourd tandis qu'il plaidera,
J'ai des écus, du moins il jugera.

---

*Supplément à l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre (1) *et à l'*Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Édouard III (2), par M. Gaillard, de l'Académie Française; quatre volumes in-12 de plus de quatre cents pages chacun, ce qui fait plus de seize cents pages, pour nous apprendre

(1) 1771, 7 vol. in-12.
(2) 1774, in-12.

des faits que l'on trouve partout et dans plusieurs auteurs avec moins de confusion, mais dont le résultat, répété à chaque page, est une moralité bien utile et surtout nouvelle : que la guerre est un grand fléau..... Et l'histoire aussi, lorsqu'elle est si longue et si diffuse.

1778.

JANVIER.

Paris, janvier 1778.

Il y avait plus de six mois que le fauteuil de feu M. Gresset se trouvait vacant, lorsque M. l'abbé Millot en a pris possession (1). L'histoire de l'Académie Française offre peu d'exemples d'un aussi long interrègne, et les intrigues auxquelles il a donné lieu n'ont pas occupé médiocrement toutes nos puissances littéraires. Puisque ces messieurs nous permettent si rarement de parler de leurs ouvrages, il faut bien que nous parlions un peu de leur personne.

Parmi les candidats du trône académique on a vu paraître d'abord M. de Chabanon et l'abbé Maury. M. de Chabanon avait pour lui un caractère très-estimable, le vœu de toutes les sociétés où il vit, le suffrage de quelques Académiciens des Inscriptions, quelques traductions assez ignorées, deux ou trois ouvrages dramatiques dont la chute affligea beaucoup dans le temps tous ses amis. A ces titres il joignait encore l'appui de M. de Chamfort, qui avait déclaré hautement qu'il n'oserait jamais faire valoir ses droits avant qu'on eût daigné reconnaître ceux de son ami et de son bienfaiteur. Ce qui mettait le comble à des prétentions, comme vous voyez, si bien établies, c'est l'extrême passion dont l'auteur d'*Éponine*

(1) Gresset était mort le 16 juin 1777; l'abbé Millot ne prit séance que le 19 janvier 1778.

brûle depuis long-temps pour l'Académie. Il menaçait de mourir de désespoir si elle ne cédait pas enfin à l'ardeur de ses poursuites, et il était impossible de l'entendre parler sur cet objet de son culte sans en être profondément touché. Les femmes surtout ne manquaient pas de dire comme mademoiselle Gaussin, dans une circonstance à la vérité plus naturelle : *Peut-on refuser une chose qui fait tant de plaisir lorsqu'elle coûte si peu* (1)?

M. l'abbé Maury, connu par un fort beau Panégyrique de Saint-Louis, par un Éloge honoré de l'*accessit* (2), et par quelques *Discours* assez bien écrits *sur l'éloquence de la chaire*, n'avait pas lui-même dans ces titres autant de confiance que dans l'amitié de quelques chefs de l'Académie. Pour donner à une recommandation déjà si puissante par elle-même, un nouveau degré de force et d'activité, son zèle crut devoir se charger de l'office de médiateur entre les Gluckistes et les Piccinistes ; soit qu'il eût l'espérance de réunir ainsi les deux partis en sa faveur, soit qu'il eût seulement le projet de s'attacher par ce moyen celui des deux partis qu'il aurait vu le plus disposé à le soutenir. Il est certain que cette médiation a tourné contre lui. Ses ennemis ont prétendu qu'il ne travaillait que pour son propre compte. C'est avant ce fâcheux incident qu'on avait invité M. Lemierre à se mettre sur les rangs, peut-être sans autre but que celui d'ôter à M. de Chabanon les voix de ceux qui auraient pu le préférer à M. l'abbé Maury.

(1) Ce mot n'est pas très-exactement rapporté. Un ami de mademoiselle Gaussin lui reprochait son trop peu de cruauté envers la foule d'adorateurs qui sollicitait sans cesse ses faveurs ; « — Que voulez-vous, répondait-elle, ça me » coûte si peu et ça leur fait tant de plaisir ! » Le trait est assez de caractère pour qu'on doive tenir à le rendre fidèlement.

(2) Son *Éloge de Fénélon*.

Les droits de M. Lemierre sont à découvert. Plusieurs prix académiques, sept tragédies dont trois sont restées au théâtre; un poëme sur *la Peinture*, où l'on trouve des détails d'une beauté rare; un grand nombre de pièces fugitives, en général trop peu soignées, mais d'une touche souvent très-poétique et très-originale; des mœurs et la réputation du plus honnête homme du monde. A ces titres qu'on ne saurait lui disputer, on oppose quelques ridicules personnels, des fautes de goût, des négligences, des vers durs, et sur toute chose une barbe mal faite, une figure ignoble et bizarre, un front presque chauve, et deux ou trois cheveux de face toujours fort mal peignés, extérieur qui ne convient guère, dit-on, à la majesté du trône académique.

Le bon, l'honnête M. Lemierre ne connut jamais qu'une seule façon de triompher des cabales et de captiver les suffrages en sa faveur, c'est de dire de lui-même tout le bien qu'il en pense, et de le dire avec toute la verve et toute la chaleur dont il est capable. Sa simplicité sur ce point est peut-être sans exemple. — « Moi, je n'ai pas de prôneurs, il faut que je fasse mes affaires tout seul... J'ose le dire, tout le monde le sait, le plus beau vers du siècle est de moi :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Voyez si ce n'est pas du Corneille tout pur... Voici un morceau qu'on doit trouver ou détestable ou sublime; mais je crois qu'il n'est pas mal. Ils me reprochent des vers durs; eh! pensent-ils que je veuille faire des vers comme Racine? »

Après ce portrait fidèle, quelques légitimes que fussent les prétentions de M. Lemierre, on ne sera point

étonné sans doute si M. de Chabanon voyant l'abbé Maury forcé de se retirer, conçut les plus grandes espérances de réussir aux dépens d'un rival qui, tout bien compté, n'avait pour lui que le mérite de ses travaux et le ridicule de son amour-propre. Tout le monde croyait son succès assuré, et M. Lemierre disait lui-même : « Ah! M. de Chabanon l'emportera; il joue du violon » (c'est un des coryphées du Concert des Amateurs) « et moi je ne joue que de la lyre. »

Ce ne fut que très-peu de temps avant le jour fixé pour la nouvelle élection que cette grande affaire changea tout à coup de face. M. d'Alembert, qui ne voyait ni dans M. de Chabanon ni dans M. Lemierre un sujet de son choix, ne voulant point paraître céder à l'importunité de la voix publique, encore moins aux cabales d'aucun parti, d'aucune société particulière, imagina très-adroitement d'écarter de la lice M. de Chabanon, en faisant valoir contre lui le titre même qui semblait devoir lui assurer le plus de suffrages, celui d'Académicien des Inscriptions. Il fit observer que l'Académie des Inscriptions avait déjà disposé si souvent en faveur de ses membres du choix de l'Académie Française, que si on y laissait augmenter encore le nombre de ses cliens on risquait de la voir bientôt maîtresse absolue de toutes les élections. Une vue si profondément politique frappa tous les esprits. M. de Chabanon se crut lui-même obligé de s'y soumettre, sans autre ressource que l'espoir d'enterrer bientôt quelque ancien confrère de l'une et de l'autre Académie. Au milieu de ces agitations on se souvint de M. l'abbé Millot, qui s'était déjà présenté il y a deux ans, mais qui n'avait fait alors que de très-bons catéchismes d'histoire, et qui avait mérité depuis une

protection plus distinguée et plus puissante par ses Mémoires sur la maison de Noailles. Personne dans les circonstances actuelles ne parut plus propre que lui à l'emporter sur le pauvre Lemierre. En effet il l'emporta, et avec une grande pluralité de suffrages. Dans le nombre des billets qui le nommèrent, il y en eut pourtant un qui dut paraître au moins assez équivoque. « Je donne, disait le billet, ma voix à M. l'abbé Millot, mais à condition qu'il écrira mieux. » Cet homme scrupuleux pouvait en conscience reprendre sa voix après avoir vu le discours du récipiendaire, car c'est un des plus mauvais discours de réception que nous ayons entendus depuis long-temps, le plus plat extrait de tous les lieux communs qui furent jamais débités en pareille occasion; aussi fut-il écouté dans le plus mortel silence, et ce n'est qu'à la dernière phrase que le public toujours assez juste applaudit poliment l'orateur, pour le remercier de ne pas abuser plus long-temps de sa patience.

On fut dédommagé de cet ennui par la réponse de M. d'Alembert, chargé de la fonction de directeur à cause de l'absence de M. de Buffon. Un de ses premiers soins fut de faire applaudir le nouveau confrère qui l'avait été si mal tant qu'il avait parlé lui-même. « Pour justifier notre choix, il suffira de répéter avec confiance le jugement unanime que tous vos lecteurs ont porté de vos excellens abrégés historiques... Aussi fidèle aux convenances que jaloux de ménager à la vérité tous ses avantages, vous avez eu l'art et le bonheur de garder toujours, en la disant, cette juste mesure si nécessaire pour lui ôter ce qu'elle peut avoir de choquant, en lui laissant tout ce qu'elle a d'utile, etc. »

Tout le discours de M. d'Alembert fut écouté avec le

plus grand intérêt. Ce n'est qu'au moment où il rappela que M. Gresset ne vint frapper à la porte du temple des Muses que sa comédie du *Méchant* à la main, mais qu'aussi cette porte lui fut ouverte sans délai, sans qu'*aucune femme* eût besoin de parler pour lui ; ce n'est qu'à ce dernier mot qu'on entendit comme un léger murmure : *O mânes de mademoiselle de L'Espinasse!*

M. Marmontel récita ensuite un *Discours en vers sur l'Histoire*, qui reçut les plus grands applaudissemens, et dont nous aurons l'honneur de vous envoyer l'extrait (1). La séance fut terminée, comme de coutume, par M. d'Alembert, qui nous lut un *Éloge de Fléchier*, plein d'anecdotes et d'observations intéressantes. On y admire surtout un parallèle de Fléchier et de Bourdaloue mis en comparaison avec Corneille et Racine, idée un peu usée, mais que le Fontenelle de nos jours a su rajeunir avec une grace et une finesse de goût qui n'appartient qu'à lui.

Une des actions les plus dignes d'êtres consacrées dans les fastes de l'humanité est celle du pilote Boussard.

« Le 31 août dernier, à neuf heures du soir, un navire venant de La Rochelle, monté de huit hommes d'équipage et de deux passagers, approcha de la tête des jetées de Dieppe. Le vent était si impétueux, qu'un pilote-côtier essaya en vain quatre fois de sortir pour diriger son entrée dans leport. Boussard, s'apercevant que le pilote du navire faisait une fausse manœuvre qui le mettait en

(1) Ce *Discours*, qui se trouve dans les *Œuvres complètes de Marmontel*, avait été déjà lu par lui en partie à une séance du 17 mai 1777, à laquelle avait assisté Joseph II.

danger, chercha à le guider avec le porte-voix et par des signaux; mais l'obscurité, le sifflement des vents, le bruit des vagues, et la grande agitation de la mer, empêchèrent le capitaine de voir et d'entendre, et bientôt le navire fut jeté sur le galet, et échoua à trente toises au-dessus de la jetée.

« Aux cris des malheureux qui allaient périr, Boussard, malgré toutes les représentations et l'impossibilité apparente du succès, résolut d'aller à leur secours, et fit emmener sa femme et ses enfans qui voulaient le retenir. Il se fit ceindre aussitôt d'une corde, dont l'autre bout fut attaché sur la jetée, et se précipita au milieu des flots agités pour porter jusqu'au navire un cordage avec lequel on pût amener l'équipage à terre. Il approchait du navire, lorsqu'une vague l'entraîna et le rejeta sur le rivage. Il fut ainsi, vingt fois, repoussé par les flots et roulé violemment sur le galet, couvert des débris du navire que la fureur de la mer mettait en pièces. Son ardeur ne se ralentit point. Une vague l'entraîna sous le navire : on le croyait mort, lorsqu'il reparut, tenant dans ses bras un matelot qui avait été précipité du bâtiment, et qu'il rapporta à terre sans mouvement et presque sans vie. Enfin, après une infinité de tentatives et des efforts incroyables, il parvint à jeter un cordage dans le vaisseau; ceux de l'équipage qui eurent la force de profiter de ce secours s'y attachèrent et furent tirés sur le rivage.

« Boussard croyait avoir sauvé tous les hommes. Accablé de fatigues, le corps meurtri et rompu par les secousses qu'il avait éprouvées, il gagna avec peine la cabane où le pavillon est déposé; là il succomba et tomba en défaillance. On venait de lui donner quelques secours; il

avait rejeté l'eau de la mer et il reprenait ses esprits, lorsqu'on annonça qu'on entendait encore des gémissemens sur le navire. Dans ce moment Boussard, rappelant ses forces, s'échappe des bras de ceux qui s'empressaient à le secourir; il court à la mer, s'y précipite de nouveau, et il est assez heureux pour sauver encore un des passagers qui s'était lié au bâtiment et que sa faiblesse avait empêché de profiter du secours fourni à ses compagnons. Des dix hommes qui étaient dans le navire, il n'en a péri que deux, dont les corps ont été trouvés le lendemain (1) »

Voici la lettre que M. Necker a écrite de sa main au pilote, après avoir pris les ordres de Sa Majesté :

« Brave homme,

« Je n'ai su qu'avant-hier, par M. l'intendant, l'action courageuse que vous aviez faite le 31 août; et hier j'en ai rendu compte au roi, qui m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfaction, et de vous annoncer de sa part une gratification de mille francs et une pension annuelle de trois cents livres. J'écris en conséquence à M. l'intendant. Continuez de secourir les autres quand vous le pourrez, et faites des vœux pour votre bon roi, qui aime les braves gens et les récompense. — NECKER, directeur-général des Finances.

Le brave pilote a reçu cette lettre et les bienfaits dont elle était accompagnée, avec la plus vive reconnaissance, mais sans autre surprise que celle de voir que sa dernière action avait fait beaucoup plus de bruit que les

(1) Ce récit est extrait d'une lettre de M. de Crosne, intendant de Rouen, à M. Necker; il est également inséré dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont à la date du 31 décembre 1777.

autres; car ce qu'il fit le 31 août, il l'avait déjà fait dans plusieurs occasions avec le même zèle, et sans se plaindre de n'en avoir reçu aucune récompense. Après avoir payé ses dettes, après avoir fait habiller de neuf sa femme et ses enfans, ce qui ne leur était point encore arrivé, il demanda à M. l'intendant la permission d'aller à Paris pour remercier M. Necker, et pour voir, s'il était possible, ce jeune roi qui aime les braves gens et qui leur fait du bien. Il est arrivé ici dans l'habit de matelot qu'il avait fait faire pour le jour de ses noces. C'est un homme dont l'extérieur imposant rappelle ces anciens héros d'Homère à qui l'imagination de Bouchardon voyait vingt pieds de hauteur. Il en a près de six, la tête petite, les épaules larges et la démarche ferme, quoiqu'il ait une jambe presque estropiée d'une blessure gagnée au service du roi. Il a paru devant les ministres, devant tous les grands de la cour, avec la simplicité la plus modeste et l'assurance la plus noble. Il a reçu les éloges prodigués à son courage, sans laisser échapper la moindre marque d'orgueil ou de vanité, et les présens assez considérables que lui ont faits tous nos princes, particulièrement M. le duc de Penthièvre, sans qu'il soit possible de le soupçonner d'aucun sentiment d'avidité ni même d'intérêt. Dès que l'objet de son voyage a été rempli, tous les égards, toutes les caresses dont il se voyait comblé (car c'était l'homme à la mode), toutes les largesses auxquelles il pouvait encore s'attendre, n'ont pu le retenir : il a témoigné la plus grande impatience de retourner au sein de sa famille reprendre sa vie accoutumée. Quelqu'un lui ayant demandé ce qui pouvait lui avoir inspiré une intrépidité si rare, il a répondu ces paroles remarquables : « C'est l'humanité et la mort de mon père. Il a

été noyé ; je n'étais pas là pour le sauver ; aussi j'ai juré depuis de courir au secours de tous ceux que je verrais tomber à la mer... » Offrit-on jamais à la piété filiale un blus pur, un plus sublime hommage !

Le roi, à qui l'étiquette de la cour n'a pas permis de le présenter, l'a regardé avec beaucoup d'intérêt en passant par la galerie où on l'avait averti de se placer, et en disant : *Ah! voilà le brave homme!* Sa Majesté a confirmé le nom qui lui avait été donné par son ministre.

La lettre de M. Necker au pilote a fait faire à M. Sedaine l'impromptu que voici. On convient que la pensée est plus heureuse que la rime.

Cette lettre au pilote est-elle de Necker? Oui.
C'est un point qu'on ne peut débattre.
Qui gouverne comme Sully
Doit écrire comme Henri Quatre.

M. Marmontel nous a donné depuis quelques jours un discours en vers sur l'espérance de se survivre (1). On y trouve des morceaux pleins de chaleur et d'éloquence ; on y remarque surtout ces vers qui rappellent un des plus odieux jugemens de l'Inquisition :

Hélas ! puisse de même, au comble de l'outrage,
Se sentir revêtu de force et de courage
Le citoyen flétri par l'absurde fureur
D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur !
Accusé sans témoin, condamné sans défense
A l'avilissement d'une imbécile enfance,
Pour avoir méprisé d'infames délateurs,
En peuplant les déserts d'heureux cultivateurs.

(1) C'est le *Discours en vers sur l'Histoire*, dont il vient d'être parlé, page 479, et qui fut imprimé en janvier 1778.

autre
plus
de
ses
ses
de
p
si
fa
a

patrie (1).
angé.

...nie royale de Mu-

. . condamné par le tri-
une colonie d'hérétiques,
de l'Andalousie. Ce ci-
incapable de posséder ja-
de la cour, des maisons
sa patrie. Il ne pourra
plus s'habiller que d'étoffes
le *San-Benito ;* et pen-
sous l'inspection de deux
seigneront pendant les quatre
soin de le faire jeûner tous
dire tous les jours son cha-
sant ce jugement, qui semble
noire et la plus imbécile,
la plus affreuse barbarie?
le despotisme des prêtres ose
Quoi! tous les souverains de
religieux à qui l'on ne doit
use, et à qui l'on ne saurait
nos connaissances, et d'avoir
entreprises; quoi! toutes les
spirer la perte des Jésuites, et
jamais rien fait pour le bon-
t la tyrannie est sans mesure
de toute autorité légitime
ees, dont aucune religion ne
l'opprobre du christianisme
une ligue honorable et juste.
les souverains du monde, ce
anéantissement d'une puissance
mm.)
historique sur Paul Olivadès.

sique trois ou quatre représentations d'*Hellé*, opéra nouveau en trois actes. Cet ouvrage n'a eu aucun succès; le poëme est originairement de M. l'abbé Lemonnier, qui l'avait ébauché en sortant du collège, et qui n'y avait plus songé depuis. On a retrouvé son manuscrit, je ne sais par quel hasard, dans de vieilles paperasses d'une succession appartenante à M. de La Boulaye. Soit respect pour les papiers de famille, soit quelque autre prévention, M. de La Boulaye s'est pris d'une grande tendresse pour l'ouvrage, l'a fait arranger par deux ou trois de ses amis, et a exigé du sieur Floquet, son protégé, qu'il le mît en musique. Voici, en deux mots, le sujet de ce merveilleux chef-d'œuvre : Neptune, sous le nom d'Arsame, revient vainqueur de je ne sais quels ennemis; il demande pour prix de sa conquête la main d'Hellé, jeune princesse. La reine, sa tante, est une magicienne qui voudrait garder Arsame pour elle; en conséquence elle invoque tous les démons soumis à son empire et les engage à persécuter nos deux amans. Leurs prestiges transportent Hellé au milieu des déserts; elle y voit, dans un tableau magique, l'infidélité de son amant qui la sacrifie à sa rivale. Arsame, après l'avoir cherchée long-temps en vain, la retrouve au bord de la mer et lui jure de ne plus la quitter; cependant il la laisse s'embarquer un moment après, et voilà une tempête suscitée par les démons, qui engloutit la pauvre princesse presque à ses yeux. On se désole; mais on la voit bientôt reparaître sur une conque argentée, portée par des nymphes et des tritons. Arsame déclare alors qu'il est Neptune, et la reine sorcière se tue de rage, etc. Tout cela est encore mieux écrit que cela n'est bien imaginé. Il y a dans la musique quelques chœurs assez beaux, une multitude de

réminiscences fort heureuses, un duo qui rappelle, pour ainsi dire, à chaque trait de chant, le beau duo de *Roland* du sieur Piccini, et un air de bravoure d'une facture très-savante et d'un caractère fort brillant. Les airs de danse ont paru généralement au-dessous du talent que l'auteur avait annoncé pour ce genre dans *l'Union de l'Amour et des Arts*.

FÉVRIER.

Paris, février 1778.

Depuis plusieurs années M. Mercier le dramomane ne cesse de nous prédire la chute prochaine de la tragédie française. On sait les raisons particulières qu'il peut avoir pour y croire plus qu'un autre. On pourrait en avoir de meilleures, et, sans être dramomane, convenir que l'accomplissement de cet oracle funeste ne fut jamais plus à craindre. Tous les ressorts de notre système dramatique semblent usés; après deux ou trois mille pièces jetées pour ainsi dire dans le même moule, comment ne le seraient-ils pas? Où trouver aujourd'hui des sujets, des situations, des mouvemens, des effets nouveaux, en s'attachant surtout à suivre éternellement la même méthode, le même procédé? M. Ducis a laissé entrevoir à la vérité quelques exceptions originales, mais M. Ducis écrit d'un style barbare. L'auteur de *Warwick* n'a rien fait qui réponde encore aux espérances qu'avait données de lui ce premier essai de sa jeunesse. Le succès de *Zuma* s'est évanoui à la lecture, et *Mustapha*, la tragédie la

mieux écrite qu'on nous ait donnée depuis long-temps, quoique travaillée avec un soin extrême, quoique remplie de détails fort précieux, n'a paru au théâtre qu'un ouvrage infiniment faible. Ce défaut de productions nouvelles et intéressantes a été moins sensible, sans doute, tant que des acteurs et des actrices d'un talent supérieur ont occupé la scène; mais on a vu disparaître tour à tour les Le Couvreur, les Dufresne, les Gaussin, les Clairon, les Dumesnil; et tous ces grands talens n'ont pas même laissé l'espoir d'être jamais remplacés. Il nous restait un seul acteur sorti de cette brillante école, seul il avait survécu à la gloire du théâtre, et seul il en soutenait encore tout l'éclat. Il n'est plus (1). — On attribue la maladie inflammatoire qui vient de nous l'enlever aux efforts qu'il fit dans le rôle de Vendôme pour plaire à une certaine dame Benoît, dont il était éperduement amoureux, et dont l'excessive reconnaissance a bien plus contribué, dit-on, à précipiter le terme de ses jours que les rigueurs d'Adélaïde. Il est fort à craindre que les charmes de madame Benoît n'aient fait plus de tort à la tragédie que toutes les Philippiques de M. Mercier.

Qu'il y ait eu des acteurs d'un talent supérieur à celui de Le Kain, que Baron ait eu plus de naturel, Dufresne un extérieur plus imposant, c'est ce que nous ne chercherons point à disputer : mais ce qui nous paraît assez généralement reconnu, c'est que jamais acteur n'a conçu avec plus de profondeur, avec plus de dignité, le génie de la tragédie, et surtout de la tragédie française. Jamais personne n'a su animer comme lui la scène, en saisir tous les mouvemens, en préparer tous les effets, conserver à la fois au langage toute sa noblesse, aux accens de

(1) Le Kain, qui mourut le 8 février 1778, était né le 14 avril 1728.

la nature toute leur vérité, au caractère sa couleur originale, aux passions toute leur fougue et toute leur énergie. Il suffisait de son talent pour embrasser, pour soutenir toute la marche, tout l'ensemble d'un ouvrage. Quand mademoiselle Gaussin quitta le théâtre, on craignit de ne plus revoir *Zaïre*. Le Kain, avec des débutantes d'une faiblesse extrême, a fait revivre cent fois ce chef-d'œuvre à nos yeux. L'illusion de son rôle se répandait sur tous les autres, et leur prêtait une chaleur, une vie nouvelle. On sait le peu de succès qu'eut *Britannicus* dans sa nouveauté. Il n'est presque aucune tragédie de Racine que nous ayons vue plus suivie dans ces derniers temps; et c'est au rôle de Néron, qui n'avait été regardé jusqu'alors que comme un rôle secondaire, qu'elle dut tout son effet : l'art de Le Kain y sut présenter la vive et frappante image de la jeunesse d'un tyran échappant pour la première fois aux liens de la contrainte et de l'habitude.

Si les difficultés que ce grand acteur eut à surmonter pour arriver à un degré de perfection si étonnant et si rare, n'ajoutaient rien à nos plaisirs, le sentiment de reconnaissance, d'admiration, que sa mémoire inspire n'en est pas moins intéressé à en garder le souvenir. La nature lui avait refusé presque tous les avantages que semble exiger l'art du comédien. Ses traits n'avaient rien de régulier, rien de noble. Sa physionomie au premier coup d'œil paraissait grossière et commune, sa taille courte et pesante. Sa voix était naturellement lourde et peu flexible. Un seul don de la nature avait suppléé à tous ces défauts, c'était une sensibilité forte et profonde qui faisait disparaître la laideur de ses traits sous le charme de l'expression dont elle les rendait suscep-

tibles, qui ne laissait apercevoir que le caractère et la passion dont son ame était remplie, et lui donnait à chaque instant de nouvelles formes, un nouvel être.

L'arrangement de ses cheveux, sous une apparente négligence, prêtait aux contours de son front plus ou moins de jeunesse, plus ou moins de majesté, selon la convenance de ses rôles. Il avait, dans le mouvement de ses sourcils, une magie d'expression qui lui était propre et dont il tirait un parti prodigieux. L'art avec lequel il dessinait ses moindres gestes, ses moindres attitudes, leur imprimait un caractère de noblesse et de dignité qui enveloppait pour ainsi dire toute sa figure, et la perspective du théâtre en favorisait encore l'illusion. Fidèle au costume qu'il introduisit le premier sur la scène française, de concert avec mademoiselle Clairon, il employait dans sa manière de s'habiller tout l'art que peut mettre un peintre habile dans la disposition de ses draperies. A la faveur de cet artifice heureux il était parvenu non-seulement à cacher le désagrément de sa taille, mais encore à lui donner je ne sais quoi de théâtral et d'imposant. L'homme qu'on eût pris dans la société pour un petit bourgeois de la rue Saint-Denis, devenait, sur la scène, un roi, un sultan, et pouvait passer, dans l'esprit même de Bouchardon, pour un héros d'Homère. J'ai connu un étranger de beaucoup d'esprit qui n'avait jamais entendu parler de Le Kain, et qui, le voyant pour la première fois dans le rôle de Zamore, sortit du spectacle, très-persuadé que l'acteur qu'il venait de voir était un des plus beaux hommes qui eussent jamais paru sur la scène. Il est sans doute assez remarquable que Roscius, le plus excellent comédien de l'ancienne Rome, ait eu les mêmes désavantages naturels que Le Kain, qu'il en ait

eu de plus grands, et qu'il les ait surmontés avec le même succès. On lit, dans Festus, que ce fut le premier acteur à Rome qui ait usé du masque sur le théâtre, parce qu'il avait les yeux de travers et la vue difforme, que cependant le peuple se plaisait à l'entendre à visage découvert à cause de la douceur de sa voix.

C'est aussi au charme de sa voix que le talent du moderne Roscius fut redevable de ses plus grands succès. Nous avons remarqué qu'elle était naturellement pesante et même un peu voilée. A force d'étude et de travail il avait tellement corrigé ce défaut, qu'il ne lui en était resté que l'habitude d'un ton ferme, grave et soutenu. Je n'ai jamais entendu aucune voix humaine dont les inflexions fussent plus sûres et plus variées, plus fortes et plus tendres, d'un pathétique plus touchant et plus terrible. Il n'y avait point de vers qui parussent faibles lorsqu'il daignait les dire avec soin. Un talent plus précieux sans doute, et qu'il avait porté au plus haut degré, c'était celui de faire sentir tout le charme des beaux vers, sans nuire jamais à la vérité de l'expression. En déchirant le cœur, il enchantait toujours l'oreille, sa voix pénétrait jusqu'au fond de l'ame, et l'impression qu'elle y faisait, semblable à celle du burin, y laissait des traces profondes et de longs souvenirs.

Sa conversation annonçait un esprit sage et réfléchi, mais sans aucune saillie brillante; tous ses discours étaient pleins de mesure et d'égards; son langage pur et doux avait souvent une simplicité digne, et de l'énergie sans affectation. Il aimait la gaieté, personne n'était plus sensible que lui aux talens de son ami Préville, aux graces naïves de Carlin; mais le rire n'en était pas moins étranger à sa physionomie; elle conservait toujours l'em-

preinte et des passions qu'il s'était étudié à peindre, et de celles qu'il avait éprouvées lui-même. Il n'avait jamais aimé qu'avec fureur; il avait toujours haï de même, et quand il prononçait ce vers d'*Alzire*,

Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour,

il était plus Zamore que Zamore lui-même. Si les circonstances le forcèrent le plus souvent à renfermer ces sentimens au fond de son cœur, il n'en était pas moins dévoré, et l'on ne peut douter que cet excès de sensibilité n'ait contribué pour le moins autant que les fatigues de son état à abréger ses jours. J'en juge par une consultation qu'il demande à M. Tronchin dans une de ses dernières maladies, consultation aussi tragique, aussi pleine de philosophie et de chaleur qu'aucun de ses rôles.

Notre Roscius, uniquement occupé de la perfection de son art, n'avait jamais cherché d'autres distractions que celles où il avait été entraîné par la violence de ses sentimens. Mais il n'avait rien négligé pour acquérir toutes les connaissances relatives à son objet; il avait fait, en conséquence, des études assez suivies sur la langue, l'histoire et tous les arts dont le secours pouvait contribuer à perfectionner et à embellir son talent. Son jugement était naturellement droit et sain; mais, pour se développer, il avait besoin d'une attention suivie, d'une méditation lente et profonde. Je lui ai entendu dire très-souvent, et de la meilleure foi du monde, qu'il avait étudié quinze ans le rôle du Cid avant de l'avoir saisi comme il l'a joué les dernières années de sa vie.

Soit avarice, comme beaucoup de gens ont cru avoir le droit de le soupçonner, soit singularité, ou même une

sorte de coquetterie, il affectait dans ses habits de ville autant d'épargne, autant de négligence qu'il mettait de faste et de recherche dans ses habits de théâtre. Cependant il ne perdait jamais de vue ce qu'on doit aux convenances de la société; il y réunissait avec beaucoup d'attention, et la modestie convenable à son état, et cette estime de soi-même qui est la première dignité. Tout le monde sait la réponse pleine de caractère qu'il fit à cet officier qui se servait devant lui des expressions les plus méprisantes pour comparer la fortune d'un comédien à celle d'un militaire réduit, après de longs services, à vivre d'une chétive pension : « Eh! comptez-vous pour rien, Monsieur, le droit que vous croyez avoir de me parler ainsi?... »

C'est le 8 de février que nous avons perdu ce grand acteur ; il n'était que dans sa quarante-neuvième année, et c'est le lendemain, le jour même de son enterrement, que le patriarche de Ferney est arrivé à Paris, après une absence de plus de vingt-sept ans. Ainsi, par une étrange fatalité, il n'a jamais vu sur le théâtre de Paris l'acteur qui contribua sans doute le plus à sa gloire, que lui-même avait pris soin de former, mais qui ne put obtenir la permission de débuter à la Comédie Française que quelques jours après le départ de son bienfaiteur pour la Prusse.

Non, l'apparition d'un revenant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de M. de Voltaire. Ce nouveau prodige a suspendu quelques momens tout autre intérêt; il a fait tomber les bruits de guerre, les intrigues de robe, les tracasseries de cour, même la grande querelle des Gluckistes et des Piccinistes. L'orgueil encyclopé-

dique a paru diminué de moitié, la Sorbonne a frémi, le Parlement a gardé le silence, toute la littérature s'est émue, tout Paris s'est empressé de voler aux pieds de l'idole, et jamais le héros de notre siècle n'eût joui de sa gloire avec plus d'éclat, si la cour l'avait honoré d'un regard plus favorable ou seulement moins indifférent. On sait même qu'un mot du roi sur ce retour inattendu pensa détruire tout à coup une si douce ivresse. Sa Majesté demanda si l'ordre qui défendait à Voltaire de revenir à Paris (ordre donné sous le ministère de M. de Saint-Contest) avait été levé. Quoique le roi n'eût rien ajouté de plus, on se pressa de rapporter ce discours à M. de Voltaire, et de le lui rapporter de la manière du monde la plus alarmante. Le vieux malade en fut vivement affecté ; mais l'intention du roi n'avait jamais été de l'affliger, et grace à l'empressement de madame la comtesse Jules de Polignac, appuyée des bontés de la reine, il ne tarda pas à être rassuré. Consoler la vieillesse, s'intéresser au repos du favori des Muses, n'est-ce pas le plus doux emploi des graces et de la beauté !

A quatre-vingt-quatre ans, M. de Voltaire a fait le voyage de Paris, dans cinq jours, au mois de février. Il est parti de Ferney deux jours après madame Denis, M. et madame de Villette, et il les a rejoints à Fontainebleau. Le lendemain de son arrivée il a reçu les hommages de toute la France, et il a répondu avec cette fleur d'esprit, avec ces agrémens, cette politesse dont lui seul a conservé le ton. Dans la soirée, il a lu, déclamé lui-même la plus grande partie de sa tragédie d'*Irène*, et toute la nuit ensuite il l'a passée à en corriger les deux derniers actes. Madame Vestris, qu'il a chargée du rôle d'Irène, étant venue le voir à son lever, il lui dit : « J'ai

été occupé de vous, madame, toute la nuit, comme si je n'avais que vingt ans. » Tout cela n'empêche pas qu'il ne se dise toujours mort ou mourant, et qu'il ne se fâche même beaucoup lorsqu'on ose l'assurer qu'il est encore plein de force et de vie.

C'est dans l'hôtel de M. le marquis de Villette qu'il est descendu avec madame Denis, pour ne point se séparer de *Belle et Bonne* (1), qu'il chérit avec une tendresse extrême. Il y occupe un cabinet qui ressemble beaucoup plus au boudoir de la Volupté qu'au sanctuaire des Muses, et ce cabinet se trouve précisément au-dessous de l'appartement de M. le marquis de Thibouville. C'est là, dit-on, que M. de Voltaire vient faire ses Pâques. Eh! quel rapport ont toutes ces folies à la gloire de *Mahomet* et d'*Alzire!*

AVIS IMPORTANT

Attribué à M. Barthe.

Le sieur Villette, dit marquis,
Successeur des Jodelles,
Facteur de vers, de prose et d'autres bagatelles,
Au public donne avis
Qu'il possède dans sa boutique
Un animal plaisant, unique,
Arrivé récemment
De Genève en droiture;
Vrai phénomène de nature;
Cadavre, squelette ambulant.
Il a l'œil très-vif, la voix forte;

(1) C'est le nom que M. de Voltaire a donné à madame la marquise de Villette. (*Note de Grimm.*) — Cet hôtel est celui qui fait l'angle de la rue de Beaune et du quai Voltaire.

Il vous mord, vous caresse ; il est doux, il s'emporte.
Tantôt il parle comme un dieu,
Tantôt il parle comme un diable.
Son regard est malin, son esprit est tout feu.
Cet être inconcevable
Fait l'aveugle, le sourd, et quelquefois le mort.
Sa machine se monte et démonte à ressort,
Et la tête lui tourne au surnom de *grand homme*.
Du mont Crapak tel est l'original en somme.
On le verra tous les matins
Au bout du quai des Théatins.
Par un salut profond, beaucoup de modestie,
Les grands seigneurs paieront leur curiosité.
Porte ouverte à l'Académie,
A tous acteurs de comédie
Qui flatteront sa vanité
Et voudront adorer l'idole.
Les gens mitrés portant étole
Verront de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ses griffes et ses dents.
Tout poète entrera pour quelques grains d'encens.

Épigramme sur M. le marquis de Villette, qui jouit peut-être avec trop de vanité du bonheur de montrer M. de Voltaire à tout Paris.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la Foire.

M. le comte d'Angivilliers avait désiré d'acquérir pour le compte du roi quelques blocs de porphyre que M. le

marquis de Marigny avait fait venir d'Italie. Il n'a voulu les céder que sous la condition qu'on les emploierait au même usage auquel il les avait destinés lui-même, c'est-à-dire à en faire faire des bustes de nos grands hommes. Pour prix de son marché, il a demandé celui du maréchal de Saxe et celui de Voltaire. M. le comte d'Angivilliers ayant écrit en conséquence au sieur de Mouchi, le neveu du sieur Pigalle, on s'est empressé d'apprendre à M. de Voltaire que Sa Majesté venait de donner l'ordre de faire son buste et celui du héros de Fontenoy. On s'est bien gardé d'ajouter que c'était pour M. de Marigny; et très-flatté d'une distinction qu'il croyait devoir aux bontés de son roi, l'illustre vieillard a fait sur-le-champ l'impromptu que voici :

A M. de Mouchi.

Le roi sait que votre talent
Dans le petit et dans le grand
Ne fit jamais qu'œuvre parfaite ;
Et par un contraste nouveau
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

Réponse de M. de Voltaire à un Évêque de bonne compagnie qui lui avait envoyé un Mandement contre les incrédules.

J'ai reçu votre mandement;
Je vous envoie ma tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Depuis que M. de Voltaire est à Paris, je ne sais combien de prêtres ont déjà fondé leurs projets de gloire et de fortune sur l'espérance de devenir les instrumens de la conversion d'un homme si célèbre. Il s'en est présenté plusieurs pour lui demander la préférence, au cas qu'il fût disposé à se confesser. Un de ces messieurs, plus hardi ou peut-être plus affamé que les autres, ayant forcé la porte dans un moment où M. de Voltaire était resté seul dans sa chambre, est venu se jeter au pied de son lit, et lui a dit en style judaïque: « Au nom du ciel, écoutez-moi; je serai pour vous le bouc émissaire, je viens me charger de tous vos péchés; mais confessez-vous tout-à-l'heure, et tremblez de perdre le seul moment que la grace vous laisse encore, etc. » Le vieux malade était de bonne humeur; il l'a écouté avec la plus grande modération, et lui a demandé de quelle part il venait. « — De quelle part? de la part de Dieu même. — Eh bien, monsieur l'abbé, vos lettres de créance? » Une question si embarrassante et si naturelle l'a tellement confondu, que M. de Voltaire en a eu pitié; il l'a remis à son aise, lui a parlé avec beaucoup de douceur, et l'a renvoyé en l'assurant qu'il ne se sentait aucun éloignement pour la confession, mais qu'il choisirait un moment plus propice pour s'y préparer.

On demande après cela si c'est faiblesse ou crainte, ou désir de plaire à la cour, ou simple respect pour les convenances établies, qui lui a fait demander avec tant d'empressement un prêtre aussitôt qu'il s'est vu attaqué de cette violente hémorrhagie que M. Tronchin lui-même a regardée plusieurs jours comme mortelle, vu son âge et la difficulté de lui faire observer le seul régime qui pût assurer sa guérison. Ce qu'il y a de certain, c'est

que son premier mot, lorsqu'il vomissait encore le sang à pleine bouche, son premier mot a été: « Qu'on envoie chercher le prêtre..... sur-le-champ;..... je ne veux pas qu'on me jette à la voirie..... » Ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'il s'est confessé avec beaucoup de patience, et dans toutes les formes, au père Gauthier, chapelain des Incurables (1); que cette scène édifiante s'est passée dans le boudoir même de M. de Villette, c'est-à-dire dans le plus profane, dans le plus voluptueux de tous les boudoirs; qu'il a promis à ce bon père tout ce qu'il a voulu, excepté le désaveu public de ses ouvrages, parce qu'aucun de ses ouvrages n'ayant paru sous son nom, ce désaveu lui semblait parfaitement superflu. Mais ce qui n'est pas moins sûr aussi, c'est que, lorsque les forces lui sont revenues, et qu'il s'est aperçu que sa confession, sans faire aucun effet à la cour, réussissait encore moins à la ville, il en a pris beaucoup d'humeur. Ce qu'il avait fait comme un enfant, il s'en est fâché de même.

Il n'y a jamais eu d'opéra dont les répétitions aient été plus pénibles, plus orageuses, plus bruyantes que celles de *Roland*. Les chanteurs et l'orchestre également étrangers au nouveau genre de musique, perdant sans cesse la mesure, retombaient tantôt dans les cris précipités de Gluck, tantôt dans la lourde et traînante psal-

(1) L'abbé Gauthier était également parvenu à obtenir la confession de l'abbé de L'Attaignant. Cette double victoire donna lieu à ces vers :

Voltaire et L'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Mais Gauthier cependant me semble mieux trouvé.
L'honneur de deux cures semblables,
A bon droit, était réservé
Au chapelain des Incurables.

modie du bon Lulli. On ne savait auquel entendre ; et tandis que le chevalier Gluck se donnait les plus grands mouvemens pour remonter la discordante machine, son émule et son rival demeurait tranquille dans un coin du théâtre, et se désespérait tout bas. Il n'y a personne, en les voyant là pour la première fois, qui n'eût pris l'Allemand pour le Napolitain, et le Napolitain pour l'Allemand. M. Marmontel cependant séchait sur pied. Il pressait, tourmentait son ami Piccini de ne pas s'abandonner ainsi lui-même. « Et montrez-leur donc le vrai mouvement de cet air, vous voyez qu'ils ne s'en doutent pas. » Piccini levait les yeux au ciel, et répondait doucement : *Ah! toutte va male, toutte.* Un jour entre autres qu'on se proposait de faire répéter les doubles, la colère du poète éclata dans toute sa violence. Il déclara durement qu'il ne souffrirait point que l'opéra de son ami fût joué par les doubles, et sur le théâtre même il arracha le rôle des mains du jeune homme qui devait remplacer Le Gros. Cette sortie révolta toute la doublure de l'Opéra, on en vint aux injures et aux menaces; mademoiselle Bourgeois se permit de dire à M. Marmontel qu'il convenait peu à un homme qui n'était *que le double de Quinault* de traiter ainsi les doubles de l'Opéra, etc., etc. On assure même qu'un chanteur des chœurs poussa l'impertinence jusqu'à dire qu'il n'avait pas l'honneur d'être double; mais que si M. Marmontel lui avait parlé de ce ton, il l'aurait attendu à la porte de l'Opéra pour lui donner cent coups de bâton. Si cet insolent propos était vrai, il y a lieu de croire que M. le choriste eût été passer au moins une quinzaine de jours à Bicêtre. Enfin, à force de patience, de peines et de prières, on est parvenu à faire exécuter cet opéra, et à le faire exécuter si bien,

qu'en dépit de toutes les cabales, et de la nouvelle et de l'ancienne musique, jamais opéra nouveau n'a été suivi avec plus d'empressement. Le parti des Gluckistes s'obstine à soutenir que c'est une musique de concert charmante et rien de plus; qu'elle flatte l'oreille, mais ne touche point l'ame: qu'elle est faite pour plaire, mais qu'elle n'excitera jamais cet enthousiasme, ces transports brûlans que leur fait éprouver la sublime mélodie d'*Alceste* et d'*Orphée*. Les faibles, mais vénérables restes du parti qui maintient encore la gloire de l'ancien Opéra, en maudissant la main sacrilège qui osa toucher aux chefs-d'œuvre de Quinault, reconnaissent de bonne foi qu'il y a dans la nouvelle musique de *Roland* d'assez jolies choses; mais ces beautés du petit genre leur paraissent indignes de la majesté de l'Opéra. Cela ne répond point à l'idée qu'ils se sont faite de la grandeur de ce spectacle, cela ne remplit point leurs oreilles comme de coutume; ils se croient transportés sur les tréteaux de la Foire ou sur le théâtre de la Comédie Italienne. Les amateurs qui nous ont paru réunir aux connaissances les plus exactes la plus grande impartialité, s'accordent à dire qu'on n'a jamais entendu à l'Opéra un chant plus suivi, plus suave, plus délicieux; mais ils pensent que la complaisance avec laquelle M. Piccini a bien voulu céder à tous les avis, à tous les conseils dont il a cru avoir besoin dans un pays dont il ne connaissait ni la langue ni le goût, ne lui a pas permis de s'élever lui-même à la hauteur de son génie. On lui a lié les ailes, on lui a ôté la moitié de son essor. Il a fait des choses agréables parce qu'il n'en peut pas faire d'autres; mais il n'a mis dans cette composition rien d'original, rien de neuf, et n'a pas même rendu tous les effets

dramatiques dont l'ouvrage était susceptible. Il faut convenir aussi que le choix du poëme n'a pas paru fort heureux. L'opéra de *Roland* n'offre qu'une très-belle scène, le contraste des fureurs de ce fameux paladin, avec la joie tranquille et naïve des bergers témoins de l'amour d'Angélique et de Médor; tout le reste n'a rien d'intéressant, de théâtral. On sait ce que Louis XIV, malgré son amour pour Quinault, en dit lui-même lorsqu'il le vit pour la première fois: « Ce Roland n'est qu'un vieux fou, Angélique une grisette, et Médor un faquin. »

Mademoiselle Rosalie Le Vasseur a rendu le rôle d'Angélique avec assez d'intelligence; mais sa voix peu flexible ne se prête point à la musique de Piccini comme à celle du chevalier Gluck. Le sieur Larrivée s'est surpassé dans le rôle de Roland, et surtout dans le superbe monologue du troisième acte: *Ah! j'attendrai longtemps, la nuit est loin encore.* C'est le morceau qui a paru faire le plus d'effet; et pour s'en consoler messieurs les Gluckistes nous assurent que ce morceau est purement français. A la bonne heure!

On a donné, le samedi 21, la première représentation de *l'Homme personnel*, comédie en cinq actes et en vers, par M. Barthe, auteur des *Fausses Infidélités*, de *la Mère jalouse*, de *l'Amateur*, de *l'Ami du mari*, et de plusieurs jolies Épîtres insérées dans l'*Almanach des Muses*.

Cette pièce n'a eu aucun succès le premier jour, elle a été aux nues le second, et les autres presque abandonnée. C'est aujourd'hui le sort de beaucoup de pièces nouvelles. La première représentation est ordinairement pour la cabale, la seconde pour l'auteur, et ce n'est sou-

vent qu'à la cinq ou sixième que la voix du public se fait entendre.

Il y a dans cette pièce des traits de caractère assez bien saisis, des combinaisons ingénieuses, de l'esprit, quelques vers heureux, quelques mots plaisans; mais la marche en général a paru froide, embarrassée, les scènes décousues, l'exécution triste et sèche. Comme on sait que M. Diderot et M. Thomas se sont fort intéressés au plan de l'ouvrage, qu'ils l'ont fait corriger et refaire à plusieurs reprises, on s'est permis de dire que cette pièce avait été *fortement conseillée, mais faiblement conçue;* et ce mot est quelque chose de mieux qu'une méchanceté. Il est très-vrai que l'on croit sentir partout ce que le poète avait dessein de faire, et ce qu'il n'a pas eu la force d'exécuter. Il faut que tout ce que l'Homme personnel imagine de faire pour son intérêt tourne contre lui; n'était-ce pas une excellente idée? Il faut que l'Homme personnel cherche à profiter de tous les avantages de la société sans en remplir aucun devoir; n'était-ce pas encore une fort bonne idée? Il faut qu'il en impose longtemps à tout ce qui l'entoure; il faut qu'il soit amoureux, et que son amour l'embarrasse; il faut qu'il paraisse un moment lui-même la victime de l'égoïsme, et qu'il ait le droit d'en faire l'apologie sans se rendre trop suspect aux yeux de ceux qu'il est intéressé à tromper; il faut enfin qu'il porte le même caractère dans toutes les relations qu'il peut avoir avec sa maîtresse, ses parens, ses amis, ses valets: tout cela n'était-il pas fort bien vu, fort bien combiné? Et pour faire de ce fonds une excellente pièce, que fallait-il de plus que du génie, de la verve et de la gaieté? Avec ce secours n'aurait-on pas sauvé tous les inconvéniens du plan? n'aurait-on pas

trouvé des effets plus comiques, des liaisons plus faciles, des traits plus frappés?

Il y a infiniment plus d'esprit dans l'Égoïste de M. Barthe, il y a peut-être un peu plus de talent comique dans celui de M. Cailhava (1); mais l'une et l'autre pièce sont également dépourvues d'intérêt. Il fallait sans doute plus que de l'esprit et du talent pour traiter un sujet aussi difficile, un sujet où le génie même de Molière eût peut-être échoué.

(1) Voir précédemment la note de la page 366, et tome VII, page 210.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

1776.

pag.

MARS. — *L'Art de la Toilette*, ouvrage imité de l'anglais de lord Chesterfield. 1

Débuts de mesdemoiselles Louise Contat et Vadé à la Comédie Française. — Réception de madame Suin. 10

Souscription pour une fête projetée par des princes, des seigneurs de la cour et des actrices. — Défense de l'archevêque. — L'argent qui en provient distribué aux pauvres. 11

Ah! que c'est bête, par M. Timbré, etc. 12

Le Philosophe sans prétention. ibid.

Fable orientale. 13

Première représentation d'*Abdolonyme*, pastorale héroïque par Collet. ibid.

Sur la traduction des *Œuvres de Shakspeare* par Le Tourneur. 14

AVRIL. — Examen d'un mémoire sur les Jurandes. 23

Sur l'opéra d'*Alceste* de Du Rollet. 31

Œuvres diverses de M. le comte de Tressan. 35

Lettre à l'éditeur des LETTRES DE CLÉMENT XIV. 37

Lettres chinoises, par Voltaire. ibid.

Lettres de Boufflers, pendant un voyage en Suisse. 44

Romance par Sédaine. ibid.

Célébration du Jubilé à Paris. 46

Oraison funèbre du comte de Muy, par l'évêque de Senez. 46

Comment Piron composa *la Métromanie.* 47

Le Rat et la Statue, traduit de l'anglais de milord Chesterfield. 48

Vers sur l'Amour-Propre, par l'abbé Porquet. 56

Chanson sur l'acteur Larrivée. 56

MAI. — Première représentation de *l'École des Mœurs*, comédie de Fenouillot de Falbaire. 58

Satire au comte de ***, par Robbé. 60

Essai sur les causes qui ont contribué à détruire les deux premières races des Rois en France, par Dumont. 62

Nouveau dénouement de *la Fausse Magie*, par Marmontel. — Clôture des théâtres. 67

pag.
Dissertation sur les attributs de Vénus. — Lettre de Voltaire à l'auteur. 69
Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité, par M. de Montazet, archevêque de Lyon; épigramme contre lui. 72
Van-Brock, ou le Petit Roland, par Maton. 73
Le Nouveau Spectateur, journal périodique. 74
Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, par la marquise de Tencin et madame Élie de Beaumont. 75
Impromptu de Voltaire. 76
Sur l'opéra d'*Alceste*. — Changemens que l'on apporte un poëme. — Brochures à ce sujet. ibid.
Notice sur mademoiselle de L'Espinasse. 79
Les Égaremens de l'Amour, par Imbert. 82
Histoire Naturelle de la parole, par Court de Gébelin. 83
L'Esprit des Voyages, par Meunier. 84

JUIN. — Réception de La Harpe à l'Académie Française. ibid.
Sur mademoiselle Raucourt. — Ses prodigalités et sa fuite. 94
Jézennemours, roman dramatique, par Mercier. 96
L'École des Pères, roman, par Rétif de La Bretonne. 97
Lettre de madame d'Épinay à l'abbé Galiani. 99
Examen de cette question : *Pourquoi l'homme ne naît pas comme les animaux, avec le degré de perfection qui lui est propre.* 101
Couplets du duc de Nivernois. 105
Couplet de Lemière. — Impromptu à madame de Belsunce. 106
Nouveau Dialogue des morts. ibid.
La Tentation, conte par le marquis de Saint-Marc. 113
Épigramme de Robbé contre Saint-Foix. 114
Molière, drame de Mercier. 115
Mémoires Turcs, par Barbier d'Aucour. 116
Sur la lettre de Voltaire à l'Académie au sujet de la traductiou de Shakspeare. 117
Plaisanterie faite au fermier-général de La Reynière. — Chansons à ce sujet. 128
Pensées détachées. 131
Elphire et Mélazone, vers du marquis de Pezay. 136
Lettre sur J.-J. Rousseau. 138
Lettre de J.-J. Rousseau à sa nourrice. 145

JUILLET. — Retour de mademoiselle Sainval cadette à la Comédie Française. — Jugement sur sa sœur aînée et sur mademoiselle Dumesnil. 146

pag.

Première représentation de *la Bonne Femme, ou le Phénix*, parodie de l'opéra d'*Alceste* à la Comédie Italienne. 149
De la Législation, par l'abbé Mably. ibid.
La Harpe travaille au *Journal Politique et de Littérature*. 152
Bibliothèque universelle des romans. 153
Sur la *F....manie*, poëme obscène. 154

AOUT. — Première représentation de *Coriolan*, tragédie de Gudin. 155
Reprise des *Romans*, ballet héroïque de Bonneval. — Anecdote sur Cambini, auteur de la musique. 158
Sur l'abbé Baudeau, économiste. — Son voyage à Riom. — Ses plaidoyers contre l'avocat Gerbier. 159
Séance de l'Académie Française. — Prix de poésie. — Lectures de l'abbé Arnaud et de d'Alembert. 162
Stances de Fontenelle à madame Geoffrin. 173
Lettre de madame Gardel sur Noverre. 175
Première représentation de *Fleur d'Épine*, opéra posthume de Voisenon, musique de madame Louis. 178
Les Heures de Cythère. 179

SEPTEMBRE. — *Commentaire historique sur les Œuvres de Voltaire par lui-même*. — Anecdotes. 182
Requête des soldats français à la reine. 195
Vers de Voltaire pour les fêtes de Brunoy. 199
Mort de Saint-Foix. — Notice sur sa vie. 200
La Bible expliquée, par Voltaire. 203
Mémoire contre Mirabeau, l'Ami des Hommes. 204
Accident de J.-J. Rousseau renversé par le chien de M. de Saint-Fargeau. 208
Ode sur le Jubilé, par Gilbert. 209

OCTOBRE. — Sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la société, par Diderot. 210
Euthyme et Lyris. — *Arveris, ou les Isies*, ballets. 214
Première représentation d'*Apelles et Campaspe*, ballet pantomime de Noverre. 215
Vers de Pezay. — Parodie qu'on en fait. 220
Vers de Delille à Turgot. 221
Voyage de la Cour à Fontainebleau. — Pièces représentées sur le théâtre de la Cour. — Succès qu'y obtient Chamfort et son *Mustapha et Zéangir*. ibid.
Lettres de milord Rives, par madame Riccoboni. 224

pag.
Le Bureau d'Esprit, comédie de M. Rutlidge, Irlandais. 224
Lettres de l'abbé Galiani à madame d'Épinay. 226
Sur la dévotion de madame Geoffrin. — L'ordre des *Lanturelus*. 228

NOVEMBRE. — *Traité de musique*, par Bemetzrieder. 231
Impromptu de Marmontel sur l'amour. 233
Vers de Fontenelle. ibid.
Vers présentés à la reine par le fils de Baculard d'Arnaud. 234
Lettre de Voltaire à M. Boncerf. ibid.
Lettre à d'Alembert attribuée au roi de Prusse. 235
Mort de Gentil-Bernard. — Anecdotes. 236
Théorie des Jardins, par Morel. 240
Première représentation de *la Rupture ou le Malentendu*, comédie de Legrand. 241
Réponse de M. Rutlidge à la *Lettre* de Voltaire *sur Shakspeare*. 242
Journal Français rédigé par Clément et Palissot. 248
Des jugemens des contemporains sur les hommes de génie. 249
Les Caprices de Galathée, ballet de Noverre. 253
Reprise et succès de *Roméo et Juliette*, tragédie du Ducis. 255
La Quinzaine Anglaise, roman. 256
Départ de Linguet pour Londres. 257
Aux Mânes de Louis XV, par Gudin. ibid.
Traduction de *l'Iliade*, par Lebrun. 258
Extrait de la correspondance de l'abbé Galiani et de madame d'Épinay. 259
Jugement sur Delisle de Sales. 261
Première représentation du *Lord Supposé*, opéra-comique de Doismont et de Chartrin. 262
Réception de M. de Boisgelin à l'Académie Française. — Lectures de Marmontel et de d'Alembert. 263

DÉCEMBRE. — Première représentation du *Malheureux Imaginaire*, comédie de Dorat. 267
Mémoires d'une reine infortunée (Caroline Mathilde, reine de Danemark). 269
Examen de l'ouvrage de M. Gudin : *Aux mânes de Louis XV*. 271
Chansons sur la marquise de La Ferté Imbault. 275
Reprise d'*Arlequin Hulla*, opéra-comique. 277
Reprise de *l'Aveugle de Palmyre*. 278
Discours sur les monumens publics, par l'abbé de Lubersac. ibid.
Anecdotes sur madame du Barri. 280

1777.

pag.
JANVIER. — Première représentation de *Zuma*, tragédie de Lefèvre. 282
Épigramme de Rulhière. 285
Chute d'*Alain et Rosette*, intermède de M. Boutillier. ibid.
Maladie de madame Geoffrin. — Sa bienfaisance. 286
Inimitié de La Harpe et de Dorat. 288
Étrennes ingénieuses d'une femme à son mari, joueur. 290
Mot heureux sur le maréchal de Saxe. 291

FÉVRIER. — *Lettre* de Linguet *à M. le comte de Vergennes* sur son séjour à Londres. ibid.
Plan de l'Apocalypse, écrit en faveur des Jésuites. 302
Traduction des *Poésies lyriques de M. Ramler*. 304
Céphalide ou les autres Mariages Samnites, opéra-comique. — Préface curieuse de cette pièce. 305
Vers du prince de Ligne en réponse à une lettre de Voltaire. 306
Débuts de mademoiselle Compain à la Comédie Française et de mademoiselle Cécile à l'Opéra. 308
Première représentation du *Mort marié*, opéra-comique de Sédaine, et de Bianchi. 309
Statue de Buffon, par Pajou. — Remerciement composé par Sédaine, au nom des animaux de la forêt de Montbard. 310
Arrestation de Delisle de Sales. — Sa condamnation pour crime de philosophie. 311
Histoire de la Chine, par l'abbé Grosier. 315

MARS. — *Lettres sur l'origine des sciences adressées à Voltaire par Bailly*. ibid.
L'Annonce du Printemps, vers de madame de Cassini. 320
Portrait de la marquise du Châtelet, par madame du Deffand. 321
Les Prôneurs, comédie de Dorat. 322
Achat du buste de mademoiselle Clairon, par mademoiselle Arnould. 327
Reprise du *Complaisant*, comédie de Pont-de-Veyle. ibid.
Reprise de *Dom Japhet d'Arménie* de Scarron. — Cause du succès qu'elle obtient. 328
Débuts de Bigottini, arlequin de soixante ans. 329
Première représentation des *Ruses de l'Amour*, ballet de Noverre. 330
Spectacles de société. — Succès de ceux de la marquise de Montesson. 331

pag.
Mot de Voltaire à l'abbé Coyer. 333
Mémoires politiques du duc de Noailles, publiés par l'abbé Millot. 334
Traduction des *Idylles de Théocrite*, par Chabanon. 340
Le Libertin vertueux, roman, par Domairon. 341
Les Noces Patriarchales, poëme en prose de Le Suire. 343
Publication du Journal de Linguet. 344
Les Incas, par Marmontel. 345

MAI. — Querelles relatives à la musique. — Anecdotes, brochures et épigrammes à ce sujet. 348
Lettre de l'abbé Galiani à madame d'Épinay. — Plan d'un livre *de l'Instinct et des habitudes de l'homme, ou Principes du droit de nature et des gens.* 362
Vie de Desrues, par Baculard d'Arnaud. 366

JUILLET. — *Le Roman de mon Oncle*, conte, par d'Hèle. 366
Épître de Delisle de Sales au marquis de Villette. 312
Première représentation de *Gabrielle de Vergy*, tragédie de Belloy. 373
Reprise de l'opéra d'*Ernelinde.* 378
Mémoires philosophiques du baron ***, par l'abbé de Crillon. 379
Épigramme sur les gazons semés à la porte de l'Académie. 382
Première représentation d'*Ernestine*, opéra comique de La Clos et de Saint-George, et de *Laurette*, opéra comique d'un soldat et de Méreaux. 383
Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphin, par le P. Griffet. 384

AOUT. — *Éloge de l'Hospital*, par Guibert. 387
Énigme sur le mot *Tête à perruque.* 390
Première représentation de *l'Amant Bourru*, comédie de Monvel. ibid.
Discussions entre Bailly et l'abbé Baudeau sur les anciens Druïdes. 391
Lettre sur la mort de Crébillon, Gresset et Parfait, par Du Coudray. 393
Couplets demandés à Marmontel par mademoiselle Necker. 395
Prix de l'*Éloge de l'Hospital* décerné à l'abbé Remi. 396

SEPTEMBRE. — *Proverbe* par Sédaine. 401
Lettre sur le passage de Joseph II en Suisse. — Fable allégorique adressée par une femme à l'Empereur. 411
Vers adressés au sculpteur Houdon, par Rulhière. 415
Sur l'administration provinciale du Berri, établie par Necker. 416
Mot spirituel de Maurepas pour se soustraire à l'étiquette de cour. 423
Recherches et considérations sur la population de la France, par Moheau. — Faux calculs de Voltaire sur le mouvement de cette population. ibid.

pag.
Première représentation d'*Armide*, remis en musique par Gluck. 427
Première représentation de *Gabrielle de Passy*, parodie de *Gabrielle de Vergy*. 431

OCTOBRE.— Vers pour le portrait de Franklin supprimés par le censeur. ibid.
Lettre de Ferney. — Compte rendu d'une lecture singulière faite par Barthe à Voltaire de son *Homme personnel*. 432
Première représentation de *Sans dormir*, parodie d'*Ernelinde*. 434
Apologie de Shakspeare, en réponse à la critique de M. de Voltaire, traduit de madame de Montague. 436
Écrits de Thomas, Morellet et d'Alembert sur madame Geoffrin. 438
Stances de Chastellux à madame de Genlis. 453
Impromptu de Voltaire. 454
Accouchement opéré par la section de la symphyse. ibid.

NOVEMBRE. — Discours pour la translation du corps du maréchal de Saxe. 457
Vers de Boufflers adressés à la duchesse de la Vallière au nom de madame du Deffand. 459
Couplet de madame de Luxembourg sur Voltaire et le chien de madame du Deffand. ibid.
Épigramme de Rosset sur La Harpe. 460
Première représentation de *l'Olympiade*, opéra de Framery et de Sacchini. ibid.
Première représentation de *Félix ou l'Enfant trouvé*, de Sédaine et de Monsigny. 461

DÉCEMBRE. — Sur Pezay. 463
Première représentation de *Mustapha et Zéangir*, tragédie de Chamfort. 465
Extrait d'une lettre de Genève. 468
Sur l'opéra d'*Armide*. 469
Première représentation de *Myrtil et Lycoris*, pastorale. 470
Première représentation de *l'Opéra de Province*, parodie d'*Armide*. 471
Supplément à l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre et à l'Histoire de la querelle de Philippe de Valois et d'Édouard III, par Gaillard. 472

1778.

JANVIER. — Réception de l'abbé Millot à l'Académie Française. 474
Trait de courage et d'humanité du pilote Boussard. — Lettre que lui écrit M. Necker. 479

pag.

Discours en vers sur l'Histoire, par Marmontel. 483

Hellé, opéra de l'abbé Lemonnier et de Floquet. 485

FÉVRIER. — Mort de Le Kain. — Arrivée de Voltaire à Paris. 486

Avis important, attribué à Barthe. 494

Épigramme sur le marquis de Villette. 495

Le comte d'Angivilliers fait faire les bustes du maréchal de Saxe et de Voltaire. — Méprise du Patriarche. Ses vers à M. de Mouchi. ibid.

Réponse de Voltaire à un évêque qui lui avait envoyé un mandement contre les incrédules. — Visites que lui font plusieurs prêtres. 496

Répétitions orageuses de l'opéra de *Roland*. 498

Première représentation de *l'Homme personnel*, de Barthe. 501

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.

